

LE SIÈGE
LA PRISE ET LE SAC
DE CONSTANTINOPLE
PAR LES TURCS
EN 1453

Gertrude a Pears
fro H.E.

DU MÊME AUTEUR

Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'outre-Jourdain. Un volume in-8° orné de gravures.... 7 fr. 50

Expédition des « Almugavares » ou Routiers catalans en Orient (de l'an 1302 à l'an 1311). Ouvrage accompagné d'une carte. Un volume in-8°.......................... 7 fr. 50

Le Tombeau d'une impératrice byzantine en Espagne. Plaquette in-8° illustrée.......................... 2 fr. 50

Vieux Soldats de Napoléon. Vignettes de MM. Paul CHARDIN et GUSMAN. Plaquette in-8°.......................... 5 fr.

Derniers Soldats de Napoléon. Dessin de JOB. Plaquette in-8°. Prix.. 5 fr.

Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au douzième siècle. Un volume in-8° avec une carte. 7 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Journal de route du capitaine Robinaux (1803-1832).** Un volume in-16, avec un fac-similé.... 3 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Lettres du commandant Coudreux à son frère (1804-1815).** Un volume in-16 avec un portrait et un fac-similé.......................... 3 fr. 50

Mémoires du commandant Persat (1805-1844), publiées avec une introduction et des notes. 2e édition. Un volume in-8°. Prix.......................... 7 fr. 50

Charlotte d'Albret, femme de César Borgia, et le Château de la Motte-Feuilly. Une plaquette in-8° avec deux gravures. Prix.......................... 5 fr.

POUR PARAITRE TRÈS PROCHAINEMENT

Fin de la domination franque en Syrie, après les dernières croisades. *Prise de Saint-Jean d'Acre en l'an 1291 par l'armée du Soudan d'Egypte.* Une plaquette in-8° avec deux gravures.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19343.

LE SIÈGE
LA PRISE ET LE SAC
DE CONSTANTINOPLE
PAR LES TURCS
EN 1453

PAR

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

Ouvrage orné de vingt gravures hors texte

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1914

INTRODUCTION

En dehors de quelques ouvrages sommaires, il n'existe pas de livre écrit en français donnant le récit détaillé du fameux siège de Constantinople par les Turcs en 1453, qui marqua l'agonie suprême de l'empire byzantin vieux de mille ans et plus. J'ai essayé de combler cette lacune en un moment où tout ce qui touche à l'antique héritage des successeurs de Constantin le Grand et à l'histoire de la péninsule des Balkans intéresse si vivement l'opinion publique. Sir Edwin Pears a publié en anglais, en 1903, un livre excellent sur ce grand événement. Je n'ai pu que le suivre pas à pas et le citer bien souvent. Je me suis surtout attaché à écrire la chronique pour ainsi dire journalière du siège, en reproduisant textuellement les principaux récits des témoins oculaires et des historiens contemporains ou presque contemporains les mieux informés. Je me bornerai à citer, parmi les plus importants de ces récits, ceux du Vénitien Barbaro, du cardinal Isidore, de l'archevêque Léonard de Mytilène, du Grec Critobule. Ces narrations parfois journalières de ces presque deux mois de siège, combinées avec celles des chroniqueurs byzan-

tins Phrantzès, Dukas et Chalkondylas, nous permettent aujourd'hui de suivre presque d'heure en heure les péripéties angoissantes de ce drame extraordinaire. J'ai consulté également les historiens turcs et slavons. Je crois que mon livre contient à peu près tout ce qu'on connaît actuellement de plus important sur cet événement si fameux.

La prise de Constantinople par les Turcs au mois de mai 1453 est un des plus grands faits de l'histoire du monde, qui a eu sur les destinées de l'Europe une influence prodigieuse. Il a donné la suprématie aux Turcs en Orient pour des siècles. Il a été pour la race hellénique la catastrophe suprême jusqu'à la résurrection magnifiquement inaugurée dans la première moitié du siècle dernier, si brillamment parachevée en celui-ci. Cet événement a failli changer définitivement le cours de l'histoire. Il fut à tel point extraordinaire pour cent raisons diverses, aussi parce que ce fut le premier grand siège gagné par l'artillerie, arme très nouvelle à cette époque, que l'érudition a fait de cette date fatale des mois d'avril et de mai 1453 la date auguste qui clôt le moyen âge et marque le début des temps modernes.

Le siège de Constantinople a mis en relief le génie du très jeune sultan Mahomet, âgé de vingt-deux ans à peine, et la vaillance de ses magnifiques soldats. Mais il demeurera fameux surtout jusqu'aux siècles des siècles par le courage admirable des quelques milliers de braves, Grecs surtout, aussi auxiliaires italiens, qui défendirent jusqu'à leur dernier souffle, à travers des fatigues infinies, durant près de deux mois, contre un ennemi plus de vingt fois supérieur en nombre, contre les premières

troupes du monde à cette époque, les remparts de la Ville reine, de la Ville gardée de Dieu, ce dernier boulevard de la chrétienté en Orient, honteusement abandonnée à l'horrible étreinte des Turcs par l'Europe stupidement indifférente, insoucieuse d'un aussi effroyable péril. Il demeurera surtout, pour la noble race hellénique, une date immortelle par le trépas glorieux du dernier empereur de Byzance, Constantin Dragasès, mort héroïquement pour sa patrie à la brèche de la porte Saint-Romain, au matin du 29 mai 1453, entouré de ses plus intrépides lieutenants.

Gustave Schlumberger.

Paris, mars 1914.

LE SIÈGE

ET

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE

PAR LES TURCS EN 1453

CHAPITRE PREMIER

Mort de l'empereur Jean Paléologue. — Avènement de son successeur, Constantin Dragasès. — Mort du sultan Murad. — Avènement de son successeur, Mahomet II. — Arrivée à Constantinople du cardinal Isidore, légat du Saint-Siège. — L'Union des deux Églises de Rome et de Constantinople. — Premiers actes de Mahomet II. — Négociations pour le mariage de Constantin Dragasès, déjà deux fois veuf. — Voyages de Phrantzès à Trébizonde et en Ibérie. — Échec de ces négociations. — Les impératrices byzantines du quinzième siècle. — Premières difficultés entre les deux nouveaux souverains. — Construction, par Mahomet II, du formidable château de Roumili Hissar. — Premières hostilités. — Retour du Sultan à Andrinople. — Navires vénitiens coulés par les canons turcs de Roumili Hissar. — Préparatifs de part et d'autre pour la lutte suprême. — Arrivée à Constantinople des renforts italiens. — Travaux de défense à Constantinople.

Jean Paléologue, huitième basileus de Constantinople de ce nom, successeur depuis le 21 juillet 1425 de son père Manuel II Paléologue, était mort, à l'âge de près de cinquante-huit ans, le 31 octobre 1448. A ce jour le roi Charles VII régnait depuis vingt-six ans en France. Il y avait dix-sept ans que Jeanne d'Arc avait été brûlée par les Anglais. Nicolas V Parentucelli était pape à Rome et allait, en triomphant de son adversaire l'antipape Félix V, mettre un terme définitif au grand Schisme. La douleur de la cruelle défaite, quelques jours auparavant, des armes

chrétiennes, le 18 octobre, au « Champ des Merles » près de Kossovo, où le héros Jean Hunyad avait été vaincu par le sultan Murad, après trois jours de lutte désespérée, n'avait pas été étrangère à la fin du malheureux empereur.

Jean Paléologue ne laissait aucune postérité de ses trois épouses successives : la Russe Anne, fille du grand-duc de Moskovie; Sophie Paléologuina, fille du marquis de Montferrat; Marie Comnène enfin, fille de l'empereur de Trébizonde, morte durant que son époux était en Italie. L'aîné survivant des frères de celui-ci, Constantin Dragasès, ainsi nommé de sa mère Irène Dragasès ou Dragash (1), fille de Constantin Dragasès, dynaste de la Macédoine du nord-est, régnait depuis 1443 à Sparte ou Mistra de Morée (2). La basilissa mère, le clergé, le sénat, la milice et le peuple s'étant déclarés pour ce prince, il succéda à Jean VIII sur le trône hélas infiniment déchu de Constantinople, et cela malgré les menées de son cadet, Démétrius, très ambitieux et très intrigant. Ce prince Constantin, aussi brave qu'infortuné, le plus souvent désigné sous le nom de Constantin XI, le huitième des dix enfants de son père, le basileus Manuel, devait être le dernier souverain de l'illustre et antique lignée des basileis de Constantinople, successeurs du grand Constantin. Il était né le 9 février 1404 et avait donc à ce moment environ quarante-cinq ans. Il fut couronné empereur à Mistra de Morée, la Sparte médiévale, le 6 janvier de l'an 1449, jour de l'Épiphanie, par une députation envoyée de Constantinople pour le chercher. L'historien Phrantzès fut présent à cette cérémonie (3). Constantin, escorté par des galères catalanes, arriva dans la Ville gardée de Dieu, sa capitale, le 12 mars suivant. Il

(1) Et, non point, comme le disent certains auteurs, à cause de sa valeur « digne d'un dragon ».

(2) C'est la date donnée par M. Sp. Lambros dans son savant article sur « Les murs de l'isthme de Corinthe » (*Neos Ellinomnimôn*, t. II, 1905, p. 433 et suiv., et t. IV, 1907, p. 20 et suiv.). Voy. dans cet article l'histoire de la construction par le despote Constantin du fameux mur connu sous le nom d' « Hexamilion ».

(3) *Op. cit.*, p. 205.

y fut reçu en triomphe. Les chroniqueurs disent qu'il fut forcé de contracter beaucoup de dettes pour contenter tout le monde. Son ami personnel, François Philelphe, a dit de lui qu'il était d'âme haute et pieuse (1).

Un peu plus de deux ans après Jean Paléologue, le 3 février 1451, son puissant et redoutable ennemi, l'adversaire acharné de tous les chrétiens d'Orient, le fameux sultan Murad, terreur des armées byzantines, dans l'Asie Mineure comme dans la péninsule des Balkans, expirait à son tour dans sa capitale européenne d'Andrinople, frappé d'apoplexie au milieu d'un repas, après le règne le plus glorieux de trente années, après une suite presque ininterrompue de succès en Europe comme en Asie !

« Les historiens orientaux contemporains, dit M. Ch. Schefer (2), représentent ce prince comme sincèrement religieux, animé d'un grand esprit de justice et de charité. Ils se plaisent à énumérer ses nombreuses fondations pieuses à Andrinople, à Brousse et dans les autres villes de son empire. Ils ne tarissent point d'éloges au sujet de la protection qu'il accorda aux savants et aux poètes qui furent l'honneur de son règne.

« Sultan Murad, disent-ils, était de taille moyenne; il avait le teint blanc, les yeux bleus, les sourcils et la barbe tirant sur le châtain, les dents espacées. Il était très vigoureux et excellent archer. Il eut cinq fils : sultan Mohammed qui lui succéda; sultan Ahmed et sultan Ala ed-dîn qui moururent à Amassia, siège de leur gouvernement; sultan Hussan et sultan Orkhan qui moururent à Andrinople et furent enterrés sur les bords de la Toundja. »

Le fils aîné de Murad, Mohammed ou, suivant la forme la plus ordinaire, Mahomet II, le futur conquérant de Constantinople, alors âgé de pas tout à fait vingt et un ans et

(1) Voyez un beau portrait de ce prince remarquable et l'histoire de sa vie, si pleine jusqu'à son élévation à l'empire, dans MIJATOVICH, *op. cit.*, p. 78 et suiv.

(2) *Le Voyage d'outre-mer*, de BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE, Paris, 1872, p. LXIX.

qui avait épousé deux mois auparavant, à Andrinople, la fille du prince turkoman Tourgatir, fut aussitôt proclamé à sa place sultan des Turcs. Le jeune prince se trouvait à ce moment avec sa femme en Asie, à Magnésie du Sipyle, au pied de la montagne où jadis Niobé, fille de Tantale, avait été transformée en un rocher et pétrifiée de douleur par la mort de ses fils et de ses filles tués à coups de flèches par Apollon et Diane, impitoyables exécuteurs des vengeances de Latone.

A ce moment le plus dramatique de l'histoire de l'Orient, le vieil empire des basileis byzantins, plus que dix fois séculaire, écroulé de toutes parts sous l'incessant effort des sultans ottomans, ne se composait plus guère que de l'illustre cité de Constantinople, la Ville Reine, et de sa banlieue jusqu'à une centaine de milles environ dans la direction du nord et de l'ouest, plus un peu plus de la moitié de la péninsule du Péloponèse. Tout le reste des provinces qui avaient constitué durant tant de siècles l'immense souveraineté de ces glorieux princes ayant noms Constantin le Grand, le grand Théodose, Nicéphore Phocas et Basile II le Tueur de Bulgares, étaient petit à petit tombées successivement sous la puissance des fils de Mahomet. Presque toute la péninsule des Balkans était maintenant aux mains des Turcs, et les sultans avaient transporté leur capitale d'Asie Mineure à Andrinople d'Europe, qui s'appelait maintenant Edirneh.

Quand Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui nous a laissé un si attachant et si savoureux récit de son voyage d'outre-mer accompli en 1432 sur l'ordre de son seigneur, quand, dis-je, Bertrandon, venant de Pandik, arriva à Scutari, l'ancienne grande cité byzantine de Chrysopolis d'Asie qui fait face à Constantinople de l'autre côté du Bosphore, il y trouva, à cette époque déjà, humiliation suprême, les Turcs installés, barrant la route de la capitale byzantine. « Et là, dit-il, je passai le dit détroit avec

les dits trois marchands génois qui faisaient route depuis Brousse avec moi et menaient leurs épices à Péra, et y avait des Turcs qui gardaient le passage et recevaient l'argent du tribut qu'il fallait baillier pour passer, et passâmes en deux vaisseaux qui étaient aux Grecs... et de là arrivai à Péra... Et sont en cette ville tout la plupart des Génois marchands qui gouvernent la dite ville. Il y a un podestat et autres officiers à leur manière. Et y demeurent aussi des Grecs et Juifs; et c'est une ville bien marchande et ont une grande hantise avec les Turcs, lesquels ont en la dite ville une telle franchise comme il me fut dit que si un chrétien esclave se échappait des dits Turcs et s'en venait là à refuge et les dits Turcs l'envoient réquérir, il faudrait qu'ils le leur rendissent...; et quand je montai au vaisseau des Grecs à Scutari, ils cuidèrent que je fusse Turc et me firent de l'honneur beaucoup. Et quand ils m'eurent descendu en terre j'allai dans la ville demander un marchand de Gênes à qui je portais des lettres et qui s'appelait Cristofle Parvezin. Les dits Grecs surent alors que j'étais chrétien et quand je retournai vers mon cheval que j'avais laissé à la porte en garde, je trouvai ces Grecs qui n'étaient que deux, et là ils me voulurent rançonner et faire payer plus que je ne devais pour mon passage; ils m'eussent volontiers battu si je l'eusse voulu souffrir, car en ce temps ils haïssaient fort les chrétiens et fus en danger d'être bien maltraité, mais j'avais encore mon épée et mon bon tarquais et ne me firent rien. Et me vint à la rescousse un cordonnier génois qui demeurait auprès de la porte.

« J'écris ces choses pour avertir aucun autre si demain ou après il avait affaire à eux. Car autant que j'ai hanté les dits Grecs et que j'ai eu affaire à eux, j'ai plus trouvé d'amitié aux Turcs et m'y fierais plus qu'aux dits Grecs. Car comme il m'a pu sembler, ils n'aimaient point les chrétiens obéissants à l'Église de Rome. Et l'obéissance qu'ils ont depuis faite, je crois qu'ils l'ont plus faite par pauvreté et disette que pour amour qu'ils eussent à l'Église de Rome. »

Et plus loin encore il dit : « L'empereur de Constantinople est en grande sujétion du Grand Turc, car il me fut dit qu'il lui paie tous les ans dix mille ducats de tribut seulement pour le corps de la ville de Constantinople, afin qu'il ne lui demande rien et ne tient plus autre chose en toute la Grèce qu'une petite cité qu'on appelle Selymbria et un château à trois heures de Constantinople devers le nord. Et semblablement que les Vénitiens ont, est de par le Turc, à Constantinople, un officier pour le fait de la marchandise que les Turcs font à Constantinople, et n'ont les Turcs rien à répondre aux gens de l'Empereur. Et, comme je l'ai dit, si d'aventure aucun esclave chrétien échappait de la maison des Turcs et s'en venait à Constantinople, il faudrait que l'Empereur ou ses gens le rendissent au Turc. »

Durant la courte période écoulée entre la mort de Jean VIII et celle de sultan Murad, la situation affreuse des chrétiens dans la péninsule des Balkans s'était plutôt un peu améliorée. Le fameux héros Skanderbeg s'était presque partout maintenu victorieusement et avait successivement battu plusieurs armées turques. Des luttes ardentes et formidables avaient eu lieu sous les murs de Croïa d'Albanie et de Sventigrad.

L'avènement de Mahomet II consterna la cour byzantine et les habitants de Constantinople. Le bruit courait dès longtemps parmi les chrétiens que ce jeune prince, audacieux autant qu'intelligent, caressait le rêve unique d'en finir enfin avec la Ville des Villes, tant de fois assiégée vainement par les armées musulmanes, encore par son père sultan Murad en l'an 1422. Il avait, disait-on, juré que cette grande entreprise militaire serait le premier souci de son règne. « A ce moment, on l'a dit fort bien, l'empire byzantin n'était plus guère représenté que par le triangle limité autour de Constantinople par le rempart théodosien. L'armée byzantine ne comptait que quelques mercenaires et la flotte consistait en cinq galères en lamentable état. »

Une fois de plus, de suppliantes ambassades quittèrent Constantinople pour tenter de trouver quelque appui parmi les souverains d'Occident. Comme toujours, les difficultés du grand Schisme religieux entre Rome et Byzance, l'impossibilité qui venait d'être si durement constatée d'en arriver vraiment à l'Union sincère des deux Églises rendirent vains tous ces efforts diplomatiques. Le pape Nicolas V promettait bien son aide, mais à cette condition *sine qua non* que le basileus replacerait sur le trône patriarcal de Constantinople le patriarche Grégoire, déposé par le synode de l'an 1450 présidé par les trois autres patriarches d'Orient, et décréterait toutes les mesures les plus énergiques pour faire enfin de l'Union formellement consentie au concile de Florence une lettre vivante. Constantin Dragasès, personnellement, ne demandait pas mieux que de donner satisfaction au souverain pontife, mais ses efforts étaient perpétuellement paralysés par l'intraitable et fanatique opposition du peuple de Constantinople et de l'immense majorité du clergé. Venise, de son côté, était mécontente parce que le basileus, veuf depuis l'an 1442 d'une princesse d'origine italienne, avait récemment abandonné le projet de se remarier avec la fille du doge Foscari.

Bref, Venise finit cependant par promettre un secours de dix galères. Le pape aussi s'engagea à expédier une flotte. Même, sur la prière à lui adressée par le basileus de lui envoyer des prêtres instruits et capables qui l'aideraient à faire accepter l'Union par le clergé grec, il lui dépêcha à titre de légat du Saint-Siège le cardinal Isidore, prêtre romain, moine originaire du Péloponèse ou de Thessalonique, ancien métropolitain de Kiev en Russie (1), esprit fort distingué, théologien d'une science profonde, qui avait déjà, quelques années auparavant, joué un rôle important au concile de Florence, aux côtés de Bessarion,

(1) D'où ses titres de *cardinalis ruthenus, archiepiscopus Ruthenorum*, par lesquels il est souvent désigné dans les sources.

en 1438. Il était envoyé en qualité de légat pontifical pour accepter la soumission formelle de l'Église grecque et cette Union avec Rome dont il avait été et fut constamment un des plus ardents et des plus dévoués partisans.

Au mois de novembre de cette même année 1452, un grand navire génois amenant le cardinal et qui avait aussi pris à Chio le bon archevêque de Mytilène, Léonard, originaire de cette même ville de Chio, arriva à Constantinople. Le cardinal était fort en retard parce qu'il avait dû attendre dans cette île de Chio que ses compagnons de voyage, des marchands génois, eussent achevé les affaires qui les y retenaient. Un autre navire allant à Caffa, dans la mer Noire, voguait de conserve avec ce bâtiment. Le cardinal amenait avec lui un secours de deux cents hommes tant italiens que latins de Chio, tant escopettiers qu'arbalétriers, qui devait bien prochainement être fort précieux. Il fut reçu avec les plus grands honneurs par le basileus et la cour. Léonard de Chio fut un des acteurs du siège de Constantinople; il devait en être aussi un des historiens principaux dans sa lettre larmoyante écrite au pape Nicolas V le 15 août 1543. Pour le moment, il se contenta d'appuyer vigoureusement la campagne du légat pontifical en faveur de l'Union.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter à nouveau cette fameuse et suprême cérémonie du second jour des ides de décembre de l'an 1452, fête de Saint-Spiridion, qui sonna comme le glas du vieil empire d'Orient tant de fois séculaire, et dans laquelle l'Union des deux Églises, consacrée par le concile de Florence, fut solennellement proclamée dans l'auguste temple de Sainte-Sophie ou de la Souveraine Sagesse, la Grande Église, en présence du basileus, du légat pontifical et du patriarche Grégoire officiant en commun, durant que trois cents prêtres les assistaient et que l'on portait processionnellement dans l'église le corps de saint Spiridion et les plus augustes reliques, durant aussi que les adversaires enragés de cette même Union, les « Zélotes », couraient se grouper autour de quelques chefs

principaux, du prêtre Néophytos de Rhodes, surtout du fameux moine Gennadios, plus connu sous le nom de Georges Scholarios. Ce sectaire fanatique inconscient, ou, ce qui est pire, peut-être insoucieux de l'effroyable péril turc, du fond de sa cellule du grand monastère du Pantocrator, entre le jeûne et les prières, tonnait incessamment contre le nouvel état de choses, prédisant dans de mystérieuses prophéties les pires châtiments contre l'hérésie officielle, prédisant surtout la fin de l'empire romain sous la colère céleste, jetant à la foule haletante ses menaçants oracles, durant que les émeutiers de la rue, hommes et femmes, moines et prêtres, nonnes et laïcs, parmi d'assourdissantes clameurs ne cessaient de crier : « Mort aux azymites et à leur idolâtrie! », tous implorant à haute voix la Vierge Toute Sainte, reine des cieux, patronne auguste de la cité, la suppliant de se manifester miraculeusement contre le terrible sultan des Turcs, comme elle l'avait fait tant de fois dans les siècles précédents contre les soldats de Khosroès, contre ceux du khagan des Avares ou des émirs sarrasins. Point n'était besoin de l'aide des Latins schismatiques abhorrés pour ces dévots fils de la toute-puissante Panagia !

La messe de Sainte-Sophie fut dite par le cardinal Isidore en personne en signe de réconciliation de l'Église grecque avec l'Église romaine. Mais le basileus Constantin lui-même, comme du reste presque tous ceux de ses sujets qui avaient par esprit politique accepté l'Union et assisté à cette fête religieuse solennelle où prêtres latins et prêtres grecs avaient joint dans une commune prière le pape Nicolas V et le patriarche Grégoire Mammas restauré, et récité l'office en commémoration mémorable de la fin du grand Schisme et de cette éclatante réconciliation, ne firent amende honorable que du bout des lèvres. Au fond du cœur, comme tous les Grecs, ils haïssaient les Latins. L'unique sentiment qui les poussait à se parjurer de la sorte était l'angoisse affreuse qui les poignait et l'espoir

d'être secourus par les catholiques de Rome contre l'horrible étreinte des Turcs, de trouver en un mot parmi les souverains d'Occident des défenseurs contre ces derniers. Le redoutable Sultan Mahomet avait en effet déjà déclaré à l'empire grec la guerre tant redoutée, et les préparatifs pour le siège suprême de Constantinople étaient par lui commencés de toutes parts avec la dernière énergie. Même, parmi les grands de l'empire, plusieurs avaient protesté jusqu'au bout, considérant toute cette comédie de l'Union comme une impure, inutile et abominable transaction. N'avait-on pas entendu, après la cérémonie solennelle de Sainte-Sophie, le grand-duc Lukas Notaras, le premier personnage à Constantinople après l'Empereur, proférer à haute voix cette parole impie, qu'il préférerait voir prévaloir dans les rues de la cité sainte le turban des Turcs plutôt que la mitre latine! On verra à la fin de cette histoire la fin si dramatique de cet homme, mis à mort par ces mêmes Turcs qu'il exaltait aujourd'hui par haine de Rome. Au fond, à part jusqu'à un certain point l'Empereur, les seuls vrais partisans de l'Union, outre le cardinal Isidore, appartenaient presque sans exception à cette classe des humanistes cultivés du quinzième siècle, qui joignaient à l'éducation classique la plus raffinée une parfaite indifférence en matière de foi et se voyaient pour cela en butte à la haine stupide, à l'exécration violente de ces foules orientales, dévotes entre toutes. Le bas clergé, les moines innombrables, maîtres des masses populaires, étaient demeurés résolument, fanatiquement hostiles au pape de Rome. Au point de vue du terrible danger turc, elles pensaient aussi mal que le grand-duc Notaras, dont je viens de rapporter les propos impies (1).

Le futur conquérant de Constantinople était à cette heure encore un tout jeune homme. Il avait, je l'ai dit,

(1) L'historien Dukas insiste longuement sur ces discussions fratricides, à propos desquelles il donne les plus curieux détails. Voy. *op. cit.*, édit. Bonn, p. 212-216, 252-257, 259-262, 263-265.

vingt et un ans quand il succéda à son père Murad. Il était d'aspect plutôt agréable, bien fait, de stature moyenne, avec des yeux perçants, des sourcils arqués. Un long nez aquilin, plutôt plongeant, surmontant d'épaisses lèvres rouges, donnait à sa physionomie un aspect très particulier. Dès ce moment, dans sa capitale européenne d'Andrinople d'où il gouvernait son vaste empire, une préoccupation unique dominait toutes les méditations de cet adolescent appelé à de si grandes destinées, souverain absolu de cette immense nation essentiellement guerrière. La seule pensée qui occupait chaque heure de son existence, était de s'emparer de Constantinople, la cité reine, cette ville colossale, imprenable dans son immense enceinte de puissantes murailles, qu'avaient avant lui déjà vainement assiégée son père Murad, en 1422, et son grand-père, le fougueux Bajazet, surnommé « Ildérim », l'Éclair, en 1395. Il faut lire dans Dukas le récit dramatique que cet historien grec contemporain consacre à cet état d'esprit du Sultan. « De nuit comme de jour, dit-il, Mahomet, sur sa couche comme dans son conseil, ne pouvait songer à autre chose qu'à Constantinople. Il passait des nuits torturées d'insomnies, tenu éveillé par cette unique préoccupation : comment il s'emparerait de cette cité. Le jour, on le voyait penché sur des cartes où il avait dessiné le plan de la glorieuse ville et de ses défenses, ou bien s'entretenant fiévreusement avec ses lieutenants, préparant ce siège géant, tenant à résoudre par lui-même les mille questions, petites et grandes, qui se présentaient chaque jour à son esprit sans cesse en éveil. A pied ou à cheval, suivi de deux aides de camp, il parcourait incessamment les quartiers militaires d'Andrinople. »

La particularité tout à fait extraordinaire de ce grand meneur d'hommes était, on l'a fort bien dit, un mélange étrange de l'atroce cruauté d'un Turc fanatique et sensuel, destructeur impitoyable de tous les ennemis de sa religion sans distinction d'âge ni de sexe, et d'une ardeur sinuglière pour certaines questions de philosophie, de théologie,

d'art même. Il devait certainement ces qualités et sa grande intelligence, si exceptionnellement rares dans la race turque, aux origines de sa mère, une esclave très probablement d'origine chrétienne.

J'ai dit que Mahomet II se trouvait en Asie, à Magnésie du Sipyle, lorsqu'il y apprit, dès le 5 février, par un message secret, la mort de son père Murad. Quittant en hâte cette ville sans rien dire à ses ministres, criant à ses fidèles : « Qui m'aime me suive! », il fit toute diligence pour gagner au galop de son cheval Gallipoli sur la rive d'Europe. Il fit, dit-on, grâce à cette bête admirable, en deux jours, cet énorme trajet d'environ cent vingt lieues. Il ne resta que deux autres jours à Gallipoli où il annonça à tous la mort de son père. De grandes foules armées l'y rejoignirent presque aussitôt. Il poussa ensuite jusqu'à Andrinople, sa capitale d'Europe, d'où Manuel II Paléologue avait eu le si grand tort de ne pas chasser les Turcs après la défaite et la mort de Bajazet. Il y fut proclamé sultan dès le lendemain de son arrivée. Il ordonna qu'on fît à son père, à Brousse, sépulture officielle des fils d'Othman, des funérailles magnifiques. Il confirma Khalil Pacha dans son poste de grand vizir, bien que celui-ci lui eût été hostile du vivant de son père, et donna le gouvernement de toute l'Anatolie, qui constituait la plus notable portion de l'empire, à l'autre conseiller favori de Murad, Isaac Pacha. Par précaution, il fit noyer au bain, par un certain Ali, un petit frère à lui, enfant encore au berceau, Ahmed, un fils de Murad et de la sœur du despote ou krâle de Serbie, puis il ordonna qu'on ensevelît solennellement le pauvre petit corps en même temps que celui de son glorieux père. Il avait profité, pour perpétrer ce crime, de la venue à Andrinople de la mère de la petite victime, accourue pour lui présenter ses condoléances et lui rendre hommage. Puis, toujours par précaution, il fit tuer le bourreau Ali.

D'innombrables ambassadeurs de tous les souverains et princes environnants étaient accourus aussitôt à Andri-

nople pour féliciter le nouveau Sultan. Toute l'Europe et toute l'Asie tremblaient à ce moment devant le nom turc. Parmi ces envoyés, à l'attitude infiniment servile, on distinguait ceux des deux Empereurs, hélas! si déchus de Constantinople et de Trébizonde, des despotes Thomas et Démétrius de Morée, du célèbre et vénérable Georges Brankovich, despote de Serbie, des Gattilusi, seigneurs génois de Lesbos, des Génois de Galata et de Chio, des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes, des princes de Bulgarie et de Valachie, de bien d'autres encore.

Le Sultan perfide, ne se sentant pas encore entièrement affermi sur son trône, fit aux envoyés du basileus de Constantinople le plus amical accueil. Il conclut aussi avec le héros Hunyad une paix de trois ans et retint par là aussi les Serbes. Il jura par Dieu et son Prophète, par les anges et le Koran, qu'il respecterait fidèlement les traités avec le basileus. Sur la demande des ambassadeurs de Constantin, il consentit même à payer annuellement trois cent mille aspres pris sur ses domaines thraces de la vallée du Strymon, pour fournir la pension de son cousin Orkhan-Tchélébi, prince de la maison d'Othman, arrière-petit-fils de Bajazet, qui, brouillé avec les siens, vivait depuis assez longtemps à Constantinople où il s'était réfugié (1). Tout cela n'était que ruse et duperie. Je l'ai dit : l'unique souci qui hantait la pensée impénétrable du nouveau souverain était la prise de Byzance, la cité séculaire. Vers ce but il tendait toute sa sauvage énergie, toutes les forces de sa puissante nature. Il allait poursuivre ce grand dessein, sans une seconde d'hésitation, durant bien des jours encore, jusqu'au résultat final tant désiré!

Retournons quelques moments à Constantinople.

Constantin Dragasès, aussitôt qu'il eût pris possession

(1) Voy. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. V, *pars* I, p. 97, note 64.

du trône, avait une fois de plus songé à contracter un mariage qui pût lui procurer non seulement un héritier, mais surtout ce secours infiniment nécessaire à l'empire : quelque alliance étrangère si utile en ces temps pleins d'angoisse.

On sait que le nouveau basileus avait été marié une première fois, à l'âge de vingt-quatre ans, en juillet 1428, au camp devant Patras, à Madeleine, la fille de feu Léonard II Tocco, comte palatin de Zante et Céphalonie et duc de Leucade, et de l'épouse de celui-ci, une Zaccaria, de la maison des dynastes génois de Phocée et de Chio (1). La jeune princesse, très probablement devenue orthodoxe lors de son mariage, et qui apportait en dot à son époux le château fameux et la ville de Chiarentza en Morée, avait reçu à ce moment le nom tout byzantin de Théodora. Mais elle était morte déjà au mois de novembre de l'année suivante 1429, à Santameri d'Achaïe, aujourd'hui Dyme, laissant veuf bien jeune encore cet époux charmant, auquel tant d'infortunes successives devaient bientôt valoir la réputation mondiale d'être né sous une mauvaise étoile.

Dès l'été de 1441, âgé de trente-six ans, pour complaire au vœu du basileus Jean son frère, et dans l'espoir d'assurer un héritier à la famille impériale, Constantin s'était remarié à Catherine, fille du dynaste latin de Lesbos, Dorinos ou Dorin I Gattilusio, surnommé Paléologue, nièce de son successeur Francesco. Il avait été, à la tête des galères impériales, épouser à la fin de juillet, dans cette île, sa jeune fiancée, mais déjà au mois d'août de l'an 1442 la pauvre princesse était morte elle aussi à Palæokastro de Lemnos, des suites des terreurs qu'elle avait ressenties lorsqu'elle avait été assiégée un mois durant avec son époux par les Turcs dans ce château. Le fidèle Phrantzès, dont il va être si souvent question dans la suite de ce

(1) Sp. Lambros, *Neos Ellinomnimôn,* t. IV, p. 418.

récit, avait été l'ambassadeur de cette seconde union. Cette fois encore, aucun enfant n'était né à Constantin.

Après cela, il y eut de nombreuses et interminables négociations pour faire épouser à Constantin tantôt Isabelle Orsini del Balzo, sœur du despote de Tarente, tantôt la fille du doge François Foscari, tantôt encore celle de l'anti-roi Pierre de Portugal ou celle du basileus de Trébizonde, Jean IV Comnène. Aucune de ces tentatives n'aboutit (1). Je parlerai uniquement de la dernière de toutes.

Constantin, devenu empereur, demeuré sans progéniture de ses deux premiers mariages, avait presque aussitôt envoyé à l'occasion de ses nouveaux projets matrimoniaux son ami et confident, son dévoué serviteur et secrétaire, Georges Phrantzès (2), le chroniqueur célèbre, d'abord à Trébizonde, puis dans la lointaine Ibérie du Caucase. Phrantzès nous a longuement raconté ce pénible voyage, entrepris au mois d'octobre de l'an 1449 et qui devait durer deux longues années. Notre chroniqueur avait commencé par faire naufrage en débarquant à Amisos, l'antique cité de Mithridate, aujourd'hui la ville turque de Samsoun. Il demeura ensuite près de deux ans dans l'empire de Trébizonde, constamment occupé, mais sans aboutir jamais, à d'incessantes négociations afin d'obtenir pour son basileus bien-aimé la main d'une fille de l'empereur Jean Comnène surnommé Kalojean. Comme il se trouvait ainsi dans la capitale de l'empire depuis près de dix-huit mois sans avoir beaucoup avancé ses affaires, il apprit un jour de la bouche même de l'empereur régnant Kyr Jean Comnène la mort du sultan Murad au mois de février 1451.

(1) Sp. Lambros, *Neos Ellinomnimôn,* t. IV, p. 466.

(2) Georges Phrantzès ou Phrantza, fils d'un chambellan du basileus Manuel II, petit-fils du gouverneur d'un des fils de cet empereur, avait été élevé avec le basileus Constantin Dragasès et demeura toute sa vie son fidèle ami et un de ses plus dévoués auxiliaires. Après la prise de Constantinople, il fut fait prisonnier par les Turcs; il réussit à se racheter et se retira en 1462 au couvent de Saint-Elias de Corfou, où il écrivit sa précieuse *Chronique.*

Le souverain grec d'Asie se réjouissait à haute voix de la disparition de ce redoutable adversaire des chrétiens. Phrantzès, tout au contraire, nous dit qu'il pleura la mort d'un vieillard dont la disparition livrait le trône d'Othman à un prince jeune, ardent et belliqueux!

Le fidèle envoyé, en même temps que la mort de Murad, avait appris que la sultane Marie, ou Mara Brankovich, la veuve chrétienne du puissant Sultan (1), s'était, aussitôt après cet événement, retirée auprès de son père, le fameux krâle Georges Brankovich de Serbie. Cette femme fort distinguée était du sang des Comnènes, fille de la sœur de Kalojean, l'empereur de Trébizonde, et de ce despote Georges. Bien que l' « émiresse », ainsi que l'appelle Phrantzès, fût âgée de près de cinquante ans déjà, l'envoyé impérial estima qu'elle serait pour son basileus la meilleure des alliances, bien préférable aux deux princesses de Trébizonde ou d'Ibérie entre lesquelles il devait choisir, et cela non pas seulement parce que son père, le souverain des Serbes, deviendrait de ce fait un allié précieux pour l'empire, mais surtout parce qu'on croyait que le jeune Sultan serait tenu de ménager le nouvel époux de la veuve de son propre père, à lui.

Le dévoué serviteur expédia aussitôt de Trébizonde des envoyés à son cher basileus, porteurs de longues lettres pour lui recommander, malgré des raisons contraires au nombre de quatre, cette union, bizarre en soi, mais d'une politique certainement très avisée. Ceux-ci débarquèrent à Constantinople le 28 mai 1451. Le refus opiniâtre de l'ex-sultane Mara qui se refusait à quitter de nouveau les siens, l'opposition aussi de divers personnages importants de la cour byzantine, firent échouer les négociations menées à la cour de Serbie par l'envoyé impérial Manuel Paléologue, neveu de la veuve du protostrator Cantacuzène, elle-même très favorable au projet. L'appui chaleureux du krâle, celui

(1) Elle l'avait épousé en 1436.



MÉDAILLE DE BRONZE DU MÉDAILLEUR ITALIEN COSTANZO
EXÉCUTÉE EN 1481 A L'EFFIGIE DU SULTAN MAHOMET II (droit)

(Cabinet des médailles.)

de beaucoup d'autres personnages des deux nations ne purent faire aboutir l'union tant caressée par Phrantzès. La quinquagénaire princesse, à la mort de son sauvage époux dont elle ne semble pas avoir gardé un trop mauvais souvenir, avait juré qu'elle se retirerait aussitôt dans un cloître de son pays natal. Elle tint parole, et le monde de cette époque, qui en avait vu bien d'autres, fut étonné cependant d'apprendre que la veuve du puissant sultan des Turcs, représentant de Mahomet sur la terre, venait de s'ensevelir dans un couvent byzantin sous les vêtements de bure d'une humble caloyère.

Il fallait décidément que le basileus Constantin portât ses vues ailleurs pour trouver une épouse nouvelle. Il ne pouvait plus guère choisir qu'entre la très belle Catherine, fille du basileus de Trébizonde (1), ou une fille du roi Kéorki d'Ibérie ou Géorgie. Phrantzès, qu'accompagnait un nombreux et extraordinaire cortège de hauts dignitaires civils et ecclésiastiques, de caloyers, de soldats, de médecins, de joueurs d'instruments, musiciens, chanteurs et baladins, adressa au basileus un portrait fidèle des deux jeunes princesses, énumérant minutieusement leurs avantages physiques et leurs qualités morales. Ce fut la fille du monarque d'Ibérie (2) qui l'emporta. Nous ignorons, hélas! jusqu'au nom de cette personne. Le roitelet lointain qui était son père et qui commandait du reste à des guerriers excellents d'une extrême bravoure, semble avoir été surtout un prodigieux bavard. Il déclara d'abord à Phrantzès que, fidèle à l'antique coutume de sa nation, il ne doterait pas sa fille, parce que, suivant son idée, c'était l'époux qui devait apporter la dot en mariage. Il appuya sa résolution d'un long et insupportable discours. Cependant, comme cette union impériale le flattait infiniment, il finit par revenir sur cette étrange décision et s'engagea à donner à sa fille, au

(1) Qui épousa plus tard le chef turc Ouzoun Hassan.

(2) Province du Caucase, dont il ne faut point confondre le nom avec celui tout semblable de l'Espagne antique.

moment où celle-ci partirait pour Constantinople, la très grosse somme de cinquante-six mille besants d'or, de plus à lui servir annuellement une pension de trois mille autres besants dont elle disposerait suivant son bon plaisir, tout cela en dehors de la vaisselle d'or et d'argent, des joyaux et des colliers de perles, des objets incrustés d'or et de gemmes, des vêtements de soie lamés d'or et d'argent qui constituaient le trousseau ordinaire de toute fille royale d'Ibérie. En même temps il promit au fidèle envoyé de lui octroyer, lorsqu'il reviendrait au printemps chercher la charmante fiancée, quatre ballots de fine soie estimés cinq cents besants d'or chaque. C'était pour l'époque un pourboire plus qu'honnête, vraiment magnifique.

Phrantzès revint à Constantinople en septembre de l'an 1451, ramenant sur le vaisseau d'Antonio Rizzo un ambassadeur du roi lointain. Constantin reçut ce personnage en audience solennelle et lui remit un chrysobulle scellé de son sceau d'or, consacrant officiellement les conditions du mariage impérial. De sa dextre souveraine il inscrivit à la partie supérieure de ce document les trois grandes croix au cinabre qui tenaient lieu de sa signature, puis, désignant du doigt Phrantzès, il congédia l'ambassadeur d'Ibérie avec ces mots : « Cet homme que voilà, avec l'aide de Dieu, ira chez vous au printemps sur ma galère impériale chercher la vierge, ma fiancée. »

Hélas onques ne retourna en Ibérie le fidèle messager et onques ne vint à Constantinople la douce fiancée géorgienne. Les calamités qui, presque aussitôt, vinrent accabler Constantinople et l'empire ne permirent point au basileus de consacrer cette union si soigneusement préparée. Jamais la petite princesse lointaine ne fut basilissa des Romains. Nous ignorons même entièrement quelles furent ses nouvelles destinées après que son impérial fiancé eût, si peu de temps après, péri tragiquement avec sa capitale.

Il avait été également question, je l'ai dit, pour Constantin, d'un mariage avec la fille du doge de Venise Francesco

Foscari, mais la cour de Byzance trouva que ce serait déroger. Les Vénitiens en conçurent contre l'empire le plus vif ressentiment. Il y avait eu aussi un projet de marier Constantin à la fille du grand-duc Notaras, amiralissime de la flotte impériale, mais l'élévation du prince à l'empire avait fait avorter ces négociations.

Ces dernières impératrices byzantines, ces dernières épouses des Paléologues de la première moitié du quinzième siècle nous sont si complètement inconnues que je ne résiste pas au plaisir de reproduire ici un passage fort curieux de ce livre précieux de Bertrandon de la Broquière auquel j'ai déjà fait quelques emprunts. Durant son court séjour à Constantinople, durant l'hiver de 1432 à 1433, séduit par les charmes de l'impératrice Marie Comnène, troisième femme de Jean Paléologue, fille cadette elle-même de l'empereur Alexis IV Comnène de Trébizonde, la Broquière n'avait négligé aucune des occasions fort rares de voir et d'admirer la beauté de cette princesse.

Les femmes des empereurs Paléologues menaient presque la vie cloîtrée du harem au fond du gynécée. Il était à peu près impossible à un étranger de les apercevoir. Bertrandon, qui savait se remuer, réussit à s'approcher du moins de celle-ci. « Je vis un jour, dit-il, le patriarche Joseph faire dans Sainte-Sophie le service à leur manière (1), auquel étaient l'Empereur (2), sa mère, sa femme qui était une très belle dame, fille de l'empereur de Trébizonde, et son frère qui était despote de la Morée. J'attendis tout le jour pour voir leur manière de faire et firent un mystère de trois enfants que Nabuchodonosor fit mettre en la fournaise. Et fus tout le jour sans boire et sans manger jusqu'à vêpres bien tard pour voir l'impératrice, laquelle avait dîné en un hôtel près de là parce qu'elle m'a semblé si belle à l'église, pour la voir dehors et la manière comment elle allait à cheval; et n'avait avec elle que deux dames seule-

(1) A la manière des Grecs.
(2) L'empereur Jean VIII Paléologue, frère de notre Constantin.

ment et deux ou trois hommes anciens d'état, et trois de tels gens comme les Turcs font garder leurs femmes (1). Et quand elle vint hors de l'hôtel, on apporta un banc sur lequel elle monta et puis on lui amena un très bon ronchin (2), sellé d'une belle et riche selle. En allant près du dit banc, un de ces anciens hommes notables prit un long manteau qu'elle portait et s'en alla de l'autre côté du cheval et sur ses mains étendit le dit manteau le plus haut qu'il put. Elle mit le pied en l'étrier, et tout ainsi qu'un homme, elle monta à cheval (3) et puis lui rejeta le manteau sur ses épaules et lui bailla un de ces longs chapeaux de Grèce à pointe, sur lequel au long de la dite pointe avait trois plumes d'or qui lui seyaient très bien. Elle me sembla aussi belle et plus encore qu'auparavant. Et m'en approchai si près qu'on me dit de me retirer arrière, et me semblait qu'il n'y avait rien à redire, fors qu'elle avait le visage peint, ce dont elle n'avait pas besoin, car elle était jeune et blanche. Et avait pendu à chacune de ses oreilles un fermail d'or large et plat où il y avait plusieurs pierres et plus de rubis que d'autres. Et semblablement, quand l'impératrice monta à cheval, firent ainsi les deux dames qui étaient avec elle, lesquelles étaient aussi bien belles et étaient habillées de manteaux et de chapeaux, puis s'en alla au palais impérial qu'on appelle des Blachernes, au fond de la Corne d'Or. »

N'est-ce pas que ce récit du naïf voyageur occidental est charmant, et qu'il nous trace un portrait délicieux, bien inattendu, de cette jeune basilissa byzantine du quinzième siècle? C'est gracieux et élégant tout à la fois.

Une autre fois encore, Bertrandon de la Broquière entr'aperçut la jolie souveraine si cachée. C'était au très saint temple des Blachernes même, où ses amis les mar-

(1) Des eunuques.
(2) « Roncin » ou « ronchin » se disait au moyen âge du cheval de charge, par opposition au coursier ou cheval de guerre.
(3) C'est-à-dire à califourchon.

chands catalans l'avaient mené une après-midi pour y voir célébrer une fête religieuse. L'Empereur était assis sur un trône au fond de la vaste salle. L'impératrice regardait d'une chambre haute et ne descendit point dans la salle. Bertrandon l'aperçut encore, quelques jours plus tard, au mariage d'un prince de la famille impériale, où notre voyageur assista à des joutes équestres qui semblent l'avoir fort diverti. « L'Empereur, dit-il, était aux fenêtres et l'impératrice aussi, laquelle était toujours très belle fille, ce me semblait. »

Après une courte absence en Asie pour triompher de la résistance d'un de ses vasseaux, Ibrahim Beg, dit le grand Caraman parce qu'il régnait sur la Caramanie, le nouveau Sultan, de retour à Andrinople, pour mieux isoler les Grecs, conclut la paix avec un homme qui eût pu être pour lui un fort redoutable adversaire, l'illustre Jean Hunyad, voivode de Transylvanie et régent de Hongrie, le héros fameux du champ de bataille de Kossovo. Puis, le jeune Sultan retourna à son idée fixe : prendre Constantinople, effacer par cette action d'éclat extraordinaire toute la gloire de ses prédécesseurs.

Il ne s'occupa plus que des moyens de mener à bien cette fameuse et gigantesque entreprise, qui lui avait été recommandée par son père Murad dans son testament et qui avait du reste été constamment la pensée maîtresse de tous les sultans ses ancêtres. Avant tout, il voulut s'assurer une base d'opération solide contre la cité glorieuse qu'il allait vouer à la destruction et à l'esclavage. Il était maître déjà de toute la rive asiatique du Bosphore. En face du château d'Anadouli où Güzel-Hissar (1) qu'il y possédait et qui avait été bâti par Bajazet, il résolut de faire construire sur la rive d'Europe qui ne lui appartenait point encore, mais que les Grecs n'étaient point en état de lui disputer,

(1) C'est l'Anadouli Hissar actuel.

un autre très fort et colossal château. Ces deux forteresses combinées, aux mains de ses soldats, au point le plus resserré du Bosphore, intercepteraient entièrement la route de la mer Noire et le rendraient maître de tous les arrivages de ce côté à Constantinople. Ce nouveau château serait en même temps un point d'appui pour les opérations de ses armées en Europe et une place d'armes, un point de ralliement aussi en cas de retraite. C'était à ce coude fameux du Bosphore qui est ici le plus étroit, à peine large d'un demi-mille, où jadis, cinq siècles avant l'ère chrétienne, le roi Darius avait fait passer son immense armée d'un continent dans l'autre, en ce point où les eaux du détroit célèbre sont constamment agitées par les courants les plus violents, où, lors des brûlantes journées d'été, les passagers des bateaux-mouches qui regagnent en hâte les aimables retraites du haut Bosphore, perçoivent soudain les premiers souffles délicieusement rafraîchis arrivant de la mer Noire.

La faiblesse de l'empire byzantin, vers ce milieu du quinzième siècle, était telle que, dès le temps de Murad, l'Empereur avait été forcé d'autoriser par traité les armées du Sultan à franchir en ce point le Bosphore à leur bon plaisir, à aborder sur la rive européenne, à gagner à travers les plaines de Thrace, en contournant Constantinople, leur capitale septentrionale d'Andrinople. On conçoit ce qu'un pareil état de choses avait d'humiliant, d'effroyablement périlleux surtout, pour les Grecs. Cela ne suffisait cependant point à l'impatience de Mahomet. Il lui fallait ce nouveau château, ce point d'appui sur la rive d'Europe, pour rendre possibles ce siège et cette prise de Constantinople, objets incessants de sa sollicitude. Déjà maître par sa flotte des Dardanelles, il espérait, en fermant aussi le Bosphore, isoler et bloquer à tel point la Ville gardée de Dieu, qu'elle ne pourrait plus recevoir ni aide ni subsistance d'aucune part. Hélas, le pauvre empereur Constantin Dragasès disposait de si peu de navires, de si peu de soldats

surtout, qu'il dut assister impuissant à ces préparatifs odieux qui sonnaient le glas de son empire. Il ne put même empêcher les nombreux ouvriers du Sultan de franchir tranquillement le Bosphore, d'Asie en Europe (1).

Je n'ai pas à redire longuement ici la construction fameuse, racontée par tant d'historiens, de ce château superbe, aux tours énormes reliées par de non moins puissantes murailles. Ce fut l'affaire de quelques mois à peine. Aux suppliantes ambassades de protestation envoyées par le basileus à Andrinople pour rappeler les traités qui interdisaient toute fortification élevée par les Turcs sur la rive européenne du Bosphore, le sultan répondit d'une manière évasive au dire de Critobule, avec brutalité au dire plus probable de Dukas, menaçant de faire écorcher vifs les ambassadeurs s'ils osaient revenir. « En dehors des murs de Constantinople, fit-il répondre à Constantin, toute la terre de l'empire est ma propriété, et je puis y faire ce que je veux. Déjà mon père avait décidé la construction de cette forteresse, alors que la trahison de vous autres Romains, après la guerre de Hongrie, eût essayé de lui barrer le passage du détroit. Ce que lui ne put accomplir, personne ne m'empêchera de le mener à bonne fin, car je ne ressemble en rien à mes prédécesseurs. »

L'infortuné Constantin, contraint de s'incliner devant la force, se borna alors à réclamer un commandement du Sultan pour empêcher les troupes turques occupées à la construction du château de piller les malheureuses populations des environs. Le Sultan répondit à cette prière par un ordre de réquisitionner la nourriture de toute cette multitude d'hommes et de bestiaux dans les bourgades grecques du voisinage et de mettre à mort tous les récalcitrants. Il y eut de ce fait quelques massacres. Puis l'indignation des

(1) PHRANTZÈS (édit. Bonn, p. 234) affirme que, tout d'abord, le basileus voulut s'opposer par la force à la construction de cette forteresse, mais qu'il en fut détourné par les supplications de ses conseillers, épouvantés de cette audace.

populations grecques fut portée au comble par la destruction par les ouvriers turcs de la fameuse église de l'archange Saint-Michel. Bref, ce fut bientôt presque un véritable état de guerre. L'Empereur, navré, voulut envoyer des troupes pour chasser les ouvriers et détruire les travaux commencés. Il en fut derechef empêché par ses fidèles, qui lui démontrèrent avec larmes son impuissance.

Le Sultan avait fait publier par tous ses vastes États que ses sujets et ses vassaux, les gouverneurs de provinces d'Europe et d'Asie, eussent à lui envoyer des matériaux et des ouvriers pour la construction infiniment rapide de ce château qui lui tenait tant à cœur. Il était arrivé en personne sur les lieux le 26 mars de cette année 1452, à la tête d'une forte armée, tandis que sur son ordre une flotte puissante, quittant son mouillage de Gallipoli des Dardanelles, allait occuper le Bosphore. Barbaro dit même, probablement à tort, que ce fut à bord de cette flotte que Mahomet arriva. Sa présence, qui marqua la véritable inauguration des grands travaux, excita l'enthousiasme des ouvriers. Il avait choisi lui-même l'emplacement de la forteresse au point le plus étroit du Bosphore, juste en face, je l'ai dit, de la citadelle de Güzeldsche ou Güzel-Hissar, l'Anadouli Hissar d'aujourd'hui. On jeta bas à cette occasion, je viens de le dire, la vieille et célèbre église de l'archange Saint-Michel, « archistratège des nuées célestes », glorieux et antique patron du Bosphore. Le nouveau château, appelé aussi Bogash-Kesen, élevé sur l'emplacement même du saint temple, fut construit en partie avec les débris et les superbes colonnes de cet édifice. Le jeune Sultan ne cessait par sa présence d'encourager les ouvriers, qui travaillaient sous sa haute et constante direction (1). De nombreux et

(1) Voy. de curieux détails sur la construction de ce château de Roumili Hissar dans les *Mémoires du Janissaire polonais*, édit. Dethier, *Monum. hist. hung.*, t. XXII, 2, p. 326 à 338. Le *Janissaire* raconte ensuite qu'il a assisté au siège de Constantinople dans un corps auxiliaire de quinze cents cavaliers serviens envoyés par le despote de ce pays au Sultan, sur l'ordre formel de celui-ci. Ces auxiliaires bien involontaires furent d'abord

énormes fours à chaux furent construits au lieu dit « Kataphygia ». De là chaque jour on portait sur les chantiers la chaux nécessaire. Pour se bien faire voir du maître, on vit de hauts officiers de son armée, des pachas, mettre la main à l'œuvre, voiturer les pierres, porter eux-mêmes le mortier. Les historiens, exagérant probablement les chiffres, disent que cinq mille ouvriers, secondés par dix mille manœuvres, travaillèrent sans relâche jusqu'à l'achèvement de la forteresse. Chaque groupe de travailleurs arrivait sous la conduite de son cadi. Chaque ouvrier avec ses deux acolytes devait parfaire journellement sous peine de mort une coudée de muraille. Un continuel va-et-vient unissait les deux rives. Le bois de charpente, dit Dukas, était apporté de Nicomédie et d'Héraclée-du-Pont; les pierres venaient d'Anatolie. Tous les grands personnages de l'empire, tous les hauts fonctionnaires et gouverneurs des provinces, Khalil Pacha, Zagan Pacha, Tzaritzias Pacha, furent commis chacun à la construction d'un des angles de la forteresse comprenant chacun une des grandes tours. Chacun de ces grands personnages devait faire toute la dépense de son secteur. Mahomet se réserva la surintendance du reste de la construction. On trouvera, dans Dukas surtout, de nombreux autres détails sur l'édification de cette fameuse forteresse.

Bientôt la vaste enceinte triangulaire aux tours nombreuses, dont les trois plus puissantes faisaient face, deux à la terre ferme, la troisième au Bosphore, cette enceinte si pittoresque qu'admirent encore les touristes d'aujourd'hui, s'éleva comme un défi sur la rive septentrionale du Bosphore. Les murailles avaient vingt pieds d'épaisseur; celles des tours, coiffées de toitures en plomb, èn avaient trente-

employés à battre et massacrer toutes les populations grecques des environs de Constantinople Leur chef, Yaxa, désolé de servir ainsi contre les chrétiens, voulut s'en aller, mais les Turcs le forcèrent de les aider au siège de Stamboul. Le *Janissaire* ajoute cette phrase caractéristique : « S'ils n'avaient eu à compter que sur nous, la ville n'eût jamais été prise. »

deux. Sur le rivage, de gros canons, de puissantes bombardes, semblant des monstres accroupis, commandaient entièrement la navigation du détroit. Ils lançaient des boulets de pierre du poids de six cents livres. Constantinople affamée ne pouvait plus recevoir le blé de la mer Noire indispensable à sa subsistance.

L'ouvrage tout entier fut achevé vers la fin du mois d'août (1). Je passe rapidement sur les incidents de ces quelques mois. Le basileus Constantin, pour se concilier son terrible adversaire, avait commencé par faire porter des vivres aux ouvriers de la forteresse. Puis, comprenant trop tard que c'en était fait de sa capitale si on laissait les Turcs achever leur œuvre, il avait changé de tactique. Par diverses sorties, les habitants de Constantinople s'étaient efforcés de chasser les ouvriers, de détruire les ateliers de travail. Ils furent repoussés avec grande perte. Plus tard, comme les partis turcs, portant leurs ravages au loin, brûlaient tous les villages et les maisons isolées aux environs de la forteresse, on tenta encore de les arrêter, mais sans plus de succès (2). L'unique résultat fut de donner l'occasion au Sultan de déclarer officiellement au basileus la guerre, qui en somme était ouverte depuis longtemps déjà. Mahomet se basa, pour agir ainsi, sur ces prétendues agressions et sur les ruptures de la trêve commises par les chrétiens. C'était vraiment, comme on l'a fort bien dit, la fable une fois de plus appliquée du *Loup et de l'Agneau*.

La nouvelle du si rapide achèvement de ce formidable château avait donc empli de terreur les âmes des habitants de Constantinople comme celles de tous les sujets de l'empire. Ils ne pouvaient qu'assister impassibles à l'armement de cette diabolique forteresse, dont la signification était pour eux à la fois si humiliante et si redoutable et qui annonçait fatalement la ruine toute prochaine de l'empire.

(1) Phrantzès, nous le verrons, dit que le Sultan quitta la rive du Bosphore le 28 août. Voy. encore *ibid.*, p. 234.
(2) Dukas, édit. Bonn, p. 243.

Le Sultan Mahomet, avant de retourner à Andrinople, y installa une garnison de quatre cents jeunes soldats d'élite commandés par Firouz Aga, un de ses plus dévoués lieutenants. Il ordonna à celui-ci d'arrêter tous les navires de toute grandeur, sans exception de nationalité, passant par le Bosphore, de les forcer, après avoir cargué leurs voiles, à venir mouiller au pied de la nouvelle forteresse, à la saluer du pavillon, à payer enfin un droit de passage fixé par lui. Les gros canons de bronze dont j'ai parlé étaient chargés de faire respecter ces dispositions si particulièrement odieuses. Il était ordonné aux artilleurs turcs de couler immédiatement et sans pitié tous les contrevenants sous l'énorme poids des boulets de pierre. « Le château de Roumili Hissar, dit le témoin oculaire Barbaro, présentait une force immense, du côté de la mer surtout. C'était une construction infiniment massive, dont les murailles mesuraient de vingt-cinq jusqu'à trente-cinq pieds d'épaisseur. »

Le basileus Constantin, apprenant que les janissaires turcs sous la conduite du fils de Spentiar, gendre de Murad et beau-frère du Sultan régnant, au lieu de les protéger, comme il l'avait fait demander au Sultan, massacraient en masse sous la conduite de Kharadja Beg les habitants du gros bourg d'Epibation qui, tout en laissant pâturer librement le bétail des Turcs ainsi que le leur avait ordonné le basileus, avaient toutefois voulu s'opposer à la destruction de leurs moissons (1), finit par s'apercevoir que ses efforts pour maintenir la paix à tout prix au milieu d'une situation aussi troublée étaient complètement impuissants. Il se résolut donc à se préparer à bien mourir, lui, sa capitale et ce qui lui restait de son empire. Jusqu'ici, telle était sa crainte d'irriter son terrible voisin que, même alors que le

(1) DUKAS (*op. cit.*, p. 243-244) raconte très en détail tous ces incidents d'ordre secondaire, mais qui furent les premiers combats précédant le siège. Plus de quarante paysans grecs furent ainsi massacrés, au dire de ce chroniqueur.

Sultan et son armée construisaient cette forteresse, il avait continué à laisser entrer et sortir librement les rares Turcs qui venaient encore à Constantinople pour affaires. Lorsqu'il eut eu connaissance de l'affreuse tuerie des pauvres villageois d'Epibation, il comprit enfin que le Sultan était décidé à en finir. Résigné à une catastrophe prochaine, il fit fermer les portes de sa capitale, après en avoir fait officiellement informer Mahomet en termes d'une douloureuse dignité. Il faisait en même temps arrêter tous les Turcs que la curiosité ou le commerce avaient encore à ce moment conduits à Constantinople. Quelques jeunes eunuques du sérail se trouvaient de ce nombre. Conduits devant le basileus, ils le supplièrent en pleurant, ou de les faire tuer tous de suite ou de leur rendre la liberté avant le coucher du soleil, parce que, passé ce délai, le Sultan les ferait impitoyablement décapiter. Le basileus, touché par leur désespoir, les renvoya sur-le-champ. Trois jours après, il fit relâcher tous les autres prisonniers, en même temps qu'il donnait asile dans la cité aux malheureux campagnards de la banlieue pourchassés par les Turcs. Ceux-ci se réfugiaient en masse derrière les remparts de Constantinople, emportant avec eux leurs moissons arrachées à l'avidité de ces barbares, provisions futures pour le siège. Puis Constantin envoya à Mahomet une dernière déclaration pleine de grandeur, exposant les faits qui le forçaient à se tenir maintenant sur pied de guerre derrière les portes fermées de sa capitale.

Le farouche Sultan, nullement touché par de si nobles procédés, bondit sur l'occasion qui lui était ainsi présentée. Aussitôt après la fermeture des portes ordonnée par le basileus, il envoya à nouveau sa déclaration de guerre formelle. Barbaro affirme même qu'il retint vers le milieu d'août, dans le nouveau château du Bosphore, deux ambassadeurs du basileus auxquels il fit couper la tête. Avec une armée de cinquante mille hommes, il parut vers l'extrême fin d'août, le 28 août exactement, sous les remparts de

Constantinople (1). Mais, n'ayant pas terminé ses préparatifs, il n'y demeura que trois journées, sans être du reste aucunement inquiété par les Grecs, auxquels le chroniqueur Pusculus reproche amèrement leur lâcheté. Il examina avec soin l'état des lieux, étudia la force des murailles et, après cette absence de quatre mois, repartit « arrogant et superbe », au dire de Dukas, le 1er septembre 1452, le 6 seulement au dire de Barbaro, pour Andrinople. Il fit dans cette grande cité une entrée triomphale et s'y fit construire un nouveau palais splendide, tandis que sa flotte retournait à Gallipoli des Darnadelles. C'était d'Andrinople qu'il pouvait le plus facilement marcher à la conquête de Byzance. De la côte d'Asie l'entreprise eût été autrement difficile. Il se mit immédiatement à l'œuvre.

Ces derniers détails nous sont surtout fournis par un document d'une valeur inappréciable : le journal manuscrit de Nicolas Barbaro, chirurgien sur un navire vénitien, qui passa à Constantinople le terrible temps du siège. Ce journal, aujourd'hui conservé à la bibliothèque Marciane à Venise, a pour nous, ainsi qu'on s'en apercevra au fur et à mesure de l'histoire du siège, une importance extraordinaire, bien qu'il paraisse de toute évidence qu'il ne fut rédigé par son auteur qu'après la terminaison des hostilités. « M'étant trouvé personnellement dans la malheureuse cité de Constantinople, écrit-il dans sa préface, j'ai résolu de mettre par écrit toutes les choses qui suivent sur la guerre que fit Mahomet Beg, fils du défunt Murad le Turc, guerre par laquelle il s'empara de la susdite cité de Constantinople. »

Dès le commencement d'octobre, nous dit Phrantzès, le Sultan, qui procédait à l'accomplissement de son plan avec une ardeur systématique, envoyait en Morée une forte armée sous les ordres du Beylerbey Tourakhan. Ce chef

(1) Phrantzès, *op. cit.*, p. 234.

sanguinaire et pillard, qui avait une fois déjà dévasté le Péloponèse, assisté de ses deux fils Achmed et Omar (1), avait reçu du Sultan l'ordre de retenir là-bas à tout prix les deux frères du basileus, les despotes Démétrius et Thomas, qui gouvernaient pour lui la péninsule, et de les empêcher durant tout l'hiver de venir à son secours dans sa capitale.

Tourakhan et ses hordes féroces, profitant de leur énorme supériorité numérique, après s'être emparés de la muraille de l'Isthme, dont les défenseurs, après une résistance désespérée, furent massacrés, avaient pénétré jusqu'en Arcadie, au centre de la Morée, même jusqu'au golfe de Messénie, mettant une fois de plus à feu et à sang ce pays infortuné, commettant les plus horribles ravages, dépeuplant la péninsule jusqu'au delà de Mantinée, jusqu'à ses extrémités, entraînant à leur suite des milliers de captifs des deux sexes. Corinthe et Patras, entre autres, furent prises et mises à sac. Mais les Turcs échouèrent devant Sidéropolichné. Puis Achmed, fils aîné de Tourakhan, et son corps d'armée, surpris dans une embuscade par les forces impériales commandées par Mathieu Asan, furent cruellement battus sur la route de Léontaris, non loin de Mycènes. Achmed fut pris et enfermé dans la citadelle de Sparte par les soins du despote Démétrius. Ses soldats furent massacrés. Malgré ces désastres, les Turcs demeurèrent finalement les maîtres là comme partout ailleurs, et ce que Mahomet désirait tant arriva. Les deux despotes, frères du basileus, durent abandonner tout espoir d'aller porter secours à celui-ci dans sa capitale.

De cruels et tragiques incidents vinrent à ce moment apprendre aux habitants de Constantinople, à leurs voisins les Génois de Péra, comme aux Vénitiens aussi, le changement complet et déplorable qu'avait subitement amené pour eux la construction du fameux château de Roumili Hissar. Le 10 novembre 1452, des vaisseaux vénitiens

(1) Phrantzès, *op. cit.*, p. 235.

arrivant de la mer Noire, commandés par Girolamo Morosini, furent à leur passage attaqués à coups de canon par les artilleurs turcs de la forteresse. Les récits des auteurs varient quelque peu. Voici celui de Barbaro :

« Le 10 de novembre arrivèrent les deux grosses galères de Caffa, et quand ces susdites galères furent vis-à-vis le castel du Turc, les voiles tendues, le Turc commença à crier : « Capitaine, baisse bien tes voiles. » Mais, sans prêter attention à ce commandement, les galères continuèrent à marcher à pleines voiles. Et le Turc continua à crier : « Baisse-les jusqu'en bas, capitaine. » Puis quand il vit que le capitaine (probablement encore parfaitement ignorant de la redoutable puissance des nouveaux canons turcs) ne voulait pas baisser les voiles, il commença à tirer ses bombardes et beaucoup de coups d'escopette et assez de flèches, en sorte qu'un assez grand nombre d'hommes en fut atteint! Quand le capitaine vit qu'il perdait tant de monde, il résolut d'abaisser les voiles jusqu'en bas, et c'est ainsi qu'il se sauva. Une fois les voiles abaissées, le Turc cessa de bombarder, et cette circonstance favorisa la descente inaperçue de la galère vers Constantinople, et une fois que la galère eût dépassé le château, le Turc ne pouvant plus l'atteindre avec ses bombardes, subitement le capitaine hissa ses voiles et ainsi se sauva; c'était sire Girolamo Morosini, fils de sire Bernardo, et il arriva sain et sauf à Constantinople, et tous nous trouvions une grande consolation dans l'arrivée de ces deux galères, le 10 novembre. »

Le 26 du même mois, un autre navire vénitien eut un sort bien autrement affreux. Une partie de l'équipage périt dans d'atroces supplices. On en scia plusieurs en deux. Barbaro raconte ainsi ce nouvel épisode : « La grosse bombarde du nouveau château coula à fond le navire d'Antonio Rizzo qui arrivait de la mer Noire (1) et qui était chargé

(1) Une note manuscrite marginale signée Marco Barbaro en ce point est ainsi conçue : « parce qu'il ne voulait pas amener ses voiles ».

d'orge pour ravitailler Constantinople. Cela arriva le 26 novembre de 1452. Le patron de ce navire, Antonio Rizzo, fut pris dans l'eau, envoyé à Andrinople chez le seigneur turc et mis en prison. Après quatorze jours le seigneur turc le fit empaler sur un pal. Quant à un fils de sire Domenigo de Maestris qui était l'écrivain du navire, il le fit, hélas, entrer dans son sérail. Pour quelques-uns des marins, il leur donna permission d'aller à Constantinople et fit couper en deux les autres. Le Baile vénitien de Constantinople avait envoyé en vain à Andrinople messire Fabruzzi Corner pour tâcher de sauver Antonio Rizzo. » Barbaro ajoute que le dit envoyé, après l'échec de sa mission, s'en retourna à Constantinople sur la galère de messire Gabriel Trévisan et que ce fut là le commencement de la rupture de la paix entre les Vénitiens et le Sultan, alors que déjà auparavant celle entre les Grecs et lui avait été rompue.

L'historien Dukas (1) raconte les choses un peu différemment, probablement avec plus d'exactitude, au sujet de cet affreux incident du 26 novembre. D'après lui, le navire vénitien fut coulé bas par un boulet de pierre du poids de six cents livres lancé par un des gros canons de la forteresse. Le capitaine Rizzo et trente de ses matelots avaient réussi à se sauver dans une barque, mais, comme ils débarquaient, ils furent empoignés par les Turcs, puis expédiés enchaînés à Didymotichon où résidait pour lors le sultan Mahomet. Il ordonna d'empaler le capitaine et de décapiter les autres. Défense fut faite d'ensevelir leurs cadavres, qui furent dévorés par les oiseaux et les chacals. Dukas, qui se trouvait à ce moment auprès du Sultan en qualité d'envoyé du despote génois de Métellin, un Gattilusio, assista *de visu* à ces douloureux événements et vit les corps des malheureux matelots italiens gisant près des trois tours du nouveau château du Bosphore.

(1) Édit. Bonn, p. 248.



MÉDAILLE DE BRONZE DU MÉDAILLEUR ITALIEN COSTANZO

EXÉCUTÉE EN 1481 A L'EFFIGIE DU SULTAN MAHOMET II (revers)

(Cabinet des médailles.)

« Le 2 décembre encore, raconte Barbaro, la galère de Trébizonde (1), arrivant de la mer supérieure (2), pénétra dans le Bosphore et bientôt vint mouiller en amont du nouveau château du Turc qui ferme ce détroit, et, une fois entrée dans le Bosphore, cette galère rencontra douze « fustes (3) » turques envoyées du château. Celles-ci se présentèrent à la galère en amies, aussi ceux de la galère firent-ils un beau présent à leur capitaine. Mais quand le dit capitaine eut le présent en mains, il simula la colère et soudain jeta le présent à l'eau, sous prétexte qu'il avait droit à un plus considérable; et là-dessus il vira de bord et se rendit au château neuf pour engager le « Soubassi » (4) de ce château à arrêter la galère; et par suite, ceux de la galère, en hommes sages, voyant que le Turc s'était mis en colère, résolurent de suivre tranquillement les « fustes » turques. Et quand celles-ci furent arrivées au château, leur capitaine descendit à terre pour conférer avec le Soubassi et faire arrêter la galère, et justement, profitant de ce temps-là, ceux de la galère cherchèrent à force de rames à se diriger victorieusement vers Constantinople. Et quand les nôtres furent à la hauteur du château, ils commencèrent à le saluer comme amis, et ceci en levant les rames, en faisant sonner les trompettes et en faisant des gestes et poussant des cris d'allégresse, et au troisième salut porté, nous avions déjà le château derrière nous, puisque le courant nous avait seul entraînés vers Constantinople et que l'équipage ramait toujours de bon cœur et plein d'allégresse d'avoir franchi ce périlleux passage du château, et cela arriva le 4 décembre, jour auquel la galère atteignit Constantinople, et le patron de la galère était messire Jacopo Coco, dit « le grand ».

(1) C'est-à-dire la galère vénitienne qui, à intervalles réguliers, apportait les produits de Trébizonde à Péra d'abord, à Gênes ensuite.

(2) La mer Noire.

(3) C'était le nom donné par les Italiens, à cette époque, aux navires turcs de moyennes dimensions.

(4) Gouverneur.

Si Mahomet faisait accueillir à leur passage par son artillerie avec une violence aussi sauvage les grands navires italiens, c'était pour dégoûter à tout jamais leurs capitaines de songer à apporter des vivres ou du blé à Constantinople. Ces bâtiments vénitiens et génois étaient de si grandes dimensions que le ravitaillement de la capitale par leur entremise eût été très facile si le Sultan ne s'y était opposé de la sorte.

Tout était maintenant à peu près disposé pour le drame final. Le nouveau château de Roumili Hissar fournissait, je l'ai dit, au Sultan le moyen certain d'en finir avec la malheureuse cité de Constantinople. Il l'isolait entièrement de cette mer Noire qui était pour elle, en cas de siège, le centre d'approvisionnement unique autant qu'indispensable. Mahomet, dans son magnifique palais d'Andrinople, entouré de sa formidable armée, pouvait enfin lever définitivement le masque. Réunissant autour de lui ses plus hauts lieutenants, en une harangue enflammée, il les mit au courant de ses gigantesques projets, que, suivant son habitude très particulière, il avait jusque-là conservés jalousement pour lui seul. Critobule reproduit tout ce violent discours. Certes, ce chroniqueur a probablement composé de toutes pièces cette harangue impériale, ainsi que l'ont fait, dans des circonstances analogues, tant d'autres historiens du moyen âge et de l'antiquité, mais le fond de cette improvisation n'en représente pas moins très exactement la pensée intelligente, inquiète, rapide et impérieuse du jeune Sultan. Mahomet commence par rappeler à son entourage, en paroles de feu, les progrès incessants de ses glorieux prédécesseurs. « La puissance des basileis est presque détruite. Il n'existe plus qu'un dernier obstacle pour en finir avec l'empire dix fois séculaire des successeurs de Constantin. C'est la cité même de Constantinople, la Ville Reine. Il faut la prendre de force maintenant que la chose est devenue possible, presque certaine, grâce à l'excellence et à la force de l'armée. Il faut se hâter surtout, avant que

l'Europe ne se lève et n'envoie ses flottes au secours du basileus. Donc il devient nécessaire de proclamer incontinent cette guerre suprême. » L'assistance presque entière, tous ces rudes capitaines de l'Islam, applaudirent frénétiquement à ce vibrant discours.

Les dispositions dernières avaient été prises avec une rapidité, une vigueur incroyables. Dès le mois de février, toutes les rares villes et forteresses encore occupées par les Grecs en Thrace furent attaquées par des détachements d'avant-garde de l'armée turque d'Europe sous les ordres de Kharadja Beg. Périnthos, Anchialos, Mesembria, Byzia, la tour d'Hagios Stephanos, le château d'Epibation, d'autres villes encore sur la rive nord de la mer de Marmara et sur la mer Noire, une foule de bourgades et de tours isolées furent attaquées et saccagées comme le savaient faire les troupes turques de cette époque. Selymbria seule résista courageusement. Toute la banlieue de la capitale fut ainsi dévastée avec méthode. La panique des malheureuses populations chrétiennes, forcées ainsi dans leurs derniers réduits et emmenées en foule dans une effroyable captivité, fut affreuse lorsqu'elles comprirent que ce siège tant redouté, qu'elles avaient tant espéré ne jamais subir, allait être terriblement repris dans ces circonstances nouvelles, déplorables pour elles. C'était la première fois, en effet, depuis des siècles, que les Grecs n'étaient plus maîtres de la mer. Ils allaient avoir à défendre Constantinople non plus seulement du côté de terre comme dans tous les sièges de jadis, mais aussi du côté du Bosphore.

Comme toujours, dans ces temps d'ignorance et de superstition universelles, mille signes effrayants, mille présages terribles dénonçaient la colère céleste soulevée contre la malheureuse cité. « Ce qui augmentait le trouble des habitants de Constantinople, dit Critobule (1), c'étaient les

(1) *Op. cit.*, § 95. — Critobule (Κριτόβουλος ὁ νησιώτης), l'historien en cinq livres des hauts faits du sultan Mahomet, deviendra, nous le verrons, une

phénomènes surnaturels qui se manifestaient alors sous forme de présages : des tremblements et mugissements extraordinaires de la terre, puis dans le ciel des éclairs et des feux tombant avec éclats, d'effroyables coups de foudre, des aurores boréales, des ouragans, des pluies torrentielles, des inondations et autres cataclysmes. Ensuite ce fut l'apparition irrégulière d'étoiles inconnues, leur course errante et leur disparition subite. D'autres encore se montraient comme fixées et répandant de la fumée, et beaucoup d'autres faits semblables miraculeux et anormaux étaient comme des signes obscurs de la volonté de Dieu, présageant les calamités qui allaient arriver, et pronostiquant que le présent allait être bouleversé et que tout allait être changé. Car les saintes Icones dans les églises, les monuments et les statues des saints suaient, et il y eut des possédés et des exaltés surnaturels des deux sexes qui prédisaient mille maux, et les devins prophétisaient beaucoup d'infortunes. On se rappela de vieilles prophéties ; on publiait des oracles... Tout cela répandait partout la peur, l'angoisse, et empêchait d'avoir confiance en l'avenir. »

Néanmoins le basileus, les principaux membres de la noblesse, la portion la plus énergique de la population, dédaigneux de ces terreurs, se mirent avec un admirable courage à organiser la défense dans ces conditions si désastreuses, alors qu'on allait combattre un contre dix. La première tâche fut de réparer l'immense muraille de Constantinople, cette muraille qui avait des lieues de tour, qui avait victorieusement résisté depuis le grand Théodose, il

de nos sources principales pour l'histoire du siège de Constantinople. Voy. sur cet historien excellent, sujet hellène du Sultan, et sur le peu que nous savons de lui, la note de Charles Müller, un de ses éditeurs (*Fragm. historic. græcor.*, t. V, *pars prior*, p. Ii à Iv de la Préface). Peu après la prise de Constantinople, il fut quelque temps gouverneur de l'île d'Imbros, au nom du Sultan, dont il demeura constamment l'admirateur dévoué et l'historien, tout en payant aux infortunes des Grecs, ses compatriotes, un hommage compatissant. Il avait dédié son livre au Sultan en personne. L'unique manuscrit de ce précieux ouvrage a été retrouvé à la Bibliothèque des sultans au Vieux Sérail de Constantinople.

y avait mille ans environ, à tant d'attaques de tant de nations diverses. Beaucoup de points de cet antique et colossal rempart menaçaient ruine ou étaient profondément ébréchés. Avec une activité extrême on se prit à les réparer. Hâtivement mais habilement on les consolida au moyen de tous les matériaux les plus divers arrachés aux environs immédiats de la ville. Les chroniqueurs racontent que les pierres tombales des nombreux cimetières environnants furent employées en masse à fortifier les points faibles de la muraille (1). En même temps on accumulait les moyens de défense : armes de jet et de trait. On faisait fiévreusement venir d'Europe et d'Asie toutes les provisions possibles, surtout du blé et d'autres céréales, de l'huile aussi, enfin tout l'argent qu'on pouvait se procurer. On envoya de toutes parts en Occident comme dans le Péloponèse, au pape à Rome, à tous les princes proches ou éloignés, des ambassades chargées d'implorer de prompts secours. Les monastères et les églises durent livrer contre reçu à la Monnaie impériale toute leur vaisselle précieuse. Cela dura ainsi tout ce tragique hiver, époque d'angoisse affreuse sous cette menace incessante. Les uns, dans l'immense cité, croyaient déjà tout perdu; les autres espéraient encore(2).

Le Sultan qui était revenu de Didymotichon à Andrinople dans le courant de janvier, activait de son côté de jour en jour son offensive. « Le susdit Turc, dit Barbaro, commença surtout en ce mois de janvier 1453 à tout mettre en ordre

(1) L'archevêque Léonard de Chio raconte que Manuel Jagari et un certain moine, Néophytos de Rhodes, qui avaient été chargés par le basileus de présider à cette réparation, honteusement oublieux des circonstances si graves que traversait l'empire, détournèrent une grande partie de l'argent qui leur avait été remis à cet effet. « Ceci explique, poursuit notre historien, pourquoi la muraille fut si superficiellement et si incomplètement restaurée et pourquoi le succès des Turcs fut si facile. Après le siège, on retrouva dans une cruche de terre cachée dans le sol une grande partie de cette somme si criminellement détournée par les deux acolytes. Une tour près de la Porte Dorée porte encore une inscription avec le nom de Manuel « Igari » ou « Jagari ».

(2) Dukas, *op. cit.*, p. 258.

pour venir attaquer Constantinople, et il assembla une immense armée par terre et par mer pour combattre cette malheureuse cité, abreuvée de disgrâces. Dès février il commença à envoyer vers Constantinople ses bombardes escortées d'un corps de dix mille Turcs. » En même temps il faisait avec une activité fébrile et sans s'occuper de la dépense construire force vaisseaux de guerre (1).

Le même Barbaro raconte que trois navires grecs armés en course firent dans ce même mois une croisière qui causa d'immenses dommages aux rivages turcs. Un grand nombre de sujets musulmans, enlevés par eux, furent vendus sur le marché de Constantinople. « Et par suite de cela, dit notre Vénitien, le Turc — c'est-à-dire le Sultan — fut plein de fureur contre les Grecs et jura d'en tirer vengeance. »

Le basileus, secrètement averti par le grand vizir Khalil Pacha, qui trahissait son maître, par le Baile des Vénitiens, par les Génois de Galata, des dangers qui le menaçaient, avait envoyé en vain une nouvelle ambassade à Andrinople. Nous possédons sa noble et fière réponse à une des dernières communications menaçantes du Sultan : « Il est parfaitement clair, lui écrivait-il, que tu désires plutôt la guerre que la paix. Comme d'autre part je n'arrive pas à te convaincre de mes intentions pacifiques, en protestant de ma sincérité et en me déclarant prêt à me dire ton vassal, qu'il en soit fait selon ton désir! Je me tourne maintenant vers Dieu et n'aurai plus recours qu'à lui. Si c'est sa volonté que la ville devienne tienne, qui pourrait s'y opposer? Si au contraire Il pouvait t'inspirer le désir de faire la paix, j'en serais bien heureux. Cependant je te rends ta parole pour tous les serments et traités que nous

(1) Voy. dans Dukas (édit. Bonn, p. 250-251) le curieux récit des courses nocturnes du Sultan dans les rues d'Andrinople et comme quoi il tuait impitoyablement de sa main ceux qui ne respectaient pas son incognito. Voy. surtout son entrevue dramatique au sujet de la prise de Constantinople avec le grand vizir Khalil, qu'il soupçonnait probablement déjà très justement de le trahir au bénéfice des chrétiens.

nous sommes jurés réciproquement et je ferme les portes de ma capitale. Je défendrai mon peuple jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Que ton règne soit heureux jusqu'au jour où le Dieu juste, le juge suprême, nous citera tous deux devant son tribunal! »

Ces divers préparatifs, à signification si tragique, se poursuivirent tout l'hiver. Quelques renforts, bien faibles, arrivèrent aux Grecs. Un jour on vit entrer à pleines voiles, de la mer Noire dans la Corne d'Or, deux galères vénitiennes à course rapide, sous le commandement de Gabriel Trévisan et du noble Zaccharia Grioni. Celles-ci avaient été expédiées par la seigneurie de Venise, pour escorter au voyage du retour, jusque dans l'Adriatique, les trois grosses galères marchandes qui arrivaient comme chaque année de la Tana, au fond de la mer d'Azov, avec les produits de la région du Don. On utilisa tous ces bâtiments, qui avaient réussi, on ne sait comment, à franchir le redoutable obstacle de Roumili Hissar, pour la prochaine défense de la capitale. Quelques jours plus tard, en novembre, comme il a été raconté déjà (1), ce fut le tour du légat du pape, le cardinal Isidore de Russie, avec deux cents soldats, puis celui de huit vaisseaux venant de Candie (2), chargés de vin qui fut fort utile durant le siège.

Dukas (3) raconte de son côté l'arrivée à Constantinople de cinq bâtiments très grands et bien armés, dont quatre venaient de Chio avec des approvisionnements de toute sorte, et un du Péloponèse.

« Le 13 du mois de décembre, raconte Barbaro, le lendemain du jour où avait été célébrée dans Sainte-Sophie la fameuse cérémonie de l'Union, on entreprit de retenir tous ces navires vénitiens, marchands et autres, pour la

(1) Voy. p. 8.
(2) Barbaro donne ce chiffre. D'autres chroniqueurs parlent seulement de trois gros vaisseaux crétois.
(3) Édit. Bonn, p. 257.

défense de Constantinople. Cette tâche fut débattue encore dans ce temple magnifique, où il y avait l'Empereur, le cardinal Isidore de Russie, l'évêque de Mytilène, Léonard de Chio (1), avec tous les barons de l'Empereur (c'est-dire les archontes grecs), et tous les marchands de la nation de Venise et la plus grande partie du peuple de cette ville, tous disant unanimement : « Si ces navires des « Vénitiens quittent cette terre avec leurs navires qui, pour « le présent, se trouvent dans ce port, nous serons sur-le-« champ la proie des Turcs. » Et de cette opinion se déclara aussi l'Empereur avec tous ses barons. Ainsi fit chacun et ce jour-là on n'arrêta aucune autre résolution, il n'y eut que beaucoup de projets avancés.

« Le lendemain 14 décembre après dîner, vint, dans la galère de messire le capitaine (2), le révérend cardinal de Russie avec l'évêque de Chio; aussi y vint messire le Baile de Venise avec beaucoup des barons de l'Empereur et tous nos marchands. Aussi se trouvait là messire Gabriel Trévisan, vice-capitaine des deux galères légères envoyées par la seigneurie de Venise, pour escorter jusqu'à Venise les trois galères marchandes venant du Don; encore s'y trouvèrent les trois patrons des galères grosses, et beaucoup d'autres personnes. Quand toutes ces personnes furent dans la galère du capitaine, le cardinal prit le premier la parole et dit : « Si ces cinq galères restent dans cette ville « de Constantinople, nous n'avons nullement à redouter que « cet hiver les « fustes » turques ne viennent faire dommage « dans notre port, ou nous attaquer d'autre manière ! » Et de même aussi parlaient l'évêque de Mételin et les barons de l'Empereur, et il discourut assez longuement sur la nécessité de retenir ces galères pour la défense de cette ville de Constantinople. Ensuite parla le Baile et dit : « Messire « capitaine, j'ose vous exhorter, d'abord pour l'amour de « Dieu, et ensuite pour l'honneur de la Chrétienté, et pour

(1) Barbaro le nomme à tort « l'évêque de Chio ».
(2) Probablement Aloisio Diedo.

« celui de Notre Seigneurie de Venise, que vous restiez ici « à Constantinople aux ordres de l'Empereur. »

Mais Trévisan ne se laissa pas gagner. Il excipa d'ordres précis qu'il avait reçus, et qui lui enjoignaient de quitter le port de Constantinople, dans les dix jours après l'arrivée de la galère de Trébizonde. « Puisque vous ne m'avez pas permis d'embarquer nos marchandises, s'écria-t-il, je m'en irai cette nuit à bon voyage et en lest, et qui veut venir avec moi à Venise, qu'il vienne! »

Devant le péril infiniment menaçant du départ de ces si précieux contingents, le Baile et les principaux marchands redescendus à terre se réunirent en conseil suprême dans l'église Sainte-Marie-du-Forum et décidèrent finalement, après une longue et ardente discussion, par vingt et une voix contre une, qu'il y avait force majeure et qu'on retiendrait au besoin les navires par la force. Barbaro nous donne la liste des « gentilshommes » au nombre de vingt et un qui opinèrent en ce sens sur la proposition motivée du Baile, président de droit de cette tragique assemblée. On fixa la solde en numéraire : quatre cents ducats, et en nourriture due par l'Empereur pour chaque équipage par mois. On condamna à une énorme amende de trois mille ducats tout capitaine qui chercherait à s'enfuir du port avec son navire.

De nouveaux conseils, réunis le 17 et le 19 dans la même église Sainte-Marie, décidèrent d'envoyer, sur son navire, Zuan « Diusnaigi » à Venise, porteur de lettres destinées à expliquer à l'Illustre Seigneurie pour quelles raisons majeures on avait dû retenir les navires et pour demander aussi que des secours immédiats fussent dirigés sur Constantinople. D'autres messagers secrets furent encore expédiés par diverses autres voies, notamment par celles de terre, avec des instructions secrètes qui ne pourraient être comprises par les Turcs, au cas où ceux-ci parviendraient à arrêter les messagers. Le basileus suppliait le pape de le secourir, lui prédisant l'attaque immédiate de l'Italie par les Turcs si Constantinople succombait. De même, il sup-

pliait le héros Hunyad de ne pas abandonner ses frères de Byzance. Hélas! ces appels si douloureux ne furent point entendus des nations occidentales. Seulement un très petit corps de troupes avait été, nous l'avons vu, envoyé par le pape, sous le commandement du cardinal Isidore. Venise expédia bien aussi une flotte avec des troupes de secours, mais celle-ci, on le verra, n'arriva pas à temps avant la chute de la capitale.

Après de nouvelles et interminables discussions, l'Empereur, dans un conseil orageux qui fut tenu le 26 janvier, autorisa bien les capitaines vénitiens à charger leurs marchandises et leurs biens sur leurs galères, mais à la condition formelle qu'ils s'engageraient auparavant, par serment solennel, à ne pas quitter le port sans sa permission expresse. Cette autorisation permit plus tard, lors de la prise de Constantinople, aux navires vénitiens d'emporter dans leur fuite leurs riches marchandises, qui, si elles étaient demeurées à terre, seraient tombées infailliblement aux mains de l'ennemi. Barbaro nous dit que ce chargement précieux consistait surtout en soude, cuivre, indigo, gingembre, or ouvragé, cire, carmin, graines de diverses espèces, mastic, etc. : en tout, près de douze cents colis.

« Ce même jour de la fin de janvier (1), poursuit Barbaro, arriva soudain à Constantinople Jean Giustiniani (2), le Génois, en course, avec un vaisseau d'environ deux mille trois cents tonneaux et un autre de huit cents tonneaux, avec cinq cents hommes (3), et il vint à Constantinople parce qu'il comprenait le besoin urgent qu'avait de lui la cité de Constantinople, comme bienfaiteur de la Chrétienté et pour l'honneur du monde entier. L'Empereur le reçut avec les plus grands honneurs, et peu de jours après il lui donna encore une galère de guerre légère et le proclama commandant en chef ou « protostrator » de ses gens de

(1) Barbaro dit le 28 (*op. cit.*, p. 40); Pears le 29 (p. 220).
(2) « Zuan Justignan ».
(3) D'autres sources disent quatre cents, même trois cents.

terre, afin qu'établi avec eux sur la Grande Muraille du côté de terre, il combattît l'armée de Mahomet le Turc, qu'on attendait incessamment sous les murailles de l'infortunée cité de Constantinople. »

L'arrivée de ce grand capitaine constitue le premier événement important du siège. Nous allons voir ce Jean Giustiniani, ce noble Génois, vrai condottiere du quinzième siècle, jouer un rôle tout à fait prépondérant dans la défense de Constantinople. Il portait, je ne sais pourquoi, le surnom de Longo (1). Il avait été, deux ans auparavant, podestat de la colonie génoise de Caffa de Crimée. C'était un homme audacieux, d'un courage extraordinaire, d'une énergie peu commune, un militaire habile, d'une activité prodigieuse, sans peur comme sans reproche, dont la guerre avait été la constante occupation. Soldat de fortune, il était venu de lui-même offrir son épée au basileus à l'ouïe du mortel danger qui menaçait l'empire. Il arrivait à Constantinople avec ses deux beaux et grands navires et ses admirables soldats, précédé par une merveilleuse réputation de bravoure et de hautes qualités guerrières. Sa venue très inattendue, semble-t-il, releva instantanément tous les courages. L'Empereur, on l'a vu par le récit de Barbaro, lui fit une réception enthousiaste, lui donna de suite des pouvoirs quasi dictatoriaux, qu'il devait conserver durant tout le siège, et l'éleva à la très haute dignité de protostrator. Pour se l'attacher encore davantage, il lui promit par un chrysobulle les plus belles récompenses après qu'il aurait forcé les Turcs à se retirer. Avant tout, il lui concéda la haute seigneurie de l'île de Lemnos.

Giustiniani amenait au moins quatre cents excellents soldats cuirassés de cottes de mailles, qu'il avait lui-même recrutés à Gênes et qui furent, nous le verrons, le plus précieux élément de la défense; d'autres encore rassemblés sur la route, à Rhodes et à Chio : en tout, avec les équi-

(1) « Longus ».

pages, plus de sept cents hommes. L'armement de ces magnifiques auxiliaires était excellent, au dire de Dukas, tout à fait à la hauteur de leur martiale attitude.

Le nouvel arrivé, nommé généralissime, prit immédiatement en main la direction des travaux de défense, déjà inaugurés par l'Empereur. Il fit placer ses petits canons de fer et ses machines de jet sur tous les points du rempart les plus propices, d'où ils pourraient lancer leurs boulets de pierre, entre les créneaux des murs comme du sommet des tours. Il distribua les défenseurs par groupes de nations tout le long de l'immense enceinte et assigna à chacun son poste de garde et de combat (1). Surtout il fit exécuter le long du rempart les réparations les plus urgentes. Les défenseurs furent exercés au maniement des armes, car tous ces bourgeois, ces artisans, ces moines, qui, unis aux soldats de métier grecs et italiens, allaient livrer pour leur vie et leur foi le combat suprême, n'avaient pas la moindre notion des choses de la guerre.

« Le 26 février, dit Barbaro, dans la nuit, le capitaine Piero Davanzo réussit à s'échapper, sur son vaisseau, du port de Constantinople pour gagner Venise. » C'était une perte sensible pour la défense; ce ne fut pas la seule. « Dans cette même nuit, poursuit le narrateur, six autres vaisseaux, ceux-là de Candie, chargés de marchandises, parvinrent également à quitter furtivement la Corne d'Or et à s'enfuir grâce à un vent violent du nord qui leur permit de faire dix milles à l'heure. Ces sept navires, qui furent assez heureux pour se soustraire ainsi à tant de périls imminents, étaient du nombre de ceux qui, ainsi que je l'ai raconté, avaient été retenus avec les nôtres pour la défense par décision suprême du Conseil des Douze. Ce fut la terreur des Turcs, dont on attendait alors déjà d'un jour à

(1) Montaldo (DETHIER t. XXII, I, note 1, p. 47) dit qu'il arriva avec Maurice Cattaneo à la tête de deux navires, plus deux autres montés par des Chiotes et armés aux frais du gouvernement de cette île. L'écrivain génois fait le plus grand éloge de ses deux compatriotes.

l'autre l'arrivée, qui fit ainsi fuir ces navires, sur lesquels plus de sept cents personnes réussirent à prendre place et à quitter ainsi la cité en danger. Tous ces vaisseaux fugitifs franchirent heureusement les Dardanelles et arrivèrent de conserve à Ténédos sans avoir été inquiétés par les Turcs. Là ils se séparèrent, six d'entre eux allant à Candie, celui de Piero Davanzo allant à Venise. Tous arrivèrent à bon port au lieu de leur destination. »

Barbaro raconte longuement ensuite comment, dans les derniers jours du mois de mars, on rétablit le grand fossé qui, à l'extrémité orientale de l'immense ville, dans la région du palais de l'Hebdomon, avait jadis bordé la Grande Muraille terrestre à partir du fond de la Corne d'Or jusqu'au point où le terrain cessait d'être plan. « C'était, dit notre écrivain, l'unique point où la muraille dite « terrestre » était vraiment très faible, n'ayant ni barbacane, ni fossé, ce dernier ayant été comblé. » Il fallait d'urgence porter remède à ce défaut capital en creusant à nouveau le fossé, aussi en fortifiant le palais même de l'Hebdomon. Le basileus pria le capitaine des trois galères venues de la Tana, messire Aloisio Diedo, de lui faire la grâce d'aller avec ses galères et ses chiourmes au fond de la Corne d'Or pour y fortifier le dit palais et y creuser, devant cette dernière portion de la muraille de terre, un fossé long de cent pas, profond de huit pieds. Diedo répondit qu'il se chargerait avec joie de ce travail: « d'abord, dit-il à l'Empereur, pour l'honneur de Dieu et celui de toute la Chrétienté et puis aussi par amour pour votre empire qui est en danger d'être conquis par le Turc et pour que votre terre soit forte. A cet effet, lundi prochain au matin, je lèverai l'ancre et me dirigerai sur mes galères vers la porte du Kynègion (1). Là, nous descendrons à terre et vaillamment chacun creusera sa part du fossé. »

« Et quand arriva ce lundi qui fut le 14 du mois de mars (2),

(1) C'était le quartier du Port (aujourd'hui les quartiers de Balat et d'Aïvan Seraï).

(2) En réalité, le 14 mars était un mercredi.

il en fut fait ainsi que l'avait promis le capitaine, et quand les galères furent arrivées à l'endroit désigné, tous, de bonne volonté, descendirent à terre avec pioches, bêches et corbeilles pour transporter la terre, et l'Empereur et toute sa baronnie étaient là debout pour contempler ce beau travail, et chaque patron de galère avait descendu à terre sa bannière pour tenir lieu de rassemblement à ses hommes, et ce jour-là la plus grande partie du fossé fut achevée tant tous y travaillèrent de bonne volonté d'abord pour l'amour de Dieu, puis par la crainte du Turc, afin qu'il ne pût approcher des murailles ventre à terre. Et quand le soir fut arrivé, l'Empereur remercia chaleureusement le capitaine pour son bon travail qu'il avait fait au nom de la Seigneurie de Venise. Messire Gabriel Trévisan et les équipages de ses deux galères légères travaillèrent également jusqu'au coucher du soleil à creuser le fossé et à fortifier les murailles du palais. » Ce profond fossé, ainsi creusé comme par magie au-devant du mur d'Héraclius, allait de la Xyloporta jusqu'aux tours dites d'Anémas.

Le samedi saint, 31 mars, les mêmes travailleurs de bonne volonté terminèrent la petite partie du fossé qui manquait encore. Le basileus ne cessa de les encourager de sa présence. Le travail fut achevé une heure avant le coucher du soleil. Tous, patrons, c'est-à-dire capitaines, officiers, arbalétriers, matelots, électrisés par la présence du basileus, avaient pris part au travail en commun. A ce moment déjà, on redoutait à tel point une attaque subite des Turcs que les gardes, placés par ordre du basileus sur la colline voisine, surveillaient incessamment l'horizon et tous les abords de la muraille. « Par la grâce de Dieu, dit Barbaro, il ne vint personne. Le soir, vers complies, le fossé fut complètement achevé, et les galères italiennes d'Aloisio Diedo, chargées de leurs vaillants équipages, retournèrent à leur mouillage en face de Péra. »

Les mercenaires italiens de Giustiniani, dès ce moment, je l'ai dit, avaient été désignés pour défendre les points les

plus importants de la muraille dite terrestre. De plus, la garde de quatre parmi les principales portes de la ville de ce côté, sur la demande expresse des chefs de cette nation, fut confiée à quatre officiers vénitiens : un Contarini, un Corner, un Mocenigo et un Dolfin. Chacun de ces capitaines fut mis en possession de la clef de la porte à lui confiée et la tint en bonne garde. « Et l'Empereur, plein de gratitude, dit à ceux de Venise que le sort de Constantinople était plutôt dans leurs mains que dans celles des Grecs, et que c'était une joie profonde pour lui de leur confier le soin de ces portes (1). »

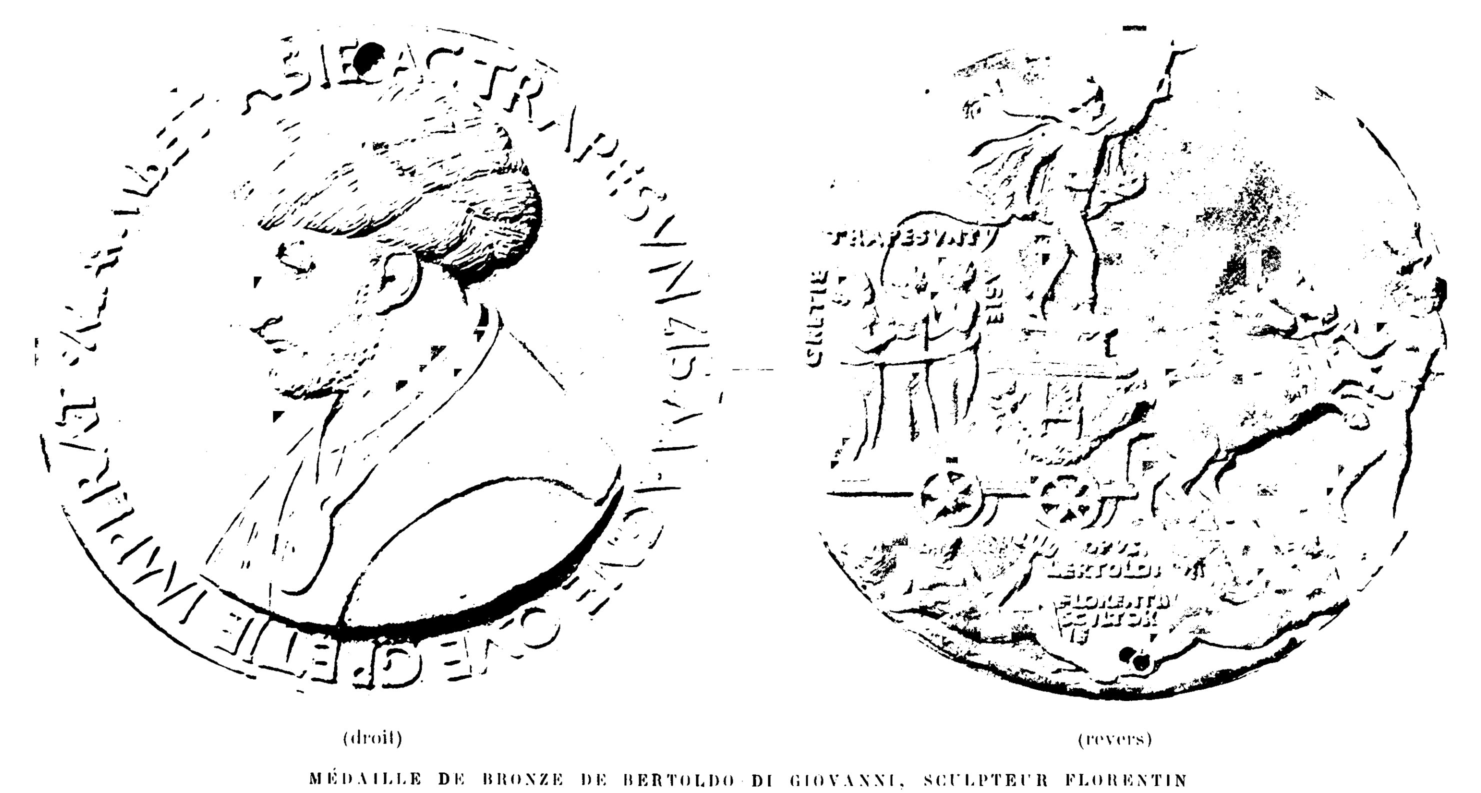
A cette occasion, Barbaro, avec un bel accent de fierté, donne la liste complète de tous les nobles vénitiens ses compatriotes qui se trouvèrent présents à ce siège mémorable. « Je donne cette liste en mémoire éternelle, dit-il, et pour que l'on puisse savoir qui étaient les nobles qui se sont trouvés à la présente guerre. » La liste de ces héros, en y comprenant le Baile Girolamo Minotto et ses deux fils, Aloisio Diedo, capitaine des galères de la Tana, et ses deux fils, Gabriel Trévisan, vice-capitaine de deux galères, et son fils, et Barbaro lui-même, fils de messire Marco, porte soixante-huit noms. Il semble bien qu'au début, dit M. Pears, le Génois Giustiniani ait choisi pour sa part la défense de la portion de la muraille qui touche à Kaligaria.

« Ainsi, pour la première fois dans l'histoire, dit M. Mordtmann, depuis les luttes sanglantes contre les hordes d'Attila dans les champs catalauniques, le souci de leur existence même entraînait toutes les forces civilisées dans

(1) « Les nobles de Venise, dit textuellement Barbaro, allèrent devers l'Empereur pour lui rappeler que, pour prendre toutes les précautions du côté de la terre ferme, il fallait nommer un chef pour chacune des quatre portes de ce côté. Et il fit ainsi et, le conseil des Douze ayant convoqué tous les nobles de Venise, on donna la première porte qui est la *Cresca* à Catarino Contarini, fils de messire Zuan, la seconde à messire Fabruzzi Corner, la troisième, celle de la Source ou de « Pigi », à Nicolo Mocenigo, fils de messire Lunardo le premier, la quatrième et dernière, qui est celle du Palais de l'Empereur, à Dolfin Dolfin, fils de sire Domenigo, lesquels nobles eurent et tinrent en bonne garde les clefs de ces quatre portes. »

la lutte sans merci contre le péril ottoman. Effaçant d'un trait tant de haines, tant de dissensions, cette pensée poussait toutes les classes, les hommes de tous les rangs, de toutes les conditions à une action commune. Grecs et Génois, Vénitiens, Catalans, catholiques, orthodoxes, uniates, moines fanatiques et humanistes libres penseurs, bourgeois et mercenaires, archontes byzantins et condottieres italiens, luttaient ensemble épaule contre épaule sur le rempart de Constantinople, dernier boulevard de l'Europe, contre les terribles conquérants d'Asie, prêts chacun à répandre la dernière goutte de leur sang « pour la gloire de Dieu et l'honneur commun de la Chrétienté! »

Le deuxième jour d'avril fut encore une date mémorable. « Ce fut ce jour-là, dit Barbaro, que, sur l'ordre du sérénissime Empereur, le Vénitien Bartolomeo Soligo tendit pour la première fois la fameuse Chaîne qui, en cas de péril de guerre, devait défendre l'entrée du port d'une de ses extrémités à l'autre, » c'est-à-dire de la tour de Saint-Eugène, près de la pointe du Vieux Sérail actuel, jusqu'à la tour de la Croix-de-Galata, en dedans des murs de cette ville, à peu près sur l'emplacement de l'actuelle pointe de Mumhané. Cet énorme engin, long de plusieurs centaines de mètres, qui devait, durant tant de jours et tant de nuits, assurer, en face de l'immense armada turque, pleine sécurité aux navires italiens et grecs massés derrière elle dans la Corne d'Or, était, nous dit Barbaro, formé d'énormes billes de bois arrondies, enchaînées et comme enharponnées les unes aux autres par de gros crochets et de non moins grosses chaînes de fer, avec, à chaque extrémité, deux anneaux colossaux attachés fortement : l'un à une vieille tour de la muraille de Galata, à peu près au point où s'élèvent aujourd'hui les bâtiments du Bureau d'hygiène, l'autre au rempart de Constantinople, à la hauteur de la porte de Saint-Eugène, l'actuel Yali-Kiosk. Immédiatement derrière cette Chaîne, qui allait jouer un si grand rôle dans la défense de Constantinople et qui était



(droit) (revers)

MÉDAILLE DE BRONZE DE BERTOLDO DI GIOVANNI, SCULPTEUR FLORENTIN

FRAPPÉE EN L'HONNEUR DE MAHOMET II

(Cabinet des médailles.)

située à peu près au point où se trouve aujourd'hui le grand pont de Galata, on massa une véritable flottille destinée à la défendre : dix grands vaisseaux, dont cinq génois, trois navires candiotes, un d'Ancône et un de la flotte impériale (1). On les disposa poupes en avant tout contre la Chaîne et on leur adjoignit, pour leur porter secours à l'occasion, quelques galères longues à trois rangs de rames. La garde particulière de la Chaîne du port fut confiée aux Génois. Il y a quelques années, une importante portion de cette machine fameuse se trouvait déposée dans une des cours de Sainte-Irène, à côté du monument de Porphyrios. Elle y est probablement encore aujourd'hui.

(1) Tetaldi (Dethier, t. XXII, note 1, p. 896) dit qu'il y avait là trente-neuf galères. — Voy. la note 4 de la page 21 de Pears. — Voy. aussi Phrantzès (édit. Bonn, p. 238) qui parle d'un navire espagnol et d'un navire venu de Provence. — Les navires crétois provenaient de Cydonie qui est La Canée et de Chandax qui est Candie.

CHAPITRE II

L'armée de Mahomet réunie à Andrinople. — La formidable artillerie du Sultan. — Les canons monstrueux d'Orban. — L'armée turque arrive devant Constantinople. — Sa distribution autour de la ville assiégée. — La Grande Muraille et les autres défenses de Constantinople. — Rôle capital de l'artillerie dans ce siège.

A la fin de mars, les immenses préparatifs du sultan Mahomet étaient presque achevés. Toutes les troupes disponibles, infanterie et cavalerie, d'Europe et d'Asie, étaient réunies à Andrinople. Au fur et à mesure de l'arrivée des contingents, on les répartissait dans les divers corps armés de lances, de frondes, d'arcs ou revêtus de cottes de mailles et pour ce fait désignés sous le nom de cuirassiers ou cataphractaires.

Il est presque impossible d'assigner un chiffre quelque peu précis à l'immense armée du sultan Mahomet. Les indications fournies par les auteurs, bien que fort nombreuses, diffèrent infiniment. Parmi ces témoignages les plus dignes de foi, il faut noter en première ligne ceux très brefs que nous fournit le très véridique Vénitien Barbaro. Celui-ci dit que, le jour de son arrivée devant Constantinople, Mahomet avait avec lui cent soixante mille hommes, campés depuis la rive de Marmara jusqu'à celle de la Corne d'Or. C'était là l'ensemble de l'armée turque, tant troupes régulières que contingents irréguliers, abstraction faite des équipages de la flotte et naturellement aussi des non-combattants, toujours si nombreux dans ces grandes armées orientales du moyen âge. Ce chiffre se trouve d'ailleurs

confirmé par celui que nous fournit un autre témoin oculaire : Tetaldi (1).

La portion dite régulière de cette armée constituait probablement, à cette époque, la meilleure force militaire de l'Europe entière. Sa division la plus importante, recrutée surtout en Anatolie, c'est-à-dire en Asie, était le corps fameux des janissaires, dont l'histoire est si connue qu'il est inutile de la refaire ici une fois de plus, à la fois corps de troupes et confrérie religieuse, organisation militaire telle que le monde n'en avait point encore connu de semblable, sans excepter même les ordres militaires de l'Hôpital ou du Temple. Son nom turc signifiait « nouvelle troupe ». Il avait été formé pour la première fois dans la première moitié du quatorzième siècle par le sultan Orchan. C'était véritablement un État dans l'État, dont l'esprit de corps d'une vigueur inouïe décuplait les forces, régiment unique constituant vraiment la famille de ces isolés et donnant au Sultan leur maître une force irrésistible.

A ce moment de l'histoire, ces parfaits soldats orientaux du quinzième siècle, recrutés régulièrement, constamment et uniquement parmi les enfants chrétiens des nations vaincues, soumis à la plus sévère, à la plus guerrière des

(1) Tetaldi dit en effet que Mahomet avait deux cent mille hommes sous ses ordres, dont cent quarante mille soldats effectifs, parmi lesquels trente à quarante mille cavaliers, le reste étant « robeurs, gasteurs, marchands, artisans et aultres, faisant le siège pour gagner ».

Les estimations très variables des autres témoins ou historiens du siège d'origine byzantine, italienne ou turque, depuis celles du Turc Cheirullah et de Philelphe qui ne donnent que le chiffre de quatre-vingt mille hommes, jusqu'à celle de Chalkondylas qui donne celui de quatre cent mille, diffèrent surtout en ceci que ceux qui donnent le chiffre le plus bas ne parlent que des troupes régulières, tandis que les autres comptent à la fois les réguliers, les irréguliers, et jusqu'aux non-combattants. Phrantzès donne le chiffre de deux cent cinquante-huit mille hommes, Léonard de Chio celui de trois cent mille et plus, dont quinze mille janissaires; Dukas, celui de deux cent soixante mille, dont cent mille cavaliers, plus cent quarante mille marins ou irréguliers; Montaldo, celui de deux cent quarante mille soldats de terre et de mer; Barbaro, nous l'avons vu, celui de cent soixante mille. C'est probablement, je l'ai dit, ce dernier chiffre qui se rapproche le plus de la vérité, à condition qu'on y ajoute, pour avoir le total, la masse immense des irréguliers. (Voy. A.-D. Mordtmann, *op. cit.*, p. 41.)

disciplines, au nombre de douze mille d'après la plus grande partie des témoignages contemporains, avaient atteint l'apogée de leur développement militaire. Ils devaient, on le verra, jouer un rôle capital dans l'assaut final de la malheureuse cité, comme ils l'avaient joué du reste, jusque-là, dans toutes les grandes victoires des armées ottomanes de cette époque. On leur devait les fameux triomphes de Varna et de Kossovo contre Jean Hunyad. C'est ainsi que le plus redoutable danger pour les chrétiens provenait d'un corps exclusivement d'origine chrétienne.

Les innombrables irréguliers, autrement dits Bashi Bozouks, pauvres jusqu'à ne pas posséder un cheval, comptaient également parmi eux beaucoup de chrétiens, attirés par l'espoir du butin. C'étaient de terribles adversaires, sans loi comme sans frein. Bertrandon de la Broquière dit qu'ils avaient pour toute arme un cimeterre. Une foule de ces contingents irréguliers d'Europe et d'Asie avaient cette fois, comme d'habitude, rejoint l'armée du Sultan sous la conduite de leurs beys ou chefs féodaux particuliers. Tous les Turcs devaient le service militaire. L'armée turque était, on l'a fort bien dit, la représentation même de la nation.

L'enthousiasme de cette armée était unique. Ces soldats innombrables allaient enfin accomplir une œuvre sainte à laquelle tant de générations turques avaient rêvé avec passion depuis bien des siècles! Le prophète Mahomet y songeait déjà! N'avait-il pas dit que « le meilleur prince serait celui qui prendrait Constantinople et que son armée serait la meilleure »! Que de sièges déjà cette capitale fameuse avait vus depuis les sept successifs par les Arabes, dont l'un, le troisième, avait été illustré par la présence du vieil Eyoub, dans sa jeunesse le propre porte-étendard du Prophète et son principal favori. C'était avec une joie profonde que les vrais croyants songeaient à cette satisfaction immense qui allait leur rendre à tous le paradis accessible, satisfaction doublée, pour tous ceux qui n'étaient pas uni-

quement des hommes de foi, par la promesse d'un merveilleux pillage presque sans limites.

Pour arriver à un compte quelque peu exact, il faut se rappeler que pendant toute la durée du siège on vit arriver sans cesse au camp turc de nouvelles masses irrégulières, attirées surtout par l'espoir du butin, dans le but aussi de se faire bien venir du Sultan. Il faut enfin ajouter encore au personnel des non-combattants une foule immense de mollahs, d'imams, de derviches et autres personnages pieux accourus à l'armée dans le désir ardent d'exciter par tous les moyens le fanatisme des soldats, une infinie quantité aussi de serviteurs de toute espèce. Dans le *Thrènos*, sur la chute de Constantinople, publié par M. Ellissen, on lit une énumération curieuse de tous les lieux d'origine si variés des divers contingents accourus à la voix du Sultan sous les murs de la grande cité : « en tout, cent quatre-vingt-sept mille hommes (1), dont cent dix-sept mille provenant d'Europe, y compris les quinze mille janissaires, et soixante-dix mille d'Asie (2). »

Dès le mois de mars de cette année 1453, le Sultan avait expédié dans toutes les directions, aux extrémités les plus lointaines de son immense empire, des hérauts d'armes, des missionnaires pieux pour exciter le zèle belliqueux des dévots sectateurs de l'Islam. Ceux-ci étaient accourus par essaims véritables, venant de toutes les provinces, de l'Asie surtout. Parmi ces milliers, voici, d'après un chroniqueur oriental, les noms des plus illustres : Ak Sems ed-dîn, Kara Sems ed-dîn, Men Senani, l'émir Bokari, Minel Feneri, Dzeb Ali, Insar Dede, Dzisli Dede, Agia Dede, Menal Boulat, Cheros Dede, scheik Zindani, Karaman Oglous, et le fils du dynaste d'Aïdin Bevoglous à la tête de sept mille combattants volontaires.

(1) Ellissen (*op. cit.*, p. 56) dit, je ne sais pourquoi, « deux cent dix-sept mille ».

(2) Vers 749-785. De tous ces gens-là, *trente mille*, au dire du *Thrènos*, étaient chrétiens.

Ce qui rend, je le répète, essentiellement inexactes toutes les tentatives imaginées pour évaluer ces masses de combattants, c'est ce fait que, jusqu'aux derniers jours du siège, de nouvelles foules de guerriers, ayant à leur tête des groupes innombrables de derviches, de mollahs, de santons et autres fanatiques, affluèrent incessamment au camp turc. On peut affirmer qu'à un moment le nombre total de ces sauvages combattants atteignit certainement le chiffre énorme de quatre cent mille!

La critique historique, après avoir longtemps tenu ces chiffres pour exagérés, a une tendance marquée à les admettre aujourd'hui qu'on se rend mieux compte à quel point, à ces époques lointaines, dans ces guerres barbares, la nation entière, à l'exception des vieillards et des enfants, constituait l'armée (1). On a également pu estimer au chiffre de près de huit cent mille le nombre des animaux divers : chevaux, chameaux, bœufs, moutons, chèvres et chiens, qui accompagnaient cette immense multitude. L'armée régulière, disons-le une fois encore, ne dépassait certainement pas le chiffre de deux cent soixante-cinq mille combattants, que donne Phrantzès.

D'innombrables renégats figuraient dans cette armée, représentant tant de nations diverses conquises par les Turcs. J'ai déjà parlé des cavaliers serbes, des mineurs et des artilleurs également serbes, aussi allemands et hongrois. Léonard de Chio affirme que des Grecs, des Latins, des Germains, des « Pannoniens », des Bohémiens (2), des représentants de toutes les nations chrétiennes, étaient accourus pour fournir à Mahomet un secours impie. M. Mijatovich a consacré une page intéressante (3) au contingent serbe envoyé au Sultan par le despote Georges Brankovich, qui n'agissait ainsi que contraint et forcé.

(1) A.-N. Bernardaki, *op. cit.*, p. 1718.
(2) « *Boetes* ».
(3) *Op. cit.*, p. 133.

Durant que le basileus et ses conseillers s'occupaient fiévreusement d'organiser, avec les misérables moyens dont ils disposaient, la défense de la colossale cité, le jeune Sultan, de son camp d'Andrinople, témoignait lui aussi d'une prodigieuse activité. Tout sommeil l'avait quitté. Ses nuits entières se passaient au travail, à consulter le plan de Byzance, à s'entretenir avec ceux qui connaissaient bien la défense de cette cité. Le bruit de ses extraordinaires préparatifs, venu jusqu'à Constantinople, y répandait la terreur. C'était surtout la nouvelle de la formidable artillerie que lui fabriquaient des ingénieurs chrétiens renégats, qui bouleversait les esprits dans l'immense capitale. Depuis quelque temps déjà, la découverte de la poudre à canon, la construction de nombreuses armes à feu de gros ou de petit calibre, tendaient à transformer toutes les conditions séculaires de la guerre médiévale, à révolutionner ses antiques coutumes. Déjà Amurat, le sultan Murad, le père de Mahomet II, s'était procuré de ces armes modernes si terribles. Il était réservé à son fils d'ouvrir aux choses de la guerre, grâce à ces prodigieuses découvertes, une ère nouvelle.

Dans les premières semaines du mois de janvier 1453, on sut dans la capitale grecque, par diverses voies, surtout probablement par le grand vizir Khalil Pacha (1), qui était favorable aux chrétiens et trahissait son maître par haine de Zagan Pacha, qu'on venait de fondre à Andrinople une bombarde monstre, un canon gigantesque. Voici le récit de l'historien grec contemporain Dukas, à propos de cet engin fantastique, le premier de cette taille qui ait été à ce moment possédé par les Turcs (2) : Dans le courant de

(1) Il avait été acheté par le basileus. Dukas va jusqu'à dire que les Turcs lui avaient donné le surnom de « Giaour Ortaji », « l'ami (ou le camarade) des infidèles ». Mahomet Saïd Effendi raconte qu'il fut acheté au moyen d'un envoi de poissons qu'on avait bourrés de pièces d'or et d'argent. Cette légende à tournure orientale est peu vraisemblable. Mahomet était au courant de la trahison de son grand vizir. Voy. la curieuse anecdote racontée par A.-D. Mordtmann, *op. cit.*, p. 37-39.

(2) Edit. Bonn, p. 247-249.

l'automne de l'an 1452, un transfuge fut présenté au Sultan, qui lui communiqua des informations précieuses sur l'état des fortifications de Constantinople. Cet homme s'appelait Orban, Orbain ou Urbani. Il était de nation hongroise, peut-être bien valaque, et passait pour le plus habile fondeur de canons qui eût encore paru. Il avait dès longtemps offert ses services au basileus Constantin Dragasès, pour la défense de sa capitale, mais, mécontent des conditions que lui faisait ce prince, mécontent surtout de ne recevoir qu'une infime portion des appointements qu'il lui offrait, alors que l'autre portion allait enrichir d'avides intermédiaires, il s'était enfui secrètement auprès du Sultan, qui l'accueillit avec joie, le combla de présents, de vêtements d'honneur et lui alloua un magnifique traitement, traitement tel, dit Dukas, que le quart de cette somme l'eût déjà satisfait et l'eût empêché à jamais de quitter Constantinople. Mahomet était dans le bonheur de posséder un aussi précieux auxiliaire pour ses vastes projets. A la suite de longues conférences, pour mettre ses talents à l'épreuve, il lui demanda s'il pouvait lui fabriquer un canon d'un calibre tel, qu'il surpassât tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour dans ce genre. Orban se porta fort de fondre des bombardes capables de lancer des boulets de pierre d'un volume tel qu'ils réduiraient en poussière les antiques remparts de Constantinople, « fussent ceux-ci, s'écria-t-il, aussi solidement construits que ceux de Babylone ! » Il avouait cependant ne pas connaître les questions de jet et de portée des projectiles, on dirait aujourd'hui les questions de balistique. Mais Mahomet se fit fort de régler par lui-même ces détails, pourvu qu'Orban lui fournît l'instrument tant désiré.

C'est à Andrinople, où le Sultan, je l'ai dit, était retourné en revenant de Roumili Hissar et de Didymotichon, que se tenaient ces dramatiques entretiens entre le jeune souverain et l'ingénieur renégat, assisté de divers spécialistes, parmi lesquels l'ingénieur Saridsche et l'architecte

Muslah ed-din. Rien, je le répète, au dire des chroniqueurs et des historiens, ne peut donner une idée de la vie fiévreuse menée par Mahomet à ce moment. Possédé par son unique pensée, sans cesse environné d'ingénieurs, il travaillait avec eux jour et nuit, les émerveillant par la rapidité, la sûreté de son jugement. Sur un plan de la grande ville tracé de sa main sur le papier, il examinait et notait les endroits les plus susceptibles d'être attaqués avec succès, les emplacements les meilleurs pour installer les batteries, les points les plus propres pour y pratiquer une brèche, pour y creuser des mines. Chaque jour il avait de longs entretiens avec ses trois plus intimes conseillers : son grand vizir Khalil Pacha constamment opposé à la lutte avec les chrétiens, le vieux Tourakhan Bey, Zagan Pacha enfin, fougueux partisan de la guerre, malgré son origine illyrienne chrétienne, violent adversaire des chrétiens, partisan enthousiaste de Mahomet qui avait épousé sa fille. Rien n'échappait à l'attention sans cesse éveillée du Sultan; il envoyait des émissaires secrets en Europe pour s'assurer que les puissances chrétiennes, en particulier l'Italie et la Hongrie, ne le menaçaient d'aucun danger. Tantôt il faisait manœuvrer ses troupes, tantôt tirer le canon, essayer les bombardes nouvellement fondues.

Parmi ces terribles instruments de mort, le plus terrible était celui d'Orban, qui, des années durant, demeura la merveille unique de l'Orient, même de toute l'Europe, et dont la fabrication marque un point tournant dans l'importance et la force sans cesse croissante de l'artillerie. On donna à cet engin, probablement le plus gros mentionné par l'histoire, le surnom significatif de « la Basilique », c'est-à-dire « la Royale ». « Ce fut un monstre terrible et formidable, » dit Dukas. Orban employa trois mois à en fabriquer le moule, puis à y couler le bronze. L'historien Phrantzès dit que le corps n'avait pas moins de douze « spithames », soit neuf pieds de circonférence environ,

par conséquent trois pieds de diamètre (1). Lorsqu'on l'essaya pour la première fois devant le nouveau palais du Sultan construit cette année même à Andrinople, celui-ci fit prévenir la population que l'explosion serait terrible. « Il voulait ainsi, dit le chroniqueur, éviter d'effrayer les femmes grosses. » On entendit en effet la détonation jusqu'à cent stades ou treize milles à la ronde, au témoignage de Dukas. Le boulet de pierre, pesant douze cents livres suivant les uns, quinze cents suivant d'autres, alla à un mille s'enfoncer dans la terre, à une profondeur de six pieds. On reconnaît facilement, encore aujourd'hui, quelques-uns de ces monstrueux boulets dans divers quartiers de Constantinople, par exemple dans le fossé de la Grande Muraille, ou dans celui de la muraille de Galata, dans les cours du Vieux Sérail et à l'Arsenal. Ils n'ont point été détruits depuis le siège et sont à peu près dans la position où ils sont tombés. M. Pears en a mesuré deux, qui avaient exactement, comme va le dire l'archevêque de Mytilène, quatre-vingt-huit pouces de circonférence. Pour les fabriquer, on se servait d'une pierre noire, du granit probablement, provenant des rives de la mer Noire, ou de blocs de marbre arrondis à l'outil. Khodja Effendi parle de canons fondus pour Mahomet pesant trente quintaux, soit trente milliers.

Léonard de Chio, cet archevêque de Mytilène, qui fut un des acteurs du siège de Constantinople, raconte qu'ayant eu la curiosité de mesurer un boulet lancé par-dessus le rempart par le plus gros canon turc, il constata qu'il avait onze palmes ou « spithames » de tour, à savoir onze fois l'espace compris entre le pouce et l'index, tous deux écartés, autrement dit, quatre-vingt-huit pouces. Il en évalue le poids à douze cents livres. Monstrelet, dans une relation du siège, dit que cette plus grosse bombarbe projetait des pierres qui avaient douze empans et quatre doigts

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, note 1 de la p. 232. Dethier pense que ce monstre fut fondu à Rhegion et non à Andrinople.

de tour et pesaient dix-huit cents livres. Évidemment tous ces vieux récits fourmillent d'exagérations, encore plus de contradictions; il n'en demeure pas moins certain qu'il s'agissait là d'une artillerie colossale, produisant des effets stupéfiants, entièrement nouveaux pour l'époque. Une foule d'appareils secondaires : coulevrines, sarbacanes, fusils de remparts, escopettes, arquebuses, arbalètes, prêtaient leur concours aux artilleurs de ces pièces géantes, aux archers et aux frondeurs.

La formidable « Basilique », partie d'Andrinople à la fin de janvier, n'arriva devant Constantinople que deux mois après. Un corps de dix mille cavaliers irréguliers la précédait, sous le commandement de Kharadja Beg. Trente paires de bœufs, suivant certains récits, cinquante ou soixante suivant d'autres, même cent cinquante pour quelques-uns, la traînaient pesamment. On s'imagine facilement le pittoresque et effrayant cortège à travers ces plaines infinies, mornes et désolées, qu'ont parcourues il y a si peu de temps les soldats du tzar Ferdinand, sur les talons des Turcs en fuite. Deux cents hommes accompagnaient la monstrueuse machine pour la soutenir sur les côtés, tandis que deux cents terrassiers la précédaient pour égaliser dans les points difficiles la piste vague qui servait de route. Cinquante charpentiers fermaient la marche, prêts à remédier aux accidents, à établir des ponts, etc. Certaines sources comptent pour cette suite de l'énorme engin le chiffre inouï de deux mille ouvriers. Vers la fin de mars, Phrantzès dit le 2 avril, l'immense convoi arriva à cinq milles des remparts de la Ville gardée de Dieu. Certes, il va de soi que le passage d'un pareil engin à travers les campagnes de Thrace y ait laissé longtemps un souvenir lugubre parmi les populations épouvantées, et cependant, comme on l'a dit, ce n'était qu'un parmi bien d'autres. Rien de plus faux, en effet, que de croire que ce canon d'Orban, demeuré si célèbre dans la légende populaire, ait accompli à lui seul l'œuvre grandiose de destruc-

tion à laquelle allait contribuer toute la nombreuse et puissante artillerie de Mahomet (1).

Les cavaliers de Kharadja Beg dévastèrent toute la campagne de Thrace traversée par eux. Ils prirent entre autres d'assaut et saccagèrent, aux portes de la capitale, le bourg et le château de San Stefano, depuis si célèbres. Plusieurs des habitants furent décapités. Le bourg d'Epibation, déjà tant ravagé, fut également enlevé (2). La seule ville de Selymbrie résista à toutes les attaques. Ce fut le jeudi 5 avril, au dire de presque tous les historiens, que le gros de l'immense armée turque, nombreuse comme le sable de la mer, qui, au milieu des prières des ulémas et des descendants du Prophète, avait quitté peu de jours auparavant Andrinople, parut sous les murs de la grande capitale (3). Ce fut une des illustres scènes de l'histoire, une de celles qu'il serait si curieux de pouvoir reconstituer par la pensée. Qu'on s'imagine cette prodigieuse agglomération de guerriers sauvages, cavaliers et fantassins, groupés en pittoresques cohues, ces magnifiques bataillons réguliers, ces innombrables escadrons irréguliers, ces formidables colonnes d'hommes, de bagages, de bestiaux, soulevant d'infinis nuages de poussière dans cette poudreuse, monotone, aride et déserte banlieue de la grande cité ! Qu'on restitue par la pensée ce fracas formidable, cette colossale rumeur de ces myriades d'êtres humains, le cliquetis des armes, le roulement des canons monstrueux, l'éclat retentissant des musiques militaires, le fracas des tambours, le mugissement des milliers de bestiaux !

(1) Feu A. Mordtmann, qui a connu mieux que personne les choses de la Constantinople byzantine, affirme qu'il y a quelques années encore on voyait aux batteries des Dardanelles quelques-uns de ces fameux canons du siège de 1453.

(2) Mesembrie, Achelous, Viza ou Bizen, bien d'autres villes et châteaux des rives de la mer Noire et de Marmara, furent pris au même moment par les coureurs turcs. Voy. Dukas, *op. cit.*, p. 258. Pusculus, au contraire, affirme que Mesembrie résista courageusement à toutes les attaques de l'ennemi.

(3) Le Sultan en personne était parti dès le 23 mars.

Mahomet II, qui était accompagné de sa garde personnelle : douze mille janissaires et quelques milliers de spahis, établit son pavillon somptueux, son quartier général, entouré de fossés de pierres et de palissades de bois, sur la rive gauche du torrent du Lycus, à peu près à un mille et demi de distance de la Grande Muraille dite terrestre, sur la hauteur de Maltépé, là où se trouve aujourd'hui un hôpital militaire, presque exactement en face de la célèbre porte de Saint-Romain, une des plus importantes de l'enceinte, ainsi désignée parce qu'elle était voisine d'une petite église dédiée au saint de ce nom. Cette porte fameuse est devenue, en souvenir des monstrueuses bombardes de Mahomet, la porte du Canon ou Top Kapoussi des Turcs. De ce point stratégique dont il voulait faire le centre de son attaque, le Sultan avait constamment sous les yeux toute la partie de la muraille s'étendant entre les portes de Charisios et de Saint-Romain. C'était en ce même endroit, en face des trois fameuses portes de Saint-Romain, de Charisios et de Myriandrion ou Edirné Kapoussi, un des points les plus importants de l'enceinte pour l'attaque comme pour la défense, que Sultan Murad, le père de Sultan Mahomet, était venu lui aussi installer son pavillon lorsqu'il avait, trente ans auparavant, assiégé en vain la capitale de l'empire.

En vrai musulman, le Sultan, en arrivant, avait fait avant tout, à l'heure de midi, dérouler son tapis, puis, dévotement tourné vers la Mecque, il avait fait, prosterné, sa prière solennelle. Toute l'armée l'avait imité. Aussitôt relevé, il envoya des « tellals » ou crieurs publics crier par tout le camp : « Le siège de la ville est maintenant commencé. » Ainsi cette grande et célèbre opération fut solennellement proclamée et effectivement inaugurée. Des ulémas eurent ordre de visiter chaque régiment, d'exciter les vrais croyants à aller de bon cœur au combat, puisque le Prophète avait très clairement fait comprendre que cette célèbre et magnifique ville si riche et si peuplée était enfin sur le point de tomber dans leurs mains !

Les troupes turques régulières et irrégulières, en nombre infini, occupèrent au même moment toute l'immense ligne, longue de plusieurs kilomètres, qui va de Marmara à la Corne d'Or tout le long de la Grande Muraille dite terrestre. Les contingents d'Asie ou troupes anatoliennes, les plus nombreuses, établirent leurs interminables lignes de tentes à la droite de la colline de Maltépé et du pavillon du Sultan jusqu'à la rive de Marmara; ceux d'Europe, contingents de Thrace et de Macédoine surtout, à leur gauche jusqu'à l'extrémité intérieure de la Corne d'Or. Quel spectacle effrayant pour la masse de la population urbaine, certainement attirée en foule sur le rempart par le fracas immense de ces multitudes armées! Les malheureux bourgeois de Constantinople voyaient avec des yeux dilatés de terreur grossir à toute heure cette prodigieuse armée couvrant comme le sable de la mer tout cet espace infini de ses innombrables escadrons dont l'apect diabolique était pour eux comme un arrêt de mort. Quelle vision affreuse pour ces infortunés que de voir ainsi se former autour de la malheureuse cité, dans cet assourdissant et subit tumulte, ce cercle vivant de fer et d'acier qui bientôt ne laisserait plus passer un seul fuyard!

En même temps, l'immense flotte du Sultan, la première flotte turque qui figure vraiment dans l'histoire, était arrivée de Gallipoli, son point de concentration. Elle était sous les ordres de l'amiralissime Baltoglou, un renégat bulgare qui se nommait en réalité Soliman Beis et dont le Sultan, persuadé que sans cette flotte il ne prendrait jamais Constantinople, avait fait le chef suprême de toute sa marine tant d'Asie que d'Europe et le gouverneur de sa ville de Gallipoli. Ce fut donc ce personnage qui fut le premier capitan pacha des sultans de Turquie. « Le nombre de ces navires, nous dit Critobule, était de trois cent cinquante, sans compter les vaisseaux de transport et autres bâtiments non combattants (1). Ils remontèrent la mer de Marmara à

(1) Voy. dans Ellissen (*op. cit.*, p. 56) les différents chiffres indiqués par les sources. Phrantzès (édit. Bonn, p. 237) parle de trente trirèmes et

une allure très rapide, avec accompagnement de cris de joie et d'un bruit infernal. On eut recours aux rames, aux excitations de toutes sortes, aux applaudissements frénétiques, à l'émulation entre rameurs. »

« Cette flotte immense, c'est toujours Critobule qui parle, ayant dépassé l'Hellespont, porta à ceux qui la voyaient passer, la stupeur et la crainte, car, de mémoire d'homme, nulle part pareille flotte de vaisseaux et pareil armement maritime n'avaient existé. Ce spectacle terrifia d'autant plus les malheureux Romains (1) qu'ils ne s'y attendaient aucunement. Leur découragement s'en augmenta d'autant et tout leur espoir s'évanouit. Car jusqu'ici, dans les sièges précédents, on n'avait eu à se défendre que du côté de la terre; mais, maintenant que la guerre leur arrivait aussi du côté de la mer, leur terreur n'avait plus de bornes. Ne sachant plus à quel saint se vouer, ils s'abandonnèrent au plus grand effroi. »

La flotte turque alla mouiller dans le Bosphore, au lieu dit des Deux-Colonnes, autrement dit le Diplokïonion, « jusqu'à l'église de Saint-Constantin », dit Phrantzès.

Au commencement d'avril, dit de son côté Barbaro, la flotte turque de Gallipoli était prête à marcher à l'ennemi. A la tête de cent quarante-cinq navires à voile, tant galères que « fustes », parandaries et brigantins (dont douze vraies galères tout armées, soixante-dix à quatre-vingts grandes « fustes » et vingt ou vingt-cinq parandaries, tout le reste étant brigantins) (2), Baltoglou avait, à travers Marmara, cinglé droit sur l'entrée du Bosphore. Le départ s'était fait aux sons des tambours et de la musique de guerre, parmi les acclamations des matelots, voyant dans un délire de joie cette longue période d'inaction enfin terminée pour eux.

dromons environ et de trois cent trente navires de moindres dimensions. A la page 240, le même auteur donne des chiffres quelque peu différents.

(1) C'est ainsi que Critobule désigne d'ordinaire les habitants de Constantinople.

(2) Voy. dans A.-D. MORDTMANN (*op. cit.*, p. 42) combien tous ces chiffres demeurent incertains — Voy. aussi PEARS, *op. cit.*, p. 233, note 2.



Phot. Sébah et Joaillier.

FORTERESSE DE ROUMILI HISSAR, CONSTRUITE PAR MAHOMET II SUR LA RIVE EUROPÉENNE DU BOSPHORE

Les populations chrétiennes du rivage de Marmara virent passer avec un affreux désespoir cette immense armada musulmane, telle que de mémoire d'homme on n'en avait vue de semblable en ces parages. De même les habitants de Constantinople eurent à cet aspect le cœur glacé d'effroi!

La flotte turque n'arriva dans le Bosphore que dans la journée du 12 avril. Elle jeta immédiatement l'ancre, je l'ai dit, au lieu dit « Diplokionion », c'est-à-dire des Deux-Colonnes, juste au-dessous du palais actuel de Dolma Bagtché (1). Elle y fut presque aussitôt rejointe par d'autres vaisseaux turcs provenant de la mer Noire et aussi de la mer de Marmara. Phrantzès donne le chiffre considérable de quatre cent quatre-vingts navires. Beaucoup de ceux qui arrivaient du Pont-Euxin étaient chargés de bois ou de boulets de pierre. Barbaro, qui, nous l'avons vu, donne le chiffre de cent quarante-cinq voiles, dont douze grandes galères parfaitement armées, dit que l'opération du mouillage fut terminée à sept heures du soir. Il cite surtout un grand transport de trois cents tonnes, venant de Sinope, chargé de matériel de guerre : boulets de pierre, bois de construction, etc. (2).

La garde impériale ou garde particulière du Sultan, groupée autour de la tente impériale, au nombre d'environ quinze mille janissaires de choix, fut tout spécialement chargée de soutenir l'attaque contre cette partie la plus importante de la muraille qui allait de la porte Saint-Romain à celle d'Andrinople. C'était précisément en ce lieu que se creusait la vallée du Lycus, le point le plus faible de la défense. Autour du pavillon du Sultan et du quartier général, un immense et profond fossé fut rapidement creusé, protégé par une forte palissade. Un petit

(1) Voy., à ce sujet, PEARS, *op. cit.*, p. 233, note 1.

(2) Beaucoup, parmi ces innombrables petits bâtiments turcs venus par les Dardanelles ou provenant de la mer Noire, portaient également des approvisionnements pour l'armée ou du matériel et des matériaux pour le siège. Voy. PHRANTZÈS, édit. Bonn, p. 200.

corps de troupes fut envoyé pour surveiller la petite ville maritime de Selymbrie (1) et pour empêcher que sa garnison et sa population n'envoyassent de secours à Constantinople. Tourakhan Pacha, avec une grande armée disposée en Thessalie, contenait à la fois au nord le héros Skanderbeg en Albanie et au sud les frères de l'Empereur en Morée. Pour empêcher plus effectivement ceux-ci d'expédier des secours à leur frère, le fils de Tourakhan, on l'a vu, avec un nombreux corps de troupes, avait pénétré en Morée, où, durant l'été de 1453, de violents combats furent livrés entre lui et Matthias Asan, le général du despote Démétrius.

Critobule raconte que — très certainement avant l'arrivée sous Constantinople du gros de l'armée turque — une sortie des assiégés eut quelque succès. Profitant de la confusion inséparable de l'arrivée des premiers détachements, les Grecs tuèrent un certain nombre de Turcs et en blessèrent un beaucoup plus grand nombre, mais, presque aussitôt après, l'armée ennemie devint tellement nombreuse qu'il ne fut plus question de tenter jamais aucune autre opération semblable. Jamais plus dans la suite il n'y eut de sortie d'aucun genre. Même les assiégés détruisirent, dès ce début du siège, les ponts qui, au niveau des diverses portes, franchissaient le fossé. Toutes celles-ci furent hermétiquement closes et barricadées. On ne les ouvrit plus jusqu'à l'assaut du 29 mai qui fut le terme du siège.

Le lendemain de l'arrivée du gros de l'armée du Sultan, c'est-à-dire le vendredi 6 avril, toutes les forces turques s'avancèrent simultanément d'environ trois quarts de mille de manière à se rapprocher le plus près possible du rempart, tout en se maintenant hors de la portée des flèches et des autres projectiles. Préalablement à toute lutte, toujours au dire de Critobule, et certainement dans le but de demeu-

(1) Voy. p. 61.

rer fidèle aux instructions du Koran, le Sultan envoya demander au basileus de lui remettre la ville sans combat, s'engageant par serment à respecter la vie de tous les habitants. Comme il fallait s'y attendre, la réponse fut un refus formel. Les hostilités commencèrent aussitôt.

Avant tout, dit Critobule, le Sultan, suivi des principaux chefs de l'armée, parcourut à cheval toute l'interminable ligne des remparts, depuis Marmara jusqu'à la Corne d'Or et depuis celle-ci jusqu'au Bosphore. Il voulait la reconnaître exactement, surtout étudier les points faibles où l'attaque présenterait le plus de chances de succès. Puis il passa une dernière fois la revue de toute son armée au milieu d'un extraordinaire enthousiasme guerrier. Divisant en plusieurs sections l'immense front de bandière, il mit chacune d'elles sous un commandement spécial. Zagan Pacha, l'Albanais renégat (1), eut sous ses ordres la portion de l'armée et des troupes irrégulières qui, campées sur les hauteurs de Péra et de Kassim-Pacha, avaient pour mission de surveiller la cité génoise de Galata, située en contre-bas, avec toute la rive méridionale de la Corne d'Or depuis la pointe de Galata jusqu'à l'embouchure du Cydaris, là où est l'ombreux Eyoub d'aujourd'hui, puis encore toute la portion de sa rive septentrionale à partir de l'extrémité orientale du golfe jusqu'à la Xyloporta, où commençait la Grande Muraille terrestre. Le Sultan, ajoute Critobule, ordonna à Zagan de faire construire un pont sur cette extrémité de la Corne d'Or pour mettre les portions des deux rives occupées par son corps d'armée en communication plus rapide. On devait unir ainsi le quartier des fabriques de tuiles avec la portion du territoire de la région de Péra qui est en face, et qui est aujourd'hui le populeux faubourg turc de Kassim-Pacha. Ce pont projeté devait avoir surtout une grande importance pour permettre aux troupes si nombreuses de Zagan Pacha de courir sans perte

(1) C'est Tetaldi qui lui donne cette origine. Les écrivains grecs le nomment « Zaganos ».

de temps prendre part à l'assaut de la Grande Muraille le jour où cette opération serait décidée.

Kharadja Pacha, Beylerbey de Roumélie, c'est-à-dire chef suprême des forces d'Europe, que Critobule, auquel nous devons tous ces détails, nomme Baratzias, reçut le commandement de l'aile gauche de l'armée assiégeante. Autrement dit, il devait procéder à l'investissement et à l'attaque de toute cette portion de la Grande Muraille terrestre qui, à la droite du pavillon du Sultan, allait de la Xyloporta sur la Corne d'Or au palais du Porphyrogénète ou Tekfour Séraï, plus loin encore jusqu'au centre des positions turques, jusqu'à la porte dite de Charisios. Le Sultan confia à ce chef éprouvé une notable portion de ses gros canons et des détachements de ses artilleurs pour battre la muraille aux points faibles, probablement et surtout, dit avec justesse M. Pears, dans l'endroit précis où, le grand fossé finissant, le rempart, privé de cette si importante défense, se redressait comme on sait à angle droit.

Le commandant en chef des innombrables contingents venus des provinces d'Asie, Isaak Pacha, Beylerbey d'Anatolie, et Mahmoud, un des plus puissants vassaux de l'empire turc en Asie, tous deux guerriers d'une admirable valeur, infiniment renommés aussi pour leurs talents militaires, eurent la direction des troupes destinées à investir cette très longue portion de la Grande Muraille qui, à la droite du pavillon du Sultan, allait de Top Kapou jusqu'à la porte Dorée et au rivage de la Propontide toute voisine, là où est aujourd'hui le fameux château des Sept-Tours.

Le Sultan se réserva pour lui et son grand vizir Khalil Pacha le plus important commandement, celui du milieu qui allait de la porte d'Andrinople, Edirné Kapoussi, jusqu'à celle du Canon, Top Kapou, autrement dit la région du rempart dite du « Mesoteichion ». J'ai expliqué pourquoi, à cause de la vallée du Lycus, c'était là le point le plus faible de l'immense enceinte, pourquoi il paraissait au jeune Sultan et à ses conseillers militaires que c'était là

que la ville offrait le plus de prise et qu'elle serait le plus facile à attaquer. C'était bien là le talon d'Achille de l'immense cité, suivant l'heureuse expression de Dethier rapportée par M. Pears.

Le Sultan, poursuit Critobule, avait établi en ce point son quartier général. Autour de lui, sous son commandement particulier, était massée toute la garde impériale, constituée par l'élite de l'armée : la plus forte infanterie, les archers, les corps armés de boucliers. Le haut et magnifique pavillon de Mahomet, tendu d'or et de soie rouge au dire de Chalkondylas, se dressait à un quart de mille environ de la muraille et semblait faire face à la fois à la porte d'Andrinople et à celle de Saint-Romain. J'ai dit déjà que la garde particulière du Sultan, composée de l'élite des janissaires, ne quittait pas les abords immédiats de cette vaste tente. J'ai dit aussi que, sur cet immense front de bandière qui faisait face à toute la longueur de la Grande Muraille terrestre, les Turcs avaient, immédiatement après leur arrivée, établi en avant de leurs quartiers un large et profond fossé protégé par une palissade de bois qui s'en allait ainsi de Marmara à la Corne d'Or. Des meurtrières d'assez grandes dimensions permettaient aux assiégeants, tout en demeurant à couvert, d'entretenir contre les assiégés un jet incessant de projectiles.

Tout le long de Marmara, c'était principalement la flotte, sous le commandement de Baltoglou, qui devait surveiller le rempart à partir de la tour de Marbre à l'extrémité de la Muraille terrestre, puis, en tournant la pointe du Sérail actuelle, jusqu'à Néorion à l'extrémité de la Chaîne du port. Mais, dans l'idée de Mahomet, la destination vraie de la flotte était surtout, après avoir réussi à détruire l'escadre byzantine qui gardait cette Chaîne, de tenter de forcer l'entrée de la Corne d'Or, d'où l'attaque de Constantinople serait tellement plus facile, à cause de la force bien moindre du rempart de ce côté. Ce fut là l'effort principal, bien que toujours malheureux, de Baltoglou, dès le début

du siège. La flotte, nous venons de le voir, avait son mouillage ordinaire au Diplokionion, autrement dit « les Deux-Colonnes », la baie de Dolma-Bagtché actuelle.

La ville était donc, à cette période initiale du siège, attaquée et enserrée par les Turcs (1) sur deux de ses côtés. Le troisième, celui faisant face à la Corne d'Or, protégé par la Chaîne, était présentement encore indemne, inaccessible aux navires turcs, protégé contre leurs attaques par la fameuse Chaîne.

Il est vraiment temps de dire quelques mots de ce magnifique rempart qui entourait de toutes parts Constantinople et qui fut si longtemps sa sauvegarde. Admirablement entretenu par la longue série des empereurs byzantins, ce fut lui seul qui, durant tant de siècles, anéantit constamment l'effort de mille peuples barbares acharnés à la perte de la grande capitale chrétienne. Je demande la permission de reproduire ici quelques pages, jadis écrites par moi à la suite d'un premier séjour à Constantinople il y a bien des années déjà (2).

Je ne connais aucun reste de l'architecture militaire du moyen âge dont la vue impressionne aussi vivement le spectateur que la Grande Muraille qui défendait Byzance du côté de terre depuis la mer de Marmara jusqu'au rivage d'Eyoub sur la Corne d'Or. Ce rempart est bien plus grandiose que celui de Rome, plus poétique et sauvage que celui d'Avignon, infiniment plus étendu et plus important que ceux de Carcassonne ou d'Aigues-Mortes. Ce fut par le basileus Théodose II, au cinquième siècle, que Constantinople fut entourée d'une enceinte continue, aussi bien sur les rivages de la Corne d'Or et de la mer de Marmara que vers l'intérieur des terres. Depuis une première restauration sous le règne de ce même empereur, ces murailles, souvent ébran-

(1) Sur l'armement des Turcs, voy. PEARS, *op. cit.*, p. 251 et suiv.

(2) *Les Iles des Princes. Le Palais et l'Église des Blachernes. La Grande Muraille de Byzance. Souvenirs d'Orient.* Paris, 1884, p. 379, 397.

lées par les tremblements de terre et les assauts des armées ennemies, exposées aux innombrables injures du temps et des hommes, ont été bien des fois réparées sous la longue suite des basileis byzantins. Aucun d'eux n'a plus contribué à leur relèvement que le Phrygien Théophile, un des deux ou trois princes de valeur qui ont régné sur l'empire au neuvième siècle et qui, comme nous l'apprennent les nombreuses inscriptions gravées sur les tours, a restauré de fond en comble presque tout le rempart bâti sur la Corne d'Or.

La portion immense du mur théodosien qui ceint Constantinople du côté de terre s'étend en droite ligne sur une longueur de plusieurs kilomètres, descendant dans les vallons et remontant sur les collines, depuis le château des Sept-Tours jusqu'à une courte distance de la Corne d'Or, à un point marqué par la fameuse ruine faussement appelée palais de Constantin ou de Bélisaire. De cet endroit part la muraille élevée au septième siècle par Héraclius, pour englober dans l'enceinte urbaine l'église et le palais des Blachernes. Cette seconde muraille se soude à angle droit au mur de Théodose et s'en va rejoindre la Corne d'Or par une pente rapide, complétant ainsi l'enceinte de Byzance et décrivant une vaste courbe autour de l'emplacement jadis occupé par la résidence impériale. La ligne droite du rempart théodosien est donc ici modifiée.

C'est du haut de quelque coteau boisé, à une faible distance des murs, ou de plus près encore, le long de la vieille voie byzantine qui en fait le tour, qu'il faut venir au printemps, en plein mois de mai, comme à l'époque du mémorable siège de 1453, admirer cette ligne formidable de constructions qui s'étendent à perte de vue sur la droite comme sur la gauche. C'est un spectacle d'une incomparable grandeur que cette suite de tours et de murailles largement crénelées, d'une couleur merveilleuse dorée par les siècles, se détachant sur un ciel bleu profond, cou-

vertes d'une végétation folle, vigoureuse, luxuriante, qui coupe à chaque pas toute monotonie possible.

Les tours, entièrement tapissées de lierre et de plantes grimpantes se balançant aux créneaux, s'élèvent au milieu de véritables bouquets d'arbres qui croissent à leur pied sur l'ancien péribole; ce sont des groupes superbes de platanes, de cyprès, d'amandiers sauvages, de grenadiers en fleurs, mariant dans un harmonieux ensemble leurs verdures diverses, étagés les uns sur les autres, accrochés aux tourelles, suspendus aux corniches en saillie. Leurs racines nerveuses étreignent chaque bloc de pierre, pénètrent dans chaque interstice, disloquent de leurs rameaux énormes les pans de mur et les assises de ces créneaux qui s'écroulent aujourd'hui sous l'effort de la végétation après avoir résisté à l'assaut de tous les peuples du moyen âge. Partout grimpe la vigne sauvage, encadrant les vieilles fenêtres, par lesquelles, au temps de jadis, les stratèges, les turmarques et les chefs des hétairies barbares épiaient les mouvements des armées ennemies, dissimulant les meurtrières et les profondes barbacanes d'où les archers cappadociens envoyaient la flèche empoisonnée percer les corps nus des Bulgares ou des Petchenègues, hurlant leur cri de guerre.

Enfin, par-dessus tout cet ensemble d'arbres, de tours et de murailles, pointent çà et là les blancs minarets des mosquées de la ville haute, surplombant le mur byzantin comme autant de frappants témoignages de la conquête musulmane, ceux surtout de cette mosquée de Mirmah-Sultane, une des plus élégantes de Constantinople, élevée vers la porte d'Andrinople en l'honneur de la fille de Soliman le Magnifique et de sa toute-puissante favorite, la fameuse Roxelane.

Immédiatement après la porte des Blachernes (1), la muraille d'Héraclius, suivant la pente rapide du sol, s'élève

(1) Πύλη τῶν Βλαχερνῶν.

graduellement jusqu'à la porte d'Andrinople, d'où l'inclinaison générale du terrain se modifie pour descendre, en s'abaissant par degrés, vers la mer de Marmara. Tout le long de cette première portion du rempart, depuis la Corne d'Or jusqu'au palais dit de Constantin ou de Bélisaire, la grande voie pavée qui longe extérieurement la muraille est profondément encaissée, sorte de chemin creux d'où l'œil apprécie mieux la hauteur vertigineuse des constructions byzantines.

Au temps des basileis, le spectacle était bien différent, bien moins pittoresque, mais autrement redoutable quand l'immense et formidable rangée de murailles, admirablement entretenue par tous les empereurs successifs, se dressait à perte de vue, intacte et partout crénelée, aux yeux du passant craintif. Encore dans les dernières années avant le siège ultime, de grandes réparations avaient été faites.

Du côté de la mer, sur le côté du midi, dit M. le docteur A. Mordtmann, ce parfait connaisseur de la Byzance médiévale, et tout le long de la Corne d'Or, la ville est protégée par une simple muraille en partie construite par Constantin le Grand, mais érigée dans son état actuel, ainsi qu'en témoignent les inscriptions encore existantes, par les empereurs Michel et Théophile. L'assiégeant ne pouvait avoir accès à cette portion de l'enceinte que lorsqu'il avait à sa disposition une flotte suffisamment puissante, ainsi qu'en témoigne l'assaut victorieux pratiqué du côté de la Corne d'Or par les navires d'Henri Dandolo lors du siège de la quatrième Croisade en 1204. Très peu auparavant, l'amiral byzantin Michel Stryphnos avait vendu la flotte byzantine qui certainement eût empêché les galères italiennes de détacher la Chaîne barrant le port et de pénétrer ainsi impunément dans la Corne d'Or. Les Avares aussi et les Arabes, bien des siècles auparavant, malgré leurs innombrables navires, n'avaient jamais réussi à attaquer sérieusement la muraille byzantine du côté de Mar-

mara ou de la Corne d'Or, sans cesse tenus à distance de ces côtés par les gros bâtiments de guerre byzantins et par les appareils à projeter le feu grégeois.

La muraille qui borde la mer de Marmara, muraille crénelée, flanquée de grosses tours quadrangulaires, derrière laquelle s'élevait encore, à l'époque du siège de 1453, le palais impérial bien déchu du Boukoléon, se termine à l'ouest par la fameuse Tour de Marbre, située tout près du château des Sept-Tours, et qui se nomme aujourd'hui la tour de Marmara. Celle de la Corne d'Or se termine également à l'ouest, à la hauteur du palais des Blachernes, par un ouvrage en forme de château, que les topographes modernes désignent sous le nom de Pentapyrgion.

La Grande Muraille, dite Muraille terrestre, qui protège le côté occidental du triangle constantinopolitain, longue exactement de six mille huit cent six mètres, peut donc être divisée en deux sections tout à fait différentes l'une de l'autre. La première, plus méridionale, va de la Tour de Marbre au Tekfour Seraï, près de la porte d'Andrinople. La seconde, septentrionale et beaucoup moins étendue, s'étend de ce Tekfour Seraï à la Corne d'Or.

La première section, nommée de son fondateur Théodose II le mur théodosien, se compose de deux grandes murailles parallèles : une, dite muraille *intérieure*, bornant la cité, muraille la plus ancienne, la plus forte, haute de vingt-deux mètres, défendue par vingt-sept tours hautes de vingt-sept mètres environ, muraille crénelée, élevée par le préfet Anthémios; une seconde, plus extérieure, séparée de la première par un espace ou péribole large de cinq mètres, muraille construite, ainsi qu'en témoigne une inscription encore existante, par le préfet Cyrus Constantin en soixante jours, réparée et fortifiée par Jean VIII Paléologue entre les années 1431 et 1444. Cette seconde muraille, également crénelée, haute de sept mètres, défendue par des tours hautes de seize mètres, est séparée du grand fossé, bordé lui-même intérieurement par un moindre rem-

part ou « parateichion », par un large espace de six mètres. Cet espace, ainsi que celui qui sépare la première muraille de la seconde, sont désignés par les historiens du dernier siège sous le nom de péribole intérieur et péribole extérieur. C'était la place occupée par tous les défenseurs, en dehors de ceux qui défendaient les tours et les créneaux et qui étaient armés surtout d'arbalètes. C'était aussi là que se trouvaient dressés les divers engins de la défense : balistes, catapultes, bombardes et canons.

Au-devant de cette triple et formidable ligne, s'étendait un large et profond fossé d'environ vingt mètres et plus, fossé alors plein d'eau de mer, aujourd'hui encore existant, mais transformé en un vaste jardin potager.

Dans les parties déclives, le fossé est coupé par un très grand nombre de petits murs transversaux, qui donnent accès aux conduits par le moyen desquels l'eau se déverse et se répand dans le fossé. De ce fait, le fossé semble en ces divers points une succession de citernes à ciel ouvert. Naturellement, pendant le siège de 1453, l'immense fossé était plein d'eau, fournie d'une part par la mer de Marmara, d'autre part par la Corne d'Or, ce qui transformait la cité en une île véritable.

Immédiatement enfin en dehors du fossé s'élevait le *parateichion* extérieur, haut de trois mètres, précédant lui-même une esplanade extérieure.

Entre la porte d'Andrinople et celle de Saint-Romain, actuellement porte de Top Kapoussi ou du Canon, les deux points les plus élevés de la muraille de terre, se trouve le vallon du torrent du Lycus. Ce cours d'eau franchit en ce point la muraille et s'écoule à travers la ville dans la direction du sud-est pour se jeter dans la mer au niveau de Vlanga. Il pénètre dans la ville sous la base de la Tour de l'Eau aussi appelée « Soulou Koulé ». Il est probable qu'en ce lieu existaient diverses dispositions imaginées pour arrêter le cours de la rivière et non seulement par ce moyen remplir d'eau le fossé en ce point, mais aussi inonder tout

le terrain au-devant du rempart. Toutefois les sources ne font aucune mention de cette particularité.

La première des quatre grandes portes du rempart théodosien, en venant de Marmara, est la fameuse Porte d'Or, antique arc de triomphe à triple baie érigé entre les années 388 et 391 en l'honneur de Théodose le Grand (1). Cette porte est aujourd'hui nommée par les Turcs Yédi Koulè Kapoussi. Elle se trouve enfermée dans la construction turque dite des Sept-Tours, élevée par Mahomet II quatre ans après la conquête. C'était, à l'époque byzantine, la porte magnifique de la cité par laquelle les basileis victorieux, tel, par exemple, Nicéphore Phocas, de même aussi les hauts personnages étrangers, faisaient dans Constantinople leur entrée triomphale ou solennelle. Jadis, uniquement défendue par les deux grosses tours de marbre qui la flanquent encore aujourd'hui, il semble qu'à l'époque de Jean VIII Paléologue elle ait été renforcée par un ouvrage d'art, que les récits des pèlerins russes entre 1435 et 1453 désignent sous le nom de château de Kalojean.

La porte également nommée Yédi Koulè Kapoussi, toujours encore existante sur le côté du château des Sept-Tours, entre la deuxième et la troisième tour au nord de la Porte d'Or, est marquée, aujourd'hui encore, de l'aigle impériale. Elle est également d'époque byzantine, désignée dans les « Actes du Patriarcat » sous le nom de la « Petite Porte » (d'Or).

La seconde grande porte, toujours en venant de ce côté, est celle de Selymbria, aujourd'hui Silivri Kapoussi, ainsi nommée parce que de là part la route qui conduit à cette petite cité des rives de Marmara. On la nomme aussi porte de Pigi ou de la Source, du nom du fameux monastère extra-urbain tout voisin de ce nom, si célèbre à cause de sa source sacrée, aujourd'hui connu sous le nom de

(1) *Porta Aurea, Chrysoporta, Porta Crisea*. Voy. MILLINGEN, *op. cit.*, p. 63. Immédiatement au nord de la première tour de l'enceinte intérieure, il existe une petite poterne voûtée. Voy. *ibid.*, p. 60.

Baloukli (1). Une inscription sur la tour voisine dit que cette porte a été restaurée, sous le règne de Jean VIII Paléologue, par Manuel Léontari Bryennios, gouverneur de Selymbria. Nous verrons que le nom de cet officier se retrouve plus tard parmi ceux des défenseurs de la capitale dans la lutte suprême. Cette porte de Selymbria est probablement aussi la même que la porte dite Melantiados ou Pyle Melandesia (2).

La portion de la Muraille théodosienne qui suit immédiatement cette seconde grande porte se recourbe en forme de croissant de lune ou plutôt d'un *sigma* grec très ouvert. Au milieu de la courbe, elle est percée d'une porte qui semble n'avoir jamais été utilisée à l'époque byzantine que pour le passage du basileus lors de la procession annuelle qu'il faisait au palais (3) et à la source sainte de Pigi.

La troisième grande porte, aujourd'hui Mevlané Yeni Kapou ou Yeni Mevlevi Haneh Kapoussi, est l'antique porte de Rhegion, conduisant à la cité de ce nom sur les bords de Marmara. On l'appelait aussi porte Rhousion, en souvenir de la Faction Rouge. Elle est, du reste, à peine mentionnée par les historiens du dernier siège.

Les scènes tragiques ultimes de ce grand drame ont eu surtout pour théâtre la fameuse porte suivante, dite de Saint-Romain, ainsi nommée d'une église voisine, aujourd'hui connue sous la désignation de porte du Canon ou Top Kapoussi, puis encore la plus prochaine porte de l'autre côté du Lycus, dite porte d'Andrinople, Edirné Kapoussi, également et surtout connue, comme nous le verrons, sous le nom de Charisios (4) et encore de Polyan-

(1) « Zoodochos Pigi ». Aujourd'hui le fameux monastère de Baloukli.

(2) Millingen, *op. cit.*, p. 77. Ainsi nommée parce qu'elle conduisait au bourg de Melantiada, sur la route de Selymbria.

(3) Palais entouré d'un vaste parc de chasse.

(4) Τοῦ Χαρίσιου. Voy. Dethier, *op. cit.*, t. XXI, note 2, p. 414. Cette diversité de noms pour une seule porte est une occasion de constante confusion.

drion ou Myriandrion, enfin la petite porte près Tekfour Seraï, qui n'est autre que la Kerkoporta ou Porta Xylocerci.

La portion de muraille qui s'étendait de la porte de Saint-Romain à celle de Charisios à travers le val du Lycus avait reçu, je l'ai dit déjà, à cause de sa position quasi centrale, le nom de Mesoteichion (1). Celle située entre le vallon du Lycus et la porte de Saint-Romain portait encore plus particulièrement le nom de *Murus Bacchatareus*, du nom de sa principale tour appelée « Baccaturea ».

Entre ces cinq grandes portes qui, en temps de paix, demeuraient constamment ouvertes pour les communications de la ville avec la campagne, on comptait encore quatre autres portes de dimensions moindres, mais d'importance également grande, qu'on désigne d'ordinaire plus particulièrement sous le nom de portes militaires. En temps de guerre, en effet, les cinq grandes portes que nous venons d'étudier étaient fermées, et les ponts qui y conduisaient, enjambant le fossé, étaient rompus. Tout au contraire, on ouvrait alors les portes dites militaires, qui donnaient accès uniquement dans le péribole aux troupes de la défense.

La seconde de ces portes militaires s'ouvrait entre la treizième et quatorzième tour au nord de la Porte d'Or et portait le nom τοῦ Δευτέρου, « la seconde ». Elle donnait accès dans le quartier de ce nom. Elle existe encore aujourd'hui.

La porte entre celles de Selymbria et de Rhegion est la troisième porte militaire. Elle s'ouvre entre la quatrième et la cinquième tour au nord de la porte de Selymbria et conduit au quartier dit du *Triton*, plus souvent désigné sous le nom du Sigma.

La quatrième porte militaire (2) se trouvait entre la neuvième et la dixième tour au nord de la porte Rhousion. On la distingue encore aujourd'hui. La cinquième était au fond du val du Lycus, sur la rive gauche de ce torrent, entre les portes de Saint-Romain et d'Andrinople. Elle se

(1) On l'appelait également le « Myriandrion ».
(2) Πυλη τοῦ Τετάρτου.

nommait la porte de Sainte-Kyriaki ou encore « Pemptou » (1), c'est-à-dire « porte (de la) cinquième (cohorte) ». Il y a peu d'années encore, on pouvait reconnaître que cette porte avait été fortifiée avec un soin tout particulier. Aujourd'hui elle est presque complètement démolie. Une inscription encore existante en l'honneur du consul Pusæus, au temps de Théodose II, la surmonte.

La sixième porte militaire était la Porta Xylokerkou, ou plus brièvement Kerkoporta, porte du Cirque, entre la dernière tour du mur extérieur, au nord de la porte Charisios, et le vieux palais byzantin connu sous les noms du Porphyrogénète ou de Tekfour Seraï. Elle était ainsi désignée parce qu'elle menait à un cirque en bois près de l'église Saint-Mamas. C'est cette porte, nous le verrons, qui eut une importance si tragique dans les dernières heures du siège.

La seconde portion de l'enceinte urbaine terrestre, celle qui s'étend de Tekfour Seraï jusqu'à la Corne d'Or, est constituée par différentes lignes de défense toutes destinées à protéger le palais impérial des Blachernes et le très saint oratoire de la Vierge de ce nom. La muraille la plus extérieure et les tours sont ici d'une force et d'une hauteur extraordinaires, la nature rocheuse du terrain et sa pente abrupte dans la direction de la Corne d'Or ne permettant pas d'établir un fossé en ce point. Lorsque Manuel Comnène, prévoyant de prochains conflits avec les puissances occidentales, fit construire cette section du rempart entre Tekfour Seraï et la tour d'Anémas pour mettre le palais des Blachernes à l'abri d'un coup de main venant de l'extérieur, il engloba dans l'enceinte le petit faubourg dit Kaligaria. La porte qui mettait ce faubourg en communication avec l'extérieur s'appelait Porta Kaligariæ. C'est aujourd'hui Egri Kapoussi ou « la Porte oblique ».

Le prolongement septentrional du rempart de Manuel Comnène, qui comprend les célèbres tours dites des Ané-

(1) Πύλη τοῦ Πέμπτου.

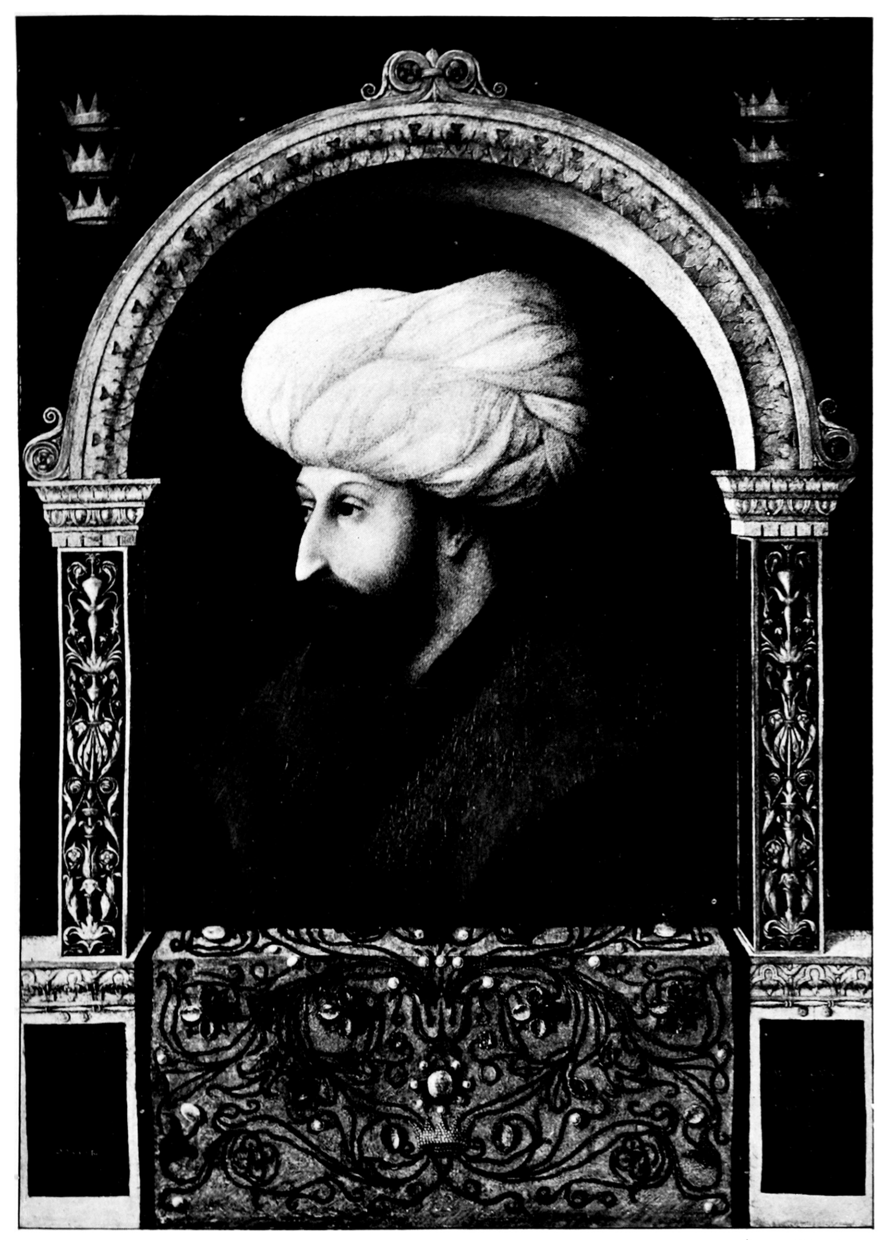
mas et d'Isaac l'Ange, a été construit, puis renforcé par divers empereurs d'époques bien diverses : Marcien, Anastase, Isaac l'Ange enfin. La dernière portion du mur terrestre, qui va de la tour des Anémas jusqu'à la Corne d'Or, a été édifiée par Héraklius plus particulièrement pour protéger l'église des Blachernes, mais on lit sur ses tours le nom du basileus Michel. Le petit bastion du Pentapyrgion, qui englobait la porte des Blachernes et l'église des Saints-Nicolas-et-Priscus, a été construit par le basileus Léon V l'Arménien.

La dernière porte auprès de la Corne d'Or, donnant accès sur l'extrémité de ce golfe, aujourd'hui Aïvan Seraï Kapoussi, était la Xyloporta ou Porte de Bois, plus anciennement désignée sous le nom de Paraportion du pont de Saint-Kallinique, qui, dès le temps de Justinien, unissait en ce point les deux rives de la Corne d'Or. La porte ainsi que ses tours et la muraille longeant ici la rive de Chrysokéras, construite par le basileus Théophile, ont été démolies il y a peu d'années.

Le dernier débris de quelque importance du merveilleux palais impérial des Blachernes de jadis est constitué par l'ensemble de ruines connues aujourd'hui sous le nom de Tekfour Seraï, littéralement « Palais impérial ». C'était là la portion des Blachernes plus spécialement désignée sous le nom de palais de Constantin Porphyrogénète (1). Le nom d'Hebdomon, que l'on a fort à tort donné pendant longtemps à cette ruine, est tout à fait inexact et doit être abandonné.

La double muraille théodosienne enferme derrière ses fortes masses cette plus haute portion du Palais impérial. Elle se termine ensuite par le mur aujourd'hui nommé Londja dans le quartier de Balat. Ainsi le Palais impérial des Blachernes se trouvait protégé en première ligne par le mur de Manuel Comnène et d'Héraclius, en seconde

(1) Par abréviation « Palais du Porphyrogénète ».



Phot. Alinari.

PORTRAIT DE MAHOMET II PAR GENTILE BELLINI

(Galerie Layard, à Venise.)

ligne par l'enceinte palatiale antérieure au basileus Manuel, en troisième ligne par le double rempart théodosien.

Cette portion de l'enceinte ne fut jamais, dans le cours des siècles, assaillie directement qu'une seule fois, lors du siège célèbre par les guerriers de la quatrième croisade. Cette attaque, du reste, échoua complètement. Les autres agressions de ce côté ne furent pas sérieuses. Tous les autres assiégeants de Constantinople sans exception, depuis les Avares au septième siècle, jusqu'à Mahomet II, ont constamment fait porter tout le poids de leur attaque contre la Muraille terrestre purement théodosienne, plus particulièrement contre la porte d'Andrinople ou de Charisios (1), qui était considérée de tout temps comme la clef même de la Ville gardée de Dieu. Longtemps et très malheureusement confondue avec la porte plus septentrionale d'Egri Kapoussi par beaucoup d'érudits, en dernier lieu par le docteur Paspati, la porte de Charisios a été ensuite non moins inexactement identifiée par M. Mordtmann père et le docteur Dethier avec la fameuse porte Pempton, au fond du val du Lycus (2). Enfin le docteur A. Mordtmann, fils du précédent, a prouvé depuis qu'elle n'était autre que la porte même d'Andrinople, aujourd'hui Edirné Kapoussi, la plus importante porte de toute cette région, située au plus haut point de la ville et qui a été considérée de tout temps comme la clef de cette immense enceinte (3). L'assaillant, une fois en possession de ce point culminant, se trouvait maître de la grande voie centrale, la Mesa, qui traverse la capitale d'une extrémité à l'autre et qui, longeant la crête des six collines septentrionales, se prolonge jusqu'à Sainte-Sophie en passant par les points les plus importants de Constantinople.

A ce tableau sommaire il faut ajouter ce détail, qu'à chaque angle de l'immense triangle formé par les remparts

(1) Ou « Charsios ».
(2) Voy. p. 79.
(3) Voy. A. Mordtmann, *op. cit.*, p. 44 à 47.

de la cité s'élevait un fort château : un premier, appelé le Kynègion, situé sur l'antique Acropole qui est aujourd'hui la pointe du Sérail, non loin de l'église de Saint-Démétrius, le second sur la rive de Marmara, l'actuel château turc des Sept-Tours, le troisième enfin au point initial du rempart terrestre, au Cyclobion ou Pentapyrgion.

Gardons-nous d'oublier, je l'ai dit déjà, que ce magnifique rempart, d'une si colossale étendue, était, hélas, à l'époque qui nous occupe, dans un état de délabrement pitoyable. Les deux ingénieurs chargés de le réparer s'étaient, on l'a vu, si malhonnêtement acquittés de leur tâche que les assiégés osaient à peine installer leur grosse artillerie sur ces murailles tellement ruinées. Le mur extérieur avait été, il est vrai, quelque peu réparé par le basileus Jean Paléologue entre les années 1433 et 1444. Mais la muraille intérieure, plus élevée, garnie de cent douze hautes tours carrées, n'avait pas été restaurée depuis des siècles. Les murs et les tours sur la Corne d'Or dataient de l'empereur Théophile, au neuvième siècle ! Une inscription encore existante sur une tour du rempart sur la rive de Marmara raconte qu'elle fut reconstruite en 1448 par ce même despote de Serbie Georges Brankovich, qui, cinq ans plus tard, ironie du sort, allait se voir contraint d'envoyer ses cavaliers contribuer à l'attaque de cette enceinte (1). L'écrivain Dolfin raconte que la tour Anemandra, près de la Xyloporta, venait d'être réparée aux frais du cardinal Isidore, probablement avec l'argent à lui remis par le pape.

J'ai dit déjà que la particularité la plus caractéristique de cette opération gigantesque du siège de Constantinople, la plus fameuse peut-être du monde, fut l'usage extraordinaire de l'artillerie par l'armée assiégeante et le résultat non moins extraordinaire qu'elle en obtint. Le Sultan

(1) Voy. p. 24, note 1.

Mahomet fut dans l'histoire le premier souverain qui eut à sa disposition un véritable parc d'artillerie. La grande capitale médiévale de l'Orient chrétien, résidence séculaire des derniers successeurs des empereurs de Rome, jusque-là réputée presque imprenable, fut, circonstance solennelle, la première cité qui succomba uniquement à l'effort redoutable de cette force militaire naissante, dont les manifestations formidables devaient, à partir de cette date mémorable, transformer du tout au tout la science de la guerre et bouleverser la face des événements de ce monde. La chute de Constantinople, en un mot, au mois de mai de l'an de grâce 1453, marque la date aussi soudaine que précise de l'entrée en ligne de cet élément tout-puissant et si nouveau de l'art de la guerre. La capitale immense des basileis et ses trente kilomètres de remparts magnifiques ne succombèrent point sous l'effort direct des innombrables soldats du Sultan Mahomet, dont le chiffre était bien plus que décuple de celui des défenseurs. Sa double et puissante muraille, tant de fois victorieuse des attaques de cent nations diverses d'Occident et d'Orient, fut demeurée, cette fois encore, pour la population grecque, une sauvegarde infranchissable, si elle n'eut été, en maint endroit, bombardée, éventrée, puis renversée par ces nouveaux engins de destruction, les gigantesques canons de bronze du Sultan Mahomet projetant au loin leurs non moins gigantesques boulets de pierre, dont les affreux ravages permirent enfin aux bataillons turcs de livrer avec succès l'assaut final.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'on s'était servi d'artillerie dans l'attaque d'une ville. Loin de là, mais cela n'avait jamais été que dans des proportions encore si restreintes, en calibre comme en quantité, que la valeur de cette arme avait été considérée jusque-là comme très secondaire. Soudain, dans les circonstances tragiques dont je parle, circonstances sur lesquelles se sont étendus longuement tous les écrivains et chroniqueurs contemporains,

surtout ceux qui furent les témoins oculaires du siège, l'importance de l'artillerie pour la prise d'une ville devint immense, unique, presque exclusive.

L'historien contemporain Critobule, Grec de naissance, mais sujet fidèle du Sultan Mahomet, nous a laissé un chapitre curieux sur cette terrible artillerie, que forgèrent presque exclusivement pour le jeune souverain des ingénieurs, hélas! d'origine chrétienne. « Après avoir, dit-il, disposé ses troupes tout le long du front de bandière, le Sultan convoqua auprès de lui les fabricants de canons et s'entretint avec eux de ces engins et aussi de l'état des murailles que ceux-ci étaient destinés à abattre. Il s'informa comment ces canons devaient être fabriqués pour pouvoir plus facilement démolir ces puissants et fameux remparts. Les ingénieurs lui répondirent que ce serait chose facile de les jeter bas si, en plus des canons qu'on avait déjà, on en fabriquait sur place d'autres bien plus grands encore, mais que, pour procéder à la fonte de pareils colosses, capables de lancer des boulets de pierre d'un volume aussi considérable, beaucoup d'argent serait nécessaire, que surtout il faudrait se procurer une quantité considérable de bronze. Le Sultan leur fit remettre incontinent tout ce qu'ils demandaient. Eux, de leur côté, se mettant de suite à l'œuvre, fabriquèrent ces engins monstrueux, d'aspect si redoutable, à l'existence desquels on ne peut croire tant qu'on ne les a pas de ses yeux vus! »

Critobule explique ensuite avec un soin minutieux comment ces ingénieurs spécialistes fabriquaient d'abord le moule gigantesque de la bombarde en terre argileuse la plus pure, la plus grasse, la plus légère possible, qu'on rendait malléable en la pétrissant durant plusieurs jours et en la mélangeant de lin, de chanvre et d'autres plantes fibreuses hachées pour empêcher qu'elle ne se rompît et pour lier ainsi solidement la masse. On modelait d'abord le cylindre qui représentait l'âme du canon, cylindre qui allait se rétrécissant de l'embouchure à l'extrémité opposée,

destinée à recevoir la charge de poudre détonnante. On modelait ensuite le moule extérieur qui devait servir comme de fourreau au premier. On ménageait entre ces deux appareils un espace destiné à recevoir le bronze fondu, qui y prendrait la forme du canon. Ce moule extérieur se préparait avec la même argile, mais il se trouvait en même temps entièrement ceint, enveloppé, affermi par des cercles de fer et de bois, aussi par de la terre et des pierres qu'on bâtissait autour de lui, toute cette puissante armature externe étant destinée à empêcher que le poids énorme du bronze accumulé ne vînt à rompre le moule d'argile et que la forme définitive du canon n'en fût abîmée.

Puis notre chroniqueur décrit l'opération de la fonte de cette masse colossale d'airain, qu'il évalue à quinze cents talents, environ quatre quintaux, dans deux vastes fours très solidement construits tout auprès du moule d'argile. On faisait marcher un feu d'enfer durant trois jours et trois nuits, jusqu'à ce que la masse du bronze, complètement enveloppée d'une couche de charbon de bois, devînt fluide. On la coulait ensuite dans le moule à l'aide de tuyaux faits de terre, jusqu'à ce qu'elle eût empli entièrement la cavité cylindrique intérieure en la dépassant même d'une trentaine de pouces. Alors le canon se trouvait fondu! Quand le bronze liquide était condensé et refroidi, on brisait et retirait les moules tant intérieur qu'extérieur. On raclait et polissait les surfaces. La *Chronique slavonne* dit, de son côté, que, pour renforcer ces énormes tubes de bronze fondus sur place, on les enveloppait encore de cercles de métal. Les boulets de l'un d'eux montaient jusqu'aux genoux; ceux d'un autre montaient jusqu'à la ceinture.

Puis Critobule passe à l'explication très minutieuse du maniement du diabolique engin de destruction. Comme celui-ci n'avait pas d'affût, on commençait par le caler au moyen de terre et de grosses pierres. On le chargeait ensuite avec une forte charge de poudre comprimée der-

rière un énorme bouchon de bois au-devant duquel on disposait le formidable boulet de pierre. « On mettait alors, dit notre auteur, le feu à la lumière de la pièce, amorçant ainsi la charge de poudre. Celle-ci s'allumait plus vite que la pensée. Avant tout éclatait un effroyable mugissement, suivi d'un effrayant tremblement du sol et d'un fracas inouï. En même temps, avec un éblouissant éclair, un tumulte affreux, auquel succédait incontinent un feu violent avec une épaisse fumée, l'explosion de la poudre projetait au loin le boulet de pierre, qui, fendant l'air avec la vitesse de la foudre, s'en allait frapper le rempart avec une violence vraiment démoniaque. Il l'ébranlait horriblement, trouant et renversant la maçonnerie, la brisant, l'éparpillant en mille fragments, semant la mort parmi tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage.

« Tantôt, poursuit encore Critobule, la masse de marbre ou de pierre, dont l'action était centuplée par la force acquise, renversait tout un énorme pan de rempart, tantôt la moitié ou plus d'une tour, ou encore le pan de mur reliant deux tours ou les créneaux qui les couronnaient. Il n'y avait pas de matériaux assez résistants, assez durs dans le mur le plus épais pour résister à un tel choc impunément, tant était incroyable la force de cet engin, dont la vue seule épouvantait les contemporains. Les anciens rois ou capitaines ne connaissaient rien de pareil. S'ils eussent possédé de telles machines, rien n'aurait pu leur résister alors qu'ils assiégeaient une cité, et ils n'eussent pas éprouvé tant d'embarras à en ébranler les murailles. » La *Chronique slavonne*, certainement rédigée par un témoin du siège, dit que, le quatorzième jour, un de ces énormes boulets vola par-dessus la muraille, n'enlevant que cinq créneaux, et s'abattit contre la paroi d'une église où il éclata en mille débris.

Critobule termine ainsi sa description naïve : « C'est une invention nouvelle des Germains ou des Celtes, faite il y a environ cent cinquante ans, ou un peu davantage, inven-

tion infiniment ingénieuse, surtout en ce qui concerne la poudre et sa composition. Du reste, la langue grecque ancienne n'offre aucun mot pour désigner cet engin, à moins qu'on ne veuille l'appeler une « hélépole » ou « preneuse de villes », ou encore un « aphètérion » ou « machine à lancer des blocs de pierre ». Dans la langue vulgaire d'aujourd'hui, chacun la nomme « skévé », ce qui signifie « engin » ou « machine ». J'en ai fini avec la description de cet appareil de guerre, description que j'ai faite en m'informant auprès des gens de métier. »

J'ai parlé déjà du plus fameux de ces canons de Mahomet, la bombarde célèbre du fondeur Orban, amenée d'Andrinople à grands renforts de bœufs. C'est ce monstre qui a frappé le plus vivement l'imagination populaire; c'est lui dont le souvenir à travers les siècles est demeuré le plus étroitement lié à l'histoire de ce fameux dernier siège de Constantinople; mais je répète que ce n'était qu'un parmi beaucoup d'autres! Plusieurs fois par jour, un coup partait d'un de ces canons, et l'énorme boulet volait à son œuvre de ruine. Les sauvages artilleurs du Sultan couraient jusqu'au bord du grand fossé pour voir l'effet que produisait sa chute. Quand les défenseurs ne s'étaient pas sauvés éperdus, ils chassaient à coups de flèches ces indiscrets.

Il est fort difficile, dans la confusion des récits contemporains, de déterminer avec quelque exactitude le nombre vrai des canons de siège de Mahomet et leurs emplacements en face du rempart, et cela pour cette raison surtout qu'emplacements et peut-être aussi nombre ont fréquemment varié durant ces cinquante-quatre journées. Phrantzès parle de quatorze groupes, plus exactement de quatorze batteries distribuées en face de toute la ligne du rempart, chacune constituée par quatre gros canons. C'est cette affirmation qu'ont acceptée la plupart des historiens. Le Vénitien Barbaro, témoin oculaire d'ordinaire précis, parle de neuf batteries, renforcées chacune par un canon de très grandes dimensions.

Montaldo affirme que les Turcs avaient en tout deux cents canons et bombardes. C'est certainement Critobule qui se rapproche le plus de la vérité. « Mahomet, dit-il, qui était d'avis de faire brèche à la fois sur plusieurs points différents, groupa l'effort de son artillerie contre trois segments principaux du rempart, qui, plus tard, correspondirent à autant de brèches. Le premier groupe de grosses bombardes battit la muraille entre Tekfour Seraï et la porte d'Andrinople; le second, le plus important, fut disposé en face de la porte de Saint-Romain dans la vallée du Lycus; le troisième, plus près de Marmara, en face de la troisième porte militaire, entre la porte de Pigi ou de Selymbria et la porte de Rhegion, aujourd'hui Mevlané Yeni Kapoussi. » Aujourd'hui encore, il est facile de constater, par l'état de ruine extrême du rempart en ces trois points, que ce furent bien là les centres d'action principaux de la terrible artillerie du Sultan. « Ce sont actuellement, dit encore M. Pears, les seuls points du rempart où il soit possible de franchir aisément du dehors le grand fossé, la contrescarpe et le mur extérieur. Lorsqu'on aborde le mur intérieur, on constate également que celui-là même se trouve à tel point démoli que l'entrée de l'ennemi dans la ville en mai 1453 par cette voie se conçoit fort aisément. »

« Parmi tous ces fameux canons des Turcs, trois, poursuit Critobule, étaient les plus célèbres par leurs dimensions et la puissance de leur action. » C'est pour cela que le Sultan ordonna de les placer en face de ce point du rempart qu'il considérait comme le plus faible de la défense : je veux parler du Mesoteichion, situé dans la vallée du Lycus, précisément en face de son propre quartier général, en cet endroit qui allait devenir le nœud de la lutte la plus acharnée, le point faible, hélas! le talon d'Achille par lequel Constantinople finirait par succomber. De ces trois immenses engins, le plus célèbre était celui d'Orban dont j'ai tant parlé déjà, et qui projetait, au dire de l'historien Chalkondylas, ses boulets de douze cents livres environ

sept fois par jour, une fois seulement la nuit. Léonard dit qu'il fut placé d'abord devant la porte Kaligaria, en face de cette portion de la muraille qui, alors comme aujourd'hui, n'avait devant elle ni fossé ni contrescarpe. On sait que ce monstre, alors qu'il avait causé déjà le plus grand mal au rempart, fut détruit ou par l'action des assiégés, ou par quelque accident qui causa en même temps la mort de l'ingénieur fondeur Orban et de plusieurs de ses aides. Mais il fut aussitôt fondu à nouveau sous la direction d'un autre Hongrois, envoyé, au dire de Dukas, par le célèbre héros Jean Hunyad. Il fut cette fois, je l'ai dit, placé dans la vallée du Lycus, où ses terribles boulets eurent bientôt fait de démolir la fameuse tour Baktatinea ou mieux Baccaturea.

Contrairement au dire de Critobule, Chalkondylas affirme que, de ces trois canons, un demeura placé en face des Blachernes, probablement à Kaligaria, le second seul en face de la porte Saint-Romain, au camp du Sultan, le troisième entre les deux premiers (1).

A côté de ces canons de si grandes dimensions qui représentaient l'armement le plus moderne pour l'époque, les ingénieurs du Sultan avaient encore disposé entre les différentes batteries quelques-unes de ces antiques et gigantesques catapultes, terreur des sièges d'autrefois, qui, par un système de cordages violemment tendus, puis détendus brusquement, projetaient contre le rempart et par toute la ville, avec une violence inimaginable, d'énormes quartiers de roc. L'histoire turque du Tatch-ul-Tevarrikh raconte que les pierres lancées par les catapultes et les arbalètes « envoyaient devant le juge éternel les ennemis qui défendaient les forts et les murailles de Stamboul », et l'usage de ces monstrueuses machines de jadis, aussi primitives que brutales, est mentionné par plusieurs historiens contempo-

(1) Voy. MILLINGEN, *op. cit.*, p. 85-92. Barbaro et Philelphe disent tous deux qu'un des principaux efforts de l'attaque fut en face la porte de Pigi. Barbaro dit qu'un des quatre groupes de canons turcs battait cette région. Voy. encore MIJATOVICH, *op. cit.*, p. 135.

rains du siège, par Tetaldi, entre autres, qui participa à la défense.

Ces énormes canons ou bombardes lançaient des pierres de dimensions prodigieuses provenant de la mer Noire. Le plus gros de tous, au dire de Chalkondylas, tirait sept fois chaque jour plus une fois dans la nuit parce qu'il fallait chaque fois deux heures au moins pour le charger. Après chaque coup, on recouvrait immédiatement le canon de couvertures de laine et on versait par l'embouchure des flots d'huile fournie par les Génois de Galata.

L'archevêque Léonard raconte qu'il mesura un de ces boulets qui avait été projeté par-dessus le rempart et trouva qu'il avait onze coudées de tour, autrement dit quatre-vingt-huit pouces. Les autres auteurs donnent des mesures à peu près analogues. Et ce n'est point là une exagération. On reconnaît encore facilement aujourd'hui quelques-unes de ces masses formidables qui, projetées à ce moment par-dessus la muraille, n'ont point été détruites depuis. Elles sont à peu près dans la position où elles sont tombées. M. Pears en a mesuré deux qui avaient exactement, comme le dit l'archevêque de Mytilène, quatre-vingt-huit pouces de circonférence. Outre ces grands canons dont aucun n'était monté sur roue, il y avait de très nombreuses coulevrines destinées à battre le rempart, surtout à inquiéter sans cesse la défense. Tetaldi et Montaldo donnent le chiffre infiniment exagéré de dix mille.

Les canons, voilà donc la grande supériorité des Turcs durant tout ce siège si fameux. Une ère nouvelle commençait. Les vieilles murailles médiévales qui avaient pendant tant de siècles défié toutes les attaques des nations barbares n'étaient plus une sûreté suffisante. Quel changement extraordinaire et combien redoutable!

En même temps, dit Pusculus, le Sultan s'occupa de tout préparer pour pouvoir combler les fossés, en avant des canons, et pour faciliter l'assaut lorsque le mur aurait été renversé. Il fit apporter en quantité en des lieux désignés

du bois de charpente, de la terre, des pierres, des broussailles, tous les matériaux enfin qu'on avait sous la main.

Sur l'extrême diversité de l'armement des troupes turques, Tetaldi, témoin oculaire, donne quelques détails intéressants : « Sur ces deux cent mille hommes, dit-il, aucuns y en avait armés à la guise de France, et aucuns en autre façon ; aucuns avaient chapeaux de fer ; les autres avaient arcs et cranequins ; les autres de fait étaient pour la plupart sans armes, sauf qu'ils avaient targette ou petit bouclier ou cimeterre qui est épée turque. »

Ayant ainsi disposé l'investissement et l'attaque de toute cette portion de l'immense enceinte de Constantinople qui la défendait du côté de terre, Mahomet confia l'action non moins importante contre les murailles maritimes à son amiralissime Baltoglou, renégat bulgare, marin expérimenté (1). A l'époque des débuts du siège, ce personnage se trouvait être, nous l'avons vu, gouverneur de Gallipoli dont le port avait été désigné par le Sultan pour lieu de rendez-vous à la flotte turque.

Mahomet nomma Baltoglou chef suprême de cette flotte immense avec le commandement de tous les rivages du Bosphore, de Marmara et des Dardanelles tant d'Europe que d'Asie. A la tête de ces innombrables bâtiments de tous ordres, cet amiral improvisé fut, par le maître, dit Critobule, chargé de bloquer et de surveiller toute la si longue ligne des murs de Constantinople du côté de la mer, depuis la belle tour de Marmara qui termine sur la Propontide la Muraille dite terrestre jusqu'au delà de la pointe actuelle du Sérail, jusqu'au Néorion qui était à Galata, tout près de l'extrémité de la Chaîne du port. Cette ligne, longue d'environ quarante-trois stades, c'est-à-dire près de huit mille mètres, comprenait en particulier l'entrée du golfe de la Corne d'Or, le port même de Constantinople, entrée obstruée par cette fameuse et énorme Chaîne dont j'ai parlé

(1) PEARS, *op. cit.*, p. 233, note 2.

déjà et gardée par tous les navires du basileus et de ses alliés italiens tant Génois que Vénitiens. Baltoglou avait pour principale mission de s'efforcer de rompre cette Chaîne puissante, pour pouvoir après cela forcer l'entrée de la Corne d'Or et détruire les navires chrétiens qui la défendaient. Dès les premiers jours du siège, l'amiral turc n'eut plus d'autre souci. « C'est en ce point, dit Critobule, que presque chaque jour il exécuta de furieuses attaques, livrant des combats incessants. »

CHAPITRE III

La faible garnison de Constantinople. — Sa distribution pour la défense de la ville. — Défense du port de la Corne d'Or. — Première journée du siège. — Arrivée de la flotte turque dans le Bosphore. — Le même jour, le 12 avril, commencement du grand bombardement. — Premier assaut des Turcs repoussé le 18 avril. — Première attaque infructueuse de la flotte contre la Chaîne.

A toute cette armée, à toute cette formidable artillerie, à toute cette flotte innombrable, le basileus Constantin Dragasès, qui, dans cette même journée du 5 avril, était venu, en face du Sultan, occuper à la porte Saint-Romain cette place d'honneur demeurée la sienne jusqu'à sa mort héroïque, avait à opposer huit mille combattants à peine sur tout le parcours de cette ligne de défense longue de plusieurs lieues! C'est là la circonstance véritablement extraordinaire qui a constamment frappé d'étonnement tous les historiens de ce siège illustre. Tous les témoignages contemporains se trouvent d'accord sur ce fait en apparence si étrangement incroyable d'une si faible garnison pour défendre durant tant de jours, contre un ennemi presque innombrable, cette cité d'une étendue infinie. Phrantzès, le serviteur aimé et le principal homme de confiance du basileus, donne le chiffre encore moindre et infiniment précis de quatre mille neuf cent soixante-treize hommes en état de combattre, y compris les religieux, les moines et les volontaires de toute espèce, plus à peine deux mille soldats étrangers. Mais il semble bien, nous le verrons, que ce dernier nombre tout au moins soit en réalité un peu au-dessous de la vérité.

« Voici comment je connus ces chiffres, écrit le protovestiaire Phrantzès (1). Sur le commandement de l'Empereur, il fut enjoint à chaque chef de quartier de donner le nombre exact de tous ceux de ses ressortissants en état de combattre, tant laïques que religieux, avec le compte des armes de toute espèce. Ce fut moi qui fus par le basileus chargé du soin d'additionner secrètement toutes ces listes. Je lui remis mon compte non sans une profonde tristesse, et ce chiffre si faible demeura jusqu'au bout notre secret à nous seuls. Un très petit nombre d'habitants tant de la noblesse que du peuple s'étaient enfuis par lâcheté avant le commencement du siège. Quand le basileus eut par moi connaissance de ces documents, il se contenta de pousser un profond soupir. Ce résultat désolant, presque incroyable, était si effrayant qu'il fut convenu entre nous par un accord tacite qu'on n'en soufflerait mot. »

Tous les autres historiens du siège donnent à peu près les mêmes chiffres. Le bon archevêque Léonard et Dolfin, probablement d'après Phrantzès, indiquent un millier d'hommes de plus : six mille Grecs et trois mille étrangers. Le chiffre des défenseurs grecs ne pouvait, du reste, être beaucoup plus considérable. En dehors de Constantinople, en effet, il n'en pouvait guère venir que du Péloponèse, seule province de l'empire qui, avec la capitale, ne fût pas encore tombée sous l'autorité du Sultan, et de là il en vint bien peu.

Le meilleur élément de beaucoup de cette minuscule armée était certainement le contingent étranger relativement nombreux formé de trois mille Italiens, tant Vénitiens que Génois, combattants excellents, plus quelques Crétois, Romains, Espagnols et mercenaires turcs. Je n'ai pas à refaire ici l'histoire de l'Orient latin au moyen âge pour expliquer pourquoi Gênes et Venise étaient au moins aussi intéressées que les Grecs à ce que Constantinople ne tom-

(1) *Op. cit.*, p. 240.

bât point aux mains des Turcs. Byzance et les détroits sous le joug du Sultan, c'en était fini du pouvoir et de la suprématie commerciale séculaires des deux grandes républiques dans le Levant. Mais les parfaits auxiliaires italiens de Constantin Dragasès ne combattaient point uniquement sous ses bannières pour un intérêt matériel. Même la puissante communauté des Génois de Galata, cette cité italienne enclavée dans la capitale byzantine, tenait essentiellement, pour des raisons bien faciles à comprendre, à se maintenir dans une stricte neutralité entre les parties belligérantes. En véritables soldats de fortune des guerres du moyen âge oriental, ces trois mille valeureux guerriers, sans compromettre pour cela vis-à-vis du Turc leurs gouvernements nationaux, combattaient surtout « pour l'honneur de Dieu et le bénéfice de la Chrétienté! » C'est là l'expression presque constante dont se sert l'excellent chroniqueur Barbaro lorsqu'il parle de ses compatriotes qui furent ses compagnons de siège. C'était dans ce but pieux, autant que pour la solde et dans l'espoir de fructueuses victoires, qu'ils étaient la plupart accourus à Constantinople ou qu'ils avaient consenti à y rester. Il ne faut pas s'étonner de leur petit nombre. C'était le fait de cette fameuse Union qui avait tant indisposé les uns contre les autres Latins et Grecs. Ce même Barbaro a du reste noté avec le plus grand soin dans son précieux journal du siège les noms de tous les Vénitiens morts au champ d'honneur en ces jours terribles « pour la défense de l'Empire grec et de la Chrétienté ». « Jamais leur mémoire ne périra! » s'écrie-t-il. Le Génois Longo, de l'illustre clan des Giustiniani, cet intrépide champion de la défense de Constantinople, qui, dès le début du siège, avait pris place avec sa troupe vaillante aux côtés du basileus à la porte Saint-Romain, fut, lui aussi, un héros des grandes épopées malgré sa fin quelque peu mystérieuse après sa conduite si brillante durant tout le siège jusqu'au dernier jour. Ajoutez à cette troupe de héros environ deux mille marins formant les équipages des na-

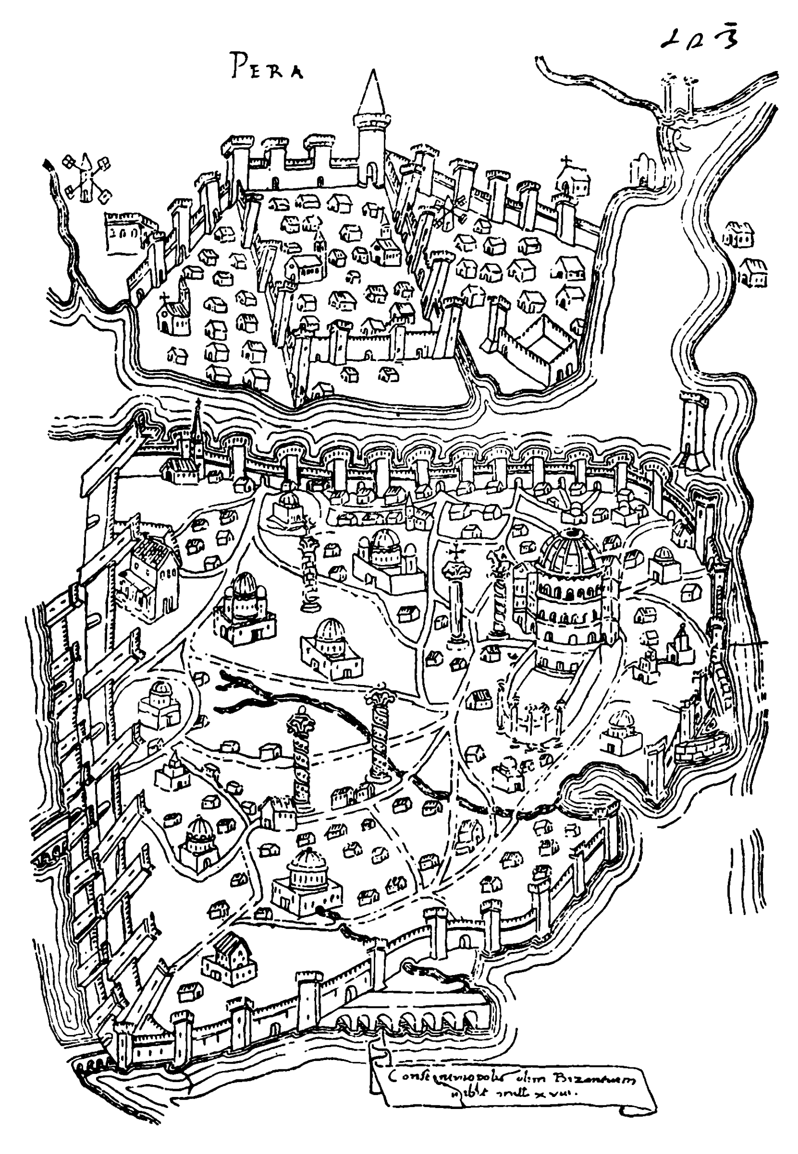
vires entassés dans la Corne d'Or, et vous aurez ainsi un aperçu à peu près complet des forces de la défense.

« Donc, dit M. Pears, d'un côté une magnifique armée appuyée sur soixante-dix gros canons, forte de cent cinquante mille hommes parmi lesquels au moins douze mille janissaires, les premiers soldats du monde à cette époque; de l'autre, pour défendre cette ville immense, cette interminable ligne de fortifications longue de tant de kilomètres, une force presque dix fois moindre, d'à peu près huit mille combattants : nobles et bourgeois, moines, miliciens étrangers, soldats, marchands et marins vénitiens ou génois. Alors que neuf mille chrétiens à peine avaient été trouvés dans toute l'Europe pour défendre Constantinople, l'armée assiégeante en comptait trente mille dans son sein. »

Je continue à suivre exactement ici l'excellent récit de M. Pears. Le conseiller, l'aide principal du basileus dans la répartition des forces de la défense, fut le Génois Giustiniani. Celui-ci commandait directement au corps certainement le plus important des forces chrétiennes, ces sept cents excellents soldats qu'il avait amenés avec lui d'Occident : trois cents marins et quatre cents soldats « cuirassés », c'est-à-dire « enchemisés de fer », portant des cottes de mailles. Au début, ces héros, dont chacun valait une compagnie, avaient été désignés pour défendre cette portion de la muraille qui s'étend de la porte d'Andrinople aux Blachernes. Mais, tôt après, on les avait envoyés dans la vallée du Lycus avec quelques-uns des Grecs les plus braves, parce que c'était là « le point de la plus grande importance, du plus grand honneur et du plus grand danger », suivant l'expression de Barbaro.

Nous avons encore ici presque tout à prendre dans le journal de ce Nicolas Barbaro (1) qui nous a laissé un si précieux récit du siège jour par jour. Ce personnage, on se le rappelle, était médecin, plutôt chirurgien sur un des

(1) Voy. aussi PHRANTZÈS, *op. cit.*, p. 253-256.



PLAN DE CONSTANTINOPLE EN L'AN 1422, PAR BUONDELMONTE,
CONSERVÉ A VENISE

(Docteur Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople.*
Desclée, de Brouwer et Cie, Lille.)

navires de Trévisan. Sa narration débute comme suit : « M'étant trouvé personnellement dans la malheureuse cité de Constantinople, j'ai résolu de coucher par écrit toutes les choses qui suivent sur la guerre que fit Mahomet Bey, fils du défunt Murad, le Turc, guerre par laquelle il s'empara de la susdite cité de Constantinople... On lira dans mon récit tous les combats jour par jour, sans discontinuer, du commencement jusqu'à la fin de la prise âpre et navrante de la cité. »

L'Empereur donc, suivant notre écrivain, partit de son palais ce sixième jour d'avril et alla établir son quartier général dans cette même vallée du Lycus, auprès de la porte Charisios, une des portes militaires située entre les deux portes civiles du Polyandrion et de Saint-Romain. « Cette porte, poursuit Barbaro, était la plus faible entre toutes les autres portes de terre; aussi y avait-il constamment auprès de l'Empereur sérénissime bonne partie de ses barons et de ses chevaliers pour lui faire compagnie et le conforter. » Il y avait aussi là le vaillant François de Tolède, le parent de l'Empereur, descendant, dit Phrantzès, d'Alexis Comnène, puis encore et surtout le brave Giustiniani et ses sept cents soldats, mais Barbaro, dans sa haine des Génois, passe simplement sous silence ces hardis compagnons. Donc, dans cette tragique vallée du Lycus, les meilleures troupes du Sultan et du basileus étaient opposées les unes aux autres. C'était le point le plus dangereux de la défense qui avait été ainsi choisi par le souverain grec pour y établir son quartier général. Il avait en tout sous ses ordres, en ce point, environ trois mille combattants d'élite. Jour et nuit il ne cessait de galoper de droite et de gauche, au plus pressé (1).

Dans le grand conseil de guerre tenu sous la présidence du basileus pour décider des arrangements définitifs de la défense, la première question fut de savoir à qui serait

(1) Phrantzès, *op. cit.*, p. 256.

confiée la garde de la porte Saint-Romain, le point le plus dangereux, le plus constamment et le plus violemment attaqué par les Turcs. A la demande exprimée par le basileus, chacun, Grecs et Latins, garda le silence. Alors soudain le vaillant Giustiniani, se levant, salua l'Empereur et prononça, aux applaudissements de tous, ces simples paroles : « Confiant en l'aide de Dieu, je me déclare prêt avec mes hommes à défendre cette position pour l'honneur du nom du Christ contre toutes les attaques de l'ennemi. »

Entre la porte d'Andrinople, alors appelée Polyandrion ou Myriandrion, et Tekfour Seraï, la défense du rempart fut confiée à un autre contingent italien sous le commandement des trois frères Paul, Antoine et Troilo Bocchiardo ou Bocciardi, qui avaient équipé ce corps à leurs frais. C'était la région appelée Myriandrion, région de défense difficile, le point le plus faible, le plus dangereux de la ville : « en plus grand péril », disent à la fois Phrantzès et Dolfin. C'était en même temps le point le plus élevé de la cité. Ces Italiens avaient été armés par leurs chefs de « spingards » et de balistes pour lancer de loin des pierres sur l'ennemi.

La défense de la porte Kaligaria, aujourd'hui Egri Kapoussi, et de la section du rempart qui va de ce point jusqu'à Tekfour Seraï, fut confiée à un intrépide vieux guerrier vénitien, Théodore de Karystos, archer merveilleux, et au fameux ingénieur allemand Jean Grant, qui avait pris du service auprès de l'Empereur et qui allait tant se distinguer en éventant les mines des assiégés.

J'ai dit à maintes reprises que Jean Giustiniani, le véritable héros du siège, et sa troupe d'intrépides Italiens se tenaient aux côtés du basileus au point le plus exposé de la défense, à la porte Saint-Romain (1). Jean Cantacuzène était avec eux.

Au palais des Blachernes commandait le vaillant Baile de

(1) Voy. PHRANTZÈS, *op. cit.*, p. 254.

la colonie vénitienne, Girolamo Minotto. « Ce fut encore le sixième jour de ce même mois d'avril, dit Barbaro, que Messire Jeruolemo (*sic*) Minotto, notre Baile, quitta son palais et alla prendre position dans celui de l'Empereur sérénissime, qui était près des Murailles de terre, pour empêcher que personne n'entrât dans le dit palais. Auprès de lui, dans le dit palais, il y avait grand nombre de nos nobles marchands qui s'étaient réunis à lui pour l'assister et le conforter en ce lieu. » Tout le siège durant, la bannière impériale de pourpre flotta sur la résidence du basileus à côté de l'étendard de Saint-Marc.

L'archevêque Léonard de Chio, Hiéronymus et d'autres capitaines génois défendaient la muraille à partir de ce point jusqu'à la Xyloporta sur la rive de la Corne d'Or.

Voilà pour la droite du basileus. A sa gauche, la muraille à la hauteur de la porte de Selymbria était gardée par Maurice Cattaneo, Nicolas Goudélis et Battista Gritti. Catarin Contarini, le personnage le plus en vue de la colonie vénitienne, et Andronic Cantacuzène défendaient la Porte Dorée et avaient en outre la charge de tout le rivage de Marmara, depuis la tour de Marbre jusqu'aux environs de la Corne d'Or. C'est du moins ce que dit l'archevêque Léonard.

A partir d'une tour sise près de l'actuelle pointe du Sérail jusqu'à la Porte Impériale, c'est-à-dire jusqu'à l'Acropole, gardant ainsi l'entrée du port de la Corne d'Or, commandait, avec cinquante hommes seulement (1), Gabriel Trévisan, capitaine des galères de Venise, ce noble vénitien que nous avons mentionné déjà comme servant *per honor di Dio et per honor di tuta la Christianitade*. « Ce n'est pas le dire de Pusculus, qui affirme que, dès le début du siège, Trévisan fut posté à Aïvan Séraï près de la Xyloporta. » « Ce héros, poursuit Léonard, fit son devoir non comme un

(1) Phrantzès, *op. cit.*, p. 254.

mercenaire, mais comme un vrai berger défendant son troupeau. »

A côté de celui-ci, du moins pour cette première époque du siège, les équipages des deux navires crétois gardaient la Porte Horaia. Le cardinal Isidore, toujours sur la brèche, était à la pointe actuelle du Sérail avec un corps de deux cents hommes défendant la portion de la muraille qui commençait à la grande tour de Saint-Démétrius. Jacques Contarini était stationné à Psammatia et gardait la portion occidentale de la muraille de Marmara. Les caloyers ou moines grecs volontaires occupaient un mille de muraille dans cette même portion de l'enceinte. Ils avaient pour voisin le prince turc Orkhan, « qui s'était révolté contre son seigneur » et qui était à la solde du basileus. Il commandait là un petit corps de mercenaires de sa nation. On sait que le Sultan avait jadis fourni des subsides au basileus pour l'entretien de ce personnage fort gênant pour lui. Le grand-duc Notaras, la principale autorité de l'empire après le basileus, stationnait avec un faible contingent de réserve auprès de l'église des Saints-Apôtres, aujourd'hui la grande mosquée Mahmoudieh, prêt à porter sans cesse secours là où ce serait nécessaire (1). Enfin le Vénitien Diedo, qui avait été nommé généralissime de la flotte, était posté vers l'extrémité de l'estacade. « C'est surtout au Kynègion qu'il y avait bonne garde », nous dit Barbaro (2).

Le récit de l'archevêque Léonard (3) pour cette distribution des forces de la défense (4) se rapproche tout à fait de celui de Phrantzès et des autres chroniqueurs du siège,

(1) Barbaro dit qu'il commandait à un corps de cent cavaliers sur la marine du côté du port. Phrantzès, au contraire (p. 253), dit que le corps de réserve était aux Saints-Apôtres sous les ordres de Démétrius Cantacuzène et de son gendre Nicéphore Paléologue, avec sept cents combattants, et que le grand-duc Notaras commandait la section de l'enceinte qui va du Petrion à l'église Sainte-Théodosie. La vérité est qu'il y eut certainement, au fur et à mesure des événements du siège, de nombreuses mutations dans les divers hauts commandements.

(2) *Op. cit.*, p. 55.

(3) Paragr. 22 à 26.

(4) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 250, note 5.

sauf que notre auteur met naturellement plutôt en relief le rôle des guerriers latins. La distribution des différents corps sous les divers chefs telle qu'elle est établie par Zorzi Dolfin et Pusculus (1) diffère, par contre, beaucoup des indications qui nous sont fournies par Phrantzès et par le Vénitien Barbaro (2).

Feu le docteur A. Mordtmann, dans son plus récent travail sur *Les derniers jours de Constantinople*, donne la distribution suivante : « A la Porte Dorée, Andronic Cantacuzène et Catarin Contarini (3); à la porte de Selymbrie ou Porta Pegæ, Nicolas Goudélis, Battista Gritti, Maurice Cattaneo; à la porte Saint-Romain, le basileus, Jean Cantacuzène, Jean Giustiniani; à la porte Charisios, Leontari Bryennios, Georges Cornaro et les trois intrépides frères Bocchiardi, Paul, Antoine et Troilo (4); au palais impérial des Blachernes, le Baile Minotto; à la porte Kaligaria, Manuel Goudélis, Théodore de Karystos, Théophile Paléologue; à la Xyloporta et aux tours d'Anémas, Manuel Paléologue, mathématicien et littérateur érudit, l'honneur de son temps (5), comme son cousin Théophile, partisan déclaré de l'Union; Léonardo Langasco et Jean l'Allemand sur la Corne d'Or; à la pointe du Kynègion ou Porta Basilica, Gabriel Trévisan et ses marins; à la Porta Phari, le Fanar d'aujourd'hui, Alexis Dishypatos et Aloisio Diedo; à la porte Sainte-Théodosie ou Aya Kapoussi, Jean Vlachos; à la porte « al Pozzo » ou « Ispigas », aujourd'hui Djubali-Kapoussi, Théodore Paléologue et le Métochite; à la porte « alla Piazza » ou Platee, aujourd'hui Unkapan Kapoussi, Philanthropénos. Le rivage à partir de cette

(1) Voy. liv. IV, vers 148-196.

(2) Ces différences sont fort bien mises en lumière par le docteur A. Mordtmann, *Esquisse topogr.*, p. 25. — Voy. aussi Krause, *op. cit.*, p. 160.

(3) Phrantzès, au contraire, dit qu'un Génois, Manuel, défendait la Porte Dorée avec deux cents archers et frondeurs.

(4) Plus spécialement chargés de la défense du Myriandrion, au dire de Phrantzès, qui dit que les hauts faits de ces trois héros leur ont mérité une gloire immortelle.

(5) Suivant Phrantzès, il défendait la porte de Selymbria.

porte jusqu'à la pointe du Sérail, juste en face de Galata qui, à cause de cela, était peu menacé par l'ennemi, n'était que faiblement gardé. Le cardinal Isidore et ses deux cents soldats, envoyés par le pape, occupaient la pointe du Sérail ou de Saint-Démétrius; Don Pedro Giuliano, consul de la nation des Catalans, était au Palais du Boukoléon et défendait la rive de Marmara jusqu'à Kondoskalium, aujourd'hui Koum-Kapoussi, contre les attaques possibles de la flotte turque. Jacques Contarini, chef excellent, tenait le rivage au quartier de Psammatia. Le grand-duc Notaras, avec un petit corps de réserve, était posté au sommet de la cinquième colline, prêt à accourir au moindre signal qui le réclamerait (1). »

Les témoignages unanimes des récits contemporains s'accordent pour dire que les assiégés semblent n'avoir disposé que d'une bien médiocre et bien peu nombreuse artillerie. Même, ils ne pouvaient guère en user, tant les détonations de leurs petits canons ébranlaient le rempart dont l'état était lamentable. Ils manquaient aussi de poudre, tout au moins de salpêtre, ce qui était tout comme.

Les chrétiens étaient du reste lamentablement mal pourvus d'armes de toute espèce. Cependant le basileus et Jean Giustiniani avaient fait réquisitionner tout ce qu'on avait pu trouver en fait d'armes de trait de toutes catégories : arbalètes, arcs, flèches ou javelots, aussi armes à feu portatives, mousquets de remparts, coulevrines volantes, etc.; mais ces dernières surtout étaient en petit nombre, de peu de valeur défensive (2).

M. Pears insiste avec raison sur l'extraordinaire variété des armes médiévales anciennes ou relativement modernes communes aux deux armées. Il y avait là tout l'infini appareil ancien, tout le nouvel appareil aussi, appareil naissant qui allait révolutionner et transformer l'art de la guerre. Dans les récits des chroniqueurs, il est question de « do-

(1) Voy. encore Mijatovich, *op. cit.*, p. 143 à 147.
(2) Voy. cependant Bernardaki, *op. cit.*, p. 1721, col. a.

labres » et aussi de la manœuvre de la *tortue* exécutée par les soldats turcs lorsqu'au moment de l'assaut, pour se protéger contre les projectiles ennemis, ils unissaient leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, formant ainsi un toit protecteur. Les deux partis, les Turcs surtout, faisaient un grand usage de flèches. La foule de celles-ci, disent avec une incroyable exagération les chroniqueurs, allait jusqu'à obscurcir par instants la lumière du soleil. De même pour les arquebuses de rempart, les coulevrines, les arbalètes. Les archers, au dire du chroniqueur presque contemporain Bertrandon de la Broquière, constituaient une des meilleures troupes de l'armée turque. Quelques combattants, des deux côtés, étaient armés de lances. Tetaldi, nous l'avons vu, dit que moins d'un quart de l'armée turque portait « hauberts et jacques », c'est-à-dire des tuniques de cuir rembourrées de coton. Le même auteur dit encore que les uns parmi les combattants musulmans étaient armés à la franque, d'autres à la hongroise, d'autres encore suivant d'autres modes. Quelques-uns portaient le casque. On remarquait surtout l'armement des janissaires, qui combattaient indifféremment à cheval et à pied, et celui des troupes anatoliennes, munies d'arcs, de petits boucliers en bois, de longues lances, de cimeterres, de masses d'armes, etc. La véritable, l'immense supériorité des Turcs, je l'ai dit et répété, consistait dans leur grosse artillerie. Critobule dit : « C'est le canon qui fit tout! »

Dès les premiers jours du siège, peut-être même immédiatement avant qu'il ne fut commencé, quelques opérations préliminaires avaient débarrassé l'armée assiégeante de tout danger d'agression sur ses derrières. Mahomet fit attaquer par ses coureurs toutes les localités de la banlieue urbaine qui n'avaient point encore été saccagées par eux, et détruire les dernières fortifications élevées par les Grecs sur le Bosphore ou aux environs. Critobule raconte

ainsi la prise de ce qu'il appelle « le château fort de Thérapia » : « Le Sultan, dit-il, attaqua cette forteresse très bien fortifiée avec une partie de l'armée et tous les janissaires de sa garde. On l'abattit à coups de canon et on tua à coups de boulets de pierre beaucoup de ses défenseurs. On fit subir le supplice du pal aux survivants, au nombre de quarante, qui s'étaient rendus à discrétion. Puis on se dirigea sur le château de Stoudion, qu'on renversa également à coups de canon après un jour de siège. Le Sultan fit empaler trente-six hommes de la garnison qui s'était rendue. Il ordonna même qu'on les emmenât en vue de Constantinople pour que leur supplice affreux épouvantât les habitants de la capitale groupés sur le rempart. »

En même temps, toujours au dire de Critobule, Baltoglou, sur l'ordre de son maître, laissant la plus grande partie de sa flotte pour surveiller la Chaîne à l'entrée de la Corne d'Or, alla avec le reste de ses navires attaquer les îles de Prinkipo, les îles des Princes de maintenant. Dans l'île principale s'élevait un très fort château gardé par les habitants et par trente soldats en cottes de mailles. C'était cet édifice qui défendait le monastère fameux où tant de princes et de princesses de la famille impériale avaient été durant des siècles envoyés en exil. Cet ouvrage fut ruiné en partie, mais Baltoglou ne parvint cependant pas à s'en emparer. Il fit alors assembler tout à l'entour par ses équipages d'immenses amas de combustibles, auxquels on mit le feu après les avoir enduits de soufre et de poix. Les flammes s'élevèrent à une telle hauteur qu'elles dépassèrent les créneaux. Beaucoup parmi les défenseurs périrent. Quelques-uns s'échappèrent à travers le feu et se rendirent à merci. Baltoglou fit tuer les soldats et vendit les habitants. Quelle guerre atroce! C'était bien la véritable guerre turque affreuse et sans merci. M. Pears estime que cette tour est probablement une des deux qui subsistent encore dans l'île de Prinkipo.

« Constantinople, poursuit le même écrivain, était maintenant séparée du reste du monde. Sa vaillante petite garnison avait à lutter contre l'immense armée turque qui l'enserrait de toutes parts, forte d'au moins cent cinquante mille combattants réguliers, sans compter un nombre égal d'aventuriers attirés par l'appât de ce colossal butin du plus grand entrepôt de richesses du monde oriental. La flotte turque, puissante et nombreuse, massée devant l'embouchure de la Corne d'Or, empêchait avec l'aide de l'armée toute tentative d'entrée ou de sortie. Mais les braves qui s'étaient enfermés dans cette ville infortunée avaient fait vœu de la défendre ou de mourir pour elle, et dès les premiers jours du siège ils tinrent parole et firent de leur mieux. »

Nous commençons ici, grâce surtout aux précieuses chroniques du Vénitien Barbaro et du Grec Critobule, le journal même du siège.

Durant les sixième et septième jours d'avril, suivant le récit de Barbaro, les lignes turques se rapprochèrent successivement à un mille, puis à trois quarts de mille seulement du rempart, tout du long de l'immense ligne de circonvallation. « Il était, poursuit notre narrateur, nécessaire de prendre des mesures afin qu'un tel païen, ennemi du peuple chrétien, ne pût réussir dans ses intentions contre nous. Il y eut donc un ordre de l'Empereur sérénissime que chaque chef ou commandant de poste, chaque commandant d'une tour, et de même tous ceux auxquels avait été confié un poste quelconque, avec leurs gens, fissent bonne garde contre l'ennemi. » Ce même 6 avril, nous l'avons vu déjà, toujours d'après ce même récit, l'Empereur, quittant les Blachernes, accompagné d'une foule de ses « barons et chevaliers », alla fixer son quartier général au pied même du rempart, tout près de la porte Charisios, le point le plus faible de la défense. A chaque heure, alors déjà, on s'attendait à l'assaut. En même temps, nous l'avons vu aussi, messire Girolamo Minotto, Baile de la colo-

nie vénitienne, quittant aussi son palais de Péra, accompagné d'une foule de ses plus importants ressortissants, alla s'installer au palais des Blachernes que venait de quitter l'Empereur. C'était à lui et à sa vaillante troupe que revenait l'honneur de défendre cette position si importante à cause du voisinage immédiat du rempart en ce point.

« Ce même 6 avril encore (1), poursuit Barbaro, sur l'ordre de l'Empereur sérénissime, nous, Vénitiens, mîmes en ordre de bataille les trois galères de la Tana et les deux galères légères qui, ayant levé l'ancre de leur ancrage, allèrent toutes cinq de conserve aborder à un endroit nommé le Kynègion, et tout l'équipage de ces cinq galères, formant mille hommes, descendit à terre bien armé et aligné comme c'était nécessaire, et chacun des patrons des galères menait sa compagnie banderoles en tête, les capitaines des galères précédant les patrons, et ainsi les dits capitaines avec tous leurs gens se rendirent par devant l'Empereur sérénissime, lui demandant ce qu'il lui plairait commander à cette belle troupe des galères. Alors l'Empereur leur commanda de parader tout le long des murailles de terre afin que le Turc perfide, notre ennemi, pût les voir en si bel ordre et afin qu'on lui donnât ainsi à entendre qu'il y avait assez de troupes dans la ville (2). Quand ils eurent ainsi accompli cette course longue de six milles le long des murs de la cité du côté de terre, toute cette troupe retourna aux galères et déposa ses armes, et les galères retournèrent à leur ancrage en face de Péra. Cette troupe parut un beau renfort pour ceux de la cité et à l'ennemi une chose fort étrange! »

Cette martiale promenade militaire de cette petite troupe de vaillants en face de l'immense armée turque qui, couvrant l'horizon à perte de vue, la contemplait curieusement, a comme une saveur d'héroïsme qui ouvre glorieu-

(1) Et non le 7.
(2) Probablement aussi, dit M. Pears, pour que l'ennemi sût qu'il aurait à combattre, non seulement des Grecs, mais aussi des Vénitiens.

sement l'histoire de ce siège magnifique entre tous ceux de l'histoire! Les équipages vénitiens durent très probablement, dit M. Pears, suivre ici la bande de terrain comprise entre le grand fossé et le mur extérieur.

« Le neuvième jour de ce même mois d'avril, poursuit Barbaro, comme l'on voyait que le Turc perfide voulait soutenir par sa flotte les efforts de ses troupes de terre, il parut convenable de prendre à ce sujet de bonnes dispositions du côté du port. Voilà pourquoi nous disposâmes tout contre et le long de la Chaîne qui, fermant le port, allait d'une de ses extrémités à l'autre, joignant Constantinople à Péra, les neuf plus grands vaisseaux qui se trouvaient dans le dit port. Et tous ces neuf vaisseaux étaient bien armés en guerre et tout à fait en état comme s'ils allaient livrer bataille, l'un aussi bien que l'autre. »

Ces neuf grands navires formèrent ainsi immédiatement derrière la Chaîne une ligne de défense ininterrompue entre Constantinople et son faubourg génois. Un de ces neuf vaisseaux (1), dont le patron génois se nommait sire Zorzi Doria, avait deux mille cinq cents tonneaux. Les autres variaient entre douze cents et six cents tonneaux. Il y avait quatre autres grands navires génois, un anconitain, un de l'Empereur, deux candiotes.

« Dans le port, à l'intérieur de la Chaîne, continue Barbaro, entre ces neuf grands navires, il y avait encore dix-sept vaisseaux en réserve avec les mâts à la hune, dont trois galères de la Tana, deux galères légères de Venise et cinq galères de l'Empereur, mais celles-ci étaient désarmées. Il y avait encore plusieurs navires désarmés et qu'on avait coulés à fond par crainte du feu et des projectiles des grosses bombardes. Voyant que nous possédions une si grande flotte, nous nous croyions complètement à l'abri des attaques de celle du Turc perfide, surtout puisque nous avions la Chaîne qui fermait le port. » La

(1) Il y en avait dix en réalité, puisque, dans l'énumération qui succède à ce paragraphe, Barbaro donne ce nombre.

tour de Saint-Eugène sur la rive constantinopolitaine de la Corne d'Or et celle de la Croix du côté de Péra, qui flanquaient le port et se trouvaient réunies par la Chaîne, contribuaient puissamment à cette défense.

Les historiens du siège ne notent rien de particulier pour la journée du 10 avril. Certainement les innombrables préparatifs de l'attaque comme de la défense furent poussés avec la plus extrême activité.

Le 11 avril, l'armée turque acheva d'installer ses grosses bombardes en face du rempart. « Le jour onzième d'avril, dit Barbaro, le seigneur turc fit disposer les bombardes en face des murailles de terre, aux points les plus faibles, pour en venir plus tôt à son intention. Les dites bombardes furent érigées à quatre places ; d'abord il érigea trois bombardes vis-à-vis du palais de l'Empereur sérénissime (1), et il en plaça trois autres à la porte de la Fontaine, ou porte du Sigma ou de Selymbria, et deux en face de la porte de Charisios (2) et quatre autres en face de la porte de Saint-Romain, qui est la plus faible des portes du rempart terrestre. » Barbaro décrit ensuite ces monstres de l'artillerie et leurs effets terribles. Il parle constamment du Sultan en l'appelant « ce chien de Turc ». Cette journée du 11 avril marque véritablement le commencement du grand bombardement. Comme les trois bombardes placées en face des Blachernes et de Kaligaria ne parvenaient pas à ébranler efficacement les puissantes murailles de Manuel Comnène, on les retira bientôt pour les installer en face de la porte Saint-Romain.

La journée du 12 fut marquée par deux faits importants : l'arrivée, au matin (3), de l'immense flotte turque au mouillage de Diplokionion et le commencement effectif du bombardement. De l'arrivée de la flotte j'ai déjà parlé. Le pas-

(1) Les Blachernes et Kaligaria.
(2) « Cresû » dans le texte de Barbaro.
(3) A huit heures et demie, dit Dethier.

sage devant Constantinople même, à la distance de quelques encâblures, de cette immense quantité de navires marchant à force de rames avec leurs innombrables marins poussant des hurlements de joie sauvages aux sons d'une infernale musique de guerre : tambours et tambourins, terrifia les habitants de la grande ville. Toutefois, par prudence, les navires turcs défilèrent le long de la côte d'Asie, encore dans les eaux turques. A sept heures du jour, c'est-à-dire vers une heure de l'après-midi, ils eurent achevé leur mouillage en ce lieu nommé les Deux-Colonnes ou Diplokionion, « à deux milles de Constantinople, dit Barbaro, dans la direction de la mer Noire (1) ». Toute la nuit suivante, on veilla sous les armes sur les navires chrétiens dans le port, tant ceux massés derrière la Chaîne que ceux mouillés plus en arrière.

On s'attendait d'heure en heure à une attaque, mais ce jour-là la flotte turque ne bougea plus.

« Il fut résolu, dit Barbaro, pour avoir un peu de tranquillité, d'établir sur la muraille de Péra deux veilleurs (2), qui ne devaient pas quitter de vue la flotte mouillée au Diplokionion et nous aviser si elle se mettait en mouvement pour venir attaquer la nôtre. » A la moindre alerte, provenant même d'un seul navire, ils devaient en référer au capitaine des galères de la Tana, auquel avait été confié le commandement suprême du port. Celui-ci devait sur-le-champ faire sonner la trompette de bataille, et sur-le-champ aussi tout le monde sur les navires chrétiens devait courir aux armes. « Voilà pourquoi, poursuit Barbaro, nous étions chaque jour dans une grande épouvante, de sorte que jour et nuit nous étions debout en armes bien que cette flotte ne remuât jamais. Mais, tout en n'approchant presque jamais, elle nous tint en éveil du 12 avril au 29 mai, huit semaines jour et nuit. »

(1) Dethier (*op. cit.*, p. 68) dit que c'était la localité appelée aujourd'hui Kabatash.

(2) M. A.-D. Mordtmann dit que les veilleurs furent installés sur la tour de Galata.

Le douzième jour d'avril, je l'ai dit, fut aussi le commencement du grand bombardement. Depuis cette date lugubre jusqu'à la fin du siège le 29 mai, durant près de sept semaines, les monstrueuses bombardes, à toute heure du jour, avec une inlassable monotonie, avec un vacarme affreux, ne cessèrent un moment de battre de leurs énormes boulets de marbre l'immense étendue du rempart byzantin. On conçoit la terreur affreuse, l'épouvante superstitieuse de la population à l'ouïe de ces détonations prodigieuses, que jamais personne n'avait entendues auparavant. L'effet parut de suite désastreux. Ces murailles séculaires, qui avaient résisté à l'assaut de tant de nations puissantes durant tant de siècles, reçurent immédiatement les plus graves, les plus horribles blessures de ces projectiles géants, dont la masse venait avec un fracas effrayant, au milieu d'un épais nuage de fumée et de poussière, se briser contre elles et les démolir en s'éparpillant en mille fragments.

Ce fut, parmi les assiégés, une angoisse inexprimable, quand, presque immédiatement après ces premières décharges tirées à si courte distance, ils constatèrent avec effroi l'insuffisance de ce vieux rempart dont ils étaient si justement fiers, qui, depuis mille ans était le palladium invincible de leur cité bien-aimée. Il fallut sur l'heure et chaque jour à nouveau recourir à des mesures suprêmes pour réparer hâtivement, par de constantes réfections, ces constants bouleversements. Ce fut là, dès l'extrême début du siège, une des plus dures, des plus accablantes fatigues pour les défenseurs épuisés par tant de veilles et tant d'efforts. A toute heure de jour comme de nuit, ces quelques milliers de combattants, aidés de toute la population civile valide : femmes, enfants, vieillards, devaient réparer les brèches béantes causées par les bombardes turques, ces redoutables « preneuses de villes ». Jamais encore pareilles terreurs n'avaient épouvanté les veilles d'une population médiévale assiégée. « Enormes et incommodes à manier, dit

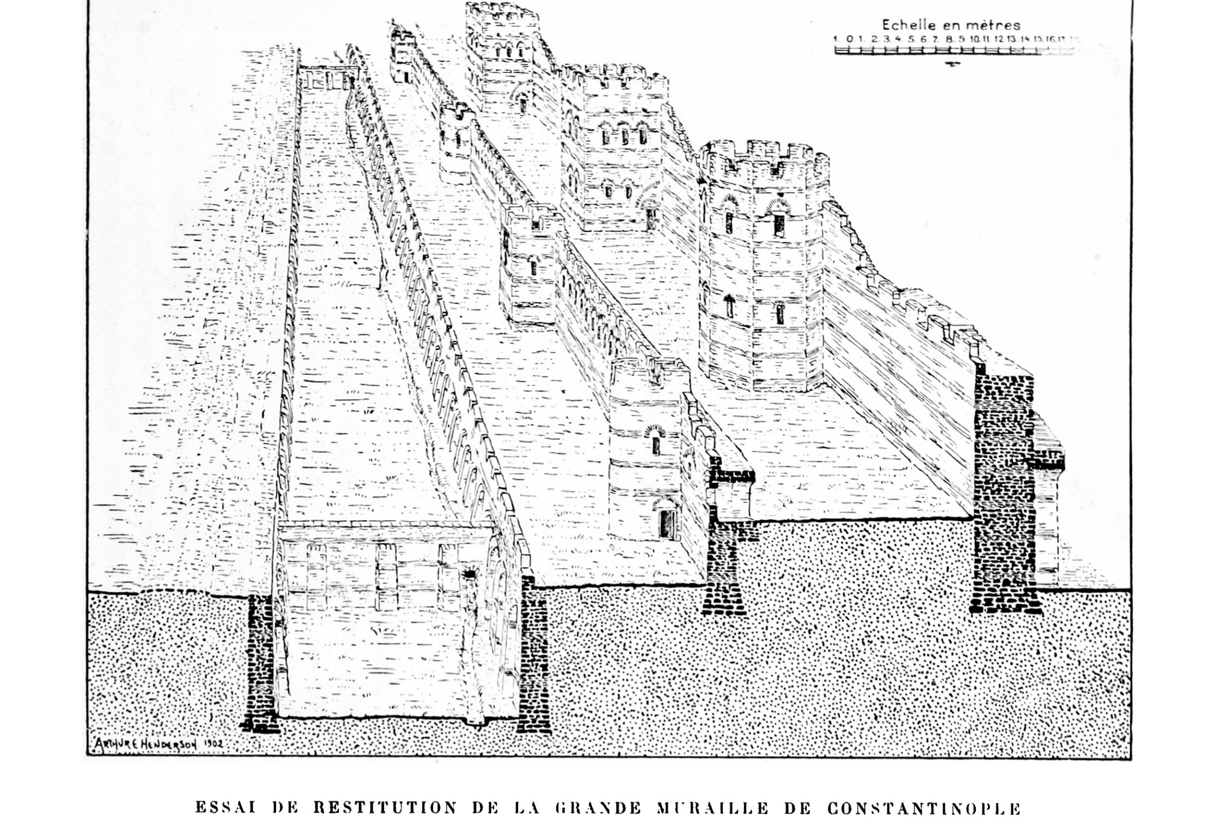
M. Pears, privés de tout affût, simplement à demi enfouis parmi les quartiers de roc et les bois de construction qui servaient à les caler, posés sur le bord même du fossé, réclamant tant de soins et de ménagements qu'à peine pouvaient-ils tirer sept coups dans tout un jour, ces effroyables agents de destruction n'en témoignèrent pas moins presque aussitôt de leur mortelle puissance. Une semaine n'était pas écoulée, et déjà la preuve était faite que leur action lente et sûre viendrait certainement à bout de ces murailles fameuses qui protégeaient la grande cité depuis les années lointaines de Théodose II, au cinquième siècle. En vain les défenseurs suspendaient, au-devant des parois de pierre menacées, des balles de laine et s'ingéniaient à découvrir d'autres préservatifs. C'est à peine s'ils parvenaient chaque jour à réparer, à renforcer le plus promptement possible les portions les plus endommagées de la muraille.

« Les Grecs et Giustiniani, dit Critobule, voyant que les murs, tant intérieurs qu'extérieurs, étaient avec tant de véhémence ébranlés et abattus par les canons, se mirent à dresser d'abord d'énormes solives au-dessus des débris de la muraille. Puis, en y attachant, à l'aide de grosses cordes, des sacs remplis de laine et autres semblables matériaux de défense, ils réussirent à paralyser, tout au moins à émousser quelque peu l'action des projectiles ennemis.

« Toutefois, ce ne fut guère un remède efficace, car les boulets de pierre brisaient et éparpillaient de tous côtés ces défenses improvisées. Comme donc une grande portion du bas mur extérieur se trouvait déjà ruinée, que deux grandes tours aussi et une plus petite avaient été abattues et que l'œuvre de mort ne cessait d'augmenter, ils apportèrent des poutres et des troncs d'arbres, au moyen desquels, toute la nuit durant, ils se mirent à palissader, le plus solidement possible les brèches du mur extérieur, en attachant fermement tous ces bois les uns aux autres, en les entremêlant surtout avec toutes sortes de pierres, de quartiers de roc, de morceaux de bois, aussi de sarments de vigne, de

branchages, de fascines faites de roseaux et de plantes coupées, toutes sortes enfin d'autres matières, malheureusement la plupart inflammables, mêlées et agglomérées toutes ensemble à l'aide de terre grasse et d'argile. Au-devant de ces barricades improvisées, de ces murailles de fortune, on attacha des balles de laine et surtout de triples et quadruples revêtements de peaux de bêtes, peaux de buffles et de bœufs, qu'on arrosait sans cesse de peur que les flèches ennemies portant des flammèches allumées, n'y missent le feu. Ainsi, les assiégés se trouvaient quelque peu à l'abri derrière ces palissades surélevées. En même temps, les boulets de pierre, projetés avec tant de force, s'enfonçaient dans cette terre molle, qui cédait sous l'effort, et leur action destructrice en était fort diminuée. Enfin, sur le haut de ces barricades et sur ces faisceaux de branchages enchevêtrés, les défenseurs disposèrent encore une ligne de grands fûts en bois remplis de terre, sortes de gigantesques créneaux d'occasion, qui furent pour eux un abri singulièrement protecteur contre la pluie incessante de flèches dont les accablaient les archers turcs. J'ai dit déjà que ce travail de réparation fut presque incessant, infiniment épuisant pour ces combattants exténués. »

« Du 12 au 18 avril, écrit Barbaro, il ne se fit grand mouvement ni sur mer, ni même sur terre, sauf le bombardement accoutumé, qui se poursuivait monotone de jour comme de nuit, et, le long du rempart terrestre, quelques escarmouches, ainsi que les Turcs sont accoutumés à en faire dans les sièges. C'est ainsi qu'ils vinrent escarmoucher jusqu'au pied du rempart, surtout les janissaires, qui sont des soldats du seigneur Turc qui n'ont peur d'aucune mort. Ils couraient au combat comme des brutes, et si quelques-uns d'entre eux venaient à être tués, sur-le-champ d'autres accouraient, qui chargeaient leurs camarades morts sur leurs épaules, comme on ferait d'un porc, et cela sans même avoir l'air de se soucier qu'ils étaient



ESSAI DE RESTITUTION DE LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE
DU CÔTÉ DE TERRE ENTRE LA PORTE DORÉE ET LA SECONDE PORTE MILITAIRE

(E. Pears, *The Destruction of the Greek Empire*, etc., Longmans, Green et C[ie], Londres.)

sous le rempart d'où les nôtres leur tiraient dessus à coups d'escopettes et d'arbalètes, tuant ceux qui portaient les cadavres des leurs. Tous deux roulaient alors l'un sur l'autre, mais aussitôt accouraient d'autres Turcs, qui emportaient encore ceux-là, n'ayant tous aucune peur quelconque de la mort. Tous préféreraient voir périr dix des leurs que de laisser honteusement un seul cadavre turc gisant sous le rempart. »

Les assiégés ne pouvaient prendre un instant de repos qui leur eût été si nécessaire. C'était là, dit fort bien M. Pears, le côté le plus douloureux, le plus pénible du siège. On travaillait tout le jour, toute la nuit pour réparer les dégâts de chaque jour.

Très peu de temps après le début du bombardement, les ambassadeurs du régent de Hongrie, le fameux Jean Hunyad, arrivèrent au camp du Sultan. Ils étaient chargés d'informer respectueusement Mahomet que leur maître n'était plus « gubernator Regni Hungariæ », mais qu'il avait résigné tous ses pouvoirs aux mains du jeune roi Vladistlav. Désirant restituer au nouveau souverain sa pleine liberté d'action, Hunyad retournait au Sultan le document signé de lui confirmant l'armistice conclu en 1451 à Smederevo. Il réclamait en retour que Mahomet lui renvoyât le second exemplaire signé de sa main à lui Hunyad.

Ceci constituait évidemment, dit M. Mijatovitch, auquel j'emprunte ces détails (1), une tentative en faveur des Grecs. Hunyad espérait intimider le Sultan en le menaçant d'une attaque possible de l'armée hongroise et appuyer ainsi les efforts du grand vizir Khalil Pacha en faveur de la paix. Ce traité de Smederevo, qui avait établi un armistice de trois ans entre le Sultan et la Hongrie, avait été négocié sous les auspices du vieux despote Georges Brankovich de Serbie, à la grande fureur des Grecs. Le fait de son annulation pouvait forcer Mahomet à lever le siège de

(1) *Op. cit.*, p. 152-155.

Constantinople. Probablement, Georges Brankovich, repentant, avait conseillé à Hunyad cette démarche insolite, qui n'eut, hélas, aucun succès. Les envoyés hongrois furent autorisés à visiter la grande batterie turque en face de la porte Saint-Romain, et nous verrons plus loin quelle fut, à cette occasion, leur attitude quasi scandaleuse. Leur ambassade auprès du Sultan n'eut pas d'autre résultat.

Une semaine à peine après le commencement du bombardement — c'est encore M. Pears qui parle — malgré que ceci paraisse presque incroyable, les dégâts sur toute l'étendue du rempart étaient déjà tels que les Turcs se résolurent à tenter un premier assaut. Une partie du mur extérieur, même deux grandes tours du mur intérieur avaient été jetées bas dans la vallée du Lycus. Jean Giustiniani avait dû faire élever un retranchement de fortune pour protéger cette brèche, « au point même où l'attaque était la plus violente et le dommage infligé à la muraille le pire ». Le premier mur en avant du fossé, comme celui immédiatement en arrière avaient été renversés et le fossé lui-même en ce point en partie comblé. Le succès extraordinaire remporté ainsi par ses énormes canons fit croire au Sultan qu'il pourrait dès maintenant prendre de force la cité. En conséquence, le 18 avril, deux heures après le coucher du soleil, il ordonna de livrer l'assaut. Cette première attaque nous a été contée par Barbaro en un récit très vivant.

« Au dix-huitième jour de ce même mois d'avril, dit-il, il vint une grande multitude de Turcs aux murailles. Cela eut lieu vers les deux heures de la nuit, et le combat dura jusqu'à six heures de la nuit (1), et dans ce combat périrent de nombreux Turcs, et quand ces Turcs s'approchèrent des murailles, il faisait nuit, ce qui leur permit d'assaillir les nôtres à l'improviste sans en être aperçus; mais ne me

(1) C'est-à-dire jusqu'à six heures après le coucher du soleil.

demandez point avec quels et combien de cris ils se ruèrent aux murailles et combien ils faisaient retentir leurs tambours, de sorte qu'il paraissait y avoir encore bien plus de Turcs qu'il n'y en avait en réalité. Même on entendait leurs cris jusque sur la côte d'Asie qui était éloignée de douze milles de leur camp. Et durant qu'ils poussaient ces terribles cris, l'Empereur, plein de douleur et d'anxiété, se prit à pleurer, dans l'angoisse où il était que cette nuit-là le Turc ne voulût en venir à un assaut général et parce que, nous autres chrétiens, nous n'étions pas encore assez préparés pour recevoir un tel assaut général des Turcs; voilà pourquoi l'Empereur eut cette grande angoisse. Mais le Dieu Éternel ne voulut pas encore cette fois permettre une aussi grande abomination, et, à six heures de la nuit, le combat cessa et le calme renaquit à la grande vergogne de ces païens-là et à leur très grand dommage, parce que d'eux il avait péri largement plus de deux cents hommes, et grâce à Dieu des nôtres il n'en était mort aucun, il n'y eut même pas de blessés. »

La *Chronique slavonne* donne également un intéressant récit de ce premier assaut : « A midi, dit-elle, les Turcs dressèrent le canon pour la seconde fois, mais Giustiniani, qui avait aussi préparé son canon, tira contre le canon turc, et cela avec tant d'effet que la pièce qui contenait la poudre éclata. Cela remplit de fureur Mahomet, qui s'écria : « Iagma! Iagma! » ce qui veut dire : « Au sac! au sac (1)! » Toute son armée répéta ce cri et se précipita à l'assaut par terre et par mer. Tous les assiégés, d'autre part, accoururent sur le rempart, de sorte qu'il n'y eut que le patriarche, les évêques et le clergé qui restassent en ville pour prier dans les églises. L'Empereur, sans relâche, en sanglotant, parcourut toute la ville, conjurant les chefs et tout le peuple de se soutenir virilement, de ne pas se relâcher dans leur zèle et leurs espérances, et il fit sonner

(1) C'est-à-dire : « A l'assaut ».

les cloches par toute la ville. Des deux côtés, les morts tombaient des murailles comme des gerbes, et le sang coulait comme des fleuves. Les morts des Turcs leur servaient de ponts et d'échelles. »

Critobule, racontant, de son côté, cette première attaque qu'il place au 19, dit que le Sultan, estimant qu'il pouvait déjà tenter l'assaut, profitant de l'obscurité, envoya à l'escalade du rempart des troupes nombreuses, composées d'archers, d'hommes cuirassés de mailles, d'autres encore armés de lances, ainsi que toute sa garde à pied, c'est-à-dire les janissaires. Tous ceux-ci assaillirent vivement le fossé, aux trois quarts comblé en ce point par les débris des tours et du rempart démolis. Avec des hurlements effroyables, cette masse de combattants, franchissant le fossé, se rua avec la dernière violence à l'assaut de la muraille extérieure, s'efforçant de la franchir ou de la détruire. Avant tout, ils essayèrent de mettre le feu aux portes et aux palissades hâtivement élevées par les assiégés au point où le canon avait fait brèche, à l'aide de poutres, de morceaux de bois, de sarments de vigne et autres matériaux, la plupart malheureusement très inflammables. Les Turcs comptaient fort que cet incendie porterait la confusion et le trouble parmi les assiégés. Mais cette tentative échoua, parce que les défenseurs, massés derrière ce mur de fortune improvisé, résistèrent avec vaillance, éteignant intrépidement la flamme à mesure qu'elle s'allumait. Les assaillants eurent alors recours à un autre procédé. A l'aide de longues lances munies de crochets à leurs extrémités, ils s'escrimèrent à culbuter les tonneaux pleins de terre établis sur le rempart en guise de créneaux pour protéger les combattants. De ce fait, ceux-ci se trouvaient découverts, privés de tout abri, exposés au péril des flèches et des autres projectiles lancés par les assaillants : archers, frondeurs et porteurs de javelots. D'autres Turcs encore, portant de longues échelles qu'ils dressaient contre les murs, s'efforçaient d'y monter, durant que les bombardes

ne cessaient un seul instant de couvrir les combattants chrétiens d'un jet de pierres formidable qui leur causait le plus grand mal. Vers trois heures environ, tout fut fini. Le silence de la nuit succéda à cet enfer. Le basileus, visitant avant l'aube les divers postes, trouva à plusieurs endroits les gardes et les sentinelles, accablés de fatigue, profondément endormis.

Giustiniani et ses Italiens, car ce sont eux qui, assistés d'un grand nombre de Grecs, défendaient la brèche, portaient tous des cuirasses de mailles. C'est pourquoi, affirment à la fois Critobule et Barbaro, ils ne souffrirent presque aucun mal des traits et autres projectiles dont les Turcs les accablaient. Ils luttaient avec une vaillance extrême, avec la dernière énergie, trouvant remède à tout, rendant vains tous les efforts des assiégeants. A la fin, après quatre heures d'une lutte incessante, d'efforts surhumains, ces courageux héros virent à six heures de la nuit leurs efforts couronnés de succès. Les Turcs furent définitivement repoussés, laissant sur le terrain une foule de morts et blessés. Barbaro, nous l'avons vu, dit qu'il en périt plus de deux cents. Il confirme d'autre part que, du côté des assiégés, il n'y eut pas un seul mort, pas même un blessé.

Par contre, la vieille *Chronique slavonne*, publiée par M. Streznyevsky, que j'ai citée plus haut, parle avec une évidente et bien folle exagération de 1 740 Grecs tués, 700 Francs et Arméniens, et 12 000 Turcs ! On voit combien il est difficile de connaître la vérité parmi tous ces dires si étrangement divers.

Le grand succès remporté dans ce premier assaut partiel stimula vivement les espérances des Grecs et de leurs alliés italiens. Tous se mirent avec la plus grande ardeur à réparer les brèches de la muraille extérieure. « Depuis ce jour, dit Critobule, il y eut chaque jour de nouveaux assauts, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, mais tou-

jours aux points faibles. Chaque fois les assiégés par leur vaillance réussirent à repousser les Turcs. » Le siège principal de ces luttes locales était toujours, on le sait, cette vallée du Lycus, qui constituait, je l'ai dit bien des fois déjà, le point le plus vulnérable de la défense.

« Le basileus, dit la vieille *Chronique slavonne*, se rendit à Sainte-Sophie avec le patriarche et tout le clergé pour rendre grâces au ciel d'un si grand triomphe. Les Turcs recueillirent les cadavres des leurs et les brûlèrent. L'Empereur ordonna le lendemain aux prêtres et aux diacres de ramasser les morts pour les enterrer et de remettre les blessés aux médecins. Et le nombre des morts s'éleva à cinq mille sept cents d'entre les Grecs, les Francs, les Arméniens et autres étrangers. Mais Giustiniani et les chefs firent le tour des murailles et calculèrent approximativement le nombre des Turcs morts, et ils rapportèrent à l'Empereur qu'il en avait été tué trente-cinq mille (1). Mahomet avait voulu faire lancer dans la ville les cadavres turcs en putréfaction. Il en fut empêché par ceux qui, connaissant l'étendue de la cité, l'assurèrent que cette action ignoble n'aurait aucun effet. »

Critobule place à ce même moment, peut-être bien à cette même journée du 18 ou du 19 avril, journée du premier assaut dans le val du Lycus, en tout cas deux ou trois jours après au plus, d'abord la prise par Baltoglou du château de Prinkipo, fait d'armes que j'ai déjà raconté, puis une première attaque de la flotte turque pour tenter de rompre la Chaîne et de forcer l'entrée de la Corne d'Or. « Baltoglou, dit-il, qui était retourné de Prinkipo à son mouillage du Diplokionion, reçut l'ordre du Sultan de tenter coûte que coûte cette opération. Il s'agissait, en effet, pour les Turcs d'assaillir vivement la ville assiégée à la fois du côté de terre et du côté de la mer. Mahomet, sachant fort bien combien la portion du rempart longeant la Corne

(1) Inutile de faire remarquer que ces chiffres sont follement exagérés.

d'Or était faible et d'accès facile, était persuadé que les défenseurs de la ville, si peu nombreux, ne pourraient pas résister à cette double et violente attaque.

L'amiral turc donc, avec ses vaisseaux certainement au nombre de plus de trois cents à trois cent cinquante, armés en bataille, portant de très nombreux combattants, s'avança à pleine voile contre la Chaîne et les navires chrétiens massés derrière elle. Les marins turcs, fanatisés, se croyaient sûrs de vaincre. Comme toujours, ils poussaient des clameurs enragées, invoquant le secours de Dieu. « Ralentissant leur marche lorsqu'ils furent à portée des traits et des flèches, les navires ennemis, dit Critobule, eurent à leur tour recours aux armes qui se lancent de loin. On frappait. On était frappé. C'étaient des flèches et des boulets de pierre lancés par les canons. Ensuite la flotte turque se précipita le plus près possible des vaisseaux grecs rangés sur une ligne derrière la Chaîne. » Bref, ce fut un de ces corps à corps terribles, qui constituaient à peu près uniquement les batailles navales à cette époque du moyen âge. « Une partie des soldats turcs, vêtus de cuirasses de mailles, poursuit le chroniqueur, du haut des ponts des navires, torches en mains, cherchaient à mettre le feu aux vaisseaux grecs dans le port; d'autres lançaient incessamment sur eux des flèches garnies d'étoupes enflammées; d'autres essayaient de couper les cordes des ancres; d'autres encore grimpaient, s'aidant de crochets de fer et d'échelles, aux flancs des navires; d'autres, au moyen de hastes, de javelots et de longues lances, tuaient les marins chrétiens. Et tous montraient un grand élan et un extrême courage dans l'action. Tout cet effort n'avait d'autre but que de repousser, enflammer, ou couler les vaisseaux chrétiens pour arriver à briser la fameuse Chaîne du port.

« Du côté chrétien, dit encore le narrateur, les équipages préparés d'avance à cette attaque, munis du nécessaire par la prévoyance du grand-duc Notaras, qui les commandait

avec la garde suprême de cette section du rempart protégeant le port, avaient le grand avantage de combattre de haut sur leurs grands vaisseaux. De cette position excellente, ils accablaient les assaillants d'un jet continuel de pierres, de javelots, de lances, de dards, de projectiles de toutes sortes. Ceux surtout qui combattaient perchés dans la dunette ou à la pointe des mâts firent un grand carnage de leurs adversaires, en tuant et blessant un grand nombre. Même ils avaient aussi suspendu à de grosses cordes des vases remplis d'eau pour éteindre le feu, et d'énormes pierres, qu'ils laissaient choir d'en haut sur les navires ennemis collés presque aux flancs des leurs, causant ainsi d'affreux ravages parmi leurs agresseurs.

« L'ardeur des combattants était extrême ; c'était à qui des deux l'emporterait. Les Turcs voulaient forcer l'entrée de la Corne d'Or. Les chrétiens, grecs et italiens, résistaient bravement. Enfin, après un combat aussi court que violent, les vaisseaux chrétiens, grâce à leur constance héroïque, forcèrent la flotte du Sultan à se retirer. Les navires turcs, abandonnant pour cette fois tout espoir de rompre la Chaîne, regagnèrent leur mouillage du Diplokionion poursuivis par les injures, les lazzi et les cris de triomphe des équipages chrétiens.

« Le Sultan, continue Critobule, voyant l'échec de son attaque, rêva d'inventer un nouvel engin pour triompher de ses adversaires. Il fit appeler les fabricants de bombardes et leur demanda s'il leur serait possible de couler à coups de canon les navires chrétiens rangés à l'entrée du port. Ils répondirent que c'était impossible à cause des murailles de Galata, qui de toutes parts les en empêchaient », réponse curieuse qui fait voir à quel point, même à ce moment, le Sultan tenait à ne pas se brouiller avec la colonie génoise de cette ville. « Alors, poursuit notre chroniqueur, Mahomet leur proposa un genre de bouche à feu tout à fait nouveau, tel qu'en en changeant un peu la forme, le boulet de pierre projeté en l'air à une grande hauteur retomberait

droit sur le pont du navire, qu'il effondrerait du coup. » Il leur expliqua comment et dans quelles proportions basées et calculées sur certaines analogies un tel engin pourrait de cette manière détruire les vaisseaux ennemis.

« Les ingénieurs, ainsi consultés, estimèrent que la chose n'était point impossible, et fabriquèrent aussitôt un nouveau canon d'après l'esquisse qui leur avait été communiquée par le Sultan. Après un examen attentif du terrain, ils installèrent leur nouvel engin quelque peu au-dessous de la pointe de Galata, en un point où la plage se relève légèrement, juste en face de l'espace occupé par la flotte chrétienne. L'ayant pointé en l'air d'après les calculs nécessaires, ils y mirent le feu.

« Le boulet, projeté à une grande hauteur, retomba dans la mer. Après rectification du tir, un nouveau boulet, lancé à une immense hauteur, retomba sur un des navires chrétiens avec une telle violence qu'il le brisa et le coula aussitôt, tuant et noyant tous les matelots, sauf quelques-uns qui se sauvèrent à la nage et furent recueillis sur les bateaux voisins. » Cet incident provoqua parmi les assiégés une affreuse consternation. Toutefois on réussit presque aussitôt, au dire de Critobule, en modifiant légèrement la position des bateaux, à les placer dans un endroit moins exposé. » Depuis il n'y eut plus de dégât de cette sorte, et, pour une raison ou pour une autre, le canon fabriqué sur les plans du Sultan ne parvint plus à nuire à la flotte chrétienne, qui put ainsi continuer à défendre l'entrée du port.

CHAPITRE IV

Fameuse bataille navale du 20 avril, en face de Constantinople, entre quelques navires chrétiens et toute la flotte turque. — Victoire finale des chrétiens. — Fureur du Sultan. — Disgrâce de l'amiral turc. — Continuation du bombardement. — Transport d'une partie de la flotte turque dans la Corne d'Or par-dessus la colline de Péra.

A ce même moment à peu près, le vingtième jour d'avril, au dire de Barbaro, le dixième jour du siège, au dire de Pusculus, survint un des incidents les plus dramatiques et les plus intéressants du siège, un des plus suggestifs aussi, suivant l'expression de M. Pears, dont je vais suivre ici de très près l'excellent récit. Presque tous les historiens de ces événements racontent longuement, dans des termes à peu près identiques, ce nouveau combat naval si heureux pour les chrétiens. On sent dans leurs récits combien l'impression de cette lutte terrible autant qu'inégale fut et demeura profonde parmi les assiégés surtout. Ce fut l'unique incident vraiment heureux du siège, le seul qui rendit quelque courage, quelque espoir aussi, aux défenseurs de Constantinople au milieu de cette cruelle et inlassable série de calamités qui marquèrent si tristement l'agonie dernière de cette cause perdue, quelque chose comme la brusque annonce de la victoire de Coulmiers dans le cours de la lugubre guerre franco-allemande de 1870. Aussi tous les chroniqueurs du siège se sont-ils complus à raconter longuement cet éclatant fait d'armes, tous à peu près dans les mêmes termes, avec quelques minimes divergences de détail pour ceux qui ne parlent que de seconde main de cette étrange et furieuse bataille navale, aux péripéties si

dramatiques, livrée sous la muraille même de Constantinople, à quelques pas du rivage.

« Le vingtième jour d'avril donc, à la troisième heure du jour, par conséquent vers neuf heures du matin, dit Barbaro, dont je suivrai principalement le récit, nous vîmes tout à coup, par vent frais du sud, approcher à toutes voiles trois grands navires, plus un quatrième de moindres dimensions, chargés de combattants, de munitions, de marchandises, venant du couchant, arrivant, à ce que l'on disait, de Gênes, pour porter secours aux assiégés (1). »

Quelques mots sont ici nécessaires pour expliquer cette arrivée si inattendue et l'impression extraordinaire que la vue de ces bienheureux navires fit sur les esprits des assiégés.

Rappelons avant tout, dit M. Pears, que, depuis le basileus jusqu'au dernier de ses sujets, tous à Constantinople, dans la vaste cité assiégée, espéraient constamment avec la dernière anxiété l'arrivée d'une flotte italienne de secours. Ces malheureux Grecs avaient accepté, bien qu'elle leur fît horreur, l'Union avec Rome, et ils s'en consolaient en se persuadant que le pape ou d'autres souverains occidentaux allaient, en récompense, leur expédier de nombreux navires chargés de soldats et de munitions. Aussi la foule constantinopolitaine se figura d'abord que ces bateaux qu'elle voyait subitement approcher avec tant d'émotion, étaient envoyés par le pape. En tout cas, même ceux qui n'étaient pas de cette opinion furent d'accord pour estimer que ce renfort de combattants était pour la ville assiégée d'une importance suprême. Rien ne peut donner une idée de la joie folle, de l'immense espérance qui remplit subitement, à la vue de cette escadrille voguant si gaillardement, l'âme de tous les défenseurs de la ville assiégée. En quelques minutes à peine,

(1) Dukas parle de cinq navires, dont quatre génois et le transport impérial venant du Péloponèse. Critobule ne parle que de trois gros navires en tout.

tous les points élevés de l'immense cité d'où l'on pouvait apercevoir la mer de Marmara furent envahis par une foule incroyable de spectateurs haletants. Ce n'était point tant l'aide apportée par ces quatre vaisseaux qui jetait toute cette foule tant angoissée dans un joyeux délire. La vérité, je l'ai dit, est que cette population, affolée déjà par tant de souffrances, croyait reconnaître en ces navires l'avant-garde enfin arrivée, enfin tangible, de cette flotte de secours attendue depuis tant de jours d'Occident, cette flotte immense sur la venue de laquelle l'imagination de tous, des chefs comme des soldats, comptait fermement depuis tant de semaines, comme une récompense pour l'Union tant détestée, acceptée toutefois dans l'espoir de ce tout-puissant secours occidental. « C'est le pape de Rome qui nous envoie cette avant-garde, » criait avec exaltation la foule constantinopolitaine; « bien d'autres vaisseaux vont suivre! » De leur côté, les Turcs, malgré le petit nombre des vaisseaux chrétiens, ne pouvaient se défendre de quelque émoi à la vue de ce palpable témoignage d'un secours qu'ils redoutaient au-dessus de tout, car ils avaient, en mainte rencontre, appris à redouter la valeur des guerriers italiens, génois et vénitiens surtout.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur les motifs de la venue si providentielle de ces navires. Critobule dit qu'ils étaient envoyés par le pape — qu'il appelle « le grand prêtre de Rome » — pour porter aux assiégés des provisions et des secours de toutes sortes (1), aussi pour leur annoncer que trente galères et d'autres grands navires se préparaient à les suivre pour voler à l'aide de l'Empereur Constantin et de sa capitale. Barbaro, de son côté, dans sa haine extrême des Génois, ne craint pas d'affirmer que la raison principale de l'arrivée des quatre navires, en un

(1) « Car la nouvelle lui était déjà parvenue qu'un siège, tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant, menaçait Constantinople, et il avait envoyé ces navires pour porter les premiers secours et comme avant-coureurs de la flotte qu'il armait. »

pareil moment, n'était point tant le désir de porter secours à Constantinople, que la conséquence directe d'un édit récemment promulgué par le basileus proclamant que tout navire génois qui viendrait au secours de Constantinople, chargé de quelque marchandise que ce fût, serait affranchi pour tout son chargement de tout droit de gabelle perçu par les douanes impériales. Le témoignage de l'archevêque Léonard de Chio, qui était, on le verra plus tard, particulièrement bien informé, et qui dit que ces navires portaient des soldats, des armes et des subsides en numéraire, semble confirmer la version de Critobule.

Longtemps, durant tout le mois de mars et une partie de celui d'avril, ces trois navires génois, respectivement commandés, au dire de Léonard de Chio, par Maurice Cattaneo, Dominique de Novarre et Baptiste de Felliciano, avaient été retenus dans le port de Chio par des vents contraires, soufflant du nord. Vers le 15 avril enfin, le vent ayant tourné au sud, profitant de cette brise favorable, ils avaient cinglé hardiment vers les Dardanelles, voguant à toutes voiles dans la direction du nord. Sur leur route ils avaient rencontré un grand transport de la marine impériale grecque, chargé de grain pour la capitale assiégée, commandé par un magnifique marin du nom de Phlantanelas ou Phlactanellas, arrivant de Sicile au dire de Phrantzès, de Morée au dire de Dukas. Le second jour, le vent, augmentant de force, poussa les quatre navires à travers les Dardanelles jusque dans la mer de Marmara, d'où les hardis navigateurs poursuivirent de conserve leur voyage. Ils étaient arrivés dans le courant de cette nuit par fraîche brise du sud en vue de Constantinople.

Il était environ dix heures du matin, lorsque le 20 avril les équipages génois aperçurent à l'horizon le dôme de Sainte-Sophie. Dès le lever du jour, ils avaient été subitement et en même temps, semble-t-il, signalés par les vigies de la ville assiégée et par celles des bâtiments turcs qui surveillaient les approches de la cité, aussi par celles de l'ar-

mada musulmane ancrée à Dolma-Bagtché. On juge de l'émotion infinie qui étreignit la population assiégée! En quelques instants, je l'ai dit, à l'appel des guetteurs, parmi les clameurs de joie, les murailles, les quais, tous les points ou édifices élevés d'où l'on pouvait voir la mer se couvrirent de milliers et de milliers de spectateurs, anxieux de se rendre compte *de visu* de cet incident extraordinaire.

On devine l'immense agitation qui se propagea comme l'éclair dans la ville assiégée. Certainement toute l'aile droite de l'innombrable armée turque assiégeant la grande Muraille terrestre aperçut aussi les navires génois. Dukas et Critobule racontent qu'à peine les vaisseaux chrétiens lui eurent été signalés, le Sultan Mahomet, suivi de ses principaux officiers, franchit au galop le très long espace qui séparait son camp de la flotte turque et ordonna à son amiralissime Baltoglou (1) de fondre immédiatement avec tous les navires sur la flottille latine pour s'efforcer de la capturer, surtout pour l'empêcher à tout prix de franchir la fameuse Chaîne et de pénétrer dans la Corne d'Or, but de tous ses efforts. « Si tu ne réussis pas, cria le Sultan, ne reviens pas vivant! »

La flotte turque comptait plus de cent cinquante bâtiments de toutes dimensions, de toutes variétés de l'époque, la plupart excellents. Elle formait un tout homogène que son chef tenait admirablement en main. Chacun de ses navires possédait un parfait équipage. Des milliers d'archers, de

(1) « Le Sultan, dit Critobule, ordonna à Baltoglou de s'avancer le plus vite possible avec toute sa flotte, après avoir embarqué aussitôt ses marins et ses soldats de marine cuirassés de mailles. Il fit aussi apporter et disposer à la hâte sur les navires toutes sortes d'armes, de petits boucliers ronds, d'autres grands comme des portes, des casques, des cuirasses, puis encore des flèches en nombre, des javelots, de longues lances, des haches et toutes sortes d'instruments d'abordage. Il y joignit des soldats cuirassés et des archers en grand nombre, même les plus braves soldats de sa propre garde, les plus opiniâtres au combat et les mieux armés. Puis, faisant lever l'ancre à la flotte, il commanda à l'amiral de ne revenir vivant que s'il était vainqueur, surtout d'empêcher à tout prix que les navires chrétiens ne pénétrassent dans la Corne d'Or. » — Voy. encore, au sujet de l'amiral Baltoglou, DUKAS, édit. Bonn, p. 270.

combattants protégés par le heaume et la cuirasse de mailles, même des janissaires au dire de Critobule, couvraient les ponts. Plusieurs vaisseaux étaient armés de coulevrines. Tous, du moins tous ceux de grande taille, opposaient aux décharges de traits ou de javelots l'obstacle infranchissable d'une muraille de boucliers très grands solidement fixés, faisant tout le tour du pont. Des armes de trait et d'estoc étaient amoncelées sur chaque bâtiment. Comment les quatre navires génois essent-ils pu échapper à un aussi formidable ennemi, si prodigieusement supérieur en nombre?

Tout était en rumeur déjà sur les bâtiments ottomans. Les marins turcs, considérant leur immense avantage numérique, se croyaient certains d'une très rapide victoire. Ce fut l'affaire de quelques instants d'armer les navires. Pendant ce temps, la population constantinopolitaine, le cœur serré d'une mortelle angoisse, muette d'émotion et d'horreur, assistait du haut des remparts au début de ce duel si prodigieusement inégal.

Les navires chrétiens, allégrement poussés par cette forte brise, avaient déjà doublé la pointe actuelle du Sérail, marquée alors par l'église du grand saint militaire Démétrius. Poursuivant de l'allure la plus vive leur course vers le port de la Corne d'Or qui était pour eux le salut, ils voguaient maintenant droit sur la cité, semblant ignorer l'approche de l'immense flotte turque. De partout on les distinguait parfaitement. La foule constantinopolitaine les contemplait du haut des tours et des murailles, implorant Dieu et la Vierge toute sainte. Les Turcs, comme les Grecs désespérés, croyaient tous au facile succès de Baltoglou, et l'amiral de Mahomet semblait aller non au combat, mais à la plus facile des victoires.

Les navires turcs s'avançaient comme à une fête. Leurs innombrables marins, dans un délire de joie sauvage, poussaient de longs hurlements, d'effroyables cris d'allégresse, durant que les tambours, les tambourins de guerre et les

trompettes retentissaient incessamment sur le pont de chaque navire. Les rames par milliers retombaient en cadence au milieu de cette formidable rumeur.

« Baltoglou, dit Critobule, pensait avoir déjà en sa main les navires génois. » « Il s'avançait vers eux, dit Barbaro, avec l'arrogance d'un Gascon qui joue des bras, des pieds et des rames. Lui et ses marins semblaient certains du succès. » « Mais, ajoute le pieux écrivain, il ne leur servit de rien d'adresser leurs prières à Mahomet le prophète, pour qu'il leur donnât la victoire. Ce furent tout au contraire les prières de nous autres chrétiens que notre Dieu Éternel exauça, de sorte que dans cette bataille nous fûmes les vainqueurs, ainsi que vous l'allez voir. » Tous les autres historiens du siège, témoins oculaires de ces événements extraordinaires, l'archevêque Léonard, Phrantzès aussi, notent cette jactance bruyante des équipages turcs faisant force de rames contre le vent contraire.

Cependant les quatre vaisseaux poussés par le courant poursuivent plus lentement leur course. Ils voguent droit devant eux, s'efforçant, dit Dukas, de doubler la tour du « grand saint Démétrius », à la pointe de l'Acropole, c'est-à-dire à la pointe du Vieux Sérail actuelle, pour pénétrer dans la Corne d'Or (1). Comme la brise du sud continue à les pousser, ils manœuvrent à la plus grande distance du rivage jusqu'au moment où ils toucheront le but. La foule, montée sur les murs et les toits, suit leur marche en avant avec une indescriptible anxiété. On les distingue surtout parfaitement, au dire de Pusculus, de la Sphendoné de l'Hippodrome, d'où la vue s'étend au loin sur la mer de Marmara et l'entrée du Bosphore. L'attention poignante de la foule des spectateurs se concentre sur cet espace immense. Enfin les quatre navires se trouvent juste en face de la cité. Malgré le calme grandissant, les grosses voiles de l'époque poussent facilement sur l'eau leurs

(1) Voy. dans Pears, *op. cit.*, l'appendice II (p. 436 à 442) intitulé : *Where did the sea-fight of april 20, 1453, take place?*

hautes carènes à poupes surélevées. A ce moment précis ils se trouvent subitement en face de la flotte turque.

Baltoglou, dans son absolue confiance en son écrasante supériorité, était persuadé qu'il allait en finir en quelques instants avec l'ennemi. « Quand on fut à portée de trait, dit Critobule, il y eut comme un temps d'arrêt. Puis un combat à distance s'engagea à coups de flèches et de pierres lancées par les balistes, même de flèches garnies de coton ou d'étoupes enflammées qu'on lançait dans les voiles pour y mettre le feu. De terre on apercevait admirablement le combat dans ses moindres détails. Baltoglou, debout sur la poupe du vaisseau amiral, faisait signe impérieusement aux Italiens d'abaisser leurs voiles et de se rendre. Mais eux, courageusement, se riaient de ses cris. Tous, cuirassés de mailles de pied en cap, ayant, je l'ai dit, ce grand avantage de combattre de haut, montés sur les vergues ou sur les terrasses de leurs châteaux de bois, luttaient avec la plus brillante bravoure, couvrant à leur tour du haut des vergues les Turcs de flèches, de javelots, de pierres en quantité qui, sous leur énorme poids, écrasaient les soldats ennemis. Bien que le vent fût tombé, la houle était très forte. On entendait des deux côtés des hurlements de colère, des blasphèmes, des injures, des cris de douleur. Partout des blessés et des morts. Il y eut dans cette première échauffourée bon nombre de Turcs tués et blessés.

L'élévation des navires chrétiens, le vent en poupe donnaient la suprématie à ceux-ci. Les navires turcs de la première ligne, qui déjà se précipitaient sur eux, avaient tout le désavantage de la situation. Ils ne parvenaient point à s'accrocher aux galères chrétiennes, qui, poussées par ce qui restait de brise, s'avançaient imperturbablement à travers la foule des bâtiments ennemis qu'ils couvraient de projectiles, tandis que, du haut de leurs énormes carènes, leurs guerriers armés de crocs, de haches et de javelots, s'opposaient victorieusement à toute tentative d'abordage.

Déjà les grands navires italiens étaient à quelques encâ-

blures de la cité. A cet instant précis un incident se produisit qui allait instantanément changer la face des choses et transformer entièrement à l'avantage des Turcs ce combat déjà si inégal. Subitement le vent qui soufflait encore assez fort du sud sembla tomber tout à fait. En quelques minutes il se fit un calme absolu, et les hauts navires chrétiens s'arrêtèrent brusquement tandis que leurs voiles dégonflées s'enroulaient mélancoliquement le long des mâts. Ils étaient à ce moment exactement sous la pointe actuelle du Sérail. L'avantage de la position, du fait de ce calme soudain, passa complètement aux Turcs. On juge de leur joie, de celle du Sultan et de Baltoglou. Que pouvaient faire maintenant ces quatre bâtiments rendus subitement presque immobiles contre les cent cinquante navires turcs qui les enveloppaient? « Les quatre vaisseaux, arrivant à pleines voiles, étaient tombés subitement en « bonace », dit Barbaro. En quelques coups de rames la flotte du Turc se mit en mouvement et se dirigea sur eux. » Ainsi que le dit Pusculus, « la vraie bataille allait commencer ». « Le capitaine de l'armada du Turc, poursuit Barbaro, persuadé que ses cent cinquante navires n'allaient maintenant faire qu'une bouchée des quatre navires chrétiens, fut le premier à se précipiter avec furie sur le grand transport impérial et à s'attacher à sa poupe, tandis que tout le reste de la flotte turque, soldats et marins, se ruait à la suite de l'amiral et se jetait tant bien que mal sur les autres vaisseaux chrétiens. Un furieux corps à corps s'engagea. Baltoglou, le porte-voix à la main, debout à la proue de son navire, dirigeait la lutte. » « Tous se ruaient avec furie, dit à son tour Critobule, dans ce terrible combat. Parmi les Turcs, les uns, les torches allumées en mains, couraient mettre le feu aux navires ennemis; d'autres tentaient à coups de haches ou de javelots d'en ouvrir les flancs; d'autres encore, à l'aide de longues lances, s'efforçaient d'en bas d'atteindre les combattants latins; d'autres enfin cherchaient à les tuer à coups de flèches ou de pierres, ou, s'accrochant aux

chaînes des ancres, aux cordages, tentaient d'escalader le pont. Tous luttaient avec une fureur indescriptible, mais le résultat de leurs efforts demeurait médiocre. Quant aux guerriers chrétiens, couverts de mailles des pieds à la tête, placés haut dans une position infiniment favorable, ils repoussaient avec une ardeur inouïe toutes les attaques. De grands récipients pleins d'eau, des amas de pierres préparés sur le pont étaient par eux projetés de haut sur les assaillants. L'eau éteignait les feux ennemis. Les quartiers de roc broyaient en foule les soldats turcs ou les précipitaient à la mer, dans laquelle ils se noyaient. A coups de lances, de dards, de javelots, de piques, les Latins transperçaient ceux qui tentaient l'escalade, tranchant les mains avec leurs coutelas. D'autres parmi eux, armés de masses d'armes ou de bâtons ferrés, assommaient les assaillants, leur fracassant le crâne. Enfin le feu grégeois brûlait les corps nus des combattants. Le tumulte de la bataille était extraordinaire. Les cris de douleur, de fureur des uns comme des autres, les blasphèmes des agonisants faisaient un tapage infernal. On tuait, on était tué; on se repoussait sans cesse; on blasphémait; on injuriait; on menaçait; on poussait des cris de douleur. » « Enfin, s'écrie Barbaro en terminant, c'était une effroyable tuerie! »

J'ai tenu à reproduire presque textuellement ces récits naïfs, qui donnent une idée assez exacte de ce que devaient être ces terribles corps à corps des batailles navales du moyen âge. Le cardinal Isidore, autre témoin occulaire, Phrantzès aussi, insistent sur les mêmes détails, rapportent les mêmes impressions. Bien que le vent fût maintenant totalement tombé, la houle était très forte. Le courant qui, dit M. Pears, succède invariablement en ces parages au vent du sud, entraînait fatalement les combattants vers les rivages de Galata et les rapprochait incessamment de la cité assiégée. Maintenant ils étaient à la hauteur de la Corne d'Or, à la plus courte distance du rempart. C'était là que devait se poursuivre et se terminer le combat, en face

même de l'entrée de la Corne d'Or, entre la pointe du Sérail et la plage qui s'étend à l'est de Galata, aux environs de Top Hané, juste en dehors des murs de la cité génoise. Aucun détail du combat n'échappait à l'anxieuse attention des milliers de spectateurs accumulés sur tous les points en vue, le long de toutes les murailles. Phrantzès raconte qu'à un moment les combattants n'étaient pas éloignés de plus d'un jet de pierre du rivage. L'angoisse étreignait tous les cœurs en face de ce tragique spectacle. L'impossibilité pour ces milliers d'assiégés de venir en aide à ceux qui tentaient si courageusement de les secourir était une chose vraiment affreuse. Du haut des vergues, les matelots des vaisseaux chrétiens, rangés derrière la Chaîne qui fermait la Corne d'Or, assistaient impuissants à ce duel si inégal et se lamentaient de ne pouvoir voler au secours des navires génois écrasés sous le nombre inouï de leurs adversaires. Sur le rivage, sur cette basse langue de terre qui s'étendait en avant de la rive de Galata vers laquelle les navires italiens et turcs étaient lentement entraînés par le courant, le Sultan, à cheval, et son brillant état-major, cuirassés et enturbannés, contemplaient avec une attention passionnée le spectacle inouï de cette lutte extraordinaire, encourageant de loin les marins turcs, attendant de minute en minute l'écrasement définitif de cette petite troupe de héros.

« Le capitaine de l'armada du Turc, à savoir Baltoglou, dit Barbaro, fut le premier qui investit avec une grande ardeur la poupe du vaisseau de l'empereur de Constantinople, ce grand transport que commandait Phlactanellas. » Tant que dura le combat, la galère amirale ne lâcha point sa proie. Son éperon était profondément enfoncé dans la proue du navire grec et tout ce temps la lutte sur les ponts des deux navires se continuait effroyable, parmi les détonations, les cris de fureur et d'agonie. « Et de même, poursuit Barbaro, tout le reste de l'armada turque bataillait le plus âprement possible. Et de tous ces quatre navires

chrétiens, l'un avait cinq galères infidèles sur les bras, l'autre luttait contre trente « fustes », un autre encore contre quarante « parandaries (1) », de telle sorte que la mer était couverte de bâtiments en si grand nombre qu'à peine pouvait-on apercevoir l'eau à cause de cette immense armada de ces méchants chiens. » La quantité des projectiles de toutes sortes, flèches, javelots, etc., lancés de part et d'autre, était immense, gênant la vue, puis, une fois tombés, couvrant la mer au loin. Dukas va jusqu'à dire, avec une belle exagération, que les rameurs en étaient empêchés de ramer!

La bataille dura indécise avec cette violence inouïe plusieurs heures durant. Chaque chroniqueur donne quelque détail qui a échappé aux autres. Les spectateurs avaient peine à suivre les incidents innombrables, les phases sans cesse changeantes de la bataille, les mouvements des quatre navires chrétiens luttant contre ces cent quarante-cinq voiles turques qui, par suite de leur nombre même, avaient presque constamment le dessous.

Le navire de Baltoglou demeurait obstinément cramponné à celui de Phlactanellas, tandis que les équipages des autres bâtiments turcs s'acharnaient, au milieu de cette confusion infernale et de ce bruit terrifiant, à tenter l'escalade des navires génois si vaillamment, si ardemment défendus de seconde en seconde. C'était à qui s'accrocherait aux chaînes des ancres, se hisserait aux bastingages, chercherait à mettre le feu aux navires chrétiens. De tous ceux des navires turcs qui demeuraient à distance, ne pouvant approcher à cause de la foule des combattants, une pluie de flèches et de javelots tombait sur les combattants chrétiens. A mesure qu'un bateau turc, voyant son équipage décimé, se retirait de la lutte, un autre accourait le remplacer avec un équipage frais. Les Italiens, accablés par ces assauts renouvelés, inlassables cependant, combattaient

(1) Bateaux-transports montés par des soldats de marine.

avec une magnifique ardeur. Le spectacle de cette masse de navires cramponnés les uns aux autres, couverts de cette foule hurlante, à travers les cris, la fumée et les détonations, était quelque chose d'infernal. Le peuple constantinopolitain assistait épouvanté à cette lutte effroyable dont son existence même était l'enjeu.

« Nous contemplions des murailles ce spectacle, dit Phrantzès; nous adressions les plus ardentes prières à Dieu pour qu'il eût pitié de nous. » Le combat entre la galère amirale turque et le transport impérial était véritablement le centre du combat. Les navires génois empressés à le défendre s'étaient pour ce fait à tel point groupés et soudés les uns aux autres que Pusculus dit qu'ils semblaient les quatre hautes tours d'un même édifice. Chalcondylas et l'archevêque Léonard affirment tous deux que, sans l'appui qu'ils prêtèrent au bâtiment impérial, sans la diversion incessante aussi qu'ils exerçaient, celui-ci eût certainement succombé. Et cependant chacun d'eux devait lui-même, durant cette interminable lutte, se défendre contre l'attaque continue d'une horde de bâtiments turcs, petits et grands.

Tous les regards se concentraient sur le grand transport impérial. L'obstiné Baltoglou ne lâchait pas prise. Sur le pont du vaillant navire grec on apercevait de partout Phlactanellas bondissant de la proue à la poupe, excitant les siens par des clameurs prodigieuses telles qu'on semblait n'en avoir jamais entendues, luttant comme un lion, dit Phrantzès, la hache à la main, passionnément secondé par tout son équipage : chefs et matelots. L'effort des Turcs était tel que plusieurs fois il sembla que les impériaux refoulés fussent sur le point de succomber. Mais chaque fois, disent Chalcondylas et l'évêque Léonard, ils furent secourus à temps et sauvés par les navires génois qui, bien qu'entourés de bâtiments ennemis, se mouvaient encore, entraînant à leur suite cet horrible essaim. Les quatre navires finirent, pour être plus forts, par s'attacher les uns

aux autres avec des cordages, semblables vraiment à une sorte de château flottant. Mais de ce château même chacune des parties formait comme un tout à part avec son cercle infranchissable de petits bâtiments turcs accrochés à ses flancs, se ruant sur lui comme des taons acharnés après un taureau. Malgré cette furieuse attaque, l'héroïsme génois n'avait cédé en rien et, après environ trois heures de lutte, on en était exactement au point du début!

Chaque fois que l'effort turc semblait devoir triompher du courage de Phlactanellas, et que les Génois des autres navires accouraient à la rescousse, les spectateurs du rivage, qui ne perdaient pas un détail, levant leurs bras au ciel (1), invoquaient le Christ, la Panagia Toute Sainte des Blachernes, patronne de la cité, l'archange Michel, archistratège des nuées célestes, tous les saints patrons enfin de tant d'églises et de couvents fameux qui protégeaient Byzance depuis tant de siècles. Sur la vaste plage sablonneuse et déserte, aujourd'hui encombrée de constructions, qui, en face de la pointe du Sérail, de l'autre côté de la Corne d'Or, constituait à cette époque la rive de Galata, sur tout ce vaste terrain alors à demi recouvert d'eau, sur lequel sont actuellement construits les bas quartiers de la ville franque qui confinent à de très basses eaux et d'où la vue s'étend au loin, on voyait se mouvoir frénétiquement le groupe brillant du jeune Sultan et de ses officiers, qui, eux aussi, assistaient anxieux à ce combat unique en son genre. On les apercevait fort bien des remparts de la ville assiégée. Ils se croyaient sûrs de la victoire et s'en réjouissaient d'avance. Comme la lutte se poursuivait sans que la flotte turque tellement plus nombreuse parût prendre le dessus, les spectateurs, frappés de stupeur, virent soudain Mahomet lancer son cheval au galop à travers les sables inondés et les eaux basses dans la direction de ses navires, qui n'étaient guère qu'à un jet

(1) Phrantzès, *op. cit.*, p. 249.

de pierre du rivage. Poussant son cheval dans les flots, il bondit si loin que les pans de son vaste kaftan traînaient dans l'eau. Comme ivre de colère, il cherchait, en les invectivant, à attirer l'attention de son amiral et de ses matelots, s'efforçant de se faire reconnaître d'eux. Totalement ignorant des choses de la mer, il criait à Baltoglou des ordres absurdes, auxquels celui-ci, dit Dukas, faisait la sourde oreille, feignant de ne pas les entendre. Puis soudain, quand il vit ses centaines de navires, ses milliers de marins ameutés, sans pouvoir en venir à bout, autour d'une proie si faible, incessamment repoussés par ces quelques vaillants, il entra dans une indescriptible fureur. Il criait des injures horribles, traitant Baltoglou et ses soldats de couards et de lâches, les comparant à de faibles femmes, hurlant des menaces ignobles, les plus affreux jurements, des mots sans suite, grinçant des dents, frémissant de tout son être. « On le vit ensuite, dit Critobule, frapper violemment de sa cravache son cheval exténué et retourner en arrière sans plus proférer une parole. Derrière lui galopaient la plupart des pachas, qui avaient ajouté leurs injures à celles de leur souverain. Ce groupe extraordinaire excitait l'ardente curiosité de tous. La portion de l'armée turque rangée sur la plage, frémissant d'indignation, imitant son chef, insultait à l'envi Baltoglou et ses marins qui, bondissant sous l'opprobre, se précipitaient plus ardents au combat.

« Malgré cette défense si brillante, poursuit Critobule, les agresseurs semblaient finalement devoir l'emporter grâce au nombre. Ils attaquaient les Latins avec des forces toujours renouvelées, venant sans cesse prendre la place des blessés et des morts. Surexcités par les reproches du Sultan, ils se précipitaient à l'assaut chaque fois avec un nouveau courage. La lutte était par trop inégale. Certainement les Génois devaient finir par succomber. Tel le cerf hallali, après avoir tenu tête avec le courage du désespoir à la meute en furie, finit par se coucher pour mourir. »

Exaltés par la présence et les injures du maître, les capi-

taines des vaisseaux turcs firent un effort désespéré. « Une fois encore, secoués par la honte, dit Phrantzès, ils tournèrent leurs proues contre les navires génois et combattirent avec fureur. » « De la plage, dit Pusculus, le Sultan, bien que déjà loin, les surveillait encore, enflammant leur colère. » Tout fut en vain. Les quatre navires chrétiens, bien que le fait semble presque fabuleux, repoussèrent toutes les attaques et firent de leurs adversaires un tel carnage qu'un certain nombre des galères turques durent être retirées du combat.

Cette seconde partie de la bataille durait depuis plus de deux heures. Le soleil baissait à l'horizon. Les quatre navires immobilisés par l'absence de vent demeuraient à peu près au même point. Cependant ils eussent fatalement succombé, si, à cet instant précis, un nouvel incident presque miraculeux n'était venu, une fois encore, transformer la situation et donner définitivement le succès à ceux qui étaient sur le point d'être vaincus. Au moment où les chrétiens, accablés par le nombre, allaient se rendre, comme le soleil se couchait, un fort vent du sud s'éleva soudain à nouveau, soufflant avec véhémence dans les voiles des grands vaisseaux latins immobilisés. Soudain, à la joie frénétique des habitants de Constantinople, on vit ces voiles s'enfler avec force, on vit les gros navires génois bondir de nouveau en avant, écrasant sur leur route les galères turques, laissant bien vite loin derrière eux ces navires à rames, incapables de lutter avec eux de vitesse contre la force du courant. Si même, à ce moment, dit Dukas, la flotte turque tout entière eût barré la route aux vaisseaux chrétiens, elle n'eût pu empêcher ceux-ci de poursuivre à travers elle leur marche victorieuse. En quelques minutes le combat cessa par la séparation même des combattants. Ce fut un coup de théâtre subit, inouï, qui remplit d'une folle joie les âmes des innombrables spectateurs de la ville assiégée. En quelques minutes on vit les quatre navires sauveurs franchir avec un prodigieux

et triomphant fracas le court espace qui les séparait encore de l'entrée de la Corne d'Or, leur refuge suprême, se faisant une trouée brutale à travers l'amas des petits navires turcs, brisant tout sur leur passage : rames, agrès, bousculant les assaillants. Maintenant ils étaient à l'abri de tout mal. Ce fut comme une chose presque miraculeuse, qui frappa les uns de stupeur et communiqua aux autres le délire de la joie. « Les navires chrétiens, s'écrie Critobule, venaient d'échapper à un péril tel qu'il avait vraiment semblé à tous presque insurmontable. Le vent providentiel les avait miraculeusement sauvés du pire destin. *Deus afflavit et dissipati sunt!* » Les vaisseaux latins, par un vrai prodige, avaient échappé à leur ennemi innombrable. La bataille était perdue pour les Turcs.

Le Sultan était toujours encore à cheval sur la plage, attendant anxieusement la victoire, cherchant à encourager les siens de la voix et du geste. Lorsqu'il vit soudain les navires génois, qu'il croyait déjà presque prisonniers des siens, s'ébranler à nouveau sous l'influence de la brise du sud, comme éperdu de rage, il cria une fois encore à Baltoglou consterné des ordres toujours plus insensés. Il n'était, du reste, plus temps. Bientôt le jeune souverain dut se rendre à l'évidence. La nuit tombait rapidement; les étoiles s'allumaient au ciel; le vent soufflait toujours avec plus de force. Bouleversé de rage, accablé de tristesse, mais subitement assagi, dit Critobule, ne conservant plus aucun espoir, il cria à Baltoglou, qui cette fois l'entendit, l'ordre de ramener la flotte au mouillage des Deux-Colonnes, et, cravachant avec plus de violence encore son cheval blanc d'écume, il galopa vers le camp dans un morne silence.

Barbaro raconte comment il contribua avec les siens à faire entrer dans le port les navires chrétiens si merveilleusement sauvés, réfugiés et comme accotés contre la Chaîne à l'entrée de la Corne d'Or, n'ayant qu'une crainte, c'est qu'à la faveur de la nuit grandissante, ils ne fussent à nouveau assaillis par les Turcs. « Quand la nuit s'assombrit

tout à fait, dit-il, nous prîmes la bonne résolution d'aller leur porter secours. Messire Gabriel Trévisan, vice-capitaine de nos deux galères, avec la galère de messire Zaccaria Grioni le chevalier, franchit à vive allure la Chaîne du port, aux sons des trompettes et aux cris redoublés de l'équipage, tout cela pour faire croire aux Turcs que nous étions bien plus nombreux que nous ne l'étions en réalité. Il y avait sur chaque galère deux ou trois trompettes au plus, de sorte qu'il paraissait dans la nuit noire que nous étions au moins vingt galères, et les Turcs, entendant cette grande rumeur, eurent peur probablement, ce qui fait que nos deux galères remorquèrent les quatre navires sains et saufs dans la Corne d'Or, Dieu sait au milieu de quels transports! »

On se figure aisément l'indescriptible allégresse des Grecs, des Italiens aussi. Un moment Constantinople se crut sauvée!

La grande supériorité numérique des Turcs, dit M. Pears, fut peut-être bien une des raisons principales de leur insuccès. La masse de leurs navires fut cause que leurs rames se brisaient en quantité les unes sur les autres. Les divers bateaux de toute catégorie se gênaient réciproquement. Par contre, il n'y avait pas un trait, pas une flèche partant du pont des navires italiens qui ne portât dans cette énorme agglomération humaine. Beaucoup de combattants turcs furent étouffés, foulés aux pieds, jetés à l'eau, noyés par suite de la confusion même. Toutes les tentatives de prendre les vaisseaux latins à l'abordage échouèrent devant cet encombrement. Les pertes des Turcs furent certainement très considérables, bien que les vainqueurs les aient fort exagérées. L'archevêque Léonard affirme, au dire des espions, qu'il périt dix mille Turcs. Phrantzès, lui, dit que, par les Turcs eux-mêmes, il sut que leur perte fut de douze mille hommes noyés. Ces chiffres sont par trop fabuleux. Critobule se rapproche probablement davantage de la vérité en donnant ceux, certainement beaucoup trop faibles, de

plus de cent morts et de plus de trois cents blessés. Les vainqueurs eurent aussi à déplorer des pertes sensibles. Critobule, en parlant de vingt-deux morts latins et de très nombreux blessés, « près de la moitié des combattants », est certainement plus véridique que Phrantzès qui déclare que pas un chrétien ne périt, sauf que « deux ou trois blessés tout au plus s'en allèrent quelques jours plus tard au sein du Seigneur ».

« Tous les chroniqueurs, poursuit M. Pears, s'accordent à dire que le courage fut égal des deux parts. Les vaisseaux étaient entièrement immobilisés sur l'eau, malgré la houle probable. Ce fut un petit mais brillant combat naval de type ancien, entre parfaits marins italiens et parfaits soldats turcs, qui ne purent obtenir aucun avantage sur leurs adversaires combattant sur leur propre élément, mais qui furent contraints de se retirer humiliés et vaincus. »

« L'armada du Turc, poursuit Barbaro, se garda bien de quitter son mouillage des Colonnes, car eux, les Turcs, craignaient que notre flotte tout entière ne s'ébranlât pour fondre sur eux. Le jour suivant, qui fut le 21 d'avril, le seigneur turc, dont rien ne peut peindre la fureur, sortit de son camp, établi sous la muraille de Constantinople. Il chevaucha accompagné d'environ dix mille cavaliers (1) et s'en vint aux Colonnes où était mouillée sa flotte, afin de savoir pour quelle raison le capitan de son armada n'avait pu réussir à s'emparer, avec sa flotte si nombreuse, de ces quatre seuls navires. Aussitôt arrivé, le Turc perfide fit subitement descendre à terre et mander en sa présence le dit capitan. Alors, plein de rancune contre lui, il lui cria : « Traître à la foi de Mahomet et traître à moi, ton Seigneur, dis-moi donc quelle a été la raison pour laquelle, avec ma flotte si nombreuse, tu n'as pu t'emparer de ces quatre navires chrétiens que tu pouvais prendre si aisément puisqu'ils étaient arrêtés par un tel calme plat que les eaux

(1) Chiffre probablement très exagéré.

semblaient mortes. Si tu n'as pas réussi à prendre ces quatre navires, comment feras-tu pour t'emparer de toute la flotte chrétienne qui est mouillée dans le port de Constantinople? »

« Seigneur, répondit le malheureux amiral, considère mon œil que j'ai perdu si cruellement dans la bataille (1), et je te supplie de ne pas te mettre en fureur. Rien que sur mon navire amiral tu peux voir que cent quinze de tes hommes, bons musulmans, ont été tués. Jamais un instant, tu as pu le voir de tes yeux et tous ont pu le voir avec toi, les éperons de ma galère n'ont quitté durant tout ce terrible combat, si âpre et si violent, la poupe du navire impérial dans laquelle ils étaient enfoncés. Jamais à aucun moment je n'ai cessé de lutter avec la plus grande énergie. Tous mes autres navires, petits et grands, ont eu des morts en quantité. Il en est même qui ont été coulés. Je te jure que j'ai fait l'impossible. Donc, Seigneur, je t'en supplie, pardonne-moi et ne te mets pas en fureur contre moi. » Les seconds du capitan témoignèrent aussi en sa faveur, louèrent son courage, sa ténacité, insistèrent sur cette blessure si grave à l'œil. Ils n'avaient pas achevé que le Sultan exaspéré, sans aucun égard pour les services rendus par Baltoglou, lui criait : « Traître, je vais moi-même te couper la tête. »

Cependant Baltoglou, dans son angoisse mortelle, fut si éloquent, que son maître, après quelques hésitations, finit par lui laisser la vie. « Ainsi, dit Barbaro, il échappa à la fureur bestiale de son seigneur. » Seulement Mahomet le fit jeter à terre et bâtonner en sa présence, puis il lui retira la direction de la flotte avec tous ses titres et ses autres commandements, et fit confisquer tous ses biens au profit des janissaires.

Le récit de Dukas est sensiblement différent, mais très probablement moins exact. Suivant ce chroniqueur, Maho-

(1) Un soldat turc avait, paraît-il, par inadvertance, gravement blessé à l'œil l'infortuné capitan.

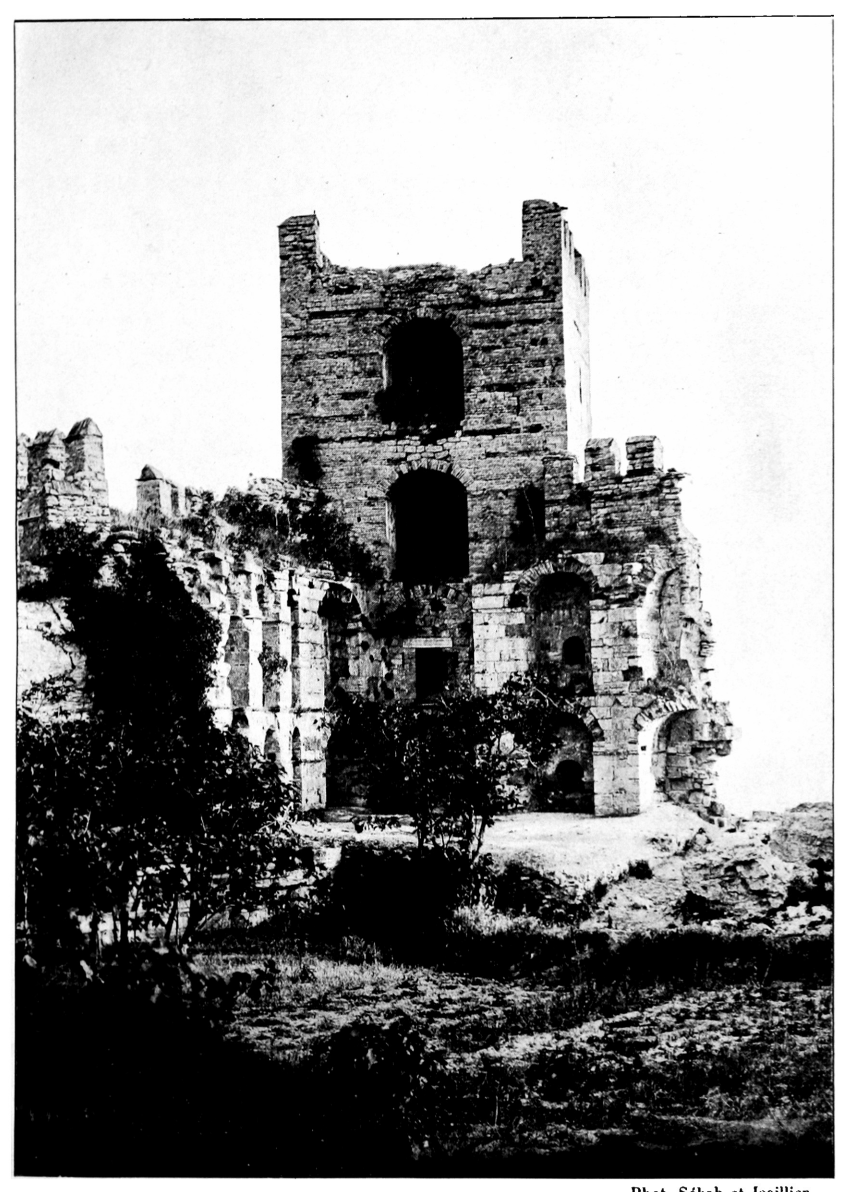
met aurait fait étendre par terre le malheureux amiral et lui aurait infligé publiquement de sa main cent coups de son bâton doré. Plusieurs auteurs affirment de même que Baltoglou subit ce cruel supplice de la bastonnade. Presque tous ajoutent que tous les biens qu'il possédait furent distribués aux janissaires. D'autres racontent que le Sultan voulait le faire empaler et ne céda qu'aux supplications de son entourage. Chamouza Pacha, un des favoris du Sultan en lequel il avait le plus de confiance, fils de cet amiral Tchalibey qui avait été défait sur mer près de Gallipoli par l'amiral vénitien Pierre Lorédan aux temps du Sultan Mahomet Ier en l'an 1415, se fit alors fort, auprès du maître, de lui amener prisonnière sans coup férir toute la flotte chrétienne. « Seigneur, dit-il à Mahomet, suivant le récit de Barbaro, si tu me fais capitaine de ton armada, je te promets de livrer toute celle des chrétiens dans tes mains sans que la nôtre en souffre, et si ce que je viens de te dire ne se réalise pas, je te dis sans autre : tu me feras couper la tête sur-le-champ. Et ces mots plurent au Turc, qui le proclama capitaine général sur mer de toute son armada et sur-le-champ lui donna le bâton en mains avec le pouvoir de faire et de défaire. »

Rien ne peut donner idée de l'état d'esprit des habitants de Constantinople après ce brillant succès si inattendu. On crut un moment, dans la grande capitale, qu'on avait partie gagnée, et si la joie des assiégés, si leur confiance en un sort meilleur après un succès aussi incroyable, furent de brève durée, elles furent du moins d'une extraordinaire intensité. La foule constantinopolitaine si versatile s'entêtait maintenant fermement à se persuader que ces vaisseaux italiens, si miraculeusement entrés dans la Corne d'Or bloquée, n'étaient que l'avant-garde de quelque flotte occidentale immense, cadeau magnifique adrèssé aux Grecs par l'Europe latine en récompense de l'Union des Églises si douloureusement acceptée. Hélas! il fallut bien vite déchanter. Aucune flotte nouvelle ne parut au couchant

venant des terres occidentales pour prêter secours à l'immense cité si étroitement enserrée par les féroces armées du grand Turc. « La joie des Romains, dit Critobule, fut courte; bientôt ils allaient souffrir toutes sortes de disgrâces, devenir esclaves et subir, avec l'esclavage, la mort, la rapine, le viol de leurs femmes et de leurs enfants. »

Les Italiens, les Hongrois, pourtant plus intéressés qu'aucune autre nation européenne au salut de Constantinople et au maintien de l'Empire d'Orient, ne voulurent ou ne surent envoyer aucune aide à la malheureuse cité, alors que le plus faible de ces secours eût peut-être pu éviter la catastrophe finale. Hunyad, affirme Phrantzès, avait demandé, pour prix de son appui, une des deux petites cités maritimes de Selymbria ou de Mesembrya, et l'historien grec, contemporain de ces événements, si bien placé pour voir les choses de près, ajoute que le basileus avait signé le chrysobulle qui cédait au héros hongrois la seconde de ces deux villes. Il ajoute même ce détail précieux que ce fut lui, en personne, qui fut chargé de rédiger le chrysobulle impérial réglant cette donation. Mais, je le répète, aucun secours n'arriva de Hongrie, pas plus d'ailleurs que du lointain royaume d'Aragon, dont le souverain, toujours au dire de Phrantzès, avait, lui aussi, réclamé pour prix de son aide la cession de l'île de Lemnos. Ce ne furent, du reste, que de bien vaines et inutiles négociations. L'aveuglement des princes d'Occident, dit très justement M. Pears, semble tenir de la folie. Ils allaient bientôt, eux et leurs peuples, expier cruellement l'indigne abandon dans lequel ils laissaient Constantinople, son empereur et son peuple.

Le même 20 avril déjà, durant cette journée illustrée par le combat naval que je viens de raconter en si grand détail, les canons turcs monstrueux n'avaient cessé de tonner sur toute la ligne des remparts terrestres. Il en fut de même le lendemain 21. « Tout ce jour-là, dit Barbaro, on



Phot. Sébah et Joaillier.

GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE — LA TOUR DE MARBRE

(Vue intérieure.)

ne fit autre chose que bombarder avec les grandes bombardes les murailles qui protégeaient Constantinople du côté de terre, surtout au voisinage de la porte Saint-Romain, et ainsi ce jour-là, à force de bombardes, furent déjà jetées à bas une tour très importante et une assez grande portion de la muraille extérieure y attenant. » Cette tour était celle qui avait nom Bactatinia (1). C'était une des plus considérables du rempart terrestre, toute voisine de la porte Saint-Romain. Le feu concentré des six grandes bombardes de cette batterie la démolit si bien que l'assaut parut possible à travers la brèche énorme qui se produisit lorsqu'elle s'écroula. Ce jour-là le Sultan était de nouveau absent, surveillant, ainsi que nous l'allons dire, une opération infiniment importante, mais cette circonstance, on le voit, n'arrêta nullement le bombardement.

« Ce jour-là, poursuit l'écrivain vénitien, fut le premier qui remplit d'épouvante ceux de la ville et même ceux de la flotte, car nous avions une angoisse extrême que ce jour-là le Turc ne voulût nous livrer l'assaut général. Tous, tant que nous étions, nous croyions déjà voir le turban des Turcs dominer sur la ville. Mais, grâce à notre miséricordieux Messire Jésus-Christ, qui est plein de compassion, le terme final fut prolongé par lui pour que fût accomplie la prophétie de saint Constantin, fils de sainte Hélène, qui fut empereur de Constantinople (2). Une si grande portion de muraille fut dans ce jour abattue que tout le monde se crut perdu en songeant qu'en si peu de temps on avait pu détruire une muraille si belle. » Barbaro termine par cette affirmation infiniment pessimiste : « Je vous le dis en vérité, si ce jour-là le Seigneur Turc s'était présenté devant le mur de terre seulement avec dix mille soldats, sans ancun doute il eût fait son entrée dans la ville et il

(1) Voy. Millingen, *Byzantine Constantinople*, p. 86-87 : « Bactatanea, Bactatinia, Bacchaturea, Baccaturea. » — Voy. aussi Mordtmann, *Die letzten Tage von Byzanz*, p. 14.

(2) Prétendue prophétie qui disait que le premier comme le dernier basileus de Constantinople serait chacun un Constantin, fils d'une Hélène.

l'aurait prise, et nous l'eussions ainsi perdue vilement! »

La *Chronique slavonne*, connue sous le nom de l'*Anonyme moscovite*, marque aussi ces deux journées de bombardement si redoutables. « Le treizième jour après le premier assaut, dit cette source, les Turcs dressèrent leurs canons, dont deux immenses qui avaient été fondus sur place. Les boulets de l'un montaient jusqu'aux genoux, ceux de l'autre jusqu'à la ceinture. Vis-à-vis de l'emplacement occupé par Jean Giustiniani et sa troupe, ils érigèrent la plus grande des deux bombardes, parce que là les murailles se trouvaient moins solides et très basses. Du premier coup le rempart trembla; du second coup la portion supérieure fut détruite sur une longueur de cinq toises; le troisième coup ne fut pas tiré, parce que l'obscurité était venue. Pendant la nuit Jean Giustiniani renforça le rempart en le doublant d'une seconde muraille intérieure de bois remplie de terre. Mais que pouvait-on faire contre une telle puissance, et surtout contre la fureur de Dieu à cause de nos péchés! »

Le lendemain matin, les Turcs recommencèrent à tirer sur ce même point du rempart avec une masse de machines et de canons et, après avoir ainsi suffisamment manœuvré contre ces fortifications, ils dressèrent le grand canon et lancèrent des boulets de pierre pour pratiquer une brèche. Cette fois-ci, le boulet monstrueux vola par-dessus la muraille, n'enlevant que cinq créneaux, et s'abattit contre le mur d'une église (1), où il éclata en mille fragments. Vers midi, ils dressèrent le canon pour la seconde fois, mais Giustiniani, qui avait préparé son canon de son côté, tira contre le canon turc, et cela avec tant de succès que l'arme en éclata. » Le récit très vivant du *Moscovite* confond certainement ici plusieurs assauts (2). Je ne le reproduis donc pas en entier, mais je donne seulement les dernières phrases qui concordent avec le récit de Barbaro : « Si le Seigneur

(1) Voy. PEARS, p 269, note 1. Cette église était probablement celle de Sainte-Kyriaki, près de la porte Pempton.

(2) Voy. p. 193 et 196.

Dieu n'eût pas mis un terme à ce jour, la ville aurait alors déjà succombé, car les assiégés étaient tous exténués. A la nuit tombante, les Turcs se retirèrent dans leur camp; quant aux assiégés, ils roulaient à terre accablés de fatigue sur le point même où ils se trouvaient. Pendant toute la nuit on entendit les gémissements des blessés. »

Je reprends le récit de Barbaro : « Comme c'est l'habitude, dit-il, que dans tous les lieux du monde il se trouve des hommes de valeur qui ont bon courage, ainsi il s'en trouva aussi dans cette cité de Constantinople, parmi lesquels un certain nombre de gentilshommes vénitiens plus courageux que ne l'étaient les Grecs (1), et ces dits Vénitiens se mirent à faire de fortes et parfaites réparations aux murailles détruites, partout où cela était nécessaire, et cela à l'aide de tonneaux qu'on remplissait de pierres et de terre, et derrière les tonneaux on creusa un fossé assez profond, et derrière ce fossé on éleva encore avec la terre qu'on en retirait un petit mur. On mêla à cette terre des sarments de vigne et des amas de rameaux d'arbres avec leur feuillage, tout cela imbibé d'eau pour rendre ce mélange plus résistant et plus compact, de telle manière enfin que cela était aussi fort qu'un mur véritable et qu'on n'eût plus à craindre les efforts du Turc en cet endroit. » Ce mur de fortune rendit, on le verra, les plus grands services jusqu'au dernier jour de la défense. « Toutefois, poursuit Barbaro, le Turc maudit, à toute heure de jour comme de nuit, ne cessa plus un instant de battre de toutes ses forces cette portion de la muraille avoisinant la porte Saint-Romain où avaient été faites ces réparations. Il concentra là toute la violence de son attaque, bombardant le rempart avec sa plus grosse bombarde dont l'embouchure avait quinze palmes de circonférence, aussi avec ses autres

(1) En réalité c'étaient le héros Giustiniani et ses Génois qui défendaient cette portion du rempart. Ce furent eux qui se hâtèrent si courageusement de réparer le pan de muraille renversé. Barbaro, qui, en bon Vénitien qu'il était, haïssait les Génois, a préféré faire à ses compatriotes les honneurs de cette journée.

bombardes et de plus avec un grand nombre de fusils ou escopettes, lançant des balles de plomb, des flèches innombrables, de nombreux fusils à mèche ou arquebuses (1) aussi. Tous ces engins de mort tiraient sans cesse et sans arrêt contre ceux qui s'occupaient à réparer les murs. Je vous laisse à penser la masse des Turcs qui s'y trouvaient tout drus, cherchant à entrer dans la ville par les brèches; on ne pouvait en aucune manière voir la terre, qui était toute couverte de ces Turcs, surtout de janissaires qui étaient les hommes les plus guerriers que le Turc possédât. Aussi y avait-il assez de gens de la suite du Grand Seigneur, qui se reconnaissaient aux chapeaux blancs, car les hommes nés Turcs portaient des chapeaux rouges, et ils s'appellent les « Asapes ». Le dit jour il n'y eut pas d'autre affaire. »

Le lendemain, dimanche 22 avril, vit s'accomplir un des événements les plus extraordinaires de ce siège de Constantinople extraordinaire entre tous, un de ceux qui devaient exercer sur la chute finale de la grande cité, dans le mois suivant, l'influence la plus directe. Depuis bien des jours, le Sultan Mahomet, toujours mystérieux en ses conseils comme en ses actions, préparait dans le plus grand secret la manœuvre célèbre, infiniment étrange, au moyen de laquelle il projetait de faire passer par terre, par-dessus les hautes collines de Péra, sa flotte des eaux du Bosphore dans celles de la Corne d'Or. La fureur qu'il conçut de l'échec du brillant combat naval du 20 avril, qui avait permis à quelques navires chrétiens de pénétrer dans le port de Constantinople, contribua probablement à précipiter son dessein.

Tous les lecteurs de ce volume connaissent la topographie si particulière de Constantinople, vulgarisée par tant de plans et de gravures : la grande ville dans son immense

(1) « Zarabotane » dans le texte de Barbaro.

enceinte triangulaire, bornée sur une face par la mer de Marmara et séparée d'autre part des collines de Galata, de Péra, de Kassim-Pacha, par le superbe port de la Corne d'Or, long de plusieurs kilomètres. Jusqu'à ce moment du siège, la garnison si faible de Constantinople n'avait eu à défendre contre l'armée turque, infiniment plus considérable, que deux des côtés du fameux triangle : celui qui regarde Marmara, et celui de longueur bien plus considérable, défendu par la grande Muraille de Théodose, qui va des rives de Marmara à l'extrémité septentrionale de la Corne d'Or. Le troisième côté, celui qui longe cette même Corne d'Or, celui-là même par lequel les Croisés de 1204 avaient pris la ville d'assaut, se trouvait pour l'instant encore en pleine sécurité, protégé par la fameuse et énorme Chaîne qui, en barrant l'entrée même de la Corne d'Or, abritait parfaitement la flotte chrétienne massée derrière ses anneaux monstrueux et mettait un obstacle absolu à l'entrée des vaisseaux turcs dans ce golfe. En face, sur la rive opposée de la Corne d'Or, derrière la cité génoise de Galata enceinte de puissantes murailles, toutes les hautes collines bordant ce côté oriental de Chrysokéras, celles même portant aujourd'hui les populeux faubourgs de Kassim-Pacha et de Taxim, étaient occupées par le corps d'armée turc sous les ordres de Zagan Pacha. Ces troupes très nombreuses tenaient entièrement toute cette péninsule montagneuse qui sépare le Bosphore de la Corne d'Or, sauf l'unique espace circonscrit par les murailles de la petite cité génoise. Elles communiquaient d'une part, du côté du Bosphore, avec le château de Roumili-Hissar, première base d'opération du Sultan, de l'autre, par un gué praticable situé au fond de la Corne d'Or, avec l'aile gauche de la principale portion de l'armée assiégeante campée tout le long de la Grande Muraille de terre. On avait bien jeté un pont sur l'extrême pointe du golfe, à Cydaris qui est le Kiat-Hané actuel, mais les communications en ce point n'en demeuraient pas moins fort difficiles. « Si le Sultan, dit

M. Pears, l'historien le plus récent du siège, au beau livre duquel j'emprunte ces considérations, avait pu pénétrer dans Galata, dont la triangulaire enceinte de murailles partant de la rive de la Corne d'Or escaladait la colline pour aller se terminer à angle aigu à la tour fameuse debout encore aujourd'hui, il aurait singulièrement avancé ses affaires. Du coup, il eût délogé la flotte chrétienne de la position si sûre et si parfaitement abritée qu'elle occupait derrière la gigantesque Chaîne protectrice, dont les extrémités reliaient la capitale grecque à la cité génoise, et mis en grave péril immédiat toute la portion du rempart de Constantinople longeant la rive occidentale de Chrysokéras. Il eût en même temps assuré de bien meilleures communications entre les deux ailes de son armée. Malheureusement pour le Sultan il ne pouvait être question d'une semblable opération. Cette petite cité si gênante de Galata, cité absolument indépendante, entretenait encore, malgré ce cruel état de guerre qui l'enveloppait, des relations pacifiques avec Mahomet II, et cela bien que toutes les sympathies de ses habitants fussent naturellement pour les Grecs chrétiens contre les Turcs païens. Si le Sultan eût attenté en quoi que ce soit à la liberté de la colonie italienne, on eût vu tout aussitôt la métropole génoise et son suzerain direct à cette époque, le duc de Milan, dépêcher flottes et soldats au secours de leurs compatriotes, ce qui du même coup eût forcé les Turcs à lever le siège de Constantinople. Ceci ne veut pas dire que la situation faite aux Génois par les événements terribles qui se déroulaient au pied même de leurs murailles, ne fût infiniment délicate, même affreuse. Bien qu'ils continuassent à faire à travers la Corne d'Or un trafic aussi considérable et actif que secret avec les Grecs, ils se voyaient contraints à une foule de ménagements envers les Turcs. Il leur fallait à tout instant temporiser avec les deux adversaires qui se battaient à coups de boulets de pierre par-dessus les toits de leur infortunée cité. Les récits chrétiens contemporains du siège sont pleins

d'accusations de trahison contre le podestat de Galata et ses malheureux ressortissants. La vérité, je le répète, est que toutes les sympathies de ces Génois d'Orient allaient à leurs frères chrétiens, mais leur position affreuse en plein champ de bataille les forçait constamment à ménager le Turc. »

Donc Mahomet, ne pouvant passer par-dessus Galata pour attaquer le point faible du rempart de Constantinople, conçut un plan aussi ingénieux qu'extraordinaire pour arriver au même résultat en tournant la petite cité génoise. Plusieurs circonstances avaient probablement contribué à inspirer au Sultan ce projet vraiment génial. Ce fut d'abord le souvenir presque légendaire d'un exploit à peu près analogue exécuté, des siècles auparavant, par le souverain ou « khagan » des Avares, lors du premier siège de Byzance par cette nation. Ce fut peut-être aussi le récit de quelque ingénieur, peut-être bien chrétien, lui narrant diverses autres opérations du même genre, celle entre autres, sans remonter à l'antiquité, imaginée quatorze ans auparavant par les Vénitiens pour faire passer par terre une flotte du fleuve Adige dans le lac de Garde (1). Léonard de Chio, racontant ces faits curieux, va jusqu'à dire que l'ingénieur qui aida ainsi de ses conseils le Sultan dans l'œuvre que je vais raconter, était celui-là même qui avait présidé, quelques années auparavant, à ce transfert si inusité (2).

Il s'agissait donc, chose qui paraît à première vue fabuleuse et presque incroyable, de faire, par une manœuvre gigantesque quasi miraculeuse, passer, par-dessus les abruptes collines de la haute presqu'île de Péra, les navires de la flotte turque ancrée dans le Bosphore, puis de les faire descendre dans la Corne d'Or, de manière à prendre à revers la flotte chrétienne massée derrière la Chaîne puissante qui obstruait l'entrée de ce magnifique port naturel. On conçoit aisément quel coup terrible le succès d'une pareille opération devait porter à la cause des assiégés. Très probable-

(1) Voy. Benardaki, *op. cit.*, p. 1726, col. B.
(2) Voy. encore Pears, *op. cit.*, note 1 de la page 272.

ment, je le répète, ce plan prodigieux, en apparence presque insensé, mûrissait depuis quelque temps déjà dans les pensées du Sultan, qui, comme toujours lorsqu'il s'agissait de quelque affaire importante, en avait gardé très soigneusement le secret, même pour ses plus proches conseillers. L'exécution en était maintenant imminente. Tout au plus l'irritation à lui causée par l'échec de sa flotte le 20 avril activa-t-elle les résolutions de Mahomet (1). Du moins tous les historiens du siège s'accordent sur ce détail.

Ainsi qu'il en était constamment le cas pour les projets conçus par le jeune Sultan, la réalisation de celui-ci fut prodigieusement rapide. Tout en donnant à bon droit notre admiration à cette opération extraordinaire, il ne faut pas perdre de vue que les bâtiments de la flotte turque n'étaient pas de grandes dimensions. Ceux qui furent l'objet de ce voyage terrestre si inusité n'étaient pas beaucoup plus considérables que les très grands caïques à vingt paires de rames qui circulaient il y a peu d'années encore sur le Bosphore et dans la Corne d'Or, et qui ont, je le crois, presque disparu aujourd'hui. Ajoutons ce détail important que Mahomet II disposait dans son immense armée d'une multitude très nombreuse de travailleurs vigoureux et fanatiques.

L'exécution du plan de Mahomet semble donc avoir été quasi foudroyante. C'est l'expression même dont se sert un des chroniqueurs qui raconte le plus en détail cette merveilleuse aventure de la flotte turque. Il fallait, en effet, se hâter infiniment pour prévenir toute entreprise hostile qui eût pu la faire avorter. Le secret fut si parfaitement gardé dans cette vaste banlieue de Constantinople, tout entière aux mains des Turcs, que ni les habitants de la capitale assiégée, ni les Génois de Péra ne semblent avoir même soupçonné l'exécution de cette colossale opération

(1) Voy. dans PHRANTZÈS, p. 250, la description de cette fureur du Sultan. « Pareil à un chien, il se mord les mains de rage... il pousse des gémissements et des cris de fureur en constatant l'impossibilité où il se trouve de triompher de ses ennemis et de venger l'humiliante défaite de sa flotte! »

qui allait se dérouler aux pieds mêmes des remparts de la cité génoise.

Mahomet avait très rapidement et très secrètement fait assembler la masse de bois nécessaire pour cette sorte de long tramway dont je vais parler, aussi pour établir les formes destinées à recevoir chaque vaisseau. Zagan Pacha, le commandant en chef de toute cette région, fut le grand exécuteur de ces préparatifs secrets. Je n'ai pas à insister sur l'importance immense d'une telle opération pour le succès des projets du Sultan : affaiblissement énorme de la défense, incapable déjà d'assurer convenablement la protection de deux des côtés de l'immense enceinte triangulaire, et qui serait maintenant obligée d'assurer aussi celle du troisième côté bornant la Corne d'Or, fort mal défendu par un mauvais rempart; établissement de communications plus directes entre les diverses portions de l'armée assiégeante; surtout mainmise par le Sultan et plus sérieux contrôle sur Galata; isolement complet de cette cité, dont les possesseurs génois, bien qu'encore officiellement en paix avec les Turcs, même accusés de trahison envers la religion chrétienne par le peuple de Constantinople et ses alliés vénitiens, soutenaient naturellement de toutes leurs sympathies secrètes le succès des Grecs et considéraient avec angoisse toute cette formidable attaque de Constantinople qui devait fatalement entraîner leur perte après celle de la Ville Reine. S'ils n'affichaient pas ouvertement ces sympathies pour les Grecs, c'était par terreur d'un adversaire trop puissant. En résumé, Mahomet II avait le plus grand intérêt à isoler sous sa main les Génois de Galata, dont la neutralité très douteuse le gênait considérablement et dont l'hostilité enfin nettement déclarée eût pu prodigieusement compliquer pour lui les difficultés du siège de Constantinople, peut-être même le forcer à en faire la levée (1).

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 270 et suiv., pour le développement de cette

Les auteurs ne sont pas tout à fait d'accord sur le point précis choisi par les ingénieurs du Sultan sur la rive septentrionale du Bosphore pour amorcer le transport de sa flotte. On peut cependant affirmer avec presque certitude que ce point était situé entre le lieu dit « le Diplokionion », autrement dit « les Deux-Colonnes », station de la flotte turque durant le siège qui correspond au Bechiktach d'aujourd'hui et à l'actuel Dolma-Bagtché. On a mieux réussi à identifier la route choisie par ces mêmes ingénieurs pour opérer le transport des bateaux d'une mer à l'autre par-dessus la colline de Péra. La chaîne des collines sur laquelle est aujourd'hui construite la ville de ce nom était à cette époque, dit M. Pears dans son excellente *Histoire du siège de Constantinople* que je suis encore ici pas à pas, couverte par des taillis et des vignes. Le versant occidental, à partir de la ligne de faîte aujourd'hui marquée par la grande rue de Péra jusqu'à la « Vallée des Sources », aujourd'hui quartier de Kassim-Pacha, servait alors de cimetière aux Génois. Cette région est encore aujourd'hui plantée des cyprès du champ des morts turc qui a succédé à cette nécropole chrétienne. Il existait à cette époque, poursuit M. Pears, un sentier à pente rapide qui, partant d'un lieu sur le Bosphore, voisin de l'actuel Top-hané, escaladait en droite ligne le versant oriental de la colline de Péra dominant le Bosphore. Coupant à angle droit le chemin qui suivait la crête de cette colline et qui, je le répète, est aujourd'hui la grande rue de Péra, ce sentier descendait ensuite l'autre versant jusqu'au lieu dit des « Sources » (1) sur la rive de la Corne d'Or. Au sommet de la montagne, là où s'élève aujourd'hui la grande caserne d'artillerie, les deux chemins, se coupant à angle droit, formaient un carrefour en croix qui a valu à Péra son nom grec moderne de « Stavrodromion ».

question et pour l'historique de la situation respective du Sultan et de la Communauté génoise de Galata.

(1) C'était une des anses intérieures de la Corne d'Or, aujourd'hui disparue, dont l'emplacement est actuellement occupé par la caserne de la marine.

Ce sentier, qui, grimpant ainsi de la rive du Bosphore, suivait d'abord le vallon aujourd'hui devenu une rue sur le côté de laquelle s'élève l'église construite en souvenir des soldats et marins anglais morts durant la guerre de Crimée, franchissait en ce carrefour l'étroit plateau de quelques centaines de mètres de largeur à peine qui marque le sommet du mont et redescendait ensuite l'autre rampe de la colline. Il suivait alors presque en droite ligne un autre vallon également abrupt qui, lui aussi, est devenu aujourd'hui une rue menant de la grande rue de Péra à la « Vallée des Sources » et à la Corne d'Or. Il semble infiniment probable que c'est par cette longue voie montante puis descendante que le Sultan décida de faire passer à force de bras les vaisseaux de sa flotte.

Mahomet n'ignorait rien de la situation. Il savait surtout que les Génois de Galata continuaient leurs relations secrètes avec la ville assiégée. Il savait que les vaisseaux de cette nation, qui avaient victorieusement passé à travers sa flotte, étaient maintenant en pleine sûreté, derrière la fameuse Chaîne dont l'une des extrémités était reliée à Péra même, et qu'ils allaient contribuer activement à la lutte contre son armée. Le chroniqueur latin Pusculus et l'archevêque Léonard de Métellin, témoin oculaire du siège, racontent tous deux que le Sultan, très vraisemblablement dans le désir de terroriser les Génois de Galata, surtout aussi pour faire diversion, pour détourner leur attention de ce qui se préparait en cet instant même en arrière de leur cité pour cet extraordinaire projet du transfert de la flotte, fit, dès l'aube du 21 avril, installer des batteries nouvelles au-dessus de la cité génoise, sur la colline de Saint-Théodore, au nord de la muraille orientale de Galata, peut-être bien en un point occupé aujourd'hui par la chapelle anglaise commémorative dont j'ai parlé plus haut. Ces batteries étaient destinées à bombarder, par-dessus les maisons mêmes de la petite cité, la flotte chrétienne massée dans la Corne d'Or derrière la Chaîne du

port. C'était pour les assiégés le plus grave des dangers, la ruine possible pour leur flotte tant détestée du Sultan, dont elle contrariait les plans d'une manière si sérieuse.

Tout le jour durant, ce 21 avril, cette terrible canonnade se poursuivit furieusement, si bien que personne dans Galata ne songea à s'occuper de ce qui se préparait derrière ces nouvelles batteries turques, sur le chemin grimpant que je viens de décrire. Nous avons vu que, dans cette même journée, la flotte de l'amiral turc, qui avait remplacé Baltoglou en disgrâce, pour augmenter encore la diversion, avait attaqué à plusieurs reprises les navires chrétiens rangés derrière la Chaîne du port.

Voici le récit de Pusculus : « Mahomet, dit-il en ses mauvais vers, exaspéré par l'échec retentissant de sa flotte dans la journée du 20 avril, passa une nuit sans sommeil. La fureur l'avait affolé. Il ne rêvait que de se venger des navires latins. Avant le lever du jour, il fait transporter, sur la haute montagne qui domine Galata, une bombarde énorme, qui va lancer par-dessus les maisons génoises, sur les navires chrétiens massés dans le port, des boulets de pierre monstrueux. Ses ordres sont obéis avec célérité. Au moment même où le soleil naissant inonde la terre de ses rayons, le tonnerre de cet engin formidable éclate soudain, jetant une subite terreur dans la population génoise. Parmi les flots de la plus noire, de la plus abondante fumée, l'énorme projectile passe au-dessus de la ville et va tomber dans les eaux de la Corne d'Or. Les habitants épouvantés croient qu'ils vont être eux-mêmes bombardés. Le second boulet, après avoir décrit une courbe immense, va frapper un des navires chrétiens. Il tombe sur le pont, qu'il transperce, et coule incontinent le malheureux vaisseau, tuant quelques hommes du bord. »

Le bombardement continua longtemps, dit de son côté l'archevêque de Métellin, sous la direction d'un ingénieur dont les Grecs n'avaient pas su payer les services, et qui,

mécontent de leur ingratitude, avait passé à l'armée du Sultan.

On a vu que le navire chrétien frappé par le second boulet, qui le traversa de part en part, coula du coup avec toutes les marchandises dont il était chargé. On conçoit l'immense consternation des autres équipages, ainsi subitement éveillés de leur quiétude! Ils eurent tôt fait cependant de quitter le mouillage de la Chaîne et de ranger leurs navires à l'abri sous les hauts murs mêmes de Galata, hors de la portée des boulets turcs, qui passèrent maintenant par-dessus. La panique diminua aussitôt. En somme, il y eut plus de bruit que de mal. Cependant la canonnade dura jusqu'au soir sans trêve. Les Turcs, dit l'archevêque, lancèrent cent cinquante boulets, et beaucoup de maisons de Galata, malgré la neutralité génoise, furent endommagées par des projectiles mal dirigés. Par un vrai miracle, il n'y eut qu'une victime dans la ville. Une femme fut tuée, « une matrone de la plus haute vertu ». Pusculus dit qu'il y avait deux bombardes. Tous les autres boulets tombèrent dans l'eau, sans plus parvenir à frapper aucun navire.

Pusculus se délecte à raconter en détail, en des vers ampoulés, la destruction du vaisseau chrétien. Il donne le nom du capitaine. Toute la population avait suivi d'un œil consterné l'énorme projectile qui, décrivant une courbe immense, était tombé en plein sur le malheureux navire mouillé précisément le plus près du rivage. Il s'abîma aussitôt dans les flots, au milieu de la consternation générale.

Nous avons vu que, du côté de la Grande Muraille, sur toute la ligne du rempart, durant cette même journée du 21, la canonnade turque avait également fait rage presque constamment. C'est Barbaro qui le dit. Michel le Janissaire dit de même que, de toute la nuit, toutes les batteries turques ne cessèrent de tonner contre les remparts assiégés. Toutes ces mesures d'exception ordonnées par le Sultan tendaient évidemment à un but unique :

empêcher les assiégés et les Génois, en détournant leur attention par une action incessante, de connaître les préparatifs faits pour le transport de la flotte.

Toutes ces diversions imaginées par le Sultan réussirent à merveille. Aucune espèce de tentative ne fut faite par les assiégés, ni du côté du Bosphore, ni durant la traversée de la colline de Péra, ni même sur la rive de la Corne d'Or, pour détruire la flotte turque pendant qu'on la transportait d'une mer dans l'autre. Certainement, ni les Grecs ni les Génois ne se doutèrent de rien, bien que ces derniers, au dire de Dukas (1), aient plus tard affirmé qu'ils avaient été tenus au courant du fameux projet du Sultan, mais qu'ils avaient, pour lui plaire, tenu la chose secrète, et qu'ils en avaient permis l'exécution à cause de l'amitié qu'ils lui portaient. Philelphe dit clairement qu'ils furent au contraire stupéfaits (2).

Bref, le plan de Mahomet fut si bien tenu secret que, très probablement, il ne fut connu d'aucun de ses adversaires avant son entière réussite. Du reste, le prudent jeune Sultan avait pris des précautions infinies. Tout le long du rivage du Bosphore, dit Chalkondylas, des postes militaires étaient disposés avec de l'artillerie, prêts à repousser par la force toute attaque tentée contre les vaisseaux, à leur passage par-dessus terre. Dans la nuit du 21 au 22 avril, les derniers préparatifs furent terminés. On avait fait un choix parmi les vaisseaux de la flotte mouillée aux Deux-Colonnes. La plupart des auteurs donnent le chiffre de soixante-huit ou soixante-dix à quatre-vingts navires (3).

A l'aube du 22 avril, l'étonnant voyage commença. Voici le récit de Barbaro, qui est, avec celui de Critobule, le compte rendu le plus complet et le plus intéressant pour cet incident si étrange : « Le vingt-deuxième jour de ce mois d'avril, le Seigneur Turc ayant fait réflexion et

(1) *Op. cit.*, p. 278.
(2) Philelphe, livre II, ligne 976 : *Genuæ tunc clara juventus obstupuit.*
(3) D'autres ne parlent que de vingt navires !

remarqué qu'il n'arrivait pas à nous faire grand dommage du côté de terre, comme il venait d'en faire l'expérience, ayant bien roulé cela dans sa tête, imagina de faire passer une portion de sa flotte qui était mouillée aux Colonnes jusque dans le port même de Constantinople, et cela afin d'arriver plus vite à la réalisation de ses projets contre nous. Et afin que vous compreniez de quelle manière s'y prit ce chien, ce méchant païen, je vous expliquerai ci-après son idée (1). S'étant mis en tête de conquérir Constantinople, il s'aperçut qu'il fallait pour cela que sa flotte parvînt à l'intérieur du port même de cette ville (2). Comme toute son armada était mouillée aux Colonnes, qui sont éloignées de deux milles de la ville, il ordonna à tous les équipages de descendre à terre, et il fit aplanir une piste tout le long de la montagne qui domine Galata, en commençant du rivage du Bosphore, où était mouillée l'armada, jusque dans le port de Constantinople, c'est-à-dire sur une longueur de trois milles. Et quand tout le chemin eut été parfaitement aplani, les dits Turcs disposèrent un très grand nombre de rouleaux de bois tout du long de cette voie aplanie, lesquels rouleaux furent si bien graissés d'huile, de lard et de suif achetés en quantité aux Génois de Galata, que le Sultan pensa pouvoir tenter de faire passer une partie de sa flotte dans le port de Constantinople. Il fit en conséquence commencer par une « fuste » (3) de petites dimensions, et il la fit placer sur les dits rouleaux, et, au moyen d'une grande quantité de Turcs, il fit tirer la dite « fuste », et, en peu de temps, il la fit ainsi passer très rapidement jusque dans le *Navarchium* ou port de Péra (4); et quand les Turcs virent que cette inven-

(1) Sur l'unique manuscrit contemporain existant du récit de Barbaro conservé à Venise, on a ajouté en ce point sur la marge ces mots : « Et cela lui fut enseigné par un chrétien. »

(2) C'est-à-dire la Corne d'Or.

(3) « Fuste », on le sait, était à cette époque le terme consacré pour désigner ce genre de navires.

(4) C'est-à-dire la Corne d'Or.

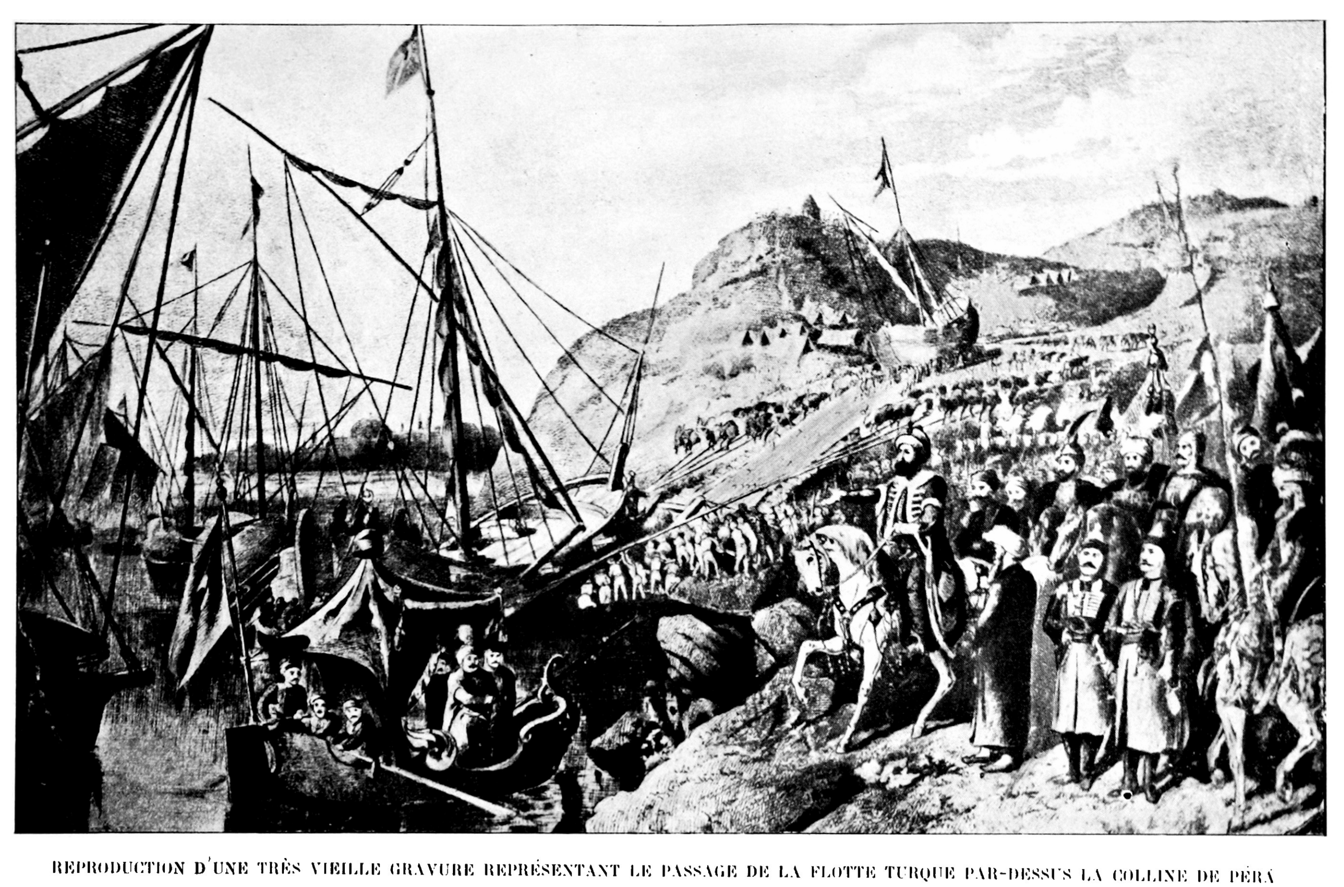
tion allait à souhait, ils se mirent à tirer encore d'autres de ces « fustes » plus petites, lesquelles « fustes » étaient de quinze bancs de rameurs jusqu'à vingt, même jusqu'à vingt-deux. Certainement, à première vue, cela paraîtrait pour tout le monde incroyable et impossible, si le Sultan n'avait pas eu à sa disposition tant de ces canailles (1) pour tirer ces « fustes » par-dessus cette montagne; car ils firent passer dans le port de Constantinople jusqu'à soixante-douze de ces navires, tous bien armés et en bon ordre pour toutes choses, et cela ne put se faire que parce que les Turcs vivaient en bonne paix avec les Génois de Péra. »

Ce récit très succinct du médecin vénitien résume assez bien l'histoire de cette extraordinaire opération de guerre, qui est demeurée un des incidents les plus célèbres de ce siège fameux, et qui, bien que le succès n'en ait pas été absolu, n'en eut pas moins une influence considérable sur le résultat final.

Voici maintenant le récit, peut-être plus détaillé, plein de saveur, de Critobule : « Le Sultan Mahomet, ayant estimé que, s'il voulait atteindre son but, qui était de prendre Constantinople, il lui fallait à tout prix se rendre maître du port, après avoir essayé de tous les moyens, prit une résolution ingénieuse, digne du grand discernement de son génie, qui le fit se rapprocher beaucoup du but tant désiré par lui et mit fin à toutes ses incertitudes dans ce sens.

« Il ordonna en conséquence à ses ingénieurs maritimes et à ses équipages de construire au plus vite des voies ou glissoires partant de la mer extérieure — le Bosphore — pour aboutir dans la mer intérieure — c'est-à-dire dans la Corne d'Or. Ces glissoires, partant du « Diplokionion (2) », étaient faites de poutres couchées en travers sur une ligne d'au moins huit stades de long allant d'une mer

(1) « Canaglie. »
(2) Aujourd'hui Kabatach, au dire du docteur Dethier.



REPRODUCTION D'UNE TRÈS VIEILLE GRAVURE REPRÉSENTANT LE PASSAGE DE LA FLOTTE TURQUE PAR-DESSUS LA COLLINE DE PÉRA

à l'autre. La voie ainsi préparée, préalablement nettoyée et aplanie avec la plus grande célérité par plusieurs milliers d'hommes, s'élevait rapidement durant une moitié du trajet jusqu'à la crête de la colline, d'où elle redescendait non moins rapidement vers la Corne d'Or. Et ces glissoires ayant été achevées plus promptement que la pensée par une grande foule d'ouvriers, il y fit avancer ses vaisseaux sur lesquels il fit placer de grandes charpentes en forme de traîneaux avec de chaque côté de longues poutres dressées, disposées en guise de soutiens. Sur ces traîneaux, il établit solidement ses navires à l'aide de fortes cordes et ayant fait fixer de très longs cordages ou haubans à la coque de ceux-ci, au point de courbure, il les fit hisser le long de la glissoire par ses soldats, partie à la main, partie à l'aide de divers engins, poulies et tambours. »

Les rouleaux de bois qui faisaient le plancher de cette colossale glissoire de huit milles de longueur, mesuraient de treize à quatorze pieds. Ils avaient été soigneusement équarris d'avance et non moins soigneusement graissés. On fit mettre à l'eau les charpentes en forme de traîneau ou de berceau et sur chacune on fixa et attacha aux longues poutres dressées qui la garnissaient un des navires qu'il s'agissait de transporter par cette voie extraordinaire. A l'aide de câbles on tira ensuite chacune de ces masses sur la rive hors de l'eau, et le bizarre voyage commença pour chacune. On avait fait, je l'ai dit, un essai préliminaire avec une « fuste » de petites dimensions, et cette première opération heureusement réussie encouragea les Turcs à continuer. On employa aussi d'innombrables attelages de buffles pour tirer en haut de la colline ces énormes charges.

Les soixante-dix vaisseaux furent ainsi très rapidement halés les uns à la suite des autres (1), surtout à main d'hommes.

« Les équipages qui suivaient chacun des navires, pour-

(1) Grâce au nombre énorme de travailleurs dont le Sultan disposait.

suit Barbaro, ne se possédant plus de joie à ce spectacle et songeant à ce qui allait encore suivre, arrivés au faîte de la colline, montaient comme s'ils étaient sur mer dans les vaisseaux qui s'en allaient dévalant avec rapidité droit vers la Corne d'Or. Parmi les matelots, les uns défaisaient les voiles, poussant des cris de triomphe comme s'ils allaient prendre la haute mer, et le vent, s'emparant de celles-ci, les gonflait; d'autres, assis aux bancs des rameurs, tenaient leurs rames en mains, faisant semblant de ramer, tandis que les subrécargues couraient d'une extrémité à l'autre de la longue et haute piste de bois, l'*histodoki*, excitant l'énergie de leurs hommes par des sifflements, des cris, des coups de lanière aussi. Ainsi les vaisseaux turcs, voyageurs étranges, glissaient à travers la campagne comme s'ils eussent vogué sur mer. Tandis que les derniers escaladaient encore la rampe de la colline, les premiers descendaient déjà la pente raide conduisant à la Corne d'Or, toutes voiles serrées, avec grands cris de joie et force tapage. Les tambours résonnaient. » « Les fifres et autres instruments éclataient en notes retentissantes », dit Dukas, qui donne les mêmes détails.

« Et c'était, je le répète, dit encore notre Vénitien, un étrange spectacle, vraiment incroyable pour celui qui n'y a pas assisté, que de voir naviguer à travers les champs, comme s'ils étaient sur mer, ces vaisseaux avec toutes leurs voiles, tous leurs équipages, tous leurs armements. Moi, j'estime que cette prouesse surpasse le mont Athos percé par Xerxès, et comme j'ai vu ces choses de mes yeux, cela me porte à ajouter foi à d'autres récits qui, si je n'avais assisté à ce prodige, me paraîtraient des contes à dormir debout. » C'est ainsi qu'une flotte considérable, comptant au moins soixante-sept navires, descendit par terre dans l'anse dite « des Eaux froides » située dans la Corne d'Or, un peu en amont de Galata, et y jeta l'ancre (1).

(1) Dukas (*op. cit.*, p. 271) dit « quatre-vingts » navires.

La *Chronique* dite *du Janissaire polonais*, lequel fut un des témoins, lui aussi, de cette scène insolite, dit que tous à Byzance en furent émerveillés et rirent bien stupidemnt en voyant ces grandes barques glisser sur terre ferme comme si c'était sur l'eau.

La phase la plus délicate de cette curieuse opération fut certainement celle du début, qui consista à mettre à l'eau les appareils en forme de cales, de traîneaux ou de berceaux, qui devaient recevoir les navires étroitement amarrés entre leurs flancs. Une fois que chaque navire eut été ainsi disposé dans son appareil correspondant et qu'on l'y eut lié bien solidement, on tira à terre chacune de ces lourdes machines et on les installa successivement sur la glissoire de bois convenablement graissée, puis le pittoresque voyage commença qui tant égaya les matelots turcs, grands enfants sauvages.

La rapidité de ce passage des navires d'une mer à l'autre semble avoir été tout à fait extraordinaire. Le nombre immense des travailleurs est la vraie explication de ce phénomène. Cette rapidité même était, du reste, l'élément essentiel du succès pour une pareille opération. J'ai dit déjà que ceux de ces navires qui n'étaient pas hissés à main d'hommes le furent au moyen de cabestans ou d'autres engins, aussi à l'aide d'innombrables attelages de buffles. Ne perdons jamais de vue que ces navires, ainsi fabuleusement transportés dans cette randonnée héroï-comique de terre ferme par-dessus une colline haute de plus de deux cent cinquante pieds, n'avaient rien de commun comme dimensions avec ceux de nos jours. Même ceux, s'il y en avait, qui étaient à deux ou trois rangs de rames superposés, devaient avoir au plus cinquante à soixante-dix pieds de long. Après la montée qui dut être fort rude et pénible, le plateau médian fut vite franchi à la force des poignets tirant les énormes barques sur le chemin de bois. La descente vers la Corne d'Or fut ensuite infiniment rapide. Toute l'opération, chose certaine bien

que presque incroyable, fut terminée en une nuit (1).

Presque tous les chroniqueurs contemporains insistent sur l'enthousiasme bruyant des équipages turcs, stupéfiés par ce succès inouï, si facile, faisant résonner les échos du Bosphore de leurs hurlements d'allégresse, de leurs chants rauques et rudes, des sons de leur musique guerrière, à mesure que chaque navire, débouchant joyeusement dans la Corne d'Or, venait mouiller sur la rive sous la protection des canons de Zagan Pacha. Tous ces écrivains répètent à l'unisson que jamais encore on n'avait assisté à pareil haut fait. Tous recherchent dans leurs souvenirs classiques les opérations maritimes pouvant présenter avec celle-ci quelque analogie.

Tel fut ce labeur héroïque qui devait contribuer grandement à la victoire finale des Turcs. Les Grecs eux-mêmes rendirent hommage à la brillante et ingénieuse audace des ingénieurs ottomans (2). Le janissaire polonais Michel rapporte dans sa *Chronique* que cette nuit-là les canons turcs ne cessèrent pas un instant de tonner, ce qui nous explique pourquoi les assiégés, surtout les équipages de la flotte grecque dans la Corne d'Or, ne mirent aucun obstacle à cette arrivée des bateaux turcs dans le port même de la ville assiégée. L'incessant bombardement des batteries de Zagan Pacha, placées sur la colline au-dessus de Galata, suffit à empêcher toute tentative hostile.

Ouvrons ici une parenthèse pour consacrer quelques mots à une démarche tentée à ce moment par le basileus auprès du Sultan dont parle le seul Dukas, et qui semble, d'après cet historien, avoir été la suite presque immédiate de l'apparition désastreuse pour les Grecs de la flotte turque dans les eaux de la Corne d'Or, cet exploit qui mit la plus cruelle alarme au cœur des assiégés. « Le basileus,

(1) Voy. sur les dimensions probables des navires ainsi transportés. PEARS, *op. cit.*, note 1 de la page 276, et sur la route suivie par eux à travers le continent : *ibid.*, p. 443 et suiv., appendice III.

(2) DUKAS, *op. cit.*, p. 270-271. « Ce nouvel Alexandre de Macédoine a surpassé les hauts faits de Xerxès! »

dit exactement Dukas, considérant l'état affreux où le terrible bombardement avait mis le rempart, fut accablé par les plus sinistres prévisions pour lui et pour son peuple. A travers tant de siècles de guerres depuis Constantin le Grand contre tant de peuples : les Scythes, les Arabes, les Perses, jamais aucun ennemi n'était parvenu à détacher la moindre pierre de ces murailles, tandis que cette fois l'œil n'apercevait déjà que ruine sur ruine et brèches affreuses. Une immense et formidable armée étreignait la capitale. Il semblait que d'un instant à l'autre rien ne pourrait empêcher les assaillants de pénétrer au cœur de la cité. Bref, l'âme du basileus était à ce point brisée et sans espérance qu'il se résigna à envoyer au Sultan des ambassadeurs pour lui dire qu'il consentait à lui payer n'importe quel tribut annuel, quelque colossal qu'il pût être, à condition que le siège fût aussitôt levé et que la paix fût proclamée incontinent. Mais Mahomet fit aux envoyés impériaux la réponse que voici : « Je ne puis plus interrompre le siège de votre cité. Ou je la prendrai, ou vous me prendrez mort ou vif. Cependant si votre maître consent à me la remettre sans plus de combats, je lui laisserai la souveraineté de la Morée, je constituerai d'autres seigneuries pour ses frères, et nous demeurerons dorénavant amis. Que si au contraire il refuse de me livrer pacifiquement Constantinople, j'y entrerai de force et je le ferai périr par le glaive, lui et tous les siens. Quant à la foule des habitants et de leurs demeures, je les livrerai au bon plaisir de mes soldats. Mon unique pensée est de posséder votre cité, fût-elle même désertée par tous ses habitants! » Le basileus ne put se résoudre à accepter d'aussi cruelles exigences, et ces suprêmes négociations furent aussitôt rompues. Ce devaient être les dernières avant la catastrophe finale. « Comment, s'écrie en terminant Dukas, l'Empereur eût-il pu accepter de telles offres! En quel lieu de la terre, en quelle ville aurait-il pu se cacher avec ses sujets pour échapper au mépris et aux injures non point seulement de tous les

Chrétiens, mais des Juifs aussi et des Turcs eux-mêmes. »

Ce récit de Dukas, cet historien si constamment inexact et qui, en l'an 1453, n'était encore qu'un enfant, ne doit être accueilli que sous les plus expresses réserves. Aucun autre chroniqueur du siège ne mentionne cette démarche si étrange du courageux Empereur, et ceci est un fait digne de remarque, tout à l'avantage de l'héroïque basileus Constantin. Le fidèle Phrantzès, entre autres, ce serviteur si dévoué d'un maître infortuné, affirme que son souverain bien-aimé eût pu facilement s'enfuir de Constantinople (1). Mais il s'y refusa constamment, « préférant, dit le chroniqueur, le sort du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; et il le fit comme il l'avait dit (2) ». Tout ce que nous savons par d'autres encore du noble caractère de Constantin nous incite à penser que son choix fut fait dès le début du siège et qu'il ne songea jamais qu'à sauver sa ville bien-aimée ou à périr avec elle. Phrantzès nous eût certainement parlé de cette tentative de négociations avec le Sultan si elle eût existé sérieusement.

« Quand les Romains, dit Critobule, eurent constaté le succès de cette opération inouïe et contemplé les vaisseaux ennemis mouillés dans la Corne d'Or, chose incroyable à laquelle ils n'auraient jamais pu s'attendre, ils furent épouvantés par ce spectacle qui défiait toute raison. Ils tombèrent dans la plus grande perplexité et le pire désespoir, ne sachant plus que tenter. Car jusque-là ils n'avaient eu en aucune manière à se préoccuper de défendre sérieusement avec des troupes nombreuses la muraille longue de trente stades qui défendait la ville du côté du port. Et cependant, alors déjà, ils n'avaient pas assez de monde, tant en troupes nationales qu'étrangères, pour garder le reste

(1) *Op. cit.*, p. 327.
(2) Critobule nous fournit le même témoignage sur ce prince intrépide, qui voulut mourir avec les siens, alors que, se sachant condamné à périr, il eût pu si facilement se soustraire à ce sort lamentable.

de la muraille, si bien que pour chaque deux ou trois créneaux il n'y avait qu'un seul défenseur. »

« Maintenant, dit M. Pears, le rempart aussi le long de la Corne d'Or allait être à chaque instant exposé à l'attaque des Turcs. Il fallait dorénavant avec ce nombre si réduit de combattants pourvoir encore à cette nouvelle et si onéreuse charge de la défense! Il fallait retirer des hommes des autres portions du rempart pour les placer là, et ceci constituait le plus extrême péril, car ces autres portions du rempart se trouvaient de ce fait dégarnies, et ceux qu'on y laissait ne pouvaient plus suffire, vu leur petit nombre, à les garder. Dans cette désolation universelle, le basileus ne perdit pas encore courage, mais cette terrible nécessité d'avoir à prélever des hommes sur le nombre déjà si faible des défenseurs du rempart le désola singulièrement. »

Ce n'était pas tout encore. Le pont mobile, jeté par les Turcs d'une rive à l'autre à l'extrémité orientale de la Corne d'Or (1), allait être terminé. Il fallait de toute nécessité augmenter aussi les forces de la défense de ce côté, pour empêcher les assiégeants d'attaquer la ville en ce point. De même, il fallait encore du monde pour défendre mieux tous les navires si nombreux, grands et petits, mouillés derrière la Chaîne et qui se trouvaient maintenant si gravement exposés à une attaque entre deux feux : sur leurs derrières par les navires turcs descendus dans la Corne d'Or et extérieurement par ceux mouillés encore dans le Bosphore. La situation était infiniment angoissante et tragique. Il y avait vraiment de quoi perdre la tête. Toutefois on fit tout ce qui était humainement possible en de si tragiques circonstances.

(1) Entre Kumber-Hané et Defterdar Iskelessi.

CHAPITRE V

Terreur des assiégés à la vue des navires turcs dans la Corne d'Or. — Échec désolant de la tentative faite pour brûler ces navires. — Construction par les Turcs du pont au fond de la Corne d'Or. — Continuation du bombardement. — Les assiégés envoient un brigantin en Occident. — Bombardement par-dessus les murs de Péra. — Dissensions entre assiégés. — Nouvel assaut infructueux du 12 mai. — Les assiégés éventent les mines des Turcs.

On conçoit aisément la terreur qui se répandit dans Constantinople à l'apparition soudaine et comme miraculeuse de soixante-dix à quatre-vingts bateaux turcs dans l'anse de Kassim-Pacha et dans le port intérieur de la Corne d'Or. Il fallait maintenant pourvoir à la défense de toute cette portion du rempart qui longeait le port de Constantinople. Elle était de faible hauteur et en mauvais état, ce qui exigerait dorénavant une surveillance constante. On sait que c'était précisément cette circonstance qui avait permis aux assiégeants de 1204, Vénitiens et Francs, de prendre d'assaut la ville de ce côté en jetant du haut des ponts mêmes de leurs navires la masse de leurs soldats sur ce rempart d'une si faible hauteur. Quelle consternation pour une garnison déjà si réduite, disséminée sur une si immense étendue de murailles! Et puis la flotte latine massée derrière la Chaîne se trouvait du coup tournée et en grand péril. Ce fut un désespoir universel. Voici le récit de Barbaro :

« Vous concevez quelle grande peur eurent ceux de notre flotte, voyant ces « fustes » là dans le port, et cela parce qu'ils craignaient que quelque nuit celles-ci ne vinssent assaillir notre flotte par derrière en même temps

que l'armada, qui était aux Colonnes, l'assaillerait par devant. On conçoit dans quel grand péril se trouvait cette pauvre flotte. De plus nous avions peur du feu et redoutions que les bâtiments turcs dans la Corne d'Or n'arrivassent à incendier nos vaisseaux établis derrière la Chaîne. Aussi nous vîmes-nous contraints de prendre la résolution de nous tenir constamment sous les armes, de jour comme de nuit, en grande épouvante de ces chiens de Turcs. Et du côté de la mer extérieure, tellement nous les redoutions, nous résolûmes de faire stationner une galère légère à la pointe de Péra, c'est-à-dire à la pointe de Galata (1), pour y monter la garde et veiller au moindre mouvement de la flotte turque aux Colonnes, auquel cas la dite galère de garde avait ordre de venir le faire savoir aussitôt au capitaine de la marine, lequel était messire Aloisio Diedo, et que sur-le-champ tous fussent à leur poste en armes. Mais ce cas ne se présenta que rarement, car les Turcs, eux aussi, avaient grande peur de venir nous attaquer à l'improviste à la Chaîne et de se lancer dans une si grande entreprise, où il leur fallait combattre contre tant de nos vaisseaux qui se trouvaient placés contre la Chaîne, aussi se gardaient-ils bien de nous assaillir de nuit. Et notre Dieu Éternel, qui est si miséricordieux pour ses enfants chrétiens, ne voulut point souffrir que tant de mal se fît pour cette fois. Au contraire, il nous mit dans le cœur à nous autres Chrétiens que nous devions aller les assaillir, eux, comme plus bas vous allez voir l'assaut que nous Chrétiens nous allâmes leur faire à eux Païens, bien que le succès de cet assaut, hélas! n'ait pas été suivant nos désirs.

« Donc, dès ce lendemain, le vingt-troisième jour d'avril, fut mûri ce plan pour essayer de détruire cette armada du Turc qui avait passé par la montagne pour descendre dans le port intérieur de Constantinople. Et donc, ce jour-là,

(1) Là où est aujourd'hui l'échelle de Top-Hané.

nous tînmes en hâte un conseil des Douze dans l'église de Sainte-Marie de Constantinople (1) pour nous charger de l'entreprise d'aller incendier l'armada turque qui était arrivée dans le Navarchium de Péra. » « Il est probable, dit Pears, que le Baile de Venise présidait ce curieux conseil italien, qui s'arrogeait ainsi, certainement avec le consentement de l'Empereur, la direction de la défense. Parmi ces douze hommes qu'une commune confiance unissait, se trouvait certainement, bien que Barbaro taise son nom probablement de parti pris, Jean Giustiniani, qui, par ses qualités de décision et de courage, avait gagné déjà toute la confiance non seulement de ses compatriotes, mais aussi du basileus et des Vénitiens, et acquis ainsi une situation prépondérante dans les conseils de la défense. »

« Voilà donc pourquoi, poursuit Barbaro, ce jour-là nous tînmes le conseil des Douze dans l'église de Sainte-Marie de Constantinople pour combiner l'entreprise d'incendier la dite armada. Cela fut d'abord voté en principe de la détruire ainsi, mais, afin d'assurer encore plus le succès d'une si grande entreprise, on convint de débattre longuement le procédé le plus opportun et qui aurait le plus de chance de réussir. Et de tous ceux qui étaient dans ce conseil chacun dirait son opinion. Un certain nombre voulaient qu'en plein jour toute notre flotte, tant vaisseaux que galères et « fustes » levassent l'ancre pour se précipiter sur les navires turcs massés sur la rive de la Corne d'Or.

« Il fut répondu que, pour cette attaque, le consentement des Génois à Galata serait nécessaire et qu'ils ne le donneraient certainement pas, puisqu'ils étaient bien connus pour ne pas vouloir déclarer guerre ouverte au Sultan. En tout cas, on perdrait à obtenir ce consentement un temps précieux. La seconde proposition fut d'envoyer par terre des soldats, supportés par deux seules galères légères, attaquer

(1) Peut-être l'église de la Panagia Hodegetria. « Probablement, dit M. Pears, dans le quartier vénitien, près de l'actuelle mosquée de Rustem-Pacha, que Dethier place dans le voisinage de Sainte-Sophie. »

le camp et les canons qui avaient été placés par les Turcs sur la côte ouest de Galata pour protéger leurs vaisseaux, et ensuite de tenter de brûler ces vaisseaux. » — C'était évidemment là une opération fort dangereuse. Les assiégés n'avaient pas assez de monde pour risquer la perte d'un corps de troupe dans une pareille entreprise, si près de toute l'armée commandée par Zagan Pacha.

La troisième proposition finalement fut celle qui s'imposa à la réunion. Messire Jacomo Coco, un homme que Phrantzès décrit comme « plus propre à l'action qu'à la parole », lequel était le patron de la galère de Trébizonde, la proposa, au dire de Barbaro, la soutint peut-être seulement de toute son énergie. Elle fut acceptée par tous, mais se termina malheureusement par un accident terrible, qui porta un nouveau coup à la défense. Ce projet était, sans autre délai, sans perdre un instant, sans songer à consulter les Génois de Péra, de se jeter immédiatement avec deux galères seulement sur la flotte turque accumulée dans la baie de Kassim-Pacha et de l'y brûler. Coco s'offrit à prendre en personne la direction de l'entreprise. On l'acclama.

Le conseil des Douze s'était tenu fort secrètement. Aucun temps n'avait été perdu pour arriver à une décision. Il était de l'essence même de la proposition de Coco qu'elle fût exécutée immédiatement et secrètement. Le courageux Italien fit ses préparatifs de suite, avec la plus grande célérité.

« Donc, poursuit Barbaro, le vingt-quatrième jour de ce mois d'avril, le dit sieur Jacomo Coco, capitaine de la galère de Trébizonde, prit deux vaisseaux d'environ cinq cents tonneaux chacun, qu'il barda tout à l'entour de sacs de coton et de sacs de laine, de manière à les mettre ainsi entièrement à l'épreuve des plus gros boulets de pierre des bombardes turques.

« Mais ces navires, ainsi matelassés, ne pouvaient en aucune manière voguer tout seuls pour aller assaillir l'armada turque sans l'aide de galères ou de « fustes ».

Aussi fit-on apprêter deux grosses galères rapides pour les accompagner. De plus chaque grosse galère arma une des « fustes » de l'Empereur, chacune de vingt-quatre bancs de rameurs avec soixante-douze rameurs, et chaque navire encore arma une de ses grandes barques. » Le plan de Coco était de se servir des deux grands navires comme d'un paravent pour cacher la présence des galères et des « fustes », pour qu'ainsi au dernier moment ces vaisseaux rapides pussent se précipiter comme l'éclair et détruire ou brûler les vaisseaux turcs. Tout étant donc prêt, il fut arrêté qu'à une heure de la nuit (1), c'est-à-dire vers sept heures trois quarts environ, tout serait disposé pour que la petite expédition pût s'élancer vers la flotte ennemie au coup de minuit; « et à l'heure de minuit tous, avec les « fustes », se rendirent sur la galère de messire Aloisio Diedo, qui était capitaine général du port; et là, on délibéra une dernière fois pour savoir si, oui ou non, on exécuterait cette entreprise, et la majorité fut d'avis qu'il fallait immédiatement, à cette heure même de minuit, aller attaquer la flotte ennemie pour y mettre aussitôt le feu. »

D'autres sources (2) racontent que ces tragiques conseils extraordinaires des Douze, si hâtivement réunis sous le coup de ce pressant péril, furent tenus, non comme le dit Barbaro dans Sainte-Marie, mais bien dans l'église de Saint-Pierre-aux-Clefs, ou Porte-Clefs, autrement dit « Claviger ».

« Alors, poursuit Barbaro, les Génois de Péra, ennemis de la Foi chrétienne (3), arrivèrent à avoir vent de la chose et à connaître que nous voulions brûler l'armada turque, et sur-le-champ le podestat de Péra envoya deux de ses Génois en ambassade au Seigneur Turc au camp de la porte Saint-Romain, et dans le parlement que tinrent les Génois sur la galère de messire le capitaine, ces chiens de traîtres

(1) C'est-à-dire une heure après le coucher du soleil.
(2) Pusculus, entre autres, t. IV, vers 577.
(3) N'oublions pas que c'est un Vénitien qui parle.

de Génois dirent à celui-ci : « Messire le capitaine, ce n'est « pas cette nuit-ci qu'il vous faut exécuter à vous seuls une « si grande entreprise, mais, si vous voulez bien la remettre « à une autre nuit, nous autres, Génois de Péra, nous nous « offrons pour être de compagnie avec vous, afin de mieux « brûler cette armada des Turcs. » Notre capitaine, entendant ces propositions, fut content de remettre l'affaire à une autre nuit ; et quand les Génois virent le jour apparaître, comme ils vivaient en paix avec le Turc, ils ouvrirent une des portes de Péra et envoyèrent chez le Turc un personnage du nom de Faiouzo ou Fragiouzo. » — Pusculus (1) désigne ce triste personnage sous le nom de Zaccharias. Une note marginale du manuscrit de Barbaro l'appelle Anzolo (2) Zaccaria. — « Celui-ci, étant arrivé à la tente du Seigneur Turc, lui révéla que, la nuit précédente, les Vénitiens avaient décidé d'aller mettre le feu à sa flotte au Mandrachion de Péra et s'étaient préparés à cet effet. A l'ouïe de ces nouvelles, le Seigneur Turc remercia fort l'ambassadeur et le renvoya aussitôt à Péra. Puis, sur-le-champ, il envoya un très grand nombre de soldats armés d'escopettes auprès de son armada au Mandrachion, et, en outre, il y fit disposer deux bombardes au ras de l'eau et deux autres de l'autre côté du Mandrachion, c'est-à-dire à Kassim-Pacha. Tout autour de cette anse, il fit élever des parapets pour protéger ses hommes des balles d'escopettes et des flèches et dards lancés par les arbalètes. La flotte turque se trouvait ainsi en pleine sécurité, et cette trahison-là, ce sont les maudits Génois de Péra, ces rebelles à la Foi chrétienne qui l'ont perpétrée. »

« Du vingt-quatrième jusqu'au vingt-huitième jour de ce dit mois, dit encore Barbaro, nous nous préparâmes à cette entreprise, mais mon avis est que tout cela vint par la

(1) Pusculus, né à Brescia, où il fut professeur de lettres grecques et latines, nous a laissé, dans son poème héroïque intitulé *Constantinopoleos*, l'histoire de la chute de l'empire grec et du siège de Constantinople, auquel il assista. Il fut même en captivité chez les Turcs.

(2) Angelo.

volonté de Dieu qui a voulu que nous y allâmes, et cela pour punir les péchés de quelques-uns de ceux qui y allèrent, ainsi que vous verrez ci-dessous cet événement terrible, vous prévenant seulement que, nous autres Vénitiens, nous n'avons rien su d'avance de cette trahison de ces méchants Génois (1). Le Sultan, sachant sa flotte parfaitement défendue, attendit tranquillement l'attaque de Coco. »

Barbaro n'est pas le seul témoin oculaire ni le seul écrivain contemporain qui ait à cette occasion accusé les Génois d'avoir, pour gagner les bonnes grâces du Sultan et sauver ainsi leur cité de Péra, traîtreusement dévoilé à celui-ci le plan conçu par les assiégés pour brûler sa flotte dans la Corne d'Or. Une chose est certaine, c'est que la réalisation de la proposition de Coco, qui, pour réussir, devait être exécutée immédiatement, fut reculée de quatre jours et que dans l'intervalle Mahomet fut mis au courant de ce projet.

Voici comment s'exprime M. Pears relativement à ces faits obscurs : « Même l'archevêque Léonard croyait fermement en l'existence de cette trahison et déclare qu'il en sait plus qu'il n'en veut dire. Dukas (2) aussi affirme brutalement que les Génois avertirent le Sultan. De même Critobule et Pusculus. » « Certes, poursuit M. Pears, s'il devient difficile de révoquer en doute l'ensemble de ces témoignages si concordants, il ne faut cependant pas perdre de vue que, dans les récits de tous ces historiens, semblable accusation de trahison est presque constamment et à chaque instant de rigueur, et comme ici les préparatifs de Coco durent forcément être connus d'une foule de gens, il serait vraiment tout à fait extraordinaire que le Sultan n'ait pas connu au bout de quatre jours ce que tant de gens savaient depuis tout ce temps à Constantinople comme à Péra. » En tout cas, je le répète, une chose est certaine, c'est que les Turcs eurent connaissance du projet de Coco et que ni les Grecs ni les Vénitiens ne se doutèrent qu'ils

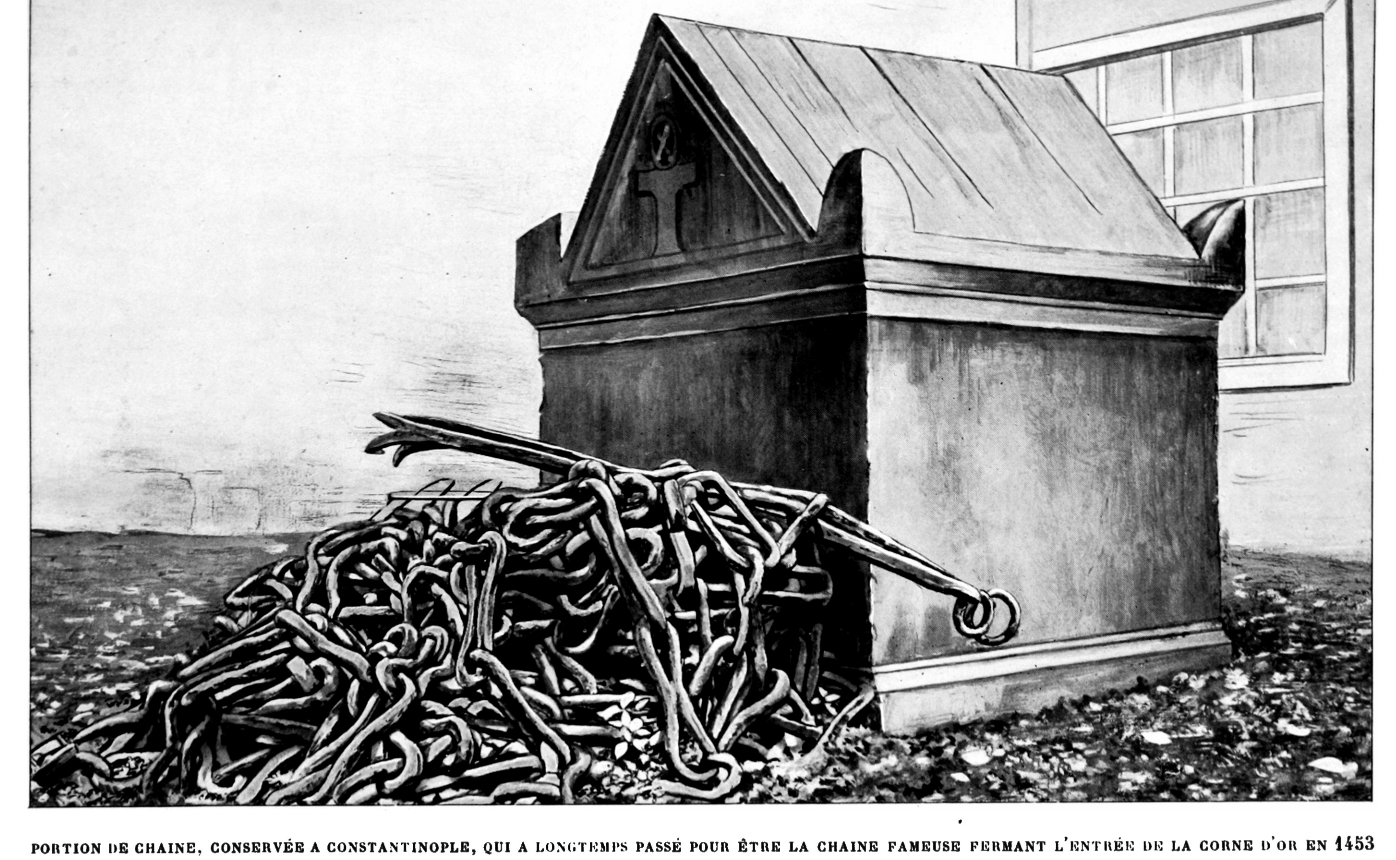
(1) Voy. Krause, *op. cit.*, p. 151 et suiv.
(2) *Op. cit.*, p. 585 et suiv.

en eussent été informés ni ne connurent quels avaient été les informateurs!

Je reprends le récit du témoin oculaire Barbaro. « Au vingt-huitième jour de ce mois d'avril, il fut arrêté au nom de messire Jésus-Christ d'exécuter cette entreprise d'incendier cette armada du Turc perfide. Deux heures avant le jour, au nom du Saint-Esprit, les deux navires complètement blindés et bardés de ballots de laine et de coton quittèrent le port de Galata (1), et, pour les accompagner, il y avait la galère de messire Gabriel Trévisan et celle de messire Zaccaria Grioni, le chevalier, tous deux braves et expérimentés marins du golfe de Gênes (2), et il y avait encore trois « fustes », chacune de vingt-quatre bancs, lesquelles avaient été parfaitement équipées et armées, commandées : la première par le fameux Jacomo Coco, dit le Grand; la seconde par Silvestro Trévisan; la troisième par Girolamo Morosini, fils de sire Bernardo. Chacun de ces capitaines avait composé son équipage avec les hommes de sa galère. Et encore sur de nombreux petits bateaux, dits brigantins, les dits capitaines avaient entassé des matières inflammables, de la poix, des broussailles, de la poudre à canon. Ces brûlots étaient destinés à mettre le feu à la flotte turque. L'ordre était donné, comme il avait été convenu d'avance, que les vaisseaux devaient aller devant et protéger de leurs masses les galères et birèmes qui suivraient sous leur couvert. Au moment où l'expédition se mit en marche, quelques-uns en tout cas furent surpris de voir soudain briller au sommet de la tour de Galata une vive flamme, qui, probablement, fut jugée avec raison être un signal pour les Turcs que les vaisseaux se mettaient en route. L'obscurité était encore partout profonde et aucun signe, aucun son ne venaient des bateaux turcs pour indiquer qu'ils étaient en alerte.

(1) C'est-à-dire la partie nord-est de la Corne d'Or.

(2) Trévisan était ce brave capitaine qui s'était mis au service de l'Empereur « *per honor de Dio et per honor di tuta la Christianitade* ».



PORTION DE CHAINE, CONSERVÉE A CONSTANTINOPLE, QUI A LONGTEMPS PASSÉ POUR ÊTRE LA CHAINE FAMEUSE FERMANT L'ENTRÉE DE LA CORNE D'OR EN 1453

(On incline maintenant **à y** voir un fragment de la chaîne du port de Rhodes, rapportée par les Turcs après la conquête de cette île.)

« Comme les vaisseaux chrétiens s'avançaient lentement et silencieusement, l'homme orgueilleux, ce messire Jacomo Coco, patron de la galère de Trébizonde, voulut être le premier à attaquer cette armada pour acquérir honneur en ce monde. Quand toute notre flottille se trouva vis-à-vis de l'anse du Mandrachion, où était l'armada du Turc, les grands vaisseaux devaient, on le sait, marcher en tête, mais, comme ils n'avaient pas quarante rangs de rames, ils ne pouvaient marcher avec la rapidité d'une galère qui en avait soixante-douze. Aussi Coco, en homme orgueilleux et avide d'acquérir honneur en ce monde, ne voulut pas laisser les vaisseaux mener l'attaque et, désireux de porter le premier coup, prit les devants et se précipita d'une allure effrénée sur les bâtiments turcs. A ce moment même, le silence, subitement troublé, prouva aux assaillants consternés que les Turcs étaient sur leurs gardes. Un premier coup de canon atteignit la poupe de la galère de Coco, sans y causer presque aucun dommage. Un second, tiré aussitôt après, la traversa de part en part, et en moins de temps qu'il n'en faut pour dire dix *Pater Noster*, elle alla au fond avec son équipage tout entier, capitaine, officiers et matelots !

« Nous tous, quand nous vîmes que le pauvre navire alla ainsi au fond, cela nous remplit de compassion. On ne pouvait leur porter secours en aucune manière. Les principaux hommes de la « fuste » qui furent ainsi noyés furent les suivants : d'abord messire Jacomo Coco, son capitaine; sire Antonio de Corfou, le lieutenant; sire Andrea de Ruodo, le patron juré, plus quatre compagnons, plus dix arbalétriers, natifs de Cattaro, de Trau, de Sardaigne, etc. (1), plus soixante-douze rameurs. Tous ceux-là allèrent au fond avec la « fuste », et tous furent noyés; que Dieu leur pardonne! Quand la « fuste » fut allée au fond, ceux de la galère légère qui la suivait exactement ne s'en aperçurent même pas, et ils la suivaient toujours au

(1) Barbaro donne les noms des quatre compagnons et des dix arbalétriers.

combat, croyant l'avoir devant eux et pensant que tout allait bien, et s'ils n'avaient pas vu la « fuste » aller au fond, c'est que cela n'était pas possible, parce qu'il y avait tant de fumée des bombardes et des escopettes que l'on ne pouvait absolument rien voir, et puis des cris de toutes parts que c'était une chose à ne pas croire. Donc, la galère de messire Gabriel Trévisan allant ainsi de l'avant, subitement ces chiens de Turcs tirèrent leurs deux bombardes, dont les boulets frappèrent la dite galère par le milieu et la transpercèrent de part en part. Deux hommes placés dans la cale furent blessés. Aussitôt l'équipage se mit à boucher avec les manteaux des hommes les trous faits par les projectiles, de manière que la galère se maintînt sur l'eau tout en enfonçant de moitié. A force de rames, elle retourna tant bien que mal à son ancien poste près de la Chaîne et fut ainsi sauvée. Les autres « fustes » firent de même et rebroussèrent chemin. Les Turcs purent nous voir pleurer amèrement notre défaite, et nous avions un grand deuil de tous ces pauvres gens noyés; que Dieu leur pardonne à tous! Nous pleurions aussi par peur que les Turcs ne voulussent poursuivre leur succès en s'emparant de toute notre flotte, et s'ils eussent donné ce jour-là une bataille générale, nous aurions certainement été tous pris par eux tant sur terre que sur mer, tant la panique était grande chez nous. Mais le Dieu Éternel préféra ajourner encore la prise de la dite cité.

« Cependant, que firent les dits païens? Ils se ruèrent avec leurs soixante-douze « fustes » sur les deux grands vaisseaux qui étaient munis de sacs de laine, qui étaient ceux qui auraient dû attaquer la flottille turque, et ces deux pauvres vaisseaux s'arrêtèrent court au milieu de cette masse d'ennemis, attendant le secours de nous autres chrétiens. Mais c'était, hélas! chose impossible de leur porter secours, parce que nous aurions été sur-le-champ pris par les « fustes » turques. Les Turcs, nous voyant dans une position si critique, se jetèrent donc vaillamment

avec toutes leurs forces sur ces deux pauvres vaisseaux. Ils livrèrent une bataille terrible et forte, et vraiment il s'élevait tant de cris de cette canaille que cela paraissait vraiment l'enfer. Il y avait là escopettes et flèches sans nombre, et assez de bombardes et de fusils. Cette bataille âpre et dure de ces deux vaisseaux dura largement une heure et demie et aucune des deux parties n'eut le dessus. Nos vaisseaux purent retourner à leur station et les soixante-douze « fustes » turques regagnèrent leur anse. Ce jour-là, il n'arriva rien d'autre ni sur terre, ni sur mer, sauf que dans le camp des Turcs il y eut grande fête de ce que le navire de messire Jacomo Coco avait été coulé à fond. Voilà le grand malheur qui fut la conséquence du mauvais vouloir des Génois, ennemis de la Foi du Christ, et ce sont les Génois qui ont commis cette trahison à l'endroit des chrétiens pour se montrer amis du Seigneur Turc ! »

Dans cette lutte terrible entre les deux navires vénitiens et toute la flotte turque qui ne réussit pas à s'emparer d'eux, les matelots latins avaient une fois de plus, comme le dit M. Pears, maintenu la supériorité incontestable de la marine chrétienne sur celle des Turcs infiniment plus nombreuse, mais ne disposant que de bâtiments de dimensions très inférieures. L'expédition n'en était pas moins manquée, à la grande douleur des chrétiens, des Grecs comme des Latins, qui, depuis le fameux combat naval du 20 avril, s'estimaient invincibles sur mer. Maintenant quatre-vingts ou quatre-vingt-dix de leurs meilleurs combattants venaient de périr inutilement, alors qu'au dire de Phrantzès un seul navire turc avait été détruit, l'incendie des autres ayant été rapidement éteint.

Cette lamentable défaite des assiégés n'est racontée nulle part avec autant de détails que dans le journal de Barbaro. Phrantzès et Pusculus sont d'accord avec le chroniqueur vénitien dans les grandes lignes. Quant à Critobule (1)

(1) Voy. son récit, *op. cit.*, p. 97.

et à Dukas, ils désignent tous deux à tort Giustiniani comme le chef de cette expédition manquée. Pusculus, dit Dethier, semble le plus impartial de tous. Il nomme aussi bien Giustiniani que Coco, mais c'est ce dernier qui, selon lui, marche audacieusement de l'avant et trouve la mort, et c'est Giustiniani en personne qui se trouve sur un des grands navires bardés de balles de laine. C'est par le seul Barbaro que nous savons que l'empressement jaloux de Coco fut la cause unique du désastre, lequel eût été certainement changé en victoire si ces deux grands navires bardés de balles de laine avaient pu devancer les autres brûlots. La preuve en est que, dans ce combat d'une heure et demie contre toute la flotte turque, ces deux bâtiments réussirent à s'en tirer sans aucun dommage.

Le terrible inconvénient de la présence de la flotte turque dans la Corne d'Or porta, hélas! aussitôt ses fruits en immobilisant une portion des défenseurs pour veiller nuit et jour contre ce nouveau danger. « Les Romains (c'est-à-dire les Grecs), dit Critobule en terminant son récit de ce malheureux combat, voyant leur plan avorter, en furent réduits à lancer du haut des murailles des boulets de pierre contre les vaisseaux turcs dans la Corne d'Or pour les empêcher de sortir de l'anse où ils étaient mouillés. Toutefois, chaque jour, parmi les vaisseaux chrétiens rangés à l'entrée de la Corne d'Or, il se détachait quelques galères chrétiennes pour poursuivre et éloigner celles des Turcs et empêcher ainsi qu'elles ne fissent des dégâts dans le port. On les poursuivait parfois jusqu'au rivage. Puis on les voyait prendre à leur tour l'offensive et serrer de près les navires chrétiens, tout en échangeant avec eux des projectiles. C'est ainsi que chaque jour on se battait à distance dans le port. »

La tristesse de cette défaite, la ruine douloureuse de ces grandes espérances, les disputes violentes survenues à cette occasion entre Vénitiens et Génois qui s'accusaient

réciproquement de trahison et de lâcheté (1), furent, si possible, encore augmentées par une circonstance affreuse. Un certain nombre de marins du navire de Coco, quarante au dire de Phrantzès, avaient réussi, au moment de la catastrophe, à gagner le rivage à la nage. Ces malheureux jeunes gens furent incontinent saisis par les Turcs, conduits en face du rempart, nus et les mains liées, et immédiatement mis à mort sur la plage même, par ordre du Sultan, sous les yeux de leurs compagnons d'armes, qui assistèrent, frémissant de rage, du haut de la muraille, à leur égorgement. Tetaldi affirme qu'ils furent empalés : « affichés par le fondement sur pieux aigus », et que parmi eux se trouvaient les officiers du navire infortuné. La douleur des assiégés fut telle que l'Empereur décida d'user de sanglantes représailles. Par son ordre, on amena liés sur le rempart de nombreux captifs turcs, deux cent soixante, au dire de Phrantzès, et on les pendit aux plus hauts créneaux de la muraille, sous les regards de l'armée turque, en face même du lieu où les malheureux marins vénitiens venaient de subir leur supplice.

Cette vaste exécution de tous ces captifs dut être une scène d'une indicible horreur.

Cet échec lamentable, dit Phrantzès, fut la cause de mille violentes disputes entre Génois et Vénitiens. Les premiers accusaient les seconds, Coco surtout, d'avoir par impéritie amené ce désastre. L'Empereur, apprenant qu'ils allaient en venir aux mains, se rendit en hâte auprès d'eux, les suppliant de ne pas ajouter à toutes les horreurs de cette guerre affreuse celles des discordes intestines. A force de bonnes paroles, il réussit à les calmer.

« Le 29 avril, dit Barbaro, messire Aloisio Diedo, capitaine général des galères, nomma, en place de messire Jacomo Coco, noyé, vice-patron de la galère de Trébizonde, messire Dolfin Dolfin, fils de sire Domenigo Dolfin, qui

(1) PHRANTZÈS, *op. cit.*, p. 258.

avait eu jusque-là la garde de la porte de la ville dite Porte du Palais, forte et bien gardée. Il eut pour successeur (dans ce poste des Blachernes, si important et si périlleux) sire Zuan Lorédan, fils de sire Polo. »

Tous ces jours-là et tout le reste du mois, le rempart du côté de terre avait été et fut le théâtre d'attaques répétées de la part des Turcs. L'échec du premier assaut du 18 avril avait été suivi d'une canonnade furieuse presque constante. « Les canons, dit Barbaro, ne finissaient jamais de gronder, jour et nuit, et tantôt des parties de la Muraille terrestre furent jetées par terre, tantôt la ville elle-même se trouva mise en grand péril, et nous, dans la ville, nous fîmes chaque fois de bonnes réparations aux endroits où cela était nécessaire, avec des tonneaux et des faisceaux et de la terre, de telle manière que c'était aussi fort qu'avant, comme une vraie muraille. »

« Probablement, dit M. Pears (1), le 23 avril, la grande bombarde avait été changée de place et mise en position en face de la porte Saint-Romain, à l'endroit même où Jean Giustiniani était posté avec sa troupe, parce qu'à cet endroit, dit le *Moscovite*, les murs étaient le moins solides et très peu élevés. A partir de ce moment, ce monstrueux engin commença à battre ce point de la muraille et ne cessa plus de le faire ! »

Ce fut aussitôt après l'entrée quasi fantastique de sa flotte dans la Corne d'Or que le Sultan fit construire vers le fond de ce golfe le pont fameux qui tant devait gêner les malheureux assiégés. Pour éviter à ses troupes l'immense circuit des terres basses du fond du golfe et leur permettre de communiquer facilement d'un côté à l'autre de la Corne d'Or, Mahomet fit établir ce pont volant qui, partant de la rive orientale, aboutissait à la rive opposée tout proche du rempart, presque au point où la Grande Muraille ter-

(1) *Op. cit.*, p. 283.

restre venait se joindre à celle qui longeait la Corne d'Or. C'était la région appelée alors le Kynègion, l'ombreux Aïvan-Seraï d'aujourd'hui. On employa pour construire ce pont, si rapidement improvisé, plus de mille très gros tonneaux ou plutôt coffres de bois (1), très solidement arrimés les uns aux autres. Deux de ces tonneaux, disposés suivant leur longueur, faisaient la largeur du pont. Sur ces tonneaux, on fixa par des crampons de fer et des cordes des poutres, et sur ces poutres on établit un excellent et confortable chemin de planches donnant facilement passage à cinq hommes de front. Les divers historiens varient dans leurs estimations des diverses dimensions de ce pont. Probablement, la plus exacte est celle de deux mille pieds de longueur, qui est à peu près la largeur de la Corne d'Or en ce point. « Ce pont, dit M. Pears, n'avait pas été uniquement établi par le Sultan pour faciliter à ses troupes le libre passage d'une rive à l'autre du golfe. Phrantzès, en effet, raconte que les ingénieurs de Mahomet avaient accroché à ses côtés de vastes pontons sur lesquels on établit des bombardes, au moyen desquelles on pouvait battre presque à bout portant le rempart très faible et peu élevé tout le long de la Corne d'Or. Des galères, aussi placées sur les côtés du pont, portaient de l'artillerie qui unissait son action à celle de ces bombardes (2).

Quand les défenseurs de la cité virent pour la première fois les troupes turques préparer ce pont si facilement improvisé, ils en conçurent une nouvelle et grande angoisse. Ils se rendirent compte aussitôt de l'extrême gravité de ce nouveau point d'attaque créé par les Turcs contre le côté le plus faible de la cité, celui précisément par lequel jadis, en 1204, on l'avait prise.

Malgré le nombre si restreint des défenseurs, on com-

(1) « Ἀκάτια, ἀγγεῖα μεγάλα », dit Phrantzès.

(2) Barbaro, par erreur probablement, place au 19 mai seulement le lancement de ce pont par les ingénieurs du Sultan. « On ne jeta point véritablement le pont, que les assiégés eussent détruit à coups de bombardes. On le prépara seulement pour pouvoir le lancer le jour de l'assaut général. »

prit aussitôt, dans les conseils du basileus, qu'il fallait faire tous les sacrifices pour opposer à ce nouveau péril la défense la plus énergique. On décida d'installer en ce point même, c'est-à-dire à l'angle nord-ouest du rempart d'où l'on dominait la région actuelle d'Aïvan-Seraï, une forte troupe des meilleurs combattants grecs et italiens (1).

On ne peut se faire que difficilement aujourd'hui une idée de ce que devait être l'horreur de ces grands sièges de la fin du moyen âge On combattait alors encore à si faible distance. Les artilleurs turcs, postés sur le pont improvisé de la Corne d'Or, et les artilleurs chrétiens, dissimulés derrière les créneaux du rempart de la Ville gardée de Dieu, se bombardaient à quelques mètres seulement de distance. Leurs boulets de pierre avaient un si court espace à franchir que les soldats ennemis pouvaient, à voix haute, converser entre eux, surtout se hurler réciproquement les plus effroyables injures.

La situation des assiégés était devenue terrible depuis l'entrée de la flotte turque dans la Corne d'Or. Ils étaient infiniment trop peu nombreux pour pouvoir défendre sûrement une aussi vaste étendue de murailles, augmentée maintenant de toute cette portion qui défendait la ville sur ce côté. De nuit comme de jour, ils étaient sans cesse harassés par mille attaques sur tous les points de l'immense enceinte. Durant que leur nombre diminuait chaque jour, l'armée assiégeante ne cessait de se renforcer par l'arrivée d'innombrables contingents frais provenant d'Asie (2).

« Pour le dit mois d'avril, dit Barbaro, il ne fut fait autre chose sur terre comme sur mer que d'escarmoucher et de tirer des coups de bombardes contre les murailles. Celles-

(1) Le docteur Mordtmann place, je l'ai dit, le pont volant de Mahomet entre Kumber-Hané sur la rive orientale et Defterdar Iskelessi sur la rive occidentale.

(2) PHRANTZÈS, *op. cit.*, p. 261.

ci ne finissaient jamais de gronder de jour comme de nuit, et tantôt des portions du rempart étaient jetées à terre, tantôt la ville même se trouvait en grand péril. Et nous, dans la ville, nous avons toujours fait de bonnes réparations au moyen de tonneaux (1), de fascines et de terre aux endroits où cela était nécessaire, de telle manière que le rempart était aussi solide qu'auparavant et que l'action des projectiles qui ne rencontraient pas de résistance solide en était fort diminuée.

« Le premier et le second jour de mai, il n'y eut aucun mouvement, ni sur terre, ni sur mer, sauf cet incessant bombardement, avec escarmouches et cris continuels, comme c'est l'usage des Turcs. A ce moment, on commença à manquer de subsistances, de pain surtout, et aussi de vin et de toutes les choses nécessaires à la nourriture du corps humain. »

Les défenseurs de la muraille ne pouvaient sans inconvénient grave abandonner leur poste pour aller aux vivres. Les distances étaient immenses. Beaucoup de combattants, disent les chroniqueurs, se plaignaient de devoir quitter le rempart pour aller prendre leur repas chez eux ou gagner la vie de leurs familles, ce qui facilitait les assauts et les surprises des assiégeants. Le basileus chercha à obvier à ce grave inconvénient en formant des sortes de comités de secours organisés pour distribuer des vivres. On chargea ceux qui étaient incapables de se battre de porter leurs repas aux combattants. On assura aux familles de ces derniers leur subsistance. Hélas ! les archers et les arquebusiers turcs placés sur le front étaient chaque jour remplacés par de nouveaux combattants, tandis que les défenseurs étaient toujours les mêmes et ne se reposaient jamais. Démétrius Cantacuzène, commandant du corps de réserve, reçut l'ordre de faire plusieurs fois par jour des rondes, pour s'assurer que chacun était à son poste. Il fut également

(1) En italien « *botte* ».

chargé de faire rechercher dans leurs cachettes les lâches qui tentaient de se soustraire par la fuite au service du rempart.

« Le 3 mai, raconte Barbaro, il fut décidé de placer deux bombardes d'assez gros calibre sur le rempart, le long de la Corne d'Or, en un point voisin d'une porte qui faisait face à la flotte turque. Et les dites bombardes bombardèrent sans arrêt les navires ennemis, de telle manière que les Turcs se virent mal pourvus contre ce grand bombardement. Et s'apercevant que nos bombardes coulaient à fond leurs « fustes » et leur tuaient pas mal de monde, ils cherchèrent à remédier à ce mal en opposant à nos engins, en ce point, trois grosses bombardes qui canonnèrent jour et nuit le rempart. Ce fut un terrible combat d'artillerie, qui dura environ dix jours sans discontinuer un instant de nuit comme de jour, sans grand avantage pour l'un ou l'autre parti, car les canons des Turcs étaient bien protégés par de forts gabions et les nôtres l'étaient par le rempart. De plus, on se canonnait en ce point à grande distance (1).

« Or, poursuit l'excellent chroniqueur vénitien, qui est vraiment ici notre source principale, au milieu de l'adversité de tous ces combats, le sérénissime Empereur Constantin — c'était très probablement le 3 mai — s'adressa en ces termes à nos capitaines : « Messieurs les capitaines, « et vous tous, nobles de Venise, il devient évident que « votre Seigneurie de Venise ne m'envoie aucune flotte « pour secourir cette ville infortunée. Aussi, il me semble « qu'il serait bien urgent d'envoyer en hâte un navire « rapide jusque dans les eaux de Négrepont pour ren- « contrer si possible votre flotte. » On se rappelle que, suivant un accord conclu le 26 janvier avec le Baile vénitien à Constantinople, la flotte de Venise stationnée dans l'Archipel devait accourir au secours de la capitale. Mais, à la désolation des assiégés, on n'avait de cette flotte depuis si

(1) « A un demi-mille », dit Barbaro. M. Dethier pense qu'il y a erreur et qu'il faut lire « un mille et demi ».

longtemps aucune nouvelle. Pour une raison ou une autre, l'amiral Lorédan, soldat intrépide, ne l'avait pas amenée. Peut-être les ordres de la sérénissime République ne l'avaient pas atteint. C'était cependant l'espoir unique et suprême des assiégés. Aussi le vœu de l'Empereur fut-il unanimement accueilli.

« Et ce même jour, poursuit Barbaro, un brigantin fut armé avec douze hommes d'équipage seulement, qui eut ordre de filer par les Dardanelles jusque dans l'Archipel, et, une fois arrivé, de s'informer où pourrait bien être notre flotte, et, au cas où il la trouverait, de dire à son chef, messire Jacques Lorédan, qu'il se hâtât de venir à Constantinople qui tenait encore pour la Chrétienté, et qu'il vînt librement, sans avoir aucune crainte de la flotte turque. »

Le vaillant petit brigantin sortit à minuit, pour profiter de l'obscurité. Il portait l'étendard du Sultan et tout son équipage était vêtu à la turque. Ces intrépides marins, véritables héros qui s'en allaient à une mort presque certaine, réussirent contre toute espérance à sortir de la Corne d'Or sans éveiller l'attention des Turcs quand, pour laisser sortir le brigantin, il fallut ouvrir l'estacade de l'entrée du port. Le rapide petit navire, portant le dernier espoir de la grande capitale de l'Orient, fila silencieusement tout le long de Marmara. Il franchit presque miraculeusement sans incident l'étroit couloir des Dardanelles et cingla librement à travers les flots agités de la mer de l'Archipel. Hélas ! nous verrons bientôt que ces hardis compagnons ne rencontrèrent point la flotte vénitienne tant désirée, tant attendue. La Providence ne devait point bénir et récompenser tant d'abnégation courageuse, tant de patriotique énergie !

L'auteur de la *Chronique moscovite anonyme* du siège, probablement témoin oculaire de ces grands événements, est seul à noter un fait assez extraordinaire qui se serait, suivant lui, passé vers ce moment. « Le Sultan, dit-il, ayant ordonné un nouvel assaut général, le patriarche et les grands de l'empire, d'accord avec Jean Giustiniani, conju-

rèrent le basileus de quitter la ville et de se retirer en quelque endroit, où, une fois la nouvelle de sa fuite ébruitée, ses frères et aussi les Albanais pussent venir à son secours et peut-être effrayer assez l'impie Mahomet pour qu'il finît par lever le siège. Giustiniani, renchérissant sur ces instances, mettait ses galères à la disposition de l'Empereur pour le transporter hors de Constantinople. »

On s'explique fort bien le désir des conseillers du basileus. Ils pensaient que sa présence hors de sa capitale assiégée pourrait être infiniment utile. Ils estimaient qu'aussitôt la nouvelle de sa fuite connue, il deviendrait un centre de ralliement, pour les armées des despotes Démétrius et Thomas, comme pour toutes les autres forces nationales encore dispersées sur le territoire de l'empire. Il pourrait aussi peut-être conclure avec le glorieux chef albanais Skanderbeg un accord pour que celui-ci lui expédiât ou lui amenât un corps d'armée de sa nation. Qui sait si le basileus, paraissant subitement avec ces troupes nouvelles sur les derrières de l'armée assiégeante, ne parviendrait pas à forcer le Sultan à lever le siège alors que l'énergie de la défense décourageait depuis longtemps déjà ce prince impressionnable à l'excès. Le même auteur anonyme affirme en effet, nous le verrons, que Mahomet fut plusieurs fois sur le point d'abandonner la partie. En tout cas, même si on ne réussissait pas à faire lever le siège, la présence du basileus sur les derrières des lignes turques permettrait du moins aux flottes de Venise, du pape et de toute la Chrétienté, à ces flottes tant espérées, de paraître enfin à l'horizon.

« L'Empereur, poursuit le *Moscovite,* écouta en silence ses conseillers. Tout en versant des pleurs, il leur fit cette réponse : « Votre conseil est excellent. Je vous en remer-
« cie. Je sais aussi combien la démarche que vous me
« proposez d'accomplir pourrait être utile à notre cause,
« puisque, ainsi que vous le dites fort bien, tout peut arri-
« ver, mais jamais je ne me déciderai à abandonner dans

« une telle infortune mon clergé, les saintes églises de la « capitale, mon trône et mon peuple. Que dirait de moi « l'Univers? Je vous supplie, au contraire, de me demander « de ne pas vous abandonner. Oui, je désire mourir ici avec « vous tous (1). » Puis il s'inclina et pleura amèrement, et avec lui pleurèrent le patriarche et toute l'assistance. Et de nouveau on envoya des messagers en Morée, aux îles et dans le pays des Francs (2). »

Cette scène dramatique, ainsi racontée par l'obscur narrateur, est d'une incontestable grandeur. On voit se dessiner le caractère héroïque de l'infortuné souverain, qui, dans si peu de jours, devait se sacrifier pour son peuple. Ce prince, vaillant entre tous, répétait souvent que « comme le Bon Berger il devait donner sa vie pour son troupeau (3) ».

« Le cinquième jour de mai, dit Barbaro, le Turc inique et mauvais s'en alla placer de grosses bombardes sur la cime de la montagne de Péra (4) et, par leur moyen, commença à bombarder notre flotte massée derrière la Chaîne, tirant d'en haut par-dessus Péra. Ce bombardement se prolongea sans arrêt plusieurs jours durant. Les Turcs lançaient des boulets de pierre du poids de deux cents livres. Le troisième boulet — bien que les Turcs s'efforçassent de ne viser que les navires de Venise — défonça près de la porte de Galata un vaisseau génois de trois cents tonnes, portant une très riche cargaison de soie et d'autres marchandises de prix destinées à l'Italie et valant bien douze mille ducats. Le navire alla immédiatement au fond et quelques matelots génois furent noyés. » Ce succès magnifique ravit

(1) Phrantzès aussi affirme que le basileus aurait pu quitter la ville, mais qu'il refusa constamment d'abandonner ses sujets dans le malheur.

(2) Cette dernière phrase fait certainement allusion au départ du brigantin dont j'ai parlé plus haut.

(3) Voy. Krause, *op. cit.*, p. 157-162.

(4) « La colline de Saint-Théodore », dit Phrantzès, *op. cit.*, p. 259. — C'était une reprise du bombardement du 21 avril. Les récits de ces deux journées sont à tel point identiques que je me demande s'il n'y a pas là quelque confusion et s'il ne s'agit pas d'un seul et même bombardement.

d'aise les Turcs, qui se crurent maintenant certains de couler ainsi très rapidement avec leurs bombardes tous les navires ennemis. Ils n'avaient pour le moment d'autre idée que d'en finir avec la flotte chrétienne qui défendait encore la Corne d'Or. Aussi poursuivirent-ils le bombardement avec acharnement. Mais Barbaro raconte que les navires chrétiens, quittant derechef la Chaîne, allèrent se réfugier une fois de plus sous le rempart même de Galata, où les boulets ennemis, dont plus de cent trente furent lancés, ne pouvaient plus guère les atteindre. Les dégâts du bombardement, pour être diminués, n'en continuèrent pas moins, et chaque jour les navires italiens recevaient quelques avaries ou perdaient du monde. Bref, c'était une constante et douloureuse alerte. Une seule victime cependant, une femme, fut tuée dans Galata (1).

Les Génois, qui tant s'étaient efforcés de ménager les Turcs, furent fort marris de cet acte inqualifiable des artilleurs ennemis qui avaient coulé un de leurs vaisseaux. Ils allèrent se plaindre au Sultan. « Nous entendons demeurer neutres, lui dirent-ils; nous n'avons qu'un désir, dans la terrible situation où nous nous trouvons entre deux feux, c'est de demeurer en paix avec les deux belligérants. » Dukas leur fait dire encore que, n'eût été leur attitude amicale, jamais le Sultan n'eût pu faire franchir aux quatre-vingts navires de sa flotte la colline de Péra pour la faire pénétrer dans la Corne d'Or. Il n'eût dépendu que d'eux que les chrétiens brûlassent tous ces navires. Ce sont là de fort vilaines paroles, et nous voulons espérer qu'elles ne furent point dites.

« Le Sultan et ses conseillers, poursuivit Dukas, répondirent qu'ils avaient ignoré la nationalité du navire détruit par eux et qu'ils l'avaient pris pour un vaisseau ennemi. Ils pressèrent les Génois de faire des vœux pour le succès de leurs opérations contre Constantinople et promirent en

(1) Voy. Phrantzès, *op. cit.*, p. 259 et 260.

cas de succès final d'indemniser largement les propriétaires du navire coulé. » Si l'on s'en rapporte à Phrantzès, d'ordinaire très véridique, la réponse du Sultan fut conçue en termes infiniment moins aimables : « Ces navires, dit-il aux Génois terrifiés, ne sont point des vaisseaux de commerce, mais bien de véritables corsaires. Ils ne sont nullement venus ici pour des raisons de négoce, mais bien pour porter aide contre moi au basileus, mon adversaire. Aussi je les traiterai en ennemis déclarés. Vous, par contre, qui êtes mes amis, allez en paix ! »

Tant de calamités, l'échec de la tentative si minutieusement préparée pour brûler la flotte turque, le surcroît de labeur imposé aux auxiliaires vénitiens pour la garde de la cité, par-dessus tout l'attitude à tel point ambiguë des Génois finirent par si bien exaspérer la haine séculaire entre les citoyens des deux nations que les troubles les plus graves éclatèrent. Une violente émeute ensanglanta les rues de Constantinople. Chaque nation accusait l'autre de ne pas se dévouer loyalement à la défense de la ville, mais de ne songer qu'à faire évader ses navires à la première occasion favorable. Pour réfuter ces affirmations, les Vénitiens rappelaient qu'ils avaient enlevé les rames à la plupart de leurs navires et déposé en ville celles-ci avec les voiles et les agrès. Les Génois répliquaient que, s'ils n'en avaient fait autant, ils avaient du moins à Galata leurs femmes et leurs enfants et que pour rien au monde ils n'abandonneraient une place aussi importante pour leurs intérêts en Orient. Ils ajoutaient que, s'ils étaient maintenus en paix avec le Sultan qu'on les accusait tant de ménager par-dessus tout, ç'avait été d'accord avec le basileus qui y avait intérêt et sur son désir formel. Toutes ces explications ne convainquirent personne, chacun demeurant persuadé que la nation rivale ne songeait qu'à son intérêt immédiat. Pour la plus grave de toutes ces accusations, celle d'avoir secrètement averti les Turcs du plan

chrétien imaginé pour brûler les navires turcs dans la Corne d'Or, les Génois protestaient avec indignation. Ils affirmaient que l'unique cause de cet insuccès lamentable avait été la folle imprudence de Coco, qui, désireux de s'assurer toute la gloire et le bénéfice de l'opération, avait négligé les précautions les plus élémentaires. Faute d'arguments topiques, les adversaires en vinrent donc à se battre dans les rues. Ils allaient se couper la gorge lorsque le malheureux Empereur, accouru au bruit, se jeta tout en larmes entre les combattants, les conjurant au nom du Dieu tout-puissant de ne pas ajouter les horreurs de la guerre civile à celles de la guerre étrangère. Phrantzès, racontant ces faits douloureux, rapporte deux harangues suppliantes adressées par le basileus, l'une aux Génois, l'autre aux Vénitiens. Probablement les termes en sont inventés par le chroniqueur, mais le fond en est certainement véridique et la lecture impressionnante. On se figure aisément ce prince intrépide à l'âme si noble usant de tous les arguments les plus touchants pour supplier ces chrétiens de se donner le baiser de paix et de ne plus songer qu'à combattre jusqu'à la mort leurs terribles adversaires. A force d'éloquence pathétique, il réussit à calmer les haines et à décider Vénitiens et Génois à se dévouer uniquement à la défense commune. Une sourde haine n'en couva pas moins entre les deux nations jusqu'à la catastrophe finale.

« Le sixième jour de mai, dit Barbaro, comme toujours notre meilleur guide pour la chronique journalière du siège, le jour et la nuit passèrent sans incident notable, sauf que le bombardement se poursuivit incessant contre le rempart terrestre, sauf aussi que les cris des Turcs et le retentissement assourdissant des nacaires ou timbales, destiné à porter la terreur parmi la population assiégée, ne se ralentit pas une minute.

« Le 7 mai, toujours d'après le même chroniqueur, trente mille Turcs en ordre parfait, à quatre heures de

Phot. Berggren

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE

nuit, — c'est-à-dire quatre heures après le coucher du soleil, — se précipitèrent au rempart avec des échelles d'assaut, essayant de surprendre les assiégés qui ne s'attendaient point à cette vive attaque. La lutte acharnée dura trois longues heures. On combattit avec la dernière violence, « mais le Dieu Éternel, dit notre Vénitien, donna aide et force aux nôtres, et les Turcs furent vaillamment repoussés, à leur grande honte et grand dommage, et il y eut parmi eux assez d'hommes tués, je dirai même un très grand nombre ».

La *Chronique slavonne,* autrement dite l'*Anonyme moscovite,* donne quelques détails inédits sur cet assaut, qu'elle place également au 6 ou 7 mai. Elle parle, entre autres, des brèches énormes causées par le tir incessant des bombardes, brèches que les assiégés, accablés sous le feu de l'ennemi, ne parvenaient plus à combler assez rapidement. L'auteur anonyme raconte que Grecs et Turcs se battirent avec une sauvage fureur, « comme des bêtes ». « C'était chose terrible, dit-il, que de voir le courage acharné de chacun. » Jean Giustiniani, à la tête d'une troupe nombreuse, poussant des cris terribles, pourchassait les Turcs, les repoussant de la muraille, remplissant de leurs morts le fossé. Un des anciens janissaires de Murad, sorte de colosse, se précipitant sur Giustiniani, se mit à le frapper furieusement, mais un combattant grec, sautant hardiment du haut de la muraille, trancha de sa hache la jambe du mécréant et sauva ainsi le grand chef italien de ce péril mortel. Pendant ce temps, un autre guerrier turc, porte-étendard ou sandjak-bey des troupes d'Occident, Amer Beg, se précipitait à son tour contre les Grecs, mais un chef parmi ceux-ci, un stratigos du nom de Rangabé, se jetant sur lui l'épée nue, faisant fuir devant lui tous les Turcs, le frappa d'un coup si violent qu'il fut tranché par le milieu. Les Turcs, au comble de la fureur, accablèrent ce vaillant sous le nombre et le mirent en pièces. Les Grecs, désolés, pleurèrent amè-

rement ce guerrier si brave, chéri de l'Empereur (1).

La nuit mit fin au combat. La *Chronique slavonne* est seule à nous dire ces incidents curieux, avec les noms de ces héros qui ont comme une saveur antique.

Cette même terrible nuit, durant que les hurlements des Turcs se précipitant à l'assaut et l'effroyable tumulte des timbales et des tambours de guerre répandaient la terreur jusque sur la lointaine côte d'Asie où on les percevait distinctement, les marins de Venise, dont était notre chroniqueur Barbaro, croyant à une attaque générale aussi bien sur terre que sur mer, coururent aux armes et se tinrent prêts au combat. Cette martiale attitude intimida les marins turcs dont la flotte finit par demeurer à l'ancre. Les navires chrétiens avaient à cette occasion quitté leur abri sous le rempart de Galata pour reprendre derrière la Chaîne leur position de jadis. Il semble, d'après le récit de Barbaro, qu'ils l'aient aussitôt après quittée à nouveau pour retourner se blottir sous les murs de la cité génoise.

Ce nouvel assaut des Turcs avait définitivement échoué. Furieux de leur insuccès, ils se retirèrent aux premières lueurs du jour, non sans avoir, au dire de Barbaro, incendié une des portes de la ville. « Aussitôt qu'elle eut été brûlée, les nôtres y accoururent. Ils refoulèrent les Turcs en arrière et murèrent à nouveau cette porte. »

« Le lendemain 8 mai, dit Barbaro, notre Conseil des Douze, s'étant réuni, décida de désarmer les trois grandes galères de la Tana pour utiliser leurs équipages, sous la conduite de Gabriel Trévisan, à la défense du rempart du côté d'Aïvan-Seraï, rempart que la construction par les Turcs du pont sur la Corne d'Or venait de mettre en très grand péril. Pour ce faire, on ordonna de décharger toutes les marchandises qui se trouvaient à bord de ces navires et

(1) Ce récit du *Moscovite*, dit M. Pears, ici comme en maint autre endroit, semble suspect. Il semblerait d'après lui que, dans cet assaut du 6 mai, les Grecs auraient fait une sortie et combattu en dehors du rempart, ce qui paraît bien peu probable.

d'envoyer ensuite ceux-ci à l'arsenal impérial. » Cette décision draconienne n'alla pas toute seule, et les équipages de ces bâtiments, exaspérés d'avoir à les quitter, voulurent s'opposer par la force à leur déchargement. Ils comprenaient bien que, s'ils se séparaient de leurs galères, ils ne seraient plus les maîtres de s'en aller quand ils le jugeraient nécessaire pour leur salut, et que les Grecs les retiendraient au besoin de force. Barbaro raconte tous ces incidents avec de longs détails assez confus. La résistance de ces équipages fut telle, ce jour-là, qu'on ne put en venir à bout et qu'il fallut renoncer à désarmer les galères.

Le huitième jour de mai, dit notre chroniqueur, nous tînmes un nouveau Conseil des Douze et décidâmes à nouveau de décharger toutes les marchandises qui se trouvaient sur les trois galères de la Tana et de remiser celles-ci dans l'arsenal impérial. Mais, lorsqu'on voulut procéder à ce déchargement, tout à coup les équipages de ces galères se précipitèrent l'épée à la main à l'entrée des navires, disant : « Nous allons voir qui sera celui assez osé pour décharger les marchandises de ces galères, car nous savons bien que, dès que nos galères auront été déchargées et rentrées à l'arsenal, ces Grecs nous retiendront de force dans la ville, comme si nous étions leur propriété et leurs esclaves, tandis que maintenant nous sommes encore libres de rester ou de nous en aller si nous le voulons. Il convient donc d'attendre encore, avant de décharger ces galères, que Messire le Seigneur Dieu dirige la chose selon son bon plaisir, car nous voyons clairement qu'aucun des chrétiens qui se trouvent actuellement dans cette pauvre cité ne peut rien contre ce maudit Turc, et que notre sort à nous tous sera d'être passés par lui au fil de son épée; voilà pourquoi, nous qui sommes sur ces galères, nous sommes tous résolus de mourir à leur bord, qui est notre demeure, et en aucune manière nous ne voulons mourir à terre! » Enfin ces équipages firent si bien qu'ils obtinrent de rester sur leurs galères sous les murs de Péra.

De nouveaux conseils furent encore tenus les 9 et 10 mai dans l'église Sainte-Marie de Constantinople, lieu ordinaire de ces réunions. Enfin, le 13 mai, toute résistance cessa de la part des équipages. Les galères de Venise furent désarmées et remisées à l'arsenal impérial du Neorion, non loin de l'extrémité occidentale de la Chaîne, sous le commandement de leur capitaine Aloisio Diedo, qui venait d'être nommé capitaine général de toute la flotte de Venise dans la Corne d'Or, et les quatre cents matelots, sous la conduite de leur valeureux chef Trévisan, troupe d'élite entre toutes, allèrent prendre au rempart le poste d'honneur dont j'ai parlé plus haut. Ils savaient que c'était pour eux la mort à peu près certaine. La Muraille en ce point était à un tel degré exposée au constant effort de l'artillerie turque que ses défenseurs n'étaient occupés à autre chose, du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir, qu'à réparer les brèches chaque jour plus béantes et plus nombreuses.

« Le brave capitaine général Aloisio Diedo, dit Barbaro, accepta de bonne volonté sa nouvelle dignité et commença aussitôt à mettre en état le port, ainsi que les vaisseaux et galères, mais surtout la Chaîne, parce que celle-là était notre salut pour nous et notre flotte, et, une fois celle-ci bien consolidée, nous nous sentîmes un peu allégés dans nos craintes du côté de la mer ! »

« Le onzième jour de mai, c'est toujours Barbaro qui parle, il ne fut rien fait ni sur terre ni sur mer, sauf que le grand bombardement contre la Muraille du côté de terre continua sans interruption. En dehors de cela, il n'y eut ce jour rien autre chose à noter. »

Le 12 mai, par contre, à l'heure de minuit, cinquante mille Turcs en bon ordre, poussant comme toujours de grands cris, comme toujours aux sons effrayants des tambours et des nacaires, se ruèrent à nouveau contre le rempart aux environs de Tekfour Seraï, autrement dit le Palais du Porphyrogénète, entre la porte d'Andrinople et

la porte Kaligaria. La portion du rempart aux environs de cet édifice était presque écroulée par suite du bombardement incessant. La muraille extérieure surtout était quasi détruite. « L'effort de ces chiens de Turcs, dit Barbaro, fut tel que presque tous, dans la cité, crurent que c'était vraiment la fin; mais cette fois encore notre miséricordieux Seigneur Jésus-Christ ne voulut pas que cette nuit notre ville pérît si misérablement. Dieu aussi voulut que la prophétie de saint Constantin, le premier empereur de Constantinople, s'accomplît, qui disait que Constantinople ne serait jamais perdue que dans une nuit obscure, lors de la pleine lune dont on ne verrait ainsi qu'une moitié. » Bref, cette fois encore, ce troisième grand assaut des Turcs, malgré leur audace incroyable, échoua complètement.

La *Chronique slavonne* raconte que cette attaque du 12 mai fut à un moment si furieuse que les Grecs furent contraints de reculer en arrière de la brèche, mais que l'élan de l'ennemi fut arrêté par la valeur de « Paléologue, le stratigós de Singurla ». Quelques écrivains pensent que c'était là « le commandant de la cavalerie grecque », d'autres que ce titre singulier signifie « le commandant en second ». Très probablement il s'agit ici de Nicéphore Paléologue qui, avec son beau-père Cantacuzène, commandait le corps de réserve dont les quartiers étaient situés à petite distance de ce point.

Mais à peine ce Paléologue avait-il chassé les Turcs, qu'il fut à son tour rudement attaqué par des troupes fraîches amenées par Mustapha Pacha, Beylerbey d'Anatolie. Théodore de Karystos, qui commandait à la porte de Charisios avec mille hommes, et Jean Giustiniani accoururent pour le soutenir. On finit par repousser les Turcs, mais la situation avait été un moment infiniment critique pour les assiégés. Comme le dit la *Chronique* : « les Turcs commencèrent à l'emporter à ce moment sur les Grecs ».

Ce même soir le basileus et sa suite avaient assisté aux vigiles à Sainte-Sophie. Après le long service religieux, il y eut conseil de guerre dans une des salles attenantes à

l'église. Un des chefs militaires, soutenu par le logothète Georges Phrantzès, notre écrivain, proposa une sortie sous les ordres mêmes du basileus, dans le but à la fois de relever les courages et de tenter de s'emparer de quelques provisions. Le grand-duc Notaras et le préfet de la ville, Nicolas Goudélis, firent rejeter cette proposition comme par trop imprudente. « Nous nous battons depuis cinq mois, s'écria le grand-duc; avec l'aide de Dieu nous pouvons tenir encore aussi longtemps, mais, s'il nous abandonne, nous aurons beau faire, nous serons perdus. »

Ce fut à cet instant même qu'on vint annoncer l'assaut des Turcs. Le basileus, courant au rempart, rencontra déjà dans la rue une foule de fuyards et, parmi ceux-ci, même des hommes en armes. Il les obligea à retourner à la Muraille, mais ses gardes durent user de leurs armes pour leur faire rebrousser chemin. Il constata à son arrivée que les Turcs avaient forcé la brèche et se battaient déjà dans les rues avec les Grecs et les auxiliaires latins. Le secours qu'il amenait permit de repousser enfin les assaillants. S'il ne fût arrivé, dit la *Chronique slavonne*, cette nuit même eût marqué notre fin. A un moment, le basileus, en proie à une excitation bien naturelle, donna de l'éperon à son cheval et, galopant droit vers la brèche, voulut se précipiter dans le fossé où assiégés et assiégeants luttaient encore corps à corps. Il en fut, dit la *Chronique*, empêché par les grands qui l'escortaient et par ses gardes « allemands (1) ». La *Chronique slavonne* affirme que les Turcs perdirent dix mille hommes dans cet assaut manqué. Ce chiffre est certainement fort exagéré. Le préfet de la ville fit jeter les cadavres ennemis par-dessus le rempart pour que leurs compatriotes vinssent les y enlever.

Dans la ville de Constantinople la dépression populaire augmentait d'heure en heure. Les églises étaient constam-

(1) Probablement « hongrois ».

ment pleines de fidèles priant, tremblant et sanglotant. Des multitudes se pressaient incessamment pour baiser la sainte Icone de la Toute Sainte, cette Icone miraculeuse exposée dans l'église de la Panagia Hodegetria et qui si souvent déjà avait sauvé la cité reine assiégée.

Le 13 mai, nous l'avons dit, les quatre cents marins de Venise, sous le commandement du brave Trévisan, étaient allés prendre leur poste de combat au point le plus périlleux de la défense, en face d'Aïvan-Seraï, là où on avait fait au rempart ces grandes réparations. C'est là que cette petite troupe héroïque combattit jusqu'à la catastrophe finale, sur la rive de la Corne d'Or, à côté du Kynègion et du Palais des Blachernes. « Trévisan, dit Phrantzès, s'y conduisit comme un vaillant berger à la tête de son troupeau. »

« Encore ce même jour, dit Barbaro, quelques Turcs vinrent escarmoucher au rempart, mais il n'y eut rien d'important. Seulement les bombardes, de nuit comme de jour, ne cessèrent de bombarder nos pauvres murailles. »

« Le 14 mai, c'est toujours Barbaro qui parle, à la troisième heure, le Seigneur Turc fit ôter les canons qui avaient été disposés en haut de la montagne de Péra, et qui, par leur continuel bombardement, avaient tant nui à notre flotte (1), et les fit transporter en un autre point du fond de la Corne d'Or, juste en face de la porte du Kynègion ou du Palais des Blachernes pour attaquer celui-ci. » C'était toujours dans cette région d'Aïvan-Seraï dont j'ai si souvent parlé aux pages précédentes. Les Turcs commencèrent aussitôt ce nouveau bombardement avec une extrême violence, mais il se trouva qu'il fut là sans aucun résultat effectif, malgré les innombrables boulets de pierre qui furent projetés sur la cité, aussi les canons furent une fois de plus replacés en face de la porte Saint-Romain,

(1) On sait qu'au dire de Barbaro, ces bombardes avaient lancé sur la flotte vénitienne deux cent douze boulets de pierre, chacun du poids de deux cents livres et même davantage.

à côté de ceux qui s'y trouvaient déjà depuis le commencement du siège. Dès ce moment, ce fut sur ce point le plus faible de la défense que Mahomet concentra résolument l'effort de sa plus puissante artillerie. Le monotone récit journalier du siège dans chaque chronique redit à satiété le bombardement en ce point, bombardement incessant, de jour comme de nuit, renversant à toute heure quelque pan de muraille, aussitôt relevé et réparé par les défenseurs infatigables. « Jamais, répète une fois de plus Barbaro, en ce point le plus faible de la Muraille de terre, les bombardes turques n'ont cessé de tirer sur ces pauvres murailles, renversant à chaque instant des pans de murs, et nous, de notre côté, de nuit comme de jour, nous n'avons cessé de réparer les murailles brisées avec des tonneaux, des broussailles et de la terre, de telle manière qu'elles redevenaient aussi fortes qu'auparavant et ne craignaient rien de l'effort des Turcs. »

Trois cents Italiens, tous excellents tireurs et artilleurs, tinrent la garde de cette porte jusqu'à la fin.

Le 15 mai, bombardement sur toute la ligne, mais aucun combat régulier. Les assiégés réparent sans cesse fébrilement la brèche toujours à nouveau reformée. Le 16, vers la vingt-deuxième heure, c'est-à-dire deux heures avant le coucher du soleil, un certain nombre de navires turcs, quittant leur mouillage des Colonnes, vinrent à force de rames tenter une attaque contre la grande Chaîne du port. Probablement le Sultan avait été informé du départ des marins vénitiens pour le rempart et de l'affaiblissement qui en était résulté pour la défense de la Chaîne. « Chose étrange, dit M. Pears, les soixante-dix ou quatre-vingts navires turcs qui étaient maintenant ancrés dans la Corne d'Or ne prirent aucune part à ce combat. Contre toute vraisemblance, ils ne semblent pas avoir bougé. Certainement ni les Turcs, ni les Génois ne désiraient rompre ouvertement, et ce fut la raison de cette abstention. Quant à la flotte turque du Diplokionion, lorsqu'elle s'approcha de la

Chaîne, elle y trouva l'attendant le brave Trévisan, capitaine général du port, qui avait amené tous ses bâtiments, tant vénitiens que grecs, de leur abri sous les hauts murs de Galata. « Les Turcs, dit Barbaro, tirèrent quelques coups de leurs légères bombardes contre nos vaisseaux qui se trouvaient à la Chaîne. Nous, encouragés par cet enfantillage, nous leur courûmes sus, mais ils décampèrent aussitôt. Nos brigantins les eurent vite rejoints, mais eux furent si rapides qu'ils nous échappèrent à force de rames. Les nôtres alors retournèrent prendre leur place derrière la Chaîne, et il n'y eut pas autre chose sur mer ce jour-là. »

« Le 17 mai, à l'aube, poursuit Barbaro, les Turcs firent une nouvelle attaque comme celle de la veille contre la Chaîne du port. Encore une fois donc, cinq de leurs « fustes » vinrent jusqu'à la Chaîne pour voir ce qui en était de notre flotte qui s'y trouvait en ordre parfait et aussi pour voir si nous avions peur d'eux. Voyant arriver ces cinq « fustes », ceux de nos navires les reçurent à coups de bombardes. On tira plus de soixante-dix coups sans malheureusement frapper aucun des navires ennemis, ce qui n'empêcha pas qu'ils se retirèrent précipitamment au mouillage des Colonnes, et, après cela, les Turcs restèrent en grande épouvante à notre égard du côté de la mer. »

« Il ne se passa rien d'autre en ce jour, dit le narrateur vénitien, sauf que le bombardement se continua avec quelques escarmouches, et que la terreur et l'anxiété incessantes planèrent de plus en plus sur la cité. Nous nous attendions tous avec angoisse à tomber d'un instant à l'autre sous l'esclavage des Turcs. »

Cependant Mahomet n'avait nullement renoncé à établir une communication entre les deux portions de sa flotte. Du moment qu'il tenait à ne pas rompre ouvertement avec les Génois, il n'avait qu'un moyen pour arriver à ce résultat, c'était d'en finir d'abord avec la flotte chrétienne massée derrière la Chaîne. Aussi le 21 mai, cinq jours

après les insuccès des 16 et 17, la flotte turque des Colonnes tenta en ce point une nouvelle et plus violente attaque. Celle-ci nous a été racontée par Barbaro, qui y prit une part active sur son navire.

« Au vingt et unième jour de mai, dit-il, deux heures avant le jour, toute la flotte turque mouillée aux Colonnes s'ébranla soudain et vint à force de rames très gaillardement nous attaquer derrière la Chaîne du port, aux sons des tambours et tambourins destinés à nous épouvanter. Une fois en face de la Chaîne, à l'entrée de la Corne d'Or, elle s'arrêta soudain. Nous, pleins de courage et bien armés, nous attendions son attaque. Notre position était excellente, surtout celle des dix navires rangés derrière la Chaîne, bien en ligne, bien garnis de nombreux défenseurs. Les Turcs hésitèrent à nous attaquer. Durant ce temps, comme on craignait que cette attaque par mer ne fût combinée avec une attaque générale sur tous les autres points de l'enceinte, on se mit à faire retentir par toute la ville les cloches à marteau pour que chacun courût au rempart à son poste de combat, ce que voyant et entendant, les Turcs, pris de peur, firent subitement volte-face et retournèrent à leur mouillage des Colonnes. A deux heures, tout était terminé. Le calme régnait à nouveau. Il n'y eut donc aucun autre combat sur mer ce jour-là. « Il est bien difficile, dit M. Pears (1), de décider si les Turcs espéraient vraiment arriver à détruire la fameuse Chaîne, ou bien si leurs trois tentatives des 16, 17 et 21 mai ne furent que des feintes pour épuiser les assiégés et les épouvanter par le déploiement de forces écrasantes. Il semble bien, en tout cas, que les marins grecs et vénitiens aient constamment été à la hauteur de la situation. Un fait, en outre, est certain, c'est qu'après la dernière attaque du 21, la flotte turque ne renouvela plus ses inutiles tentatives pour forcer l'entrée de la Corne d'Or. »

(1) *Op. cit.*, p. 291.

Il nous faut retourner quelque peu en arrière pour raconter divers incidents secondaires de la défense le long du rempart. Le 16 mai, au dire de Barbaro, jour de la première attaque par la flotte turque, il arriva du côté de terre l'événement que voici : les Turcs avaient creusé secrètement par-dessous le rempart une galerie qui leur permettait de pénétrer dans la ville ; ce jour-là, cet ouvrage fut découvert; il commençait bien à un demi-mille de la Muraille, si bien que les assiégés n'avaient pu s'apercevoir des travaux. Zagan Pacha, l'Albanais renégat qui commandait, on le sait, l'armée de siège dans le secteur compris entre Kaligaria et le fond de la Corne d'Or, avait recruté ses nombreux mineurs parmi les ouvriers serbes de Novo Brodo (1) et leur avait confié cette partie si périlleuse et si ardue de l'attaque turque. Il s'agissait de creuser la mine sous le fossé, puis sous le rempart. « Mais, nous autres, en ville, dit Barbaro, nous entendions, la nuit, le bruit de leur travail, parce qu'ils avaient déjà dépassé les fondations de la muraille. Et, sur-le-champ, dès qu'on eut entendu ce travail souterrain, le grand-duc Notaras fit savoir la chose à l'Empereur sérénissime (2). Sur-le-champ, on envoya chercher par toute la ville tous les maîtres mineurs qu'on put retrouver, et le grand-duc leur commanda de creuser immédiatement une contre-galerie qui alla à la rencontre de celle des Turcs et finit par s'aboucher dedans de si précise manière que les nôtres, avec une agilité et une promptitude extrêmes, à l'aide de

(1) Ou Novo Brdo. Peut-être aussi des Saxons, attirés dans cette contrée dès le milieu du treizième siècle par le travail dans les célèbres mines d'argent aussi appelées de Novo Monte ou « Neue Berghe » qui en faisaient la richesse. — PHRANTZÈS (*op. cit.*, p. 244) dit que des vieillards racontèrent que dans des sièges précédents, celui de Murad certainement, les Turcs avaient déjà usé de ce moyen pour tenter de pénétrer dans la ville, mais que le sol rocheux de Constantinople avait paralysé leurs efforts et rendu les travaux des mineurs inutiles.

(2) M. Pears estime que la première attaque des mineurs turcs fut dirigée sur quelque point situé entre la porte d'Andrinople et Tekfour-Seraï. Après leur échec en ce lieu, ils choisirent, nous le verrons, pour leurs nouvelles tentatives, la région de Kaligaria.

matières embrasées, parvinrent à incendier incontinent tous les étais de bois des Turcs. Les traverses qui soutenaient la voûte ayant également brûlé, cette voûte s'écroula sur les mineurs turcs, qui furent tous étouffés ou brûlés quand le feu s'y mit. Cette galerie fut ainsi découverte par les nôtres en un point qui se nomme Kaligaria, et ces galeries, les Turcs les ont faites à cet endroit, parce qu'en ce point il n'y a pas de barbacane, c'est-à-dire de seconde muraille ou muraille extérieure. »

Cet effort des mineurs de Mahomet, si redoutable pour le repos des assiégés, qui avait été si près de réussir, causa dans la ville la plus grande panique, une véritable terreur. « Chaque nuit, dit Barbaro, nous redoutions que l'ennemi ne parvînt à pénétrer par une de ces mines dans la cité. Mais, enfin, pour cette fois, les Turcs eurent le dessous, et ce jour, en dehors de la tentative de la flotte, il ne se fit, je le répète, pas autre chose, sauf que le bombardement se poursuivit sans arrêt, les assaillants poussant de tels hurlements qu'il semblait que le ciel allait se rompre. »

Ce quartier de Kaligaria, qui va jouer un si grand rôle dans les derniers jours du siège, était, on le sait, celui de la grande porte du même nom, aujourd'hui appelée Egri Kapou, entre la sixième et la septième tour de l'enceinte terrestre. Cette porte était ainsi nommée parce que la portion du rempart qu'elle desservait dépendait du quartier où était installée la grande manufacture de chaussures militaires (1). Elle était toute voisine du Palais des Blachernes. Comme le remarque Barbaro, le rempart en ce point consistait en un simple rempart très fort, sans mur antérieur ni même de fossé. C'est pour cela que les mineurs turcs avaient choisi ce point pour leur diabolique entreprise. Les contre-mineurs impériaux qui les surprirent et les massacrèrent étaient commandés par le fameux aventurier et habile ingénieur d'origine allemande, plutôt encore autri-

(1) Ἐν τοῖς Καλιγαρίοις *Kaliga,* chaussure militaire.

chienne, Jean Grant (1), embauché par Jean Giustiniani, qui, à partir de ce jour, jusqu'à la fin du siège, allait encore éventer tant d'autres mines des Turcs. On s'imagine les transes des malheureux habitants de Constantinople. Cette fois encore, la ville fut sauvée. La nature très rocailleuse du terrain, en ce point où le rempart se coude à angle droit, contribua certainement à l'insuccès des assaillants. Phrantzès dit que l'unique résultat de cette tentative fut l'écroulement partiel d'une tour très ancienne, mais que celle-ci fut incontinent réparée par les assiégés.

(1) « Grandis »; peut-être bien Jean Gross.

CHAPITRE VI

Le fameux château de bois construit par les Turcs. — Il devient la proie des flammes. — Nouvelles mines. — Retour du brigantin. — Découragement des assiégés. — Conseils de guerre. — Phénomènes célestes et présages redoutables. — Nouvelles dissensions parmi les assiégés. — Héroïsme des Grecs et de leurs alliés latins. — Terribles résultats du bombardement, surtout dans la région du val du Lycus. — Les assiégés sous leurs illustres chefs, le basileus et Jean Giustiniani, réparent inlassablement les brèches. — Ambassade hongroise. — Soucis du Sultan. — Ambassade d'Ismaïl, prince de Sinope. — Le Sultan, probablement le 27 mai, tient un grand conseil de guerre où l'assaut est décidé.

A l'aube du 18 mai, ce fut une autre panique. Les assiégés stupéfaits s'aperçurent avec épouvante que les Turcs avaient construit, d'un seul coup, en une nuit, en face et tout près du rempart, un grand château mobile en bois, si rapidement, si secrètement élevé que dans la ville on ne s'était aperçu de rien. C'est ainsi, du reste, que procédait toujours cet étrange et mystérieux Sultan. Le récit de Barbaro est fort curieux.

« Au dix-huitième jour de ce mois de mai, dans la nuit, les Turcs fabriquèrent un très beau « bastion » mobile. Ils le fabriquèrent en cette seule nuit, avec une grande multitude de travailleurs, sur le bord même du grand fossé, et il vint à dépasser la hauteur de l'avant-mur. Il était construit en face d'un point nommé la *Cresca* (1). Or, ce « bastion » était fait de telle manière qu'il n'y avait pas d'homme qui pût se l'expliquer, et jamais, selon moi, aucun païen n'a

(1) Il y a là quelque erreur de Barbaro, peu familier avec la topographie de Constantinople. Voy. PEARS, *op. cit.*, note 2 de la page 293. Ce premier château de bois improvisé par les Turcs faisait très probablement face à la porte Saint-Romain et à cette portion du rempart dont la défense était confiée à Jean Giustiniani et à sa vaillante petite troupe. Tetaldi l'affirme.

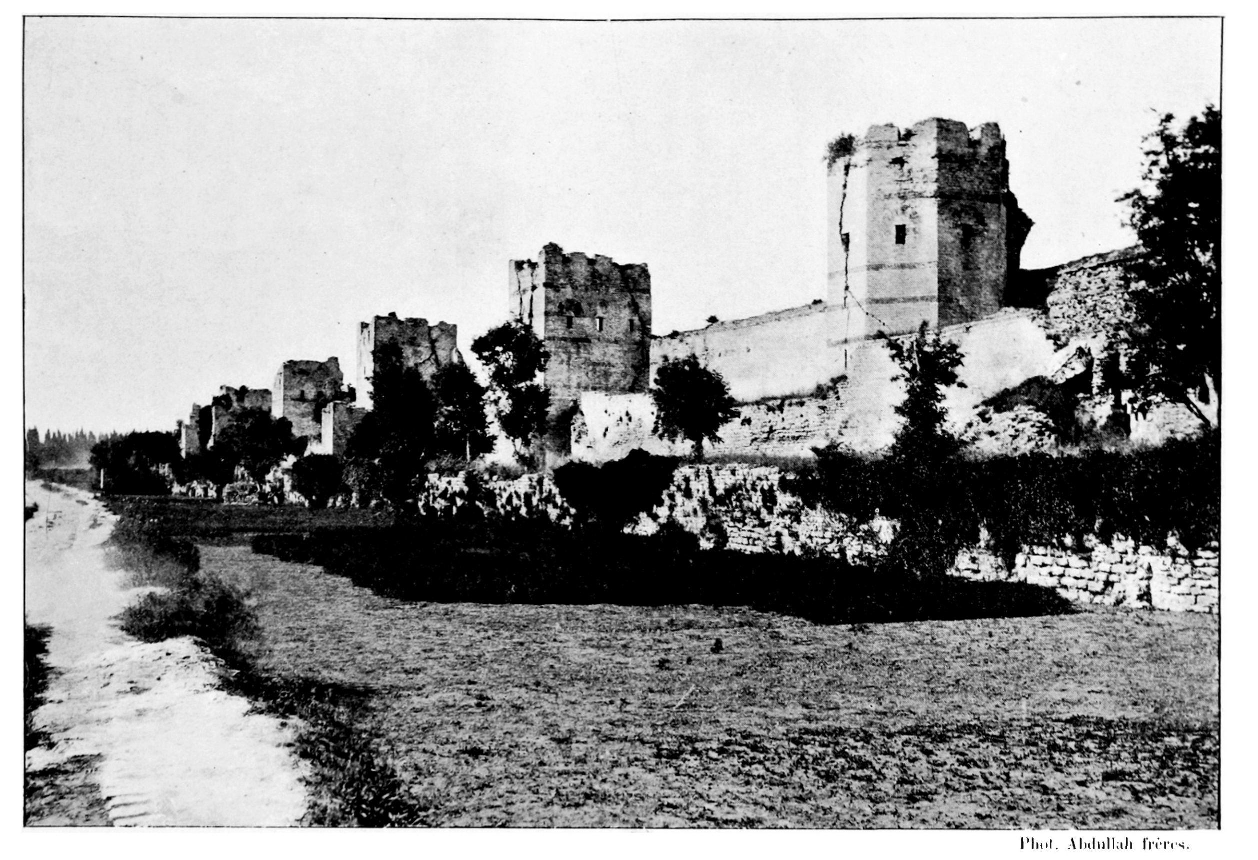
fait pareil ouvrage et un si bel édifice. Je dis plus, si tous les chrétiens de Constantinople s'étaient mis à l'œuvre, ils ne l'auraient pu réaliser en un mois, et ceux-là l'achevèrent en une seule nuit. Il se trouvait à dix pas du rempart principal, sur lequel nous fûmes obligés de placer un grand nombre d'hommes en armes, parce que ce « bastion » nous inspirait une terreur extrême.

« Et pourquoi vous ai-je dit qu'il avait été construit en une nuit? Je vous dis qu'il fut fait, en vérité, en moins de quatre heures, si vite que ceux des nôtres qui avaient la garde de la muraille en ce point ne s'aperçurent de rien, sauf le matin quand la chose fut faite. Alors, saisis d'angoisse, ils coururent avertir l'Empereur, qui arriva aussitôt avec toute sa baronnie — c'est-à-dire avec tout son état-major militaire — pour admirer ce prodige. Tous, mourant de peur, ne savaient plus à quel saint se vouer, tant ce château, qui dépassait en hauteur l'avant-mur, leur inspirait de terreur pour la sécurité de la ville. »

Tous les historiens du siège insistent sur ce péril redoutable.

« Ce chastel de bois, dit la *Chronique* de Tetaldi, était si haut, si grand et si fort qu'il maîtrisait le mur et dominait par-dessus. »

Ce château monstrueux, cette hélépole, ce « preneur de villes » était de dimensions énormes. Barbaro nous donne des détails curieux sur sa construction. Il était formé de grosses poutres de bois reliées entre elles et entièrement recouvertes par une épaisse et double couche de peaux de chameaux, ceci pour qu'on ne pût facilement y mettre le feu. Pour amortir le choc des projectiles, aussi pour diminuer les chances d'incendie, on avait bourré avec de la terre tous les interstices de la charpente, tant intérieurement qu'extérieurement, de manière à rendre cet édifice improvisé vraiment invulnérable. Il était construit sur de nombreux rouleaux de bois qui permettaient de le mouvoir. Des degrés servaient à monter à l'étage supérieur. Rou-



Phot. Abdullah frères.

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE

leaux et degrés, ainsi que le chemin couvert qui, long d'un demi-mille, permettait aux assaillants d'aller en toute sécurité du camp turc au château, étaient également protégés par une épaisse couche de peaux de chameaux, de buffles et de bœufs. Enfin, ce château, vraiment fantastique, portait toutes sortes d'appareils et de machines de jet, une foule de matériaux aussi, quantité de terre et de bois pour combler le fossé. Des échelles mobiles d'assaut à l'intérieur comme à l'extérieur, placées sur la plateforme, pouvaient être facilement lancées de là jusqu'au faîte du rempart, grâce à un ingénieux appareil de cordages.

Phrantzès, lui aussi, décrit longuement cette terrible machine, qu'il nomme une hélépole. Il parle de la triple couche de peaux d'animaux : buffles et bœufs, qui la recouvrait tout entière à l'extérieur comme à l'intérieur, des tours et des toits qui en couronnaient le faîte, de ses escaliers couverts, etc., etc. Le château avait trois baies, telles de larges fenêtres, faisant face à la ville, d'où les archers et arquebusiers turcs pouvaient facilement tirer sur les défenseurs du rempart.

Comme le fait remarquer M. Pears, si l'affirmation de Barbaro que le château se trouvait à dix pas du rempart est exacte, cela signifie que ce formidable appareil avait été si rapidement construit dans le fossé même. Il semble, d'après le récit de Phrantzès, que le principal but de cette construction était de permettre aux assiégeants non seulement de combler à couvert le fossé en y précipitant de la terre par les trois grandes baies aménagées dans sa paroi antérieure, mais surtout de miner en toute sécurité le rempart à sa base même. En même temps, toute tentative des Grecs de réparer l'avant-mur et les brèches qu'y avaient faites les projectiles turcs devenait impossible. Phrantzès (1) dit qu'en plus de ce château les assiégeants avaient réuni, en

(1) *Op. cit.*, p. 244-245.

ce point, toutes les machines de jet les plus formidables, dépassant en nombre et en force toute imagination, vomissant le feu grégeois inextinguible, projetant toutes sortes de projectiles.

On conçoit l'émoi infini des assiégés quand ils réalisèrent à quel point la présence de ce gigantesque château mettait sur l'heure la défense en péril. Les énormes boulets de pierre des Turcs jetés du haut de sa plate-forme eurent tôt fait de jeter bas une des tours de l'enceinte à côté de la porte Saint-Romain. Aussitôt les Turcs roulèrent tout contre cette brèche le château roulant, jusque sur le bord même du fossé. Un terrible combat à si courte distance s'engagea sur l'heure. Inauguré avant l'aube, il se poursuivit jusqu'à la nuit. Les Turcs, enragés par leurs derniers insuccès et l'espoir de vaincre cette fois, jetaient sans arrêt dans le fossé mille matériaux divers, qui, joints à ceux fournis par les débris de la tour, devaient leur faire un chemin pour atteindre la brèche. Les Grecs, commandés en ce point par Théodore Karysténos, luttaient avec l'énergie du désespoir, jetant bas les échelles d'assaut couvertes d'assaillants à mesure qu'ils les voyaient se dresser, massacrant les Turcs à coups de toutes sortes de projectiles. Jusqu'au soir la lutte meurtrière se maintint sans que les assaillants parvinssent à gagner du terrain. Finalement, à la nuit tombante, la rage au cœur, ils se virent forcés de renoncer à la lutte. Cet héroïque et épuisant effort des assiégés avait sauvé la Ville gardée de Dieu une fois encore, mais on conçoit leurs cruelles alarmes. « Nous demeurâmes tous, s'écrie une fois de plus Barbaro, pleins de mélancolie et de terreur. »

Les assaillants, accablés de fatigue, dit Phrantzès, se retirèrent au soir pour prendre quelque repos, comptant bien forcer facilement la brèche le lendemain. Mais leur espoir fut frustré cette fois encore. Toute la nuit les défenseurs, bien que brisés par cette lutte surhumaine, s'acharnèrent à réparer la brèche près de la porte Saint-Romain.

Tous, en grand nombre, y travaillèrent : soldats, femmes, enfants, vieillards, sous les ordres du héros Jean Giustiniani et de l'Empereur en personne. Pas une heure, ces deux chefs héroïques ne cessèrent d'exciter le zèle des travailleurs par leur présence et leurs encouragements. Le fossé fut entièrement vidé à nouveau; la tour renversée fut solidement réparée; mais, triomphe bien plus grand, bien plus extraordinaire et inattendu, le fameux château de bois devint subitement la proie des flammes! Comme l'indique M. Pears, il est probable que la masse de broussailles jetée par les Turcs dans le fossé contribua à ce résultat. Bref les assiégés réussirent à introduire par les baies assez de matières inflammables, du feu grégeois, ou plus probablement encore de la poudre, pour que, en quelques instants, ce terrible château, qui tant avait épouvanté les Grecs, fût réduit en cendres. Un certain nombre de Turcs périrent avec lui. On devine la fureur des assaillants accourus au premier matin pour reprendre le combat. Phrantzès dépeint en termes expressifs la stupéfaction exaspérée du Sultan à l'aspect de cette gigantesque ruine fumante, du fossé vidé, de la tour relevée si promptement. « Si les trente-sept mille prophètes de l'Islam m'eussent affirmé que ces maudits détruiraient le château en une seule nuit, je ne l'eusse jamais cru », s'écria-t-il. Phrantzès raconte que la consternation des assiégeants fut extrême. Hélas! cela ne dura guère. Les Turcs, au dire de Maurice Cattaneo, construisirent un autre château de bois semblable à celui-là, également recouvert de peaux d'animaux, en face de la porte de Pigi, plus probablement en face de la troisième porte militaire. Il semble qu'il y en ait eu d'autres encore, non loin de la Porte Dorée, sur d'autres points aussi, au dire de l'évêque Léonard et du cardinal Isidore.

Inlassablement les Turcs, nullement découragés par la destruction du grand château de Kaligaria et par tant de mines éventées, recommençaient dans ce même quartier les mêmes tentatives. Mais à chaque mine nouvelle l'infa-

tigable Jean Grant opposait invariablement une contre-mine. Ce jeu terrible était quasi incessant. A chaque fois, les mineurs turcs, surpris une fois de plus, voyaient au fond de leurs obscurs cheminements bondir sur eux les mineurs ennemis, qui les massacraient ou les faisaient périr étouffés par les flammes. Les chroniqueurs, Barbaro en tête, citent, nous le verrons au fur et à mesure, trois tentatives infructueuses perpétrées trois jours de suite par les Turcs sur ce même point de l'enceinte, où l'absence de l'avant-mur facilitait tant les travaux de mine des assiégeants. Chaque tentative échoua, coûtant la vie ou la liberté à une foule de mineurs turcs pris chaque fois comme dans une souricière.

« Voilà, poursuit Barbaro, dans son récit forcément monotone, tout ce qui arriva ce jour-là, le 19 mai (1), tant sur terre que sur mer, excepté que comme tous les jours le bombardement continua incessamment, abattant çà et là nos remparts, et que non moins incessamment les nôtres, hommes et femmes, vieillards et enfants, prêtres et laïcs, réparaient complètement ces dommages, comblant les brèches à l'aide de barils remplis de terre ou de broussailles de vigne. » Ajoutez à cela les hurlements incessants des Turcs, le jet continuel de balles, de boulets de pierres, de flèches, les innombrables coups d'escopettes. Barbaro raconte ici que, quand la plus grosse des bombardes turques tirait sur la ville, lançant ses boulets du poids de douze cents livres, toute la ligne du rempart tremblait, toutes les maisons de la ville aussi, jusqu'aux vaisseaux dans le port. « De ces grands coups de tonnerre, dit-il, assez de femmes sont mortes de convulsions, assez de murailles sont tombées comme châteaux de cartes. Jamais dans le monde, on n'avait vu dans toute la « paiennine » une bombarde aussi grosse que celle-là ! »

Le 21 mai, deux heures avant le jour, eut lieu la nou-

(1) Barbaro place à tort à ce jour du 19 mai le lancement du pont volant sur l'extrémité de la Corne d'Or.

velle et dernière attaque de la flotte turque, dont j'ai donné à la page 202 le récit d'après Barbaro. Ce même jour, à midi, on découvrit, toujours dans cette même région de Kaligaria, une nouvelle galerie de mine, que les Turcs avaient réussi à conduire déjà par-dessous les fondements du rempart jusque dans la ville, pour y pénétrer en traîtres, « mais cette galerie, dit Barbaro, n'était pas très dangereuse ». Les mineurs des deux côtés se ruèrent les uns sur les autres, se couvrant réciproquement de feu grégeois. Cette fois encore, les Grecs l'emportèrent, et cet affreux péril fut conjuré. Le bombardement ce jour-là fut particulièrement violent. Une tour du rempart, dont Barbaro ne se rappelle pas le nom, fut presque démolie; une autre fut gravement atteinte. Les assiégés réparèrent aussitôt ces avaries par des moyens de fortune et consolidèrent les tours si profondément ébranlées, « mais le soir, dit notre Vénitien, après avoir eu si terriblement à faire, nous n'en pouvions plus, tant tous ces combats, toutes ces alertes nous avaient accablés ». Pour ce qui est de la flotte turque, elle ne fit plus depuis ce jour, je l'ai dit, aucune tentative pour forcer l'entrée du port. Il semble qu'on ait été convaincu en haut lieu de l'inutilité de ces efforts devant l'inlassable vaillance des marins italiens et grecs, constamment prêts à la plus énergique résistance.

Le lendemain 22, mêmes incidents, hélas! de cette lugubre série qui menait à l'agonie la pauvre cité. Deux nouvelles mines furent découvertes à Kaligaria, creusées tous près de la précédente : « là où il n'y avait pas de barbacane ». « Quand les nôtres les eurent successivement retrouvées, la première à l'heure de complies, la seconde encore plus dangereuse vers le soir, elles avaient déjà franchi le rempart et pénétraient en ville. Les nôtres courageusement se jetèrent sur les Turcs et en brûlèrent, à notre grand honneur, plusieurs qui n'avaient pas pu se sauver assez vite. Pour la seconde mine, par la pieuse volonté de Dieu, il fut permis que ses échafaudages se

rompissent d'eux-mêmes et que tous les Turcs qui s'y trouvaient fussent tués sous ses décombres. »

A mesure, en effet, que les mineurs turcs cheminaient sous terre, ils étayaient la voûte de la mine à l'aide de fortes poutres de bois, qui, cette fois, se brisèrent, entraînant cette voûte.

Ce même jour, il y eut un phénomène céleste redoutable, une éclipse de lune, signe merveilleux que Barbaro décrit minutieusement en son langage naïf et qui épouvanta les assiégés, l'Empereur en tête. « Ce signe, en effet, donnait à entendre à cet illustre souverain que les prophéties allaient s'accomplir et que son empire approchait de sa fin, comme aussi il est arrivé. Ce signe, par contre, parut un signe de victoire aux Turcs, qui fort s'en réjouirent et firent une grande fête dans leur camp (1). »

Le lendemain 23, nouvelle mine encore, toujours dans cette région de Kaligaria dépourvue d'avant-mur. Les contre-mineurs chrétiens l'incendièrent si bien après l'avoir éventée que cette fois aussi la voûte s'écroula subitement, tuant et suffoquant les Turcs qui s'y trouvaient. Leurs deux chefs furent pris vivants et incontinent mis à la torture. Aussitôt qu'ils eurent indiqué l'emplacement des autres mines auxquelles travaillaient à ce moment les assiégeants, on leur coupa la tête et on jeta leurs corps par-dessus le rempart en face du camp turc. La colère de leurs coreligionnaires contre les Grecs et leurs alliés italiens fut singulièrement excitée par cet affreux spectacle.

Ce même jour, hélas! par un hasard merveilleux, les assiégés reçurent les plus tristes, les plus désolantes nouvelles de cette Europe chrétienne, dont ils s'obstinaient incessamment à espérer un secours suprême. Du haut des

(1) Le docteur A. Mordtmann a prouvé la fausseté de cette affirmation de Barbaro. Il n'y eut pas d'éclipse de lune à Constantinople ce 22 mai. Les esprits étaient à tel point surexcités par l'angoisse qu'une erreur de ce genre paraît facilement explicable.

remparts de la ville, on aperçut soudain, cinglant rapidement à travers les eaux de Marmara, le fameux petit brigantin qu'on avait envoyé en mission vingt jours auparavant. Son courageux équipage, costumé à la turque, avait réussi cette fois encore à forcer les Dardanelles et l'entrée du Bosphore. Ce fut d'abord dans Constantinople une joie, une espérance universelles. A ce moment même les Turcs, voyant le frêle navire ramer si fortement, s'apercevant de leur erreur, lui donnèrent la chasse avec toute l'armada des Colonnes, parce qu'ils se figurèrent alors qu'il représentait l'avant-garde de quelque flotte chrétienne. Mais avant qu'ils pussent atteindre le brigantin, la digue fut ouverte, et, aux applaudissements de milliers de spectateurs, le vaillant petit navire pénétra sain et sauf dans le port de la Corne d'Or. Barbaro et ses compagnons restèrent en armes sur leurs bateaux jusque fort tard dans la nuit, craignant un retour offensif de la flotte turque. Hélas! ces héros anonymes, momentanément sauvés, et qui revenaient ainsi volontairement braver avec un admirable courage la mort ou l'esclavage certains, apportaient les pires nouvelles! Malgré de prodigieux efforts, ils n'avaient pas réussi à rencontrer la flotte vénitienne de Lorédan, espoir suprême des malheureux assiégés. Après avoir longtemps erré en vain dans les parages de l'Archipel infestés par les navires ennemis, ils avaient dû abandonner cette inutile poursuite et songer au retour. Alors ces courageux marins, nouveaux Régulus, s'étaient montrés vraiment d'une belle bravoure! Comme on désespérait de retrouver Lorédan et ses vaisseaux, on tint un conseil suprême, et chaque homme de l'équipage fut tenu de donner son avis dans ces circonstances dramatiques. La première proposition qui fut faite fut de retourner simplement à Constantinople pour y rendre compte de la mission imposée à ces braves. Or ce retour, c'était la mort quasi certaine. Quelques-uns des douze qui composaient l'équipage, tentèrent de s'y opposer. Si Constantinople n'était prise déjà, ce qui, suivant eux, n'était,

hélas, que trop probable, elle succomberait certainement avant leur retour. Si même elle tenait encore à ce moment, ne couraient-ils pas à la destruction en tentant de revenir dans cette cité si étroitement assiégée? Si même, à force d'héroïsme, ils parvenaient à y rentrer, ne serait-ce pas pour subir presque aussitôt toutes les horreurs d'un assaut victorieux ou d'une capitulation : la mort ou, pire encore, l'esclavage? « Nous avons accompli tout notre devoir, disaient ces hommes si braves, mais enfin découragés; qu'allons-nous faire dans cet enfer, dans cette ville vouée à sa perte, où nous ne serons d'aucun secours, où nous rencontrerons le pire destin? » Vaines paroles! La majorité de cet équipage intrépide n'eut qu'une pensée : demeurer fidèle jusqu'au bout aux serments prêtés. « Il n'importe, crièrent d'une seule voix ces braves, que Constantinople soit déjà prise ou encore libre; il n'importe que nous allions ou non à la mort; notre devoir est tracé; il faut à tout prix rentrer à Constantinople et y rendre compte de notre mandat! » « Vois, frère, disaient-ils encore, l'Empereur nous a envoyés pour faire ce qu'il nous a commandé, et, maintenant que nous l'avons ainsi fait, nous n'avons plus qu'à retourner à Constantinople, qu'elle soit en ce moment aux mains des Turcs ou des chrétiens, de sorte qu'à la mort ou à la vie nous nous mettions à notre chemin. » — Ainsi firent ces superbes compagnons. Ils retournèrent à Constantinople où ils entrèrent sains et saufs et trouvèrent que la cité était toujours encore aux mains de l'Empereur. « Puis ils rendirent compte à l'Empereur Sérénissime de ce qu'ils avaient fait et comment ils n'avaient trouvé aucune flotte des Vénitiens. A cette nouvelle, l'Empereur Sérénissime se prit à répandre des larmes amères de douleur, de ce que les Vénitiens ne lui envoyaient pas de secours, et il prit la résolution de se remettre aux mains de notre miséricordieux Messire Jésus-Christ, et de sa mère la Madone Sainte Marie, et de messire Saint Constantin, gonfalonier de la cité, afin qu'eux eussent la garde de la cité, puisque toute

la Chrétienté n'avait pas voulu la secourir contre ce Turc perfide, ennemi du Christ. Ainsi fut fait. Ainsi le brave petit navire, trouvant que la cité était toujours encore aux mains du basileus, rentra courageusement dans cet enfer, alors qu'il lui eût été si facile de se réfugier lâchement en Occident. »

Le retour du brigantin apportant de si fâcheuses nouvelles fut pour la ville depuis tant de temps assiégée, soumise depuis tant de jours à cet horrible bombardement, à cette infernale canonnade, à chaque heure bouleversée par quelque nouvel effroi, une désillusion abominable. Depuis si longtemps, tous ces pauvres gens, accablés d'angoisses, de fatigues excessives, privés de sommeil, livrés aux pires douleurs, avaient mis leur suprême, leur unique espoir dans cette arrivée tant désirée, tant de fois annoncée, de la flotte vénitienne. C'était cette pensée qui les avait fait vivre à travers cette mort anticipée. Et maintenant il fallait renoncer à jamais à toute idée de secours venu d'Occident. Maintenant, on n'avait plus en face de soi que la plus affreuse réalité. Cette Muraille, partout éventrée par le plus effroyable des bombardements, était bien le dernier et lamentable obstacle qui se dressait encore entre tous ces malheureux et le cimeterre de ces centaines de milliers de Turcs. Jamais la terrible parole : *Væ victis!* n'avait retenti plus vraie, plus impitoyable (1).

Cette soirée du 23 mai fut certainement la plus lugubre, la plus désolée depuis le commencement du siège. On avait véritablement perdu tout espoir. La mort inévitable était l'unique avenir. Toute la journée le bombardement avait continué, cruel, intermittent, abattant de-ci, de-là un pan de mur, aussitôt réparé. Toute la journée aussi le lugubre accent des cloches à marteau avait résonné pour assembler au port des défenseurs, à cause de la crainte qu'on avait d'une attaque de la flotte ennemie, exaspérée

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 296, note 1.

de n'avoir pu empêcher le retour du fameux brigantin. La nuit fut affreuse.

Le mardi 24, dit Barbaro, à l'heure de midi on découvrit, toujours à Kaligaria, dans le voisinage des précédentes, une mine encore plus dangereuse que toutes celles qu'on avait éventées jusqu'ici, beaucoup plus ingénieuse aussi, bien mieux dissimulée. Les Turcs avaient construit dans la nuit, à dix pas à peine du rempart, une tour en bois qui semblait exclusivement destinée à leur faciliter l'escalade de la muraille. Les assiégés, complètement trompés, étaient persuadés que c'était là le but unique de cet engin, alors qu'il était simplement propre à masquer le travail des mineurs. On découvrit, en effet, que, par sa base, cette tour, presque appliquée au rempart, reposait sur un plancher de poutrages sous lequel le travail d'excavation se poursuivait en secret. Les mineurs avaient même réussi à s'avancer fort loin, rejetant au fur et à mesure dans la tour la terre et les pierres qu'ils enlevaient pour se faire un passage. La tour servait ainsi à dissimuler et à contenir la terre et les pierres que les mineurs extrayaient de l'excavation. A un moment donné, on aurait mis le feu au plancher de poutrages, puis à la tour qui se serait effondrée, et sur ses ruines les colonnes d'assaut se seraient ruées dans la ville en se faufilant par le boyau creusé sous la muraille. « Mais, dit de nouveau notre Vénitien, notre Seigneur Dieu ne voulut point pour cette heure souffrir un si grand mal et que la cité fût perdue de cette manière. Quand les Grecs eurent découvert cette galerie si extraordinaire, ils se mirent subitement à creuser leur contre-mine et rétablirent en hâte le mur déjà attaqué si gravement par les travaux de l'ennemi, si bien qu'il fut de nouveau aussi fort qu'auparavant. »

Ce même jour du 25 mai, de très bonne heure, un conseil fut tenu sous la présidence du basileus. La fatigue d'une nuit au rempart, le découragement, le désespoir, se

lisaient sur les visages. Jamais en cette ville superbe, par eux tant aimée, les citoyens de Byzance n'avaient eu le cœur à ce point déchiré par de si affreuses détresses. Il s'agissait aujourd'hui de prendre les mesures suprêmes en vue de l'assaut général que chacun sentait n'être plus qu'une affaire de jours ou d'heures. Le chef du clergé qui remplaçait le patriarche Grégoire démissionnaire soutint encore une fois, avec énergie, l'opinion que le basileus et sa cour devaient immédiatement quitter la cité assiégée. « Si la Ville ne peut être sauvée, s'écria-t-il, qu'on sauve au moins l'Empereur. » La *Chronique slavonne* dit qu'à ce moment le basileus, vaincu par l'émotion, s'évanouit. Il fallut l'asperger d'eau parfumée pour ramener à la vie ce corps épuisé par tant de veilles, tant de cruels soucis, un aussi écrasant labeur, tant de jeûnes aussi imposés par une pieuse émulation. Lorsque le souverain reprit ses sens, les membres du haut clergé, tous ensemble, le conjurèrent de quitter incontinent la ville. Il refusa avec indignation, résolu à partager jusqu'au bout le sort de ses sujets. On décida toutefois probablement alors de renvoyer au moins la princesse Hélène, la veuve du despote Démétrius, et les plus hautes dames de la cour. Du moins, quand, après la prise de la ville, le Sultan s'informa de celles-ci, il lui fut répondu qu'elles étaient parties sur un bateau de Jean Giustiniani. C'est encore la *Chronique slavonne* qui nous donne ce curieux détail.

« Nous eûmes ce jour-là, vingt-cinquième de mai, une journée très mauvaise, poursuit Barbaro, grâce au bombardement incessant tout le long du rempart, grâce aussi au tir également incessant de mousqueterie, au jet d'innombrables flèches, de sorte que ce fut une des pires journées depuis le début du siège. Du côté de la mer, par contre, tout fut calme, mais nous vivions à chaque minute dans les transes d'une nouvelle et subite attaque de la flotte ennemie. Ce qui augmentait nos angoisses, c'était l'immense et joyeux tapage qui emplissait incessamment le camp

turc. Les musiques sonnaient de toutes parts. Ce n'étaient que cris d'allégresse, parce que les Turcs avaient appris qu'on allait enfin livrer la bataille générale. On sentait que tout se préparait chez eux pour l'assaut final! »

Ce soir-là, le basileus, comme chaque jour, visita à cheval les divers postes de la défense. Plusieurs fois il mit pied à terre et monta sur le rempart pour observer l'immense illumination qui encerclait la cité. Il écouta longuement le roulement monotone des tambours et toute cette rumeur qui emplissait le camp ennemi. Lui et ses vaillants compagnons n'eurent pas de peine à constater tristement que c'était bien là le signal du grand assaut, c'est-à-dire, hélas, pour eux, le signal de la fin. A ce spectacle terrible, dit la *Chronique slavonne*, le basileus demeura silencieux et pensif. Des larmes de douleur coulaient sur ses joues.

Le 5 mai, on découvrit, à l'heure de vêpres, une nouvelle mine, toujours dans la même région fatidique de Kaligaria, mine bien forte, bien menaçante, la plus dangereuse de toutes au dire de Barbaro, parce qu'elle avait déjà dépassé la muraille qui ne se trouvait plus soutenue que par un plancher improvisé, de sorte que, si les Turcs avaient eu le temps de mettre le feu à ce plancher, cette portion du rempart se serait aussitôt effondrée et les Turcs se seraient précipités par la brèche sans qu'aucune résistance pût leur être opposée. On ne sait qu'admirer davantage : l'audace incroyable sans cesse renouvelée des mineurs turcs, audace sans cesse déçue, sans cesse reprenant leur tâche périlleuse, ou l'énergie prodigieuse des défenseurs luttant sous terre, heure par heure, minute par minute, contre cet horrible et mystérieux danger, engageant chaque jour de nouveaux et meurtriers corps à corps, luttes effroyables dans les entrailles mêmes du sol.

Cette mine du 25 mai fut la dernière, au dire de Barbaro. Dès lors les Turcs renoncèrent à ce genre d'attaque si pénible, qui leur coûtait trop de vies précieuses. Les ingénieurs de Zagan Pacha, dit Tetaldi, avaient fait en tout,

avec leurs hommes accoutumés aux travaux des mines d'or et d'argent, quatorze tentatives pour miner le rempart, mais les assiégés, à force de surveillance minutieuse, à force d'écouter les moindres bruits souterrains, avaient réussi à éventer, à dépister chacune de ces entreprises, même lorsqu'elles étaient commencées à grande distance de la muraille, tantôt en enfumant les mineurs ennemis ou en les étouffant par le moyen de gaz méphitiques, tantôt en les inondant de feu grégeois, tantôt en les noyant sous des torrents d'eau, ou en les attaquant corps à corps au fond des boyaux de mines. Toujours ils avaient réussi à conjurer toute explosion dangereuse. Mahomet, dit Critobule, enfin convaincu de l'échec absolu de ces tentatives et de leur inutilité, certain que jamais il ne parviendrait à gagner la ville par cette voie, que toute cette dépense d'hommes et de matériaux était entièrement vaine, fut de plus en plus fortifié dans cette opinion que le canon seul lui donnerait certainement la victoire.

Le vendredi 25 et le samedi 26, le bombardement des grosses bombardes dans le val du Lycus et sur les autres points principaux de l'attaque et le jet de flèches incessant continuèrent comme par le passé. Ce fut certainement vers ces jours-là que la faible garnison et la misérable population de Constantinople, en face de l'immensité de l'armée turque, comprirent enfin que la catastrophe dernière était toute proche, et cependant les pauvres assiégés ne perdaient pas courage. « A chaque brèche produite par le gros canon, nous portions immédiatement remède, dit Barbaro, et de telle manière qu'après chaque réparation le pan de muraille relevé était aussi fort qu'il l'avait été auparavant. »

Les divers historiens du siège, chroniqueurs naïfs et sincères, relatent, vers ces ultimes journées si poignantes du grand drame, c'est-à-dire entre les 22 et 26 mai environ, divers phénomènes célestes ou autres, signes merveilleux qui, alors qu'ils nous frapperaient bien peu actuellement,

avaient à cette époque une importance extrême, en impressionnant péniblement, ou même terrifiant les défenseurs exténués de la grande cité si cruellement harcelée. Dans les récits de ces temps d'ignorance extrême et de superstition universelle, une grande part doit être faite à l'apparition de ces phénomènes certainement naturels, bien qu'exceptionnels et prodigieusement amplifiés par la crédulité et l'imagination populaires, à la constatation de ces prétendus miracles qui nous feraient sourire aujourd'hui, mais qui à Constantinople, en l'an de grâce 1453, faisaient frissonner de peur et de désespoir les plus vaillants parmi les soldats du dernier Constantin. En même temps le moral des assiégeants en était d'ordinaire d'autant relevé.

Critobule surtout, cet écrivain si soigneux, si précis, comme le dit M. Pears, et qui a écrit sa chronique longtemps après le siège, insiste longuement sur l'apparition de ces divers phénomènes, qui préoccupèrent si gravement les infortunés défenseurs de la malheureuse cité.

« Ce fut dans ces derniers jours du siège (1), raconte notre historien, qu'arriva la chose que voici, qui fut comme un signe précurseur des grands malheurs que Dieu réservait à Constantinople. Trois ou quatre jours avant l'assaut suprême, alors que dans une immense procession toute la cité, hommes et femmes, parcouraient les rues en récitant des prières et en transportant l'effigie de la Panagia (certainement la fameuse Icone de la Vierge des Blachernes, palladium de la Ville gardée de Dieu), celle-ci glissa soudain et sans aucune raison plausible des mains de ceux qui la portaient, et tomba lourdement par terre de toute sa hauteur. Tous alors poussèrent des cris et se précipitèrent pour relever la sainte Icone. Mais, phénomène effroyable, malgré leurs efforts, elle retomba à terre comme si elle était de plomb et qu'elle fût invinciblement retenue au sol. Il fut presque impossible de l'en détacher. Ce fut l'affaire

(1) Probablement le 25 mai.

de toute une heure. A la fin, réunissant toutes leurs forces, poussant des cris, adressant tous d'ardentes prières à la Divinité, prêtres et laïques, porteurs et assistants réussirent à relever la sainte Image et à la replacer sur leurs épaules.

« Ce prodige, qui leur semblait prophétiser les pires calamités, remplit l'âme de tous les assistants d'un long frisson d'angoisse et de terreur, comme constituant le pire des présages. Comme si ce n'était point assez, alors qu'il n'était que midi, et que la longue procession venait seulement de se remettre en marche, un orage effroyable éclata soudain. D'incessants coups de tonnerre, accompagnés d'innombrables éclairs dans une obscurité presque totale, épouvantèrent derechef l'immense procession. La pluie tombait diluvienne. On ne pouvait ni avancer ni résister à cette trombe inouïe. Les prêtres et ceux qui portaient la sainte Icone, avec la multitude qui les suivait, furent à nouveau abattus et arrêtés par la violence des torrents d'eau qui s'épanchaient du ciel et par ceux qui coulaient sur le sol. Peu s'en fallut que beaucoup de petits enfants, saisis par le courant rapide et véhément des eaux, ne fussent entraînés. Tous eussent été noyés infailliblement si on ne les eût aussitôt saisis et arrachés à ce déluge. »
Ce curieux récit nous montre à quel point les esprits de cette infortunée population étaient bouleversés et frappés par ces longues affreuses semaines de siège et de bombardement. Cet orage violent succédant au prétendu miracle de l'Icone fut considéré par tous ces affolés comme le plus affreux présage, « tant était surnaturelle et extraordinaire cette action de la tempête, s'écrie Critobule, qui si clairement prophétisait la destruction universelle et annonçait que tout succomberait et serait entraîné et englouti comme par un torrent ou une grande inondation ».

Le jour suivant, la terreur superstitieuse fut encore, si possible, augmentée par l'apparition d'un phénomène extrêmement insolite à Constantinople à cette époque de l'an-

née. Dès la pointe du jour, un brouillard épais cacha complètement toute la cité et demeura tel jusqu'au soir! Ce miracle, dit encore le même Critobule, indiquait bien l'abandon de la ville par la Divinité, son départ de Constantinople et le complet délaissement de celle-ci. « Car, poursuit le pieux et naïf écrivain, c'est dans la nuée que la Divinité se cache, quand elle vient comme quand elle part. Telles sont les choses qui arrivèrent, et que personne ne se permette d'en douter, car de très nombreux témoins, tant parmi les habitants de la ville que parmi les étrangers, affirment avoir contemplé ce prodige (1). »

Tout cela : l'Icone miraculeuse, protectrice de la cité, jetée à terre, la Divinité s'entourant d'un voile de nuages pour abandonner les malheureux assiégés, ce n'était rien encore. Le phénomène le plus terrifiant qui consterna à ce moment les infortunés habitants de Constantinople, probablement le 26 mai, ce fut l'apparition d'une effrayante lumière qui sembla se fixer au sommet de Sainte-Sophie. Assiégés et assiégeants en furent du reste également épouvantés. Le Sultan lui-même crut y voir le plus inquiétant des augures. Heureusement que parmi son entourage il y eut des gens d'esprit plus hardi ou moins superstitieux qui finirent par le convaincre que ce miracle, certainement d'essence divine, était uniquement défavorable aux assiégés. Ceux-ci tremblaient également de peur devant ce phénomène, certainement augmenté et défiguré d'abord par la voix publique, puis par la tradition orale, et dont nous ne pouvons donner aucune explication tout à fait plausible. Il semble bien certain qu'il y ait eu à ce moment quelque phénomène physique lumineux et anormal, car

(1) Faut-il voir quelque concordance entre ce mystérieux brouillard et l'éclipse dont Barbaro parle longuement et qu'il place à la nuit du 22 au 23 mai, la considérant comme un avertissement à l'Empereur et à ses sujets d'avoir à craindre la colère céleste? « Les Turcs, dit notre Vénitien, se réjouirent autant de ce phénomène que les Grecs s'en épouvantèrent. » Le docteur A. Mordtmann a prouvé du reste que, si éclipse il y eut, elle ne peut avoir eu lieu que le 24, date de la pleine lune.



Phot. Abdullah frères.

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE

Cette photographie montre mieux que beaucoup d'autres l'état présent d'une portion de la Grande Muraille du côté de terre. La conservation en est encore assez remarquable. La muraille intérieure et la seconde muraille, d'ordinaire connue sous le nom de muraille extérieure, le fossé aussi, actuellement sans eau, se distinguent nettement. La troisième muraille ou « parateichion » a perdu presque partout sa portion

tous les témoignages contemporains sont entièrement concordants, mais lequel? Puis l'imagination populaire, surexcitée par tant de souffrances et d'angoisses, s'empara du fait et le grossit démesurément à tel point que la *Chronique* dite *Moscovite* nous raconte tranquillement que cette lumière céleste éclaira subitement toute l'immense cité, et que les habitants, croyant à la réverbération gigantesque de quelque incendie allumé par les Turcs, coururent à Sainte-Sophie et trouvèrent cet édifice couronné de flammes tourbillonnant à travers les baies supérieures de l'immense édifice! Toute la coupole semblait comme embrasée par une flamme unique qui la faisait paraître comme une prodigieuse fournaise s'élevant jusqu'au haut des cieux. La *Chronique slavonne* fait le même récit. Phrantzès, lui, parle d'une vive lueur éclatant soudain dans le ciel lse fixant au-dessus de la ville et persistant la nuit tout entière Il est bien difficile, sinon impossible, de démêler le vrai du faux ajouté par la superstition populaire.

L'impression en tout cas fut énorme. Barbaro, qui attribue tout simplement et bien plus justement, semble-t-il, cette immense lueur du 26 mai à la réverbération des innombrables feux de joie allumés une heure après le coucher du soleil tout le long du camp turc, sur les ordres du Sultan, pour réjouir ses soldats et leur donner du cœur, surtout pour célébrer l'assaut suprême imminent, Barbaro, dis-je, raconte qu'en présence de cette fantastique illumination qui dura au delà de minuit, accompagnée des hurlements extraordinaires de l'armée turque (1), toute la cité fut épouvantée, et que tous, à chaudes larmes, supplièrent Dieu et sa Sainte Mère de les protéger contre la furie de ces païens. On y voyait clair comme en plein jour! On en oublia jusqu'au bombardement qui ne se ralentissait pas, et qui, plus que jamais ce jour-là, poursuivit son œuvre formidable de destruction. On apercevait clairement chaque

(1) « Il semblait que le ciel dût s'ouvrir, tant le vacarme était assourdissant ».

tente dans le camp ennemi, qu'on distinguait comme en plein jour, tant était prodigieuse la masse de ces feux innombrables.

L'archevêque Léonard dit qu'un iradé du Sultan avait annoncé que, durant trois jours, il y aurait actions de grâces à Dieu et ensuite jeûne durant un jour. « De tout ceci, poursuit notre narrateur, chacun comprenait dans la ville que ces mesures, ces illuminations et cette fête de nuit indiquaient que les Turcs avaient reçu la nouvelle infiniment bienvenue d'un assaut général très prochain (1). »

Le *Moscovite*, de son côté, raconte que le patriarche, les membres du haut clergé et les sénateurs, épouvantés par l'apparition de cette lumière fantastique, s'en allèrent en corps supplier une fois de plus le basileus de quitter la ville avec la basilissa! Ce dernier détail témoigne à lui seul du côté légendaire de ce récit, puisque nous savons que Constantin Dragasès, veuf depuis 1442, ne s'était point remarié. Le patriarche poursuivit son discours au basileus en remémorant les plus sinistres prédictions et en affirmant que l'Ange du Seigneur, protecteur depuis Justinien de la cité, venait de l'abandonner cette nuit même au milieu de toutes ces miraculeuses fulgurations. Il désigna par leurs noms les gens qui avaient de leurs yeux vu ce miracle. A cette nouvelle, le basileus serait une fois encore tombé à terre sans connaissance. On lui fit reprendre ses sens en l'aspergeant d'eau aromatique. Alors il repoussa avec énergie ces nouvelles instances du patriarche et des dignitaires. « Je ne quitterai point la ville, répéta-t-il une fois de plus; d'ailleurs, si c'est la volonté de Dieu, où fuirais-je? Non, je ne m'en irai point, je demeurerai avec vous et périrai avec vous. » « Quand le peuple connut toutes ces choses, dit encore le *Moscovite*, il faillit succomber à l'angoisse et à la frayeur. Fortifié

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 315.

par les supplications et les encouragements du patriarche, il se précipita dans les églises et implora la compassion céleste. » Ici encore, il nous est malheureusement impossible de démêler le vrai d'avec le faux. C'est toujours le même récit légendaire.

La *Chronique slavonne* dit à peu près la même chose et donne la même cause très naturelle à cette prétendue lumière surnaturelle (1). Ceux qui poussaient le basileus à s'éloigner, dit-elle encore, lui affirmaient que la nouvelle de sa fuite se répandrait, que ses frères et les Albanais viendraient à son secours. Elle ajoute que les galères de Giustiniani étaient déjà prêtes pour le départ de l'Empereur, lorsque celui-ci s'y refusa avec tant d'énergie (2).

Les assiégés en étaient au dernier degré de l'épuisement. Depuis plus de six semaines l'effroyable bombardement ne s'était pas arrêté une heure. Toute la population valide : hommes et femmes, enfants, jeunes filles, prêtres, moines, religieuses, étaient nuit et jour occupés à réparer les brèches toujours nouvelles, surtout dans le val du Lycus où tout l'effort ennemi semblait se concentrer, où le canon monstre lançait ses énormes boulets de pierre, lourds de douze cents livres, dont le choc ébranlait toute la cité et secouait jusqu'aux navires groupés dans la Corne d'Or. Le retour du brigantin, dans la journée du 23, en faisant connaître à tous qu'il n'y avait plus à espérer l'arrivée d'une flotte de secours d'Occident, avait abattu les derniers courages. D'une heure à l'autre, cette malheureuse population, déjà comme ployée sous le cimeterre turc, attendait l'assaut suprême. Celui-ci ne devait pas tarder à devenir une épouvantable réalité.

Certes, le souvenir de l'échec du siège turc sous le der-

(1) *Op. cit.*, p. 1101.

(2) C'est la deuxième ou troisième fois que revient dans ce récit du siège la mention très suspecte de ces prétendus efforts du patriarche et des grands pour décider le basileus à déserter sa capitale.

nier sultan Murad dans l'été de 1422, souvenir encore présent à la mémoire de beaucoup des assiégés actuels, ranimait même alors par instants les espoirs défaillants. Certes encore l'espérance mystérieuse de quelque suprême et miraculeuse intervention divine agitait et réconfortait parfois ces âmes dévotes et superstitieuses depuis tant de jours torturées par mille effrois. Certes aussi la prophétie fameuse se répétait toujours parmi la foule des femmes et des moines, que les Turcs vainqueurs avanceraient jusqu'à Sainte-Sophie, mais qu'en ce point précis l'ange du Seigneur apparaîtrait qui repousserait l'assaillant et remettrait à nouveau au basileus le pouvoir sur la cité. Mais tout ceci, hélas! n'était qu'espoirs confus et paroles vaines. Chacun à Constantinople se rendait nettement compte de l'impossibilité d'une résistance plus prolongée devant l'épuisement de la défense, surtout devant l'immense supériorité numérique des Turcs. Chacun savait certainement que l'issue était proche, que ce serait vraiment un duel à mort, qu'il n'y avait plus pour les assiégés qu'une certitude : l'égorgement ou l'esclavage infâme!

Parmi les plus importantes de ces tribulations qui avaient contribué à rendre infiniment douloureuses ces six anxieuses semaines déjà passées de ce siège affreux, un des plus cruels de l'histoire, il ne faut pas oublier de noter les dissensions si diverses et si graves qui ne cessaient de diviser toute la population assiégée, militaires et civils : discordes des Grecs entre eux, discordes des Grecs avec leurs auxiliaires latins, discordes des Latins entre eux. M. Pears a consacré un chapitre fort intéressant à ces pénibles circonstances, au sujet desquelles les chroniqueurs latins du siège insistent fort, probablement avec beaucoup d'exagération. Voici les conclusions formulées par lui, qui sont seules vraiment importantes pour notre récit. « Si ces dissensions furent cruelles, dit-il, si elles furent signalées par quelques incidents particulièrement déplorables, elles ne mirent cependant jamais la défense

véritablement en péril. Animés les uns contre les autres des haines sectaires religieuses ou politiques les plus violentes, Grecs unionistes et Grecs orthodoxes, Grecs et Latins, Vénitiens, Génois eux-mêmes dont l'attitude prêta le plus à la critique, firent en somme toujours corps contre le Turc, l'ennemi commun. » Du reste, pour se conduire de telle manière, ces groupes si divers n'avaient tous d'autre mobile que la plus impérieuse des nécessités : le salut de leurs propres vies à tous. Aussi dans l'histoire si angoissante du siège de Constantinople, l'exposé de ces cruelles discordes entre assiégés n'a qu'un intérêt historique très relatif, et je renvoie le lecteur pour le détail à ce chapitre excellent de M. Pears. Certes, Grecs et Latins, Génois et Vénitiens se jetèrent à la tête les plus mortelles accusations. Certes les Génois surtout, placés à Galata dans une situation infiniment délicate entre les belligérants, furent à maintes reprises accusés, parfois même convaincus de trahison, tout au moins de procédés déloyaux, mais toutes ces circonstances ne semblent pas en réalité avoir avancé d'une heure la catastrophe finale. Lorsque le Turc tant redouté se précipitait à l'assaut ou bombardait le rempart, tous les assiégés de n'importe quelle race, de n'importe quelle croyance, oubliant leurs griefs, couraient de concert à la muraille défendre la cité, leur refuge suprême.

Ces divisions entre assiégés eurent surtout pour cause, M. Pears l'explique fort bien, la diversité des races, celle aussi des intérêts, surtout les haines religieuses si vivaces à cette époque d'extrême dévotion et d'extrême ignorance. Si l'Empereur et un certain nombre de ses fidèles, surtout parmi le haut clergé et le monde de la cour, s'étaient chaleureusement et franchement ralliés à la réconciliation avec l'Église romaine, inaugurée d'abord au Concile de Florence, puis à Constantinople, à la suite de la célèbre cérémonie du 12 décembre dans Sainte-Sophie, il ne faut pas oublier que l'immense majorité de la nation : prêtres et

laïques, groupés surtout autour du célèbre agitateur Gennadios et du grand-duc Notaras (1), n'avait cessé de protester avec la dernière âpreté, avec la plus fanatique violence, contre cette même réconciliation ou ne la subissait que de très mauvais gré, comme contrainte et forcée, « l'acceptant des lèvres, mais non du cœur », suivant l'expression même de l'archevêque Léonard. Le même chroniqueur, évidemment très partial en faveur de Rome, raconte que, lorsqu'on en venait dans la liturgie à prononcer le nom du pape, l'assistance ne se gênait pas pour protester bruyamment. De même l'immense majorité des citoyens de Constantinople avaient, depuis la cérémonie de décembre, cessé de fréquenter Sainte-Sophie, qu'ils considéraient avec horreur à l'égal d'une synagogue. Même, parmi ceux qui y allaient encore entendre la messe dans les jours de fête, la plupart quittaient ostensiblement l'église au moment de la Consécration.

Je n'insisterai pas ici sur les rancunes séculaires, en dehors même des questions religieuses, entre les Grecs et les Latins d'Orient, Vénitiens et Génois surtout. Ces rancunes avaient été dès longtemps suscitées et étaient entretenues par d'intenses rivalités commerciales, aussi par les abominables souvenirs de l'occupation latine, longue d'un demi-siècle et plus, à la suite de la Croisade de 1204. Cette occupation détestée avait eu entre autres pour conséquences, malgré la victoire finale de Michel Paléologue, d'abord l'établissement des comptoirs vénitiens dans Constantinople même, établissement de tout temps impatiemment subi par les Grecs, mais surtout la prise de possession par les Génois du grand faubourg fortifié de Galata, où ceux-ci se conduisaient en maîtres, absolument indépendants, ce qui constituait pour les habitants de Constantinople une humiliation de chaque heure. Je n'insisterai

(1) Celui-ci ne se gênait pas, nous l'avons vu, pour prononcer cette parole sacrilège qu'il préférait voir régner à Constantinople le turban du Turc que la mitre romaine!

pas davantage, je l'ai dit, sur tous ces faits qui, s'ils suscitèrent beaucoup de querelles amères, n'influèrent cependant pas sérieusement sur l'énergie de la défense. Comme je l'ai dit, le Turc sanguinaire était un ennemi trop redoutable pour que, devant la menace de son terrible cimeterre, tous les chrétiens, quelque divisés qu'ils fussent, ne fissent pas bloc, animés en cela par le bien naturel désir de défendre leurs vies directement menacées par cet impitoyable adversaire. Certes, il y eut de bien mauvais moments causés par ces sourdes mésintelligences et cette haine intense et constante de nationalité à nationalité. Il y eut ainsi, nous l'avons vu au début du siège, l'attitude louche de quelques équipages vénitiens, qui furent accusés de transporter des cargaisons à l'usage de l'ennemi et de préparer leur fuite clandestine; mais l'énergique attitude du basileus eut tôt fait de les rappeler au devoir, et depuis lors, jusqu'à la fin du siège, la conduite des Vénitiens fut absolument loyale. Rappelons encore cette anecdote caractéristique des derniers jours du siège, rapportée à peu près dans les mêmes termes par Léonard et par Phrantzès : comme on attendait d'heure en heure l'assaut final et que le héros de la défense, Jean Giustiniani, généralissime, ou plus exactement protostrator, qui n'avait cessé une heure d'opposer sur le rempart aux assaillants la plus admirable résistance, réclamait instamment au grand-duc Notaras, le premier après l'Empereur, des bombardes pour se défendre dans le val du Lycus, Notaras lui aurait opposé le plus dédaigneux refus. « Misérable traître, se serait alors écrié Giustiniani, je ne sais qui me retient de te tuer sur place de mon épée (1). » Ce qui n'empêcha pas, aussitôt après, ces deux hommes de faire leur

(1) C'est là le récit du cardinal Isidore. Celui de Phrantzès (p. 262) est quelque peu différent. Il raconte que le basileus intervint de toutes ses forces entre les deux hommes, les suppliant d'oublier leurs rancunes en face du commun danger. Phrantzès fait à cette occasion le plus enthousiaste éloge de l'admirable bravoure, de l'énergie incroyable, de toutes les qualités extraordinaires déployées par le héros Giustiniani.

devoir jusqu'au bout. Malgré tout ce qu'on a pu dire, il demeure tout à fait improbable que, comme l'affirme Léonard, le grand-duc, à la suite de cette insulte, ait témoigné de plus de mollesse dans les derniers moments du siège. Il n'est pas niable toutefois que les Grecs, en général, conçurent de cette injure infligée à un des plus considérables parmi les leurs une humiliation profonde, qui vint encore aviver de sourdes hostilités.

Il y a aussi l'anecdote que Barbaro place au 28 mai et que je raconterai plus loin. Il y eut évidemment là un nouvel échange de mauvais procédés, mais certainement aucun grand siège du moyen âge ne s'est écoulé sans que de semblables incidents aient éclaté parmi les défenseurs. Ces incidents ne semblent, je le répète, avoir eu sur l'énergie de la défense aucune influence capitale, pas plus, du reste, que les dissensions également séculaires qui divisaient Génois et Vénitiens, jaloux chacun de la situation prépondérante dont les premiers jouissaient dans la cité presque indépendante de Galata, les seconds dans la ville même de Constantinople. Tous ces Italiens s'accusaient incessamment de trahir, mais ils n'en combattaient pas moins pour cela le Turc homicide avec la dernière vigueur. Certes, l'attitude des Génois fut à plusieurs reprises louche infiniment, déjà lors de la construction du château de Roumili-Hissar, construction qu'ils eussent certainement pu, sinon empêcher, du moins entraver grandement, puis, bien plus ouvertement, lors du fameux transfert de la flotte turque par-dessus la colline de Péra, transfert qu'ils se seraient vantés, au dire des historiens grecs, d'avoir pu réduire à néant en incendiant les bateaux turcs s'ils n'avaient été retenus de le faire par leur amitié pour le Sultan. Certes, toutes ces accusations portées contre eux par tant de chroniqueurs différents semblent fortement motivées; certes, leur propre compatriote Léonard les accuse formellement à plusieurs reprises, mais efforçons-nous d'être justes. Leur situation entre l'enclume grecque, qui avait au fond

leurs sympathies, et le marteau musulman qu'il fallait à tout prix ménager, était infiniment difficile, délicate et périlleuse. Et puis, ils avaient tant de choses à leur acquit! « Avant tout, dit excellemment M. Pears, n'oublions jamais que le héros principal du siège, Jean Giustiniani, était des leurs. La loyauté, la bravoure de ce parfait homme de guerre, celle aussi de ses soldats génois, leur infatigable ardeur à supporter de nuit comme de jour toutes les plus incroyables fatigues, tous les plus terribles dangers, demeurent au-dessus de tout soupçon. Dukas lui-même, si hostile aux étrangers, assure que les Génois de Galata avaient fourni à la défense beaucoup des leurs, qui combattaient vaillamment sous la bannière de Giustiniani. Il dit encore que beaucoup de ces Génois de Galata faisaient d'excellents espions allant vendre leurs denrées aux Turcs et rapportant la nuit aux Grecs toutes les nouvelles utiles qu'ils avaient pu recueillir. Le podestat de Galata, écrivant peu après le siège de Constantinople, affirme que toute la population valide de Péra avait au dernier moment franchi la Corne d'Or pour contribuer à la défense. Il jure, pour ce qui le concerne, qu'il a fait tout ce qui était humainement en son pouvoir, « n'ignorant point, dit-il, qu'une fois Constantinople perdue, le sort de Péra ne serait bientôt point différent! »

M. Pears fait à ce sujet bien d'autres observations intéressantes. Certes, les Grecs accusèrent encore avec raison les Génois d'avoir averti secrètement l'ennemi lors de la fameuse tentative organisée pour brûler la flotte turque dans la Corne d'Or. Mais ce fut certainement la trahison d'un seul ou de quelques-uns, et non pas une trahison officielle de la nation. Puis, encore, les Génois étaient bien trop peu nombreux pour se risquer hors des murs de Galata à tenter d'arrêter le passage de la flotte turque quand le Sultan fit passer celle-ci du Bosphore dans la Corne d'Or. Puis et surtout ces mêmes Génois se devaient à leurs serments, du moins pour l'apparence. Ils avaient

juré solennellement à Mahomet, encore depuis l'arrivée de celui-ci à Andrinople, qu'ils demeureraient neutres entre lui et les Grecs. Bien que toutes leurs sympathies fussent avec ces derniers, il leur fallait jouer la comédie contraire. Tout cela explique aisément tant de bruits faux ou du moins exagérés qui coururent sur le compte de ces marchands italiens, parmi cette malheureuse population constantinopolitaine affolée par tant de journées d'épouvante. La politique des Génois, continue M. Pears, n'était pas d'ordre élevé. Ils désiraient ardemment que Constantinople ne tombât pas au pouvoir des Turcs, mais ils voulaient non moins ardemment que Galata demeurât sauve en leurs mains à eux. Donc, ils louvoyaient!

De même pour ceux des Grecs dont la haine furieuse qu'ils portaient à l'Union avait refroidi le zèle patriotique et dynastique. Certes, il y eut de pitoyables défections, motivées par la volonté arrêtée de ne point se faire tuer pour les papistes ou pour un Empereur devenu leur allié. Certes, Léonard, qui exécrait les Grecs, raconte probablement avec vérité que beaucoup d'habitants invoquaient devant lui mille raisons pour ne pas courir aux remparts et y braver la mort, affirmant que leur présence était nécessaire au logis pour protéger les leurs, pour gagner leur pain, etc., etc. Mais, encore une fois, même abstraction faite des exagérations de ce chroniqueur, ces défaillances communes à toutes les histoires de sièges aussi prolongés et aussi cruels ne semblent pas avoir eu d'inflence sensible sur l'attitude générale de la défense qui fut excellente. Du reste, le basileus et ses lieutenants s'efforçaient, au dire même de Léonard, par des distributions de pain et d'autres aliments faites avec régularité et équité, d'enlever tout prétexte aux lâchetés.

« Très malheureusement, poursuit M. Pears, la presque totalité des *Chroniques* du siège ont été rédigées par des occidentaux ou par des Grecs partisans de l'Union, très peu impartiaux par conséquent à l'endroit de leurs coreligion-

naires qu'ils étaient accusés d'avoir trahis. L'archevêque Léonard était Génois. Barbaro et Pusculus étaient également des Latins. Phrantzès et Dukas étaient des Grecs ralliés à la faction catholique. Même le podestat de Galata, le cardinal Isidore, d'autres écrivains latins encore, donnent constamment une version des faits défavorable aux Grecs. Critobule semble vraiment dans cette assemblée être le seul représentant fidèle du grand vieux parti byzantin orthodoxe. Que si l'on tombe enfin sur le récit d'un soldat occidental tout à fait indépendant, tel que Tetaldi par exemple, alors on ne trouve plus trace d'accusations contre les Grecs. Bien au contraire, après avoir fait l'éloge de l'admirable bravoure des Turcs pour lesquels le sacrifice de la vie n'est rien, cet écrivain n'a pas un mot de reproche pour les Grecs. Il affirme tout au contraire que, s'ils eussent été secourus par l'Europe, ils eussent fort bien pu venir à bout de leurs ennemis. »

Léonard de Chio, aux récits duquel la sévérité qu'il témoigne pour ses propres compatriotes nous prédispose à ajouter confiance, affirme de son côté l'odieux avarice des Grecs, qui, sourds aux appels désespérés du basileus, se refusaient à contribuer de leurs deniers à la défense et cachaient obstinément leur numéraire. « Le basileus, dit-il, se vit, pour ne pas indisposer ses sujets, contraint de faire fondre les vases sacrés pour se procurer les ressources nécessaires (1). » De son côté, le cardinal Isidore sacrifiait ses dernières ressources pour se procurer des munitions, pour faire réparer les tours et les remparts du secteur dont la garde lui avait été confiée.

Encore une fois, malgré toutes les causes de dissensions, malgré toutes les haines internationales et religieuses, il serait souverainement injuste de faire le procès des Grecs dans ce siège mémorable et de suivre par exemple aveuglément les dires de l'historien Gibbon, beaucoup trop influencé

(1) Phrantzès donne le même renseignement (*op. cit.*, p. 256).

par les accusations des chroniqueurs d'Occident. Les Grecs, comme leurs alliés vénitiens et génois, combattirent en masse avec la dernière vigueur dans ces terribles mois d'avril et de mai 1453, animés à la fois par leur patriotisme ardent, par l'esprit religieux le plus vif, par la haine violente contre le Turc païen et homicide, surtout enfin par le désir de sauver leurs vies et celles des leurs! De son côté, comme le dit si bien l'archevêque Léonard, le héros Jean Giustiniani, assisté de Maurice Cattaneo, de Jean del Carretto, de Paul Bocchiardo, de Jean de' Fornari, de Thomas de' Salvatici, de Ladissio Cattalugio, de Jean le Dalmate ou d'Illyrie et de tant d'autres capitaines fidèles, ne négligea aucune peine, aucune fatigue pour remettre constamment en état murs, fossés et bastions. Léonard va jusqu'à affirmer que le Sultan, désespérant de vaincre un tel adversaire, tenta bien vainement de l'acheter (1).

L'espoir de Mahomet de prendre Constantinople par surprise, de pénétrer dans la ville assiégée par des chemins de mine, avait été totalement déçu, mais ces longues semaines de ce siège terrible n'en étaient point pour cela demeurées inutiles pour sa cause. Ses énormes canons de construction si primitive avaient accompli lentement, mais sûrement, une œuvre colossale. Ce prodigieux bombardement de plus de quarante journées, en détruisant presque complètement sur plusieurs points le rempart fameux, avait porté ses fruits, et le jeune Sultan allait enfin pouvoir donner le signal de cet assaut suprême, but secret de ses constants efforts. Sur plusieurs points, le gigantesque rempart était maintenant à tel point démoli par ces formi-

(1) Voy. encore, dans la *Lettre de l'archevêque Léonard,* parag. 29, l'histoire très probablement tendancieuse des deux prétendus traîtres Manuel Jagari (voy. Mijatovich, *op. cit.,* p. 47) et le hiéromonaque Néophytos de Rhodes, qui auraient détourné et caché les sommes considérables que le basileus leur avait confiées avant le début du siège pour procéder à la réparation du rempart. Voy. p. 37 du présent volume.

dables boulets de pierre que la malheureuse cité, malgré des réparations hâtives, œuvre de l'énergie du désespoir, se trouvait vraiment ouverte à l'armée turque. Le Sultan Mahomet était bien en droit de dire, ainsi que nous le raconte Critobule, que ses canons avaient à coups de projectiles tracé trois routes à ses guerriers pour entrer dans Constantinople. Ces trois routes étaient marquées aux trois points sur lesquels depuis tant de jours il avait concentré l'effort invincible de ses bombardes : le premier entre le palais dit du Porphyrogénète et la porte d'Andrinople, le second dans le val du Lycus aux environs de la porte Saint-Romain, le troisième enfin près de la troisième porte militaire. Le dégât était extrême, surtout dans le val du Lycus, où la muraille avait été constamment battue par quatre bombardes, dont une était la plus considérable de toutes. M. Pears, cet excellent érudit, a étudié particulièrement cette question. Aujourd'hui encore, nous dit-il, le rempart, qui, à côté, existe presque intact sur des kilomètres de longueur, a, en ces trois endroits, presque entièrement disparu. Tours et murailles gisent, depuis des siècles, effondrées, et leurs débris, enfouis sous la végétation luxuriante, ne présentent plus que d'informes amas. Il en est ainsi surtout dans le fond du val du Lycus, au point où s'était concentré l'effort de la grande bombarde d'Orban. Une brèche de plus de douze cents pieds de longueur existait et existe encore en ce lieu, juste en face de l'emplacement du pavillon du Sultan. Les tours du rempart extérieur, aussi bien que celles de l'enceinte intérieure, s'étaient écroulées avec les murailles comblant le fossé, et de nos jours encore le rempart colossal semble vraiment presque disparu en ce point. « Il avait été totalement détruit, » dit formellement Critobule. La belle défense de Giustiniani et de ses deux mille soldats, dont les quatre cents Génois aux armures de mailles, n'avait pu prévenir cet inévitable résultat. Au fond de la vallée du Lycus, aux derniers jours de mai, il n'existait donc plus de murailles

véritables séparant la ville de l'extérieur. Constantinople n'était plus défendue! La terrible éventualité finale était toute proche!

Les assiégés avaient passé presque chaque heure de ce long drame de tant de jours à réparer les brèches causées par ces terribles canons. Je ne reviendrai pas une fois de plus sur ces détails, tant de fois exposés en ces pages. On suspendait du haut du rempart, par devant le rempart si cruellement blessé, une sorte de carapace faite de balles de coton dont l'élasticité amortissait certainement quelque peu le choc affreux et destructeur des gigantesques boulets de pierre.

Dans cette dangereuse région de la vallée du Lycus défendue par les guerriers du héros Giustiniani, le rempart extérieur si entièrement démoli avait été de jour en jour, plutôt d'heure en heure, presque complètement remplacé par un parapet ou palissade de fortune. L'admirable industrie des assiégés, au fur et à mesure de la ruine de ce rempart, lui substituait un rempart nouveau, construit de tous les matériaux qui leur tombaient sous la main : pierres tombées de la muraille, poutres, solives, troncs d'arbres, fascines faites de paille, de sarments de vignes, fagots et bois mort, tous matériaux agglomérés avec de la terre mouillée, blindés extérieurement de peaux de bêtes pour empêcher les matières inflammables lancées par les assiégés de mettre le feu aux fagots et fascines. Cette muraille de fortune, inaugurée dès le 21 avril à la suite de la destruction de la tour près de la porte Saint-Romain, muraille de fortune que décrivent dans des termes presque identiques Barbaro, Pusculus, Critobule et l'archevêque Léonard, était doublée par un fossé également de fortune, d'où l'on avait extrait la terre nécessaire pour cimenter le rempart. Cette terre molle combattait efficacement, elle aussi, l'action foudroyante des gros boulets de pierre. Enfin, sur la crête de cet ouvrage improvisé, les assiégés avaient installé comme une sorte de crénelage fait de barils et de paniers

pleins de terre, destiné à protéger les combattants contre le jet incessant des projectiles turcs de toute espèce.

Derrière ce rempart improvisé long de quelques centaines de mètres, contre lequel s'était presque exclusivement concentré depuis tant de jours l'effort du bombardement turc, était groupée l'élite et la fleur des troupes chrétiennes sous le commandement du héros Jean Giustiniani, la figure la plus en vue de la défense, dont la magnifique valeur et les talents militaires excitaient l'admiration de tous, même de Mahomet, même du Vénitien Barbaro, acharné à dénigrer les Génois. Le chef incomparable dont Tetaldi dit que tous dans la cité mettaient en lui leur principale confiance, leur espoir suprême, commandait à la tête des siens la défense de cette fameuse palissade de fortune. A ses côtés, le basileus lui-même était campé. Tous, dans les deux armées de force si inégale, savaient certainement que la partie décisive et mortelle allait d'une heure à l'autre se jouer en ce point. La porte Saint-Romain donnait accès, on le sait, à cette portion de l'enceinte. A chaque bout, il y avait encore une petite poterne, une vers la porte d'Andrinople, l'autre à Top Kapou, plus une troisième établie par Giustiniani pour permettre d'arriver plus facilement de la ville au rempart improvisé. En face, je l'ai dit souvent déjà, s'élevait le pavillon du Sultan, gardé par les janissaires de sa garde aux fez rouges. Enfin tout désignait ces lieux occupés par les principaux chefs des deux partis et l'élite de leurs troupes pour devenir d'un moment à l'autre, sinon l'unique, du moins le principal théâtre des hostilités suprêmes.

Ce parfait chef militaire qu'était le Sultan n'avait pas négligé un instant depuis la fin d'avril, avec une inlassable énergie, d'organiser d'avance minutieusement cette gigantesque et définitive opération de l'assaut de cette colossale enceinte. Aucun préparatif n'avait été par lui négligé. Un immense matériel avait été par ses soins réuni : deux mille

échelles pour escalader le rempart, des instruments formidables en forme de crochets pour harponner les pierres de la muraille et les faire dégringoler, d'immenses amas de fascines pour combler le fossé sous les pieds des colonnes d'assaut.

Dans la nuit du 26 au 27 mai, raconte Barbaro, l'armée turque alluma de nouveau, comme la veille, ces milliers de grands feux qui, illuminant tout l'horizon, épouvantaient la population assiégée. Cette conflagration dura jusqu'au delà de minuit. Jusqu'à l'aube naissante, les soldats du Sultan poussèrent des hurlements de triomphe qu'on entendait jusque sur la côte d'Asie et qui glaçaient chacun d'effroi. Personne ne dormit dans la malheureuse cité. Toute la journée du 27 le bombardement continua, jetant encore à bas des débris de tours et de murailles. Le soir, sur l'ordre du Sultan, les mêmes innombrables feux furent une fois encore allumés dans le camp turc. Des milliers et des milliers de torches éclairaient les farouches visages de cette multitude guerrière et jetaient la terreur dans la cité où personne cette nuit encore ne ferma l'œil.

Phrantzès (1) raconte longuement, à propos de la prétendue lumière mystérieuse qui, vers cette époque des derniers jours de mai, illumina Constantinople et terrifia les assiégés, que la rumeur s'était à nouveau répandue, dans les ultimes jours du siège, non seulement de l'approche d'une flotte italienne de secours qui s'approchait des Dardanelles, mais aussi de celle d'une grande armée hongroise sous le commandement du héros Jean Hunyad, « le redoutable chevalier blanc, le voivode Yanko », comme l'appelaient les Turcs. Suivant quelques-uns, cette force chrétienne avait déjà passé le Danube et s'avançait sur Andrinople à marches forcées. Phrantzès affirme, probablement avec une forte exagération, que le Sultan et toute l'armée turque, découragés déjà par ces longues semaines de luttes

(1) *Op. cit.*, p. 264 et 265.

Phot. Abdullah frères.

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE — AÏVAN SERAÏ

sans résultats bien apparents, furent terrifiés par cette dernière nouvelle, se croyant déjà sur le point de devoir lever le siège. Les soldats, affirme notre chroniqueur, secrètement incités par les manœuvres de Khalil Pacha, murmuraient violemment contre le jeune et inexpérimenté Sultan, qui les avait ainsi placés entre trois feux. Hélas, ce ne furent que vaines rumeurs et vains espoirs. Aucune flotte, aucune armée chrétienne ne parut à l'horizon de la malheureuse cité. Pas plus le roi de Hongrie que le despote de Serbie, Georges Brankovich, n'accoururent au secours des Grecs. « Aucun prince chrétien, s'écrie douloureusement Phrantzès, n'envoya, ni secrètement ni ouvertement, ni un homme ni une obole au secours de Constantinople. Bien plus : aussi bien Georges Brankovich que Wladistlav, le nouveau roi de Hongrie, sur l'aide desquels les assiégés avaient tant compté, envoyèrent à Mahomet des ambassades suppliantes pour le rassurer sur leurs intentions. Georges Brankovich même, nous dit Phrantzès, aurait poussé si loin l'adulation à l'endroit du Sultan, que celui-ci en fut écœuré.

Quant aux Hongrois, Phrantzès surtout et Dukas racontent tous deux, ainsi que nous l'avons vu, qu'au commencement du siège, Hunyad, animé du désir de venir en aide aux Grecs, avait bien expédié des envoyés au Sultan chargés de le prier de lui rendre sa parole pour l'armistice de trois ans signé entre eux dix-huit mois auparavant. Mais naturellement Mahomet, après avoir fait traîner les choses en longueur, avait refusé. Toutes ces négociations des Serbes comme des Hongrois avec les Turcs, qui demeurèrent, hélas, absolument stériles, sont racontées en détail par M. Pears; elles n'ont du reste qu'un intérêt uniquement documentaire, car elles n'eurent pas pour résultat de retarder d'une minute la date de l'échéance finale.

Une nouvelle ambassade hongroise envoyée par le nouveau roi Wladistlav pour faire part de son avènement au Sultan semble être arrivée au camp de Mahomet le 26 mai.

Le Sultan reçut dans sa tente en audience solennelle l'envoyé, qui eut ensuite une conférence avec le grand vizir assisté de deux pachas du plus haut rang. L'ambassadeur supplia Mahomet, de la part de son maître, de vouloir bien lever le siège de Constantinople, affirmant que sans cela la Hongrie serait forcée de prendre parti pour les Grecs. C'est même à la suite de cette ambassade, et parce que l'envoyé hongrois parla au grand vizir de cette rumeur de l'approche d'une flotte d'Occident, que tant de bruits pessimistes coururent à ce moment dans le camp turc.

De ces négociations si inutiles, nous retiendrons cette seule anecdote rapportée par Dukas avec force réticences, qui, si elle était prouvée, jetterait un jour curieux sur les sentiments vrais des Hongrois pour les Grecs. Comme l'envoyé de cette nation avait été autorisé officiellement à assister au bombardement, il se prit soudain à rire en constatant le peu d'effet que produisait l'action des canons turcs. Puis il enseigna lui-même aux canonniers interloqués à attaquer la muraille en procédant par un premier coup de canon, puis un second à quelque distance du premier sur la même ligne, un troisième enfin formant le triangle. Le succès fut décisif dès la première expérience, et la muraille ainsi attaquée successivement en trois points mathématiques s'écroula, entraînant la tour la plus proche de la porte Saint-Romain. Il s'ensuivit une brèche de telles dimensions qu'assiégés et assiégeants se voyaient face à face.

Donc, circonstance étrange mais certaine, même dans ces derniers jours de siège, alors que la grande cité agonisait, le Sultan et son conseil, mal renseignés, semblent bien avoir sérieusement hésité entre ces deux alternatives si différentes : ou donner l'assaut, ou abandonner définitivement le siège de la grande ville. Très certainement, beaucoup parmi les assiégeants, aussi bien parmi les chefs que parmi les soldats, avaient perdu courage et confiance à la suite de tant de semaines de luttes sans issue, sans le

moindre succès notable. On se répétait couramment, dans le camp turc, que jamais on n'en finirait avec cette immense enceinte si intrépidement défendue. On y affirmait que les princes chrétiens d'Occident se préparaient à voler au secours de la grande capitale et ne permettraient jamais qu'elle tombât sous le joug du Croissant. Toutes les mêmes affolantes rumeurs en somme qui couraient les rues de Constantinople : armée de secours hongroise en marche, flotte chrétienne envoyée par le pape, dont l'avant-garde avait déjà paru à Chio, etc., etc., couraient aussi le camp turc. Certainement le Sultan lui-même en était fort influencé, et Phrantzès insiste, nous l'avons vu, sur son extraordinaire dépression morale en ces derniers jours de mai. Même ces signes visibles de l'intervention divine, qui avaient tout d'abord épouvanté les Grecs et rasséréné les Turcs, étaient interprétés maintenant, au camp de Mahomet, comme signifiant que Dieu avait pris la grande cité sous sa plus efficace protection (1).

Comme toujours, Khalil Pacha, le protecteur des chrétiens, prêtait l'appui de sa haute influence à toutes ces rumeurs défavorables.

Bref, les choses en vinrent à ce point à peine croyable que Mahomet, maître de cette immense armée, contre laquelle le basileus n'avait à opposer que quelques milliers de combattants épuisés, maître de cette puissante artillerie qui avait à demi démoli la superbe enceinte, n'hésita pas, tout à la fin de ce mois de mai, à tenter un effort suprême pour obtenir la reddition de Constantinople sans combat. Les historiens grecs, Chalkondylas (2), principalement, et Dukas (3), racontent assez longuement cet incident curieux. Le 23 mai (4), des cavaliers turcs, agitant des drapeaux et sonnant de la trompette, s'approchèrent de la

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 316.
(2) *Op. cit.*, p. 390-392.
(3) *Op. cit.*, p. 279-280.
(4) Voy. Mijatovich, *op. cit*, p. 187.

porte Saint-Romain. Ils demandaient la permission de pénétrer dans la cité pour un envoyé spécial du Sultan, qui devait remettre un message de son maître directement au basileus. Cette permission fut accordée. L'envoyé turc, Ismaïl Hamza Isphendiaroglou, dynaste ou émir de Sinope et de Kostamboly, fils du défunt Isphendiar-Khan (1), était par son mariage l'allié du Sultan son suzerain. Les Isphendiar-Khan entretenaient depuis des générations les plus amicales relations avec les basileis. Celui-ci fut reçu par l'empereur Constantin en vieil ami. Il lui exposa la mission dont l'avait chargé le Sultan. Comme il paraissait certain à tous que le sort de Constantinople était sans espoir, Mahomet, pour éviter les horreurs d'un assaut, offrait au basileus la liberté de quitter la ville sain et sauf et de s'en aller où il voudrait avec sa noblesse, sa cour et tous ses trésors. Ceux des habitants de Constantinople qui désireraient s'en aller de même, avec tout ce qu'ils pourraient emporter de leurs richesses, en auraient la liberté. Le Sultan garantissait les biens et la sécurité de ceux qui resteraient. Mahomet offrait au basileus la souveraineté du Péloponèse sous sa suzeraineté à lui. Si le basileus refusait ces offres suprêmes, il n'avait plus à attendre que les horreurs de l'assaut et du pillage. Tous les hommes seraient égorgés; les femmes, les jeunes filles et les enfants seraient tous vendus comme esclaves.

Ismaïl supplia le basileus d'accepter ces conditions. Il insista sur la condition désespérée de Constantinople, le rempart presque démoli, les défenseurs si peu nombreux, épuisés, la population presque désespérée, convaincue que tant de malheurs n'étaient que le châtiment de Dieu pour les misérables fauteurs de l'Union.

Les assiégés consentirent à envoyer un ambassadeur, qui retourna au camp avec Ismaïl. Mais Chalkondylas nous dit que c'était un homme de peu, sans notoriété, sans

(1) « Alexandre » ou Iskander, appelé aussi Spentiar. Voy. p. 27.

influence. Le Sultan lui dit ou lui fit savoir que la ville pouvait se racheter de l'assaut, en consentant à payer chaque année l'énorme tribut de cent mille besants d'or. Sinon, ainsi que je viens de le dire, Mahomet voulait bien permettre que chaque habitant quittât la ville et s'en allât avec ses richesses où bon lui semblerait. Pour lui-même, il se contenterait de la cité désertée par ses habitants, qu'il repeuplerait vite avec des populations amenées d'Asie. Il offrait à l'Empereur la souveraineté de la Morée, sous sa suzeraineté, et des compensations pour ses deux frères qui régnaient alors sur cette province. Chalkondylas dit que, parmi les assiégés, on crut peu à la sincérité de pareilles offres, car le Sultan devait bien savoir qu'elles ne seraient point acceptées; que, pour ce qui était du tribut, les ressources des assiégés ne leur permettaient pas de payer des sommes de cette importance. Tout cela semble bien avoir été, de la part de Mahomet, plutôt une feinte pour s'assurer des sentiments vrais des Grecs. Malgré quelques divergences d'opinions, tout le monde fut ainsi d'accord dans la ville pour rejeter ces propositions fallacieuses. Ceci est le récit de Chalkondylas. Dukas, qui raconte à peu près la même histoire, mais qui ne nomme pas Ismaïl, parle d'une première ouverture faite par le basileus à Mahomet vers la fin du mois précédent. Constantin, selon lui, aurait fait offrir au Sultan de lui payer n'importe quel tribut qu'il lui plairait de désigner. Mais ceci paraît bien incertain. En tout cas, l'ambassade d'Ismaïl, prince de Sinope, vers la fin de mai, échoua complètement (1), et le basileus refusa avec noblesse toutes les avances du Sultan, auxquelles il attachait du reste une confiance très limitée (2). Ce souverain à l'âme si haute avait une conception très élevée de sa dignité et de ses devoirs. Dukas a mis ici dans

(1) L'historien turc Sa'ad-ud-dîn (p. 20) raconte que le basileus, s'étant déclaré prêt à céder tout son empire, à l'exception de la seule cité de Constantinople, le Sultan lui fit faire cette unique réponse : « Ou bien la cité et le sabre, ou l'Islam. »

(2) L'historien Kantemir raconte à ce sujet une histoire caractéristique.

sa bouche un fort beau discours. Il expliqua à l'envoyé du Sultan pour quelles raisons très précises il ne pouvait accepter d'aussi humiliantes et injustes conditions. « Il n'est ni en mon pouvoir, ni dans le pouvoir de personne ici, dit-il en manière de conclusion, de rendre cette cité. Nous sommes prêts à mourir, et nous quitterons la vie sans regrets ! »

Le Sultan avait perdu tout espoir de voir Constantinople capituler. Il fallait en finir. Le dimanche 27, peut-être déjà le samedi 26 (1), un grand conseil de guerre fut tenu au camp turc en présence de Mahomet. Les deux opinions contradictoires furent soutenues, l'une par le grand vizir Khalil Pacha, personnage habile, énergique, mais d'une insigne fausseté, le premier dans le conseil après le Sultan, l'autre par son rival et adversaire acharné, Zagan Pacha. Nous savons que Khalil, déjà avancé en âge, s'était, dès le début des hostilités, au dire de Phrantzès comme de Léonard et de bien d'autres, constamment montré hostile au siège de Constantinople, par peur de l'intervention occidentale. Il passait en outre pour secrètement favorable aux chrétiens, en faveur desquels on disait injustement qu'il trahissait son maître. L'archevêque Léonard, Phrantzès, Tetaldi donnent la chose comme certaine. Mahomet ne l'avait du reste jamais aimé, parce que c'était lui qui avait recommandé à son père, Sultan Murad, de le reléguer en exil à Magnésie du Sipyle. Bien que le fait semble peu croyable après ce que nous connaissons si exactement de l'épuisement absolu de la résistance, Khalil opina nettement, à ce moment encore, pour l'abandon du siège. Dans un discours dont Phrantzès nous donne le résumé, il rappela qu'il avait été constamment, et dès le début, opposé à cette grande opération militaire, et qu'il en avait prévu dès longtemps l'issue fâcheuse. Constantinople était suivant lui trop fortement défendue. L'union intime des Grecs et des Latins

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 320, note 1.

défiait toute chance de succès. Même si on arrivait à s'emparer de Constantinople, jamais les souverains et les peuples d'Occident n'accepteraient cet affront. Tous arriveraient à la rescousse, avant tout les Hongrois et la flotte de Venise. Même les Génois, malgré leurs efforts actuels pour maintenir leur neutralité, seraient fatalement entraînés à entrer en lutte ouverte avec les Turcs si la guerre se prolongeait. Khalil termina en conjurant son maître de mettre un terme aux hostilités et de s'en aller durant qu'il pouvait encore le faire en toute sécurité (1). Pourquoi s'acharner à essayer de faire tomber trop vite ce fruit splendide, qui, une fois mûr, deviendrait pour le Sultan une proie certaine?

L'Albanais Zagan Pacha, le troisième dans l'empire turc après le Sultan et Khalil, était plus jeune que ce dernier. Tous deux étaient divisés par une haine secrète des plus violentes. A l'opposé du grand vizir, Zagan était le plus déterminé adversaire des chrétiens. Il prit à son tour la parole et fit le discours violent qu'on devine (2), réclamant de son souverain quelque peu découragé la reprise de la plus énergique offensive.

Il cita l'exemple d'Alexandre qui avait conquis l'Asie à la tête d'une bien moindre armée. Il nia tout péril d'Occident, insistant sur les divisions incessantes qui séparaient les souverains chrétiens. Affaiblis par leurs discordes, au sujet desquelles il s'étendit longuement, surtout pour ce qui regardait les États italiens perdant leur temps en vaines disputes, ceux-ci n'arriveraient jamais à envoyer à temps au basileus une flotte de secours. Même s'ils y réussissaient, on aurait à opposer à celle-ci une masse de combattants bien plus considérable. La fameuse lumière mystérieuse qui était apparue au sommet de Sainte-Sophie ne

(1) Au dire de Tetaldi, les chrétiens qui étaient au camp turc lançaient dans la ville des flèches avec des billets donnant au fur et à mesure des nouvelles de ce qui se disait dans ce grand conseil de guerre.

(2) Voy. Phrantzès, *op. cit.*, p. 266-268.

signifiait nullement que la protection divine couvrît la cité. Bien au contraire, elle annonçait que Constantinople allait tomber au pouvoir du Sultan. Il fallait avoir bon cœur et bon courage, poursuivre l'offensive la plus vive, le bombardement le plus impitoyable, doubler le nombre des brèches, abandonner absolument toute velléité de retraite.

Tous les plus jeunes parmi les chefs de l'armée, le vieux Turakhan aussi, commandant en chef des contingents de Thrace, c'est-à-dire des Bashi Bozouks, aussi le grand eunuque, un des principaux personnages de l'empire, le grand scheikh Ak-Schemzeddin-Effendi et le savant uléma Ahmed Kurani acclamèrent cette harangue enflammée. Le Sultan, ravi de cette unanimité, surexcité par la harangue de Zagan Pacha, s'en montra tout ragaillardi. « Quel de mes prédécesseurs, s'écria-t-il, a jamais eu ma puissance! » Il ordonna à Zagan de consulter cette nuit même l'armée, en provoquant comme une sorte de plébiscite des soldats. L'archevêque Léonard va jusqu'à dire, probablement par erreur, qu'il lui enjoignit de fixer lui-même le jour de l'assaut général et de préparer l'armée en conséquence. Zagan s'empressa d'obéir. Il parcourut le camp tout entier et trouva partout les troupes joyeusement assemblées, brûlant d'en finir, réclamant l'attaque immédiate. Il affirma au retour à son maître que d'aussi merveilleuses troupes méritaient sa plus parfaite confiance et lui assureraient la victoire. Toutes ces curieuses indications sur ce conseil suprême de l'état-major turc, tenu par le Sultan, nous sont parvenues surtout par Phrantzès et par l'archevêque Léonard.

Donc le rapport enflammé de Zagan Pacha triompha des dernières hésitations du maître, qui annonça son intention de livrer incessamment l'assaut. Dès cet instant, Mahomet, fidèle à ses habitudes d'action énergique et immédiate, n'eut plus d'autre objectif et consacra fiévreusement chacun de ses instants à la réalisation de cette formidable opération.

« Il trouva, dit Critobule, que tout allait selon ses vœux et que rien n'empêchait plus de livrer l'assaut. Car toute la Muraille de terre, intérieure et extérieure, était abattue jusqu'aux fondements; le fossé était comble; la Corne d'Or et ses remparts étaient devenus accessibles à l'attaque qui comprendrait maintenant la circonférence entière de la cité, sans la moindre solution de continuité. Les échelles, les châteaux de bois, tout le reste des engins d'escalade, étaient merveilleusement préparés. » Le siège durait depuis cinquante journées. La nouvelle encore, fausse ou vraie, peut-être bien inventée pour les besoins de la cause, venait de parvenir au Sultan qu'une flotte chrétienne de secours était arrivée à Chio. Il n'était plus temps de remettre l'assaut d'un seul jour.

CHAPITRE VII

Préparatifs suprêmes de part et d'autre. — Harangues du Sultan et du basileus. — La veillée funèbre du 28 mai. — Cérémonie grandiose à Sainte-Sophie. — Dernière chevauchée de l'Empereur le long de la Grande Muraille.

Cette journée du dimanche 27 mai devait être l'avant-dernière du siège. De bonne heure, le Sultan se leva pour présider aux préparatifs suprêmes. La veille, il avait ordonné pour ce jour un jeûne général de l'armée. Il avait décrété également que chaque combattant ferait les sept ablutions réglementaires, et que durant trois jours des prières solennelles seraient dites dans tout le camp et par toute l'armée pour le succès de l'assaut. Ce matin même, il ordonna aux chefs de son artillerie de concentrer plus vigoureusement que jamais le feu de toutes leurs plus grosses bombardes sur le mur de fortune qui défendait la brèche du val du Lycus. De même, il disposa pour l'assaut par corps distincts, se montant parfois à plus d'un millier d'hommes chaque, les régiments de sa garde, et régla l'heure de la marche en avant de chacun pour l'assaut final. Chacune de ces divisions devait se retirer après avoir combattu quelque temps, et céder aussitôt la place à une nouvelle division de troupes fraîches. Les défenseurs en si petit nombre ne sauraient résister aux attaques d'une semblable succession de ces troupes fraîches constamment renouvelées.

Il n'y eut pas une portion de cette immense enceinte que le Sultan ne visitât en personne. De la Corne d'Or à Marmara, tout le long de ce campement formidable, il pro-

digua à tous ses encouragements, donnant en personne ses ordres aux chefs, inspectant minutieusement les plus récents arrangements. En même temps, au dire de Tetaldi (1), il envoyait des messages aux Génois de Galata pour obtenir d'eux qu'ils s'abstinssent de porter une aide quelconque, même secrète, aux assiégés. De toutes parts, ses hérauts, lancés à travers le camp, proclamaient que les troupes, après la victoire, auraient droit à trois jours de pillage. Au nom du Dieu Éternel, au nom de Mahomet et des quatre mille prophètes, sur l'âme de son père le Sultan Murad, sur la tête de ses enfants, sur son épée, le Sultan jurait solennellement qu'après le triomphe final, la population entière de l'immense cité, hommes, femmes et enfants, tous les trésors, toutes les richesses aussi qu'elle contenait, tout ce qui y serait trouvé, deviendraient la proie exclusive de ses soldats.

Cette proclamation, d'un caractère si sauvage, fut accueillie dans le camp de l'armée turque par un immense et non moins sauvage enthousiasme. Des applaudissements tumultueux, frénétiques, saluèrent cette effroyable promesse de pillage et d'esclavage faite à son armée par ce tout-puissant souverain, glas de mort de cette métropole superbe, qui comptait tant de siècles de gloire. « Oh! si vous eussiez entendu comme nous leurs cris incessants qui allaient jusqu'au ciel : « Allah Illallah, Mahomet Rusolallah! » « il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète! » en vérité vous vous seriez émerveillés, » s'écrie l'archevêque Léonard.

Toute cette journée du dimanche, durant que chaque

(1) Le même auteur, qui nous a donné de cette lutte entre les deux chefs un récit pittoresque, affirme que Khalil Pacha, furieux contre Zagan, fit prévenir secrètement le basileus de ce qui venait d'être décidé, le conjurant de ne pas s'effrayer des menaces de ce jeune inconsidéré et de continuer à se garder avec soin. Par de fréquents messages, le traître aurait continué à porter aide aux assiégés et à leur dicter leur attitude. Ces affirmations se rapportant à un aussi haut personnage de l'armée turque semblent bien audacieuses. Cependant Léonard de Chio porte contre Khalil les mêmes accusations formelles.

soldat turc dans l'immense armée regagnait son poste sous peine de mort et faisait ses préparatifs suprêmes pour l'assaut, les bombardes ne cessèrent de tirer, comme elles l'avaient fait tous les jours précédents, comme elles devaient le faire encore le lendemain. Le grand canon tira trois coups sur le rempart de fortune du val du Lycus. Le troisième jeta bas une partie importante de ce dernier espoir des chrétiens. Le *Moscovite* est seul à raconter à cette occasion que Jean Giustiniani fut à ce moment une première fois blessé si grièvement par un éclat de boulet de pierre, qu'on dut le transporter en ville, mais qu'il se remit assez promptement pour pouvoir retourner le matin suivant au rempart et y veiller en personne à la réparation du pan de muraille démoli.

Le soir, après le coucher du soleil, dans le camp turc, feux et torches furent allumés comme la nuit précédente, et les effrayantes illuminations recommencèrent tout autour de la cité dolente. Les milliers de soldats ottomans qui avaient passé toute la journée à réunir toutes sortes de matériaux, de la terre, des broussailles, des sarments de vigne, etc., pour combler le fossé, à construire aussi des échelles d'assaut, à mettre en état tous les engins nécessaires, violemment excités par le spectacle de cette prodigieuse conflagration et par l'espoir du si prochain assaut, recommencèrent à pousser ces terribles cris, ces hurlements épouvantables qui faisaient tant trembler les malheureuses femmes de Constantinople, à festoyer dans d'immenses banquets pour se refaire du long jeûne de chaque jour et se tenir alertes pour la bataille.

L'effroyable vacarme de toutes ces trompettes, de tous ces fifres et guitares, de ces petits tambours et tambourins, de cent autres instruments, mêlé à tous ces hurlements au milieu de cette immense illumination, fit courir une fois de plus au rempart toute la population assiégée.

« Les Turcs, dit Barbaro, criaient : « Fils de Mahomet, soyez joyeux, parce que demain nous aurons tous ces

chrétiens dans nos mains. Nous pourrons vendre chacun d'eux pour un ducat et nous aurons tant de richesses que nous ne saurons qu'en faire, si bien que nous ferons avec les barbes des prêtres grecs des cordes pour nos selles et pour nos chiens. Leurs femmes, leurs filles seront nos esclaves. Ayons donc la volonté de mourir de bon cœur pour Mahomet. »

Les assiégés, accourus aux murailles à l'ouïe de ce formidable tumulte, attirés aussi par cette immense lumière, espérèrent un instant que l'incendie dévorerait les tentes et les munitions des Turcs, « mais, dit Dukas, quand ils eurent reconnu qu'il ne régnait pas la moindre alarme dans le camp ennemi, bien au contraire, ils ne purent que prier Dieu pour qu'il les délivrât d'un si abominable péril ». Les illuminations se poursuivirent jusqu'à minuit. A ce moment même, plus soudainement encore qu'ils n'étaient apparus, ces mille feux s'éteignirent et le camp retomba dans la plus complète obscurité. « Émerveillés par tant de fanatisme religieux, s'écrie Léonard, nous ne pouvions que prier et pleurer, porter processionnellement les Icones sacrées à travers la cité, tous, hommes, femmes et enfants, suppliant Dieu d'avoir pitié de nous. » De même Barbaro s'écrie : « Et nous autres, chrétiens, tout le jour et toute la nuit nous priâmes Dieu et sa Mère Madonna sainte Marie, et tous les saints et les saintes qui sont au ciel, avec des larmes, les priant bien dévotement qu'ils nous donnassent la victoire et qu'ils nous fissent échapper à la furie de ce méchant païen !

« Ce même jour de lundi, poursuit notre Vénitien, le bombardement de nos pauvres murailles fut tel, que c'était une chose de l'autre monde. Nous autres, chrétiens, ce jour, nous fîmes sept charrettes de mantelets à mettre aux créneaux de la muraille de terre. Nous les transportâmes sur la place, et Messire le Baile (1) ordonna aux Grecs de les

(1) Le Baile de la colonie vénitienne à Constantinople.

porter vivement aux murailles. Mais eux refusèrent avec une obstination telle de les porter, s'ils n'étaient pas payés, que nous autres Vénitiens nous convînmes de les payer de notre bourse. Aussi les mantelets n'arrivèrent aux murailles que de nuit et on ne put les disposer aux créneaux, et nous en fûmes ainsi privés par la rapacité des Grecs.

« Ce même jour encore, à l'heure de midi, Messire le Baile fit un commandement à tous les Vénitiens de se rendre aux murailles de terre, d'abord pour l'amour de Dieu, puis pour le salut de la ville et le salut de la Chrétienté, et que tous de bonne volonté devaient rester et mourir au besoin à leur poste. Et tous avec bonne volonté obéirent à Messire le Baile, et en même temps nous disposâmes tous nos navires dans le port et surtout la Chaîne du port.

« Ce même jour encore, lundi matin, le Seigneur Turc, avec dix mille cavaliers, chevaucha aux Deux-Colonnes où était sa flotte et y donna ses ordres pour sa coopération à l'assaut général. » L'amiralissime Chamouza, le successeur de l'infortuné Baltoglou, devait disposer la ligne de ses vaisseaux le long de la rive de Marmara, depuis la porte Saint-Eugène jusqu'en face du quartier de Psamatia. Il avait également ordre de faire préparer des échelles pour tenter à tout prix de ce côté l'escalade du rempart du haut des ponts des vaisseaux. Que, s'il n'y pouvait réussir, il pouvait par l'activité fébrile de ses préparatifs et ses feintes attaques s'efforcer au moins de distraire le plus d'hommes possible de la défense de la muraille du côté de terre (1).

Le Sultan, quittant dans l'après-midi le mouillage des Deux-Colonnes, regagna son camp. Le même jour, peut-être sur sa route de retour, il convoqua les chefs de la Communauté génoise de Péra et leur enjoignit sévèrement une fois de plus de ne donner sous aucun prétexte aide aux Grecs. « Cela fait, dit Barbaro, le dit Seigneur se mit à ban-

(1) Voy. PEARS, *op. cit.*, note 2, p. 321.

queter avec ses hauts officiers de terre et de mer, et tous ensemble, suivant leur coutume, s'enivrèrent. Ils banquetèrent jusqu'au coucher du soleil, puis le Sultan retourna à son camp. »

« Barbaro, dit M. Pears, ne dit pas tout. En réalité, après avoir reçu les Génois de Péra, le Sultan, franchissant l'extrémité de la Corne d'Or, chevaucha une fois encore tout le long de cette infinie ligne de murailles, depuis l'extrémité de la Corne d'Or jusqu'à Marmara, pour inspecter une dernière fois ses troupes innombrables et s'assurer que les immenses préparatifs de l'assaut étaient achevés. Il passa devant les lignes des trois grandes divisions de son armée, les troupes d'Europe sous Kharadja, les troupes d'élite comprenant les douze mille janissaires campés en face du Myriandrion et du Mesoteichion, et les troupes d'Asie cantonnées depuis Top-Kapou jusqu'à la mer. Chacune de ces divisions comprenait environ cinquante mille hommes. Tout était parfaitement prêt. »

« Après cette inspection suprême de sa flotte et de l'armée, le Sultan, dit Critobule, fit convoquer devant sa tente tous les grands qui étaient autour de sa personne, les satrapes et les généraux en chef, les commandants de corps d'armée, les commandants de divisions, les chefs de régiments, les chefs de bataillons et de compagnies, et les bas officiers, toute la garde et les janissaires, de plus les capitaines et les lieutenants de vaisseaux et les autres officiers de la flotte, et dans leur assemblée il leur tint à peu près ce discours : »

Avant de la résumer, disons de suite que cette harangue, que Critobule met ici dans la bouche de son héros, a dans sa cynique franchise un grand accent de vérité. Très exactement elle peint les circonstances solennelles du moment. La décision suprême du Sultan était prise; il lui fallait expliquer à ses fidèles lieutenants et son plan et les ordres qu'il allait leur donner en conséquence, énumérer surtout devant eux en paroles enflammées tous les argu-

Phot. Sébah et Joaillier

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE VUE DES SEPT TOURS

ments capables de les exciter davantage à combattre avec une suprême bravoure (1).

Ce discours du Sultan est fort long. J'en résume ici les arguments essentiels : « Je ne vous ai point assemblés ici, dit-il à ses lieutenants, pour vous exciter à vous munir de courage. Vous en avez constamment montré plus que de reste et vous avez non moins constamment communiqué à vos soldats la force qui vous animait. Mon but est uniquement de vous indiquer les innombrables et merveilleuses récompenses qui seront votre partage après l'assaut victorieux, en dehors même de l'honneur et de la gloire immortelle. D'abord cette magnifique cité regorge de richesses infinies de toute espèce, qui remplissent les palais de l'Empereur comme ceux de la noblesse et des autres particuliers. De plus merveilleuses encore sont accumulées dans les innombrables églises, tout encombrées de châsses faites d'or et d'argent, ornées de pierres précieuses et de perles d'un prix inestimable. Partout vous trouverez des meubles précieux, des vases d'or et d'argent, et vous en deviendrez les heureux possesseurs. Puis vous vous emparerez d'une foule de hauts hommes, dont une partie vous servira d'esclaves et dont vous vendrez les autres à très haut prix. Ensuite une multitude de femmes ravissantes, aux formes les plus séduisantes, des milliers de jeunes filles nubiles de familles nobles, que l'œil d'aucun homme n'a encore déflorées, seront aussi votre partage. Des unes vous ferez vos femmes ou vos esclaves. Vous vendrez les autres. Vous gagnerez donc à la fois jouissance, service et richesses. Vous vous emparerez de même d'une foule de beaux adolescents des plus nobles familles byzantines! »

Puis le Sultan décrivit à son auditoire enthousiasmé la beauté des palais et des jardins de Constantinople. « Je vous fais don aujourd'hui, leur dit-il, d'une ville immense et infiniment peuplée; la capitale des anciens Romains

(1) Voy. aussi CHALKONDYLAS, édit. Bonn, p. 392-394.

qui s'est élevée au faîte de la splendeur, du luxe et de la gloire, et qui est devenue en quelque sorte le centre de toute la terre. Je vous la donne à piller, pour y faire votre butin en trésors infinis, en hommes, en femmes, en enfants, en joyaux de toutes sortes. Vous y trouverez félicité et fortune pour vous et vos descendants, auxquels vous laisserez les plus grandes richesses. Mais votre gain le plus grand sera d'avoir conquis la cité la plus renommée de tout l'univers, celle qui dans tous les temps nous a constamment bravés et vaincus et a recherché notre perte avec le plus d'acharnement. Existe-t-il félicité et gloire plus grandes qu'un semblable triomphe? La chute de Constantinople nous rendra la sécurité à toujours et nous ouvrira les portes de toute la Grèce.

« Surtout n'allez pas vous imaginer que cette cité, malgré sa grandeur et sa force apparentes, soit difficile à prendre. Elle ne résistera pas à votre assaut. Voyez ses fossés comblés, ses remparts ouverts par le canon, qui y a pratiqué ces trois brèches par lesquelles vous pouvez faire passer, non seulement vos fantassins armés à la légère, mais même votre plus grosse cavalerie (1). La route est maintenant unie devant vous comme celle d'un champ de course. La garnison qui défend cette cité n'est plus que bien peu nombreuse. Et ce peu d'hommes sont pour la plupart mal armés, mal exercés au métier des armes. Ainsi que me l'ont appris leurs déserteurs, il y a à peine deux ou trois hommes pour la défense de chaque tour et autant pour les espaces mitoyens. Aussi arrive-t-il souvent qu'un seul homme soit chargé de la garde de trois ou quatre créneaux, et encore celui-ci est-il le plus souvent insuffisamment armé, malhabile à combattre. »

« Mahomet, dit de son côté l'historien turc Sa'ad-ud-dîn,

(1) Celui qui contemple encore aujourd'hui le rempart presque démoli de Constantinple à la hauteur des portes d'Andrinople, de Top-Kapou et de Sélymbrie, peut se convaincre facilement de la vérité de ces orgueilleuses affirmations de Sultan Mahomet.

s'efforça de prouver à ses auditeurs que la conquête de Constantinople serait une augmentation de gloire pour la foi musulmane, et que cette grande victoire se trouvait clairement prédite dans toutes les traditions et toutes les prophéties. »

J'en reviens à la harangue rapportée par Critobule : « Mahomet, dit celui-ci, exposa ensuite à ses auditeurs les avantages immenses que leur procurait une armée tellement plus nombreuse que celle des assiégés. » « J'ai décidé, leur dit-il, d'engager successivement et continuellement de nouvelles troupes fraîches contre les combattants ennemis, harassés et épuisés, qui ne pourront résister à cette attaque sans cesse renouvelée. Le combat suprême ne s'arrêtera que lorsqu'ils auront tous succombé. Même ces fameux auxiliaires italiens qui défendent cette portion du rempart renversée par nos canons, ces soldats si bien armés, si parfaitement exercés dans l'art de la guerre, principalement dans celui des sièges, ces guerriers qui pour quelques-uns passent pour invincibles, ne seront pas pour nos armes plus difficiles à vaincre que tous les autres. Cette cause, en effet, n'est point la leur. Ils ne lui sacrifieront point leurs vies quand ils se verront attaquer par cette mer humaine, qui est notre armée. Ils jetteront leurs armes et tourneront le dos, sinon nous les accablerons sous notre multitude. La victoire est donc certaine pour nos armes. Même si les défenseurs commençaient par offrir une forte résistance, leur petit nombre serait cause qu'ils ne pourraient tenir longtemps. Constantinople se trouve à cette heure enfermée du côté de terre comme du côté de la mer dans un filet, aux mailles duquel ses habitants seront incapables de se soustraire.

« Enhardissez-vous donc les uns les autres à combattre le bon combat, s'écria le Sultan en guise de péroraison. Rappelez-vous que pour tout bon combat il existe trois conditions essentielles : la bonne volonté, la honte de mal faire, l'obéissance aux chefs, c'est-à-dire la stricte exécu-

tion des commandements donnés en toute tranquillité et en parfaite ordonnance. Courez donc à la bataille pleins d'une magnifique ardeur et montrez-vous dignes de vous-mêmes. Pour ce qui me concerne, je vous jure de combattre à votre tête. Je me rendrai compte par moi-même de quelle manière se comportera chacun. Que chacun de vous s'en retourne à son poste et regagne sa tente ! Mangez et prenez quelques heures de repos. Qu'il en soit de même pour ceux qui sont sous vos ordres ! Ordonnez qu'un silence absolu règne partout. Puis, vous levant à l'aube, disposez vos bataillons suivant un ordre parfait ; ne vous laissez troubler par rien ni par personne, et demeurez calmes et paisibles. Mais, lorsque vous entendrez sonner le clairon du combat et que vous verrez les étendards flotter au vent, alors à l'œuvre et en avant ! »

Les officiers inférieurs se retirèrent après ce vibrant discours. Seuls les chefs de corps demeurèrent, auxquels le Sultan donna ses instructions définitives à chacun en particulier.

Il commanda à l'amiralissime Chamouza (1) de cerner par mer la muraille avec ses bateaux et de disposer ceux-ci assez près du rempart pour que ses marins pussent accabler de leurs traits les défenseurs. Il lui enjoignit d'ordonner à ses archers et à ceux qui étaient armés d'arbalètes et de fusils (2) de tirer incessamment du haut des ponts des navires sur les gens qui défendaient les créneaux du rempart, de manière à ce que pas un d'eux n'osât seulement avancer la tête. Durant ce temps, l'autre partie des équipages s'efforcerait d'aborder le rempart et d'envoyer à l'escalade de la muraille des escouades d'hommes cuirassés de cottes de mailles et munis d'échelles.

Zagan Pacha, de son côté, reçut l'ordre de franchir avec toutes ses troupes le pont de l'extrémité de la Corne d'Or et d'assaillir vivement le rempart dans cette région, en se

(1) Ou Hamoud.
(2) « Τούφακας ». Les Turcs disent « Toufeng ».

faisant soutenir par toute cette portion de la flotte massée dans l'arrière-port depuis l'opération du 21 avril.

A Kharadja, par contre, incombait le soin le plus important de jeter ses troupes dans le fossé immédiatement après le signal de l'attaque et de livrer l'assaut au point où se trouvait une des brèches principales, probablement entre Tekfour Seraï et la porte d'Andrinople (1), un des trois points où l'artillerie du Sultan avait pratiqué une brèche assez importante pour donner accès dans la cité.

Isaac Pacha et Mahmoud Pacha, qui commandaient aux troupes d'Asie, chacun à la tête de son corps d'armée, devaient, eux aussi, se précipiter à l'assaut droit en face de leurs positions, tout auprès de la troisième porte militaire. Tandis qu'une portion de leurs guerriers s'efforceraient d'escalader la muraille au moyen d'échelles, les autres, armés d'arcs, d'arbalètes et de fusils, couvriraient les défenseurs de leurs divers projectiles. — Le grand vizir enfin Khalil et Kharadja, je l'ai dit, commandant la garde campée autour du pavillon du Sultan, avaient pour leur part l'attaque de la plus importante de toutes les brèches, celle de la porte Saint-Romain, là où combattait la valeureuse phalange des Italiens de Jean Giustiniani. Le Sultan en personne lancerait au combat cette élite de son armée (2).

« Dès maintenant, répéta Mahomet en guise de conclusion suprême, ce sera mon affaire de tout diriger. Retournez joyeux à vos tentes et à vos corps d'armée; fortifiez-vous en prenant de la nourriture, puis reposez-vous et dormez en attendant le signal de l'attaque. » Il en fut ainsi partout.

« Le 28 mai, dit de son côté le Vénitien Barbaro, le Seigneur Turc fit publier à son de trompette par tout le camp l'ordre que, sous peine d'être décapité, tous ses pachas et

(1) C'est l'opinion de M. Pears, *op. cit.*, p. 325.

(2) Phrantzès reproduit très en abrégé le même discours que Critobule nous a donné en si grand détail. Il dit qu'il fut prononcé au coucher du

vice-pachas et tous ses autres capitaines, de quelque grade qu'ils fussent, en un mot tout homme qui avait un commandement dans son armée, auraient à se rendre ce jour-là à leur poste, et cela parce que le Seigneur Turc était dans l'intention de donner dès le lendemain l'assaut général à cette cité dolente. Aussitôt ce commandement publié, chacun parmi les Turcs se rendit à son poste avec un empressement extrême (1). Et tout ce jour, de la première à la dernière heure, les Turcs ne firent autre chose qu'apporter des échelles et les disposer auprès des murailles, plus de deux mille en tout, des boucliers-abris aussi, en forme de portes, pour que les hommes, au moment de dresser les échelles contre le mur, pussent s'en couvrir; enfin, de véritables montagnes de flèches. En même temps, ils apportaient aussi des masses de terre, des sarments de vigne et toutes sortes d'autres matériaux pour combler les fossés et y préparer un passage pour les colonnes d'assaut. »

Durant toute cette même journée, des préparatifs non moins suprêmes, mais bien différents, furent faits également dans cette « cité dolente » dont nous parle Barbaro. Aussitôt après la grande réunion des chefs de l'armée turque au pavillon du Sultan, les assiégés, qui, ainsi que le dit M. Pears, semblent avoir été constamment, sûrement et rapidement informés de ce qui se passait dans le camp ennemi, furent secrètement avertis que l'assaut définitif immédiat et général venait d'être décidé. Quelle terrible et affolante nouvelle, quel glas suprême pour cette immense population infortunée, courbée depuis tant

soleil, le 28 mai, tandis que Critobule le place déjà au jour précédent. Phrantzès rappelle également que le Sultan énuméra à ses auditeurs les voluptés promises au paradis aux vrais croyants morts en combattant pour la Foi.

M. Pears (*op. cit.*, p. 326 note 2) prouve victorieusement, suivant moi, que ces divers discours, mis par Critobule dans la bouche du Sultan, ont bien été réellement prononcés par ce prince tels quels, du moins dans leurs grandes lignes.

(1) « *Piu che di fretta.* »

de semaines sous les affres du sabre turc, qui apprenait maintenant que l'heure du grand massacre final était enfin arrivée! « Tout ce jour, dit Barbaro, fut sonnée par toute la ville la « cloche à marteau », pour que tous se rendissent à leurs postes, et femmes et enfants à qui mieux mieux portèrent des pierres aux murailles pour les entasser aux créneaux et les lancer de là sur les Turcs. Chacun avait son poste et sa tâche marqués. Tous allèrent en versant des larmes par la ville de la grande épouvante qu'ils avaient des Turcs.

« Le Baile de la colonie vénitienne à Constantinople (1) fit publier un appel suprême à ses nationaux, les conjurant tous avec insistance de se prêter à la défense de toutes leurs forces, de tout leur zèle, les suppliant de se battre avec courage, de se montrer prêts à périr pour l'amour de Dieu, la défense du pays et pour l'honneur de toute la Chrétienté (2). »

Le silence immense tout le long de la ligne du rempart de terre dans le camp des assiégeants, durant toute cette journée du 28, fut, dit M. Pears, plus impressionnant que ne l'avait été le tumulte des préparatifs belliqueux des jours précédents. Les Turcs avaient gardé jusqu'au soir un jeûne rigoureux. Probablement, dès l'après-midi de ce jour, on avait autorisé les soldats à se livrer au sommeil pour qu'ils fussent plus dispos pour l'attaque du lendemain matin.

« Les Romains, dit Barbaro, considérant la tranquillité extraordinaire qui régnait dans le camp ennemi et cette grande solitude inaccoutumée, s'en étonnèrent et firent à ce sujet les conjectures les plus opposées. » Les uns, hélas! s'imaginaient naïvement que c'étaient les apprêts pour la levée du siège et le départ de l'armée assiégeante, tandis que les autres avaient le sentiment bien plus juste que c'étaient là les préparatifs de l'assaut suprême, préparatifs

(1) Pears, *op. cit.*, p. 326.
(2) Voy. encore Critobule, *op. cit.*, p. 110-111.

moins bruyants que d'habitude, mais qui n'avaient jamais été aussi sérieusement menaçants. Abattus par le désespoir, ceux-ci se démontraient, en soupirant, cette poignante réalité, puis chacun s'en alla occuper son poste, se préparant tristement pour les dramatiques circonstances si prochaines.

La lecture des récits originaux de cette dernière journée du siège, dit encore M. Pears (1), devient monotone et fatigante par les incessantes lamentations des chroniqueurs sur les péchés du peuple qui ont amené sur la cité cette terrible colère de Dieu, péchés dont le principal est, si l'écrivain est catholique, le refus de s'être sincèrement réconcilié avec Rome, s'il est orthodoxe, la négligence à rendre aux saints protecteurs de la cité les honneurs qui leur sont dus! Pusculus, qui exalte le courage de beaucoup en cette veillée solennelle du dernier jour de Constantinople, signale également de nombreux poltrons qui couraient se terrer dans leurs cachettes, ou bien encore tentaient de se réfugier à Galata ou sur les navires dans le port. Il désigne particulièrement par son nom à la vindicte publique un certain Nicolas Giustiniani, qui, auparavant, avait écrit à Venise ce mensonge que les Grecs n'avaient pas besoin d'être secourus et qui, à ce moment d'angoisse, emmenant son fils et ses trésors mal acquis, réussit à se cacher d'abord à Galata, puis à se réfugier de nuit sur un navire vénitien.

Dans cette heure infiniment solennelle, une des plus grandes de l'histoire, alors que la cité reine, la cité gardée de Dieu, la vieille capitale de l'Orient chrétien, durant plus de mille ans boulevard de la Foi contre tous les peuples païens et les fils de Mahomet, allait enfin succomber pour toujours sous les coups des ennemis acharnés de la religion du Christ, tous ces cœurs si angoissés, si supers-

(1) *Op. cit.*, p. 327. Cependant Dukas (p. 280-282) dit à peu près le contraire.

titieux adressaient au ciel des prières infinies, des lamentations sans nombre aussi pour tant de crimes et d'horribles blasphèmes qui, suivant la croyance populaire, avaient amassé ce châtiment sur leurs têtes.

Sur l'ordre du basileus, dit Phrantzès (1), une immense procession : orthodoxes et catholiques, prêtres, évêques et moines par centaines, peut-être par milliers, femmes, enfants, pleurant, sanglotant, se tordant les bras, déchirant leurs cheveux, confessant à haute voix leurs péchés, suppliant Dieu de les épargner et de ne pas les laisser tomber à cause de leurs péchés au pouvoir de ces démons, parcourut toutes les principales rues de la ville. Toutes cette foule immense chantait avec angoisse le *Kyrie eleison*. Les prêtres, portant les très saintes Icones et les très saintes reliques, chantaient d'une voix haute et solennelle les litanies, auxquelles répondaient les supplications désespérées des fidèles. On s'encourageait dans la foule à résister avec vigueur aux assaillants, à préférer la mort au déshonneur. On porta les saintes Icones jusqu'au rempart, partout où la brèche était la plus béante; on les y promena processionnellement, dans l'espoir intense, dans la foi pour beaucoup absolue que leur intervention écarterait cet affreux péril. Rien ne soutenait mieux et davantage la confiance de ces âmes simples et naïves du moyen âge que de tels spectacles. Combattants et non-combattants revinrent de ces cérémonies profondément encouragés, plus vaillants.

Le récit de l'archevêque Léonard est ici particulièrement touchant : « Pleins d'admiration pour la ferveur religieuse de nos adversaires, nous implorions Dieu à chaudes larmes, tout en transportant processionnellement à travers la cité et le long du rempart les saintes Icones qu'accompagnait un infini cortège d'hommes et de femmes pieds nus. Nous le suppliions avec angoisse de ne pas permettre

(1) *Op. cit.*, p. 271.

la destruction de ses enfants, de daigner étendre sa dextre en faveur de ses élus dans cette lutte affreuse, de prouver ainsi qu'il était le seul vrai Dieu qui pût combattre pour les siens et qu'il n'y en avait point d'autre. Ainsi, mettant tout notre espoir en lui, et de la sorte vivement réconfortés, nous attendions avec confiance le jour fixé pour la lutte finale. »

Lorsque les anneaux sans nombre de cette procession solennelle eurent accompli leur circuit, le basileus, lui aussi, comme venait de le faire dans son camp le Sultan, harangua la foule des sénateurs, des nobles, des chefs militaires grecs et italiens assemblés autour de lui. Ce fut, en ces circonstances si effroyablement tragiques, une scène infiniment auguste. Tous ces vaillants, maintenant certains de périr, prêts à donner leur vie pour la plus noble des causes, écoutaient pieusement les paroles enflammées de leur chef bien-aimé qui allait partager leur sort affreux. Nous possédons deux récits du discours de l'Empereur, un très long de Phrantzès, le serviteur et l'ami de ce prince infortuné, un second, beaucoup plus court, de l'archevêque latin de Mytilène, Léonard. Ces hommes ont certainement assisté tous deux à cette réunion. On peut considérer leur résumé presque identique de la harangue impériale comme sincère, bien qu'elle paraisse à nos esprits modernes un sermon monacal bien plus que le discours d'un basileus et d'un chef militaire. Il ne faut perdre de vue ni le lieu ni l'époque. Je suivrai surtout le récit de Phrantzès (1). Cet Empereur, qui va mourir, parle le plus beau, le plus pur langage. Il s'efforce, une dernière fois, de relever les courages. Il conjure ses guerriers de faire tous, noblement, le sacrifice de leur vie pour le salut de la cité et celui de la Chrétienté.

Le basileus, en paroles éloquentes que nous rapporte aussi l'archevêque Léonard, rappela d'abord à ses audi-

(1) *Op. cit.*, p. 271-279.

teurs ce que tous savaient trop bien : que le moment suprême était venu, que l'adversaire féroce de leurs existences et de leur foi, qui depuis si longtemps enserrait la cité reine, croyant la tenir à sa merci, s'apprêtait à lui porter, dans quelques moments, les derniers coups comme un lion furieux le fait pour la victime qu'il s'apprête à dévorer. « C'est pourquoi, s'écria Constantin, je vous supplie d'être vaillants et vous exhorte à résister à ces méchants de toutes les forces de vos âmes courageuses, comme vous l'avez fait constamment jusqu'ici. Je vous rappelle et vous conjure de ne point oublier que vous devez donner votre vie pour le salut de cette illustre cité, notre patrie tant aimée, la reine des villes, et cela pour quatre raisons majeures : d'abord pour la Foi et la religion, ensuite pour la patrie, ensuite pour le basileus, l'oint du Seigneur, enfin pour vos femmes, vos enfants et vos familles. Si pour une seule de ces raisons nous devons savoir faire le sacrifice de nos existences, combien plus ne devons-nous pas hésiter à accepter la mort, quand elles sont comme aujourd'hui toutes réunies.

« Si Dieu, à cause de nos fautes, venait à donner la victoire à ces impies, ce serait notre Foi que Dieu a scellée de son sang qui serait en péril, et certes cette considération domine toutes les autres, car « si quelqu'un avait gagné le monde entier, en quoi cela lui servirait-il s'il perdait son âme ». Et après notre âme, nous perdrions encore et la plus illustre des patries et la liberté. En troisième lieu enfin, ce grand empire jadis si adulé, maintenant si tombé et si méprisé, deviendrait la proie de ce tyran impie qui est Mahomet. Enfin, nous serions privés à toujours de nos enfants, de nos épouses, de nos familles. Voici cinquante-sept jours que ce prince scélérat nous tient enfermés et de jour et de nuit, et ne cesse de nous assiéger avec toutes ses forces et toutes ses machines de guerre. Et grâce à la protection du Christ qui voit tout, combien de fois déjà n'a-t-il pas été honteusement repoussé au pied de nos

murailles. Aussi, mes frères, cette fois encore, je vous en conjure, ne vous laissez point aller à la crainte, bien que les machines ennemies aient çà et là renversé nos murailles, mais aussi nous les avons aussitôt gaillardement relevées. Nous avons mis tout notre espoir, toute notre force en Dieu. Les Turcs ont pour eux leur artillerie, leur cavalerie, leur multitude de soldats. Mais nous, nous avons pour nous notre Dieu et Sauveur. Confions-nous aux secours qui nous viennent par Lui! Je sais bien que nos ennemis sont innombrables, pleins de superbe, exaltés par leurs succès, et que nous ne sommes que bien peu. Je sais qu'ils espèrent nous terrifier par leurs clameurs, qui, en réalité, ne peuvent rien contre nous. »

Cette harangue que nous transmet Phrantzès se poursuivit longtemps encore. Il est inutile de la reproduire en entier. Tout ce qu'un chef véritable trouve à dire dans une heure aussi effroyablement critique pour soutenir et relever le courage de ses soldats qui vont mourir, le basileus le dit éloquemment. Il évoqua successivement les plus grands souvenirs de jadis. Il rappela à ses derniers fidèles qu'ils étaient les descendants des grands héros d'Athènes et de Rome. Pour ce qui était de lui, il se déclara résolu à mourir pour et avec son peuple.

Phrantzès, aussi bien que l'archevêque de Mytilène, disent qu'en terminant, le basileus, se tournant vers les chefs italiens qui l'entouraient, commandés par le fameux Jean Giustiniani, le héros du siège, les harangua, eux aussi. Il commença par les Vénitiens : « Vénitiens, leur dit-il, frères illustres que nous chérissons en Dieu, courageux et admirables guerriers qui avez si souvent de vos glaives héroïques massacré les impies fils d'Agar, et fait couler à flots leur sang, je vous conjure de nous aider cette fois encore à défendre de toutes vos forces cette cité aujourd'hui si cruellement menacée, qui est devenue pour vous une seconde patrie! Oui, je vous en supplie, combattez pour nous comme des frères. »

Aux Génois il adressa un appel encore plus fraternel, plus chaleureux, plus touchant peut-être.

On est ému à relire ces paroles mises par les historiens dans la bouche de cet intrépide et infortuné souverain en ces circonstances affreuses. Constantin parla aux siens avec l'éloquence de l'héroïsme et du sacrifice noblement accepté. « Ne perdez pas courage, leur répétait-il à satiété. Les Turcs barbares ont certes pour eux la quantité. Ils cherchent par leurs hurlements à vous épouvanter. Vous, bien qu'en petit nombre, vous avez la force de vos murailles, l'aide admirable de vos alliés, le secours du Tout-Puissant. Vous êtes exercés au combat par tant de luttes; vous êtes tous passés au creuset du dévouement à la patrie. Je vous conjure de ne pas perdre courage, de montrer des âmes résolues. Si vous écoutez mes paroles, je vous promets la victoire. »

Cette harangue superbe eut un superbe épilogue. Tous ces hommes dont les cœurs battaient à l'unisson de celui de leur basileus, tous ces illustres et ces obscurs qui allaient dans quelques instants donner leurs vies, se façonnant, suivant l'expression même de Phrantzès, des âmes de lions, fondirent en larmes, se confessant les uns aux autres, demandant pardon pour les fautes commises. « Ils ne songeaient plus, dit le chroniqueur, ni à leurs femmes, ni à leurs enfants bien-aimés, ni à leurs intérêts en ce monde, mais seulement à mourir pour leur patrie! » L'archevêque de Mytilène est non moins affirmatif.

Alors se passa encore une des tragiques scènes de l'histoire. Sainte-Sophie, la reine des églises chrétiennes d'Orient, délaissée depuis cette célèbre et triste journée du 12 décembre de l'an précédent, qui avait été l'origine de tant de misères et de tant de dissensions, vit soudain un peuple infini envahir son enceinte grandiose. C'était le soir de ce jour fatal, le plus douloureux de l'histoire des chrétiens d'Orient. Le basileus, toute la cour, tous les grands,

tout le clergé grec et latin, tous les chefs militaires grecs et italiens, l'immense multitude de la foule urbaine s'agenouillèrent une dernière fois par ce soir splendide de mai sous ces voûtes grandioses éclairées *a giorno*. Phrantzès entre autres et la *Chronique Moscovite* nous décrivent le mieux cette scène auguste. Ce devait être la dernière fonction chrétienne célébrée dans Sainte-Sophie. Dans cette nuit fameuse, tous ces hommes, ces princes, ces nobles, tout ce qui subsistait encore de l'immense et vieille aristocratie byzantine, ces prêtres, ces guerriers, ces hommes du peuple, tous : Grecs, Génois et Vénitiens, oubliant leurs griefs, en présence de la mort imminente, confondirent leurs prières dans une immense ferveur; le basileus, une foule de ses compagnons d'armes, une foule de citoyens voulant participer « aux saints et inexpliqués mystères », communièrent dévotement après s'être à nouveau embrassés et pardonné réciproquement leurs péchés. Cette agonie d'un si vieil et si célèbre empire dans cette église magnifique, peut-être la plus splendide du monde, est d'une si grande beauté que la nation hellénique peut en être éternellement fière. Ces derniers chants pieux de supplication et de confiance, entonnés par tous ces hommes auxquels l'aube prochaine allait apporter la mort, résonneront dans l'éternité dans toute âme grecque. Après s'être ainsi réconfortés dans cette soirée, tous, depuis le basileus jusqu'au plus humble de ses soldats, émus jusqu'aux larmes, retournèrent au poste qui leur était assigné le long de l'enceinte.

Les Grecs, dit l'archevêque Léonard, qui témoigne d'ordinaire de peu de partialité en faveur de ceux-ci, retournèrent à leurs postes sur le rempart dans la plus martiale résolution de ne plus songer à leurs intérêts particuliers et de ne plus agir que pour le salut commun, et cela énergiquement, courageusement, presque joyeusement. Sur toute la ligne de défense, tous les derniers préparatifs furent achevés dans un zèle touchant et pieux.

Lorsque Grecs et Italiens eurent regagné leurs postes de

combat tout le long de cette immense ligne du rempart extérieur, tous ayant au dos le rempart intérieur, toutes les portes qui conduisaient du péribole dans la ville furent, pour prévenir toute velléité de retraite, soigneusement fermées et verrouillées. M. Pears indique ce fait d'après l'écrivain florentin André Cambini, qui écrivit son livre *Della origine de Turchi et imperio delli Ottomanni* alors que beaucoup de survivants de ces événements extraordinaires étaient encore là pour se souvenir de ce siège fameux. Ce détail tragique témoigne à lui seul de l'attitude froidement intrépide de ces hommes, si simplement décidés à vaincre ou à mourir.

Durant les heures suivantes de la nuit, ces vaillants défenseurs entendirent sur toute la ligne du rempart la rumeur formidable de l'armée turque achevant de se préparer à l'assaut. Ici se place un incident, dont l'historien Phrantzès, le compagnon de l'héroïque empereur Constantin, nous fait le touchant récit : « Après que le basileus eut saintement communié avec larmes et prières dans la Grande Église — c'est ainsi, on le sait, qu'on désignait Sainte-Sophie, — environné de la multitude qui accomplissait les mêmes dévotions, il remonta à cheval — il montait, dit la légende, une superbe jument arabe — et regagna le palais des Blachernes, sa résidence durant toute la durée du siège. Il y séjourna quelques moments et profita de ce court répit pour demander pardon une fois encore à tous ceux, dans l'assistance, qu'il avait pu offenser. » « Qui n'eût été bouleversé, s'écrie Phrantzès, par une scène aussi émouvante! Quel cœur de pierre eût pu retenir ses larmes! »

Le fidèle serviteur poursuit en ces termes son récit : « Nous remontâmes à cheval une fois encore — c'était peu après minuit, vers la première heure de cette journée suprême du 29 mai — et, quittant le palais, nous longeâmes la ligne du rempart, nous efforçant de relever les courages. Tous, sans exception, étaient à leurs postes sur

les murs et les tours. Toutes les portes étaient soigneusement fermées et gardées. Personne ne pouvait ni entrer ni sortir du péribole. Vers le premier chant du coq, nous arrivâmes à la porte Kaligaria. Nous descendîmes de nos montures et nous montâmes au sommet d'un tour (1). De ce sommet, nous entendîmes comme une immense rumeur, le bruit de voix innombrables. Les gardes nous dirent qu'il en avait été ainsi toute la nuit. C'était l'ennemi qui, dans l'obscurité profonde, transportait au voisinage du fossé tout son gigantesque appareil d'assaut. De même, du côté de la mer, tout était en pleine agitation guerrière. Les navires ennemis se rapprochaient de la muraille, du côté de Marmara comme du côté de la Corne d'Or. Au fond du golfe, on lançait les ponts mobiles pour le passage des colonnes d'attaque. »

Quelle douloureuse chevauchée d'une mélancolie infinie! Quelles durent être les pensées déchirantes de l'intrépide souverain qui allait voir se lever l'aube pour la dernière fois, et de son serviteur aimé! Quelles sombres et atroces pensées furent les leurs, alors qu'ils cheminaient, solitaires, entre l'immense ville dormant d'un sommeil plein d'angoisse et le camp turc rempli de tumulte, le long de ce rempart à demi détruit, dernier espoir de la cité, derrière lequel battaient tant de cœurs vaillants. Quel contraste entre cette nuit de mai, paisible et douce en ces parages, et cette ultime promenade impériale! Entre une et deux heures du matin, le basileus et Phrantzès se séparèrent. Suivant toute vraisemblance, ils ne se revirent plus!

Le récit de Barbaro est non moins éloquent. Il nous dit tout ce que durent ressentir d'effroi et d'inquiétude en cette veillée suprême, tous ces hommes héroïques qui se savaient si près d'une mort affreuse.

« Tout le jour, dit-il, on avait sonné par la ville les clo-

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, p. 232, pour l'identification de cette tour.

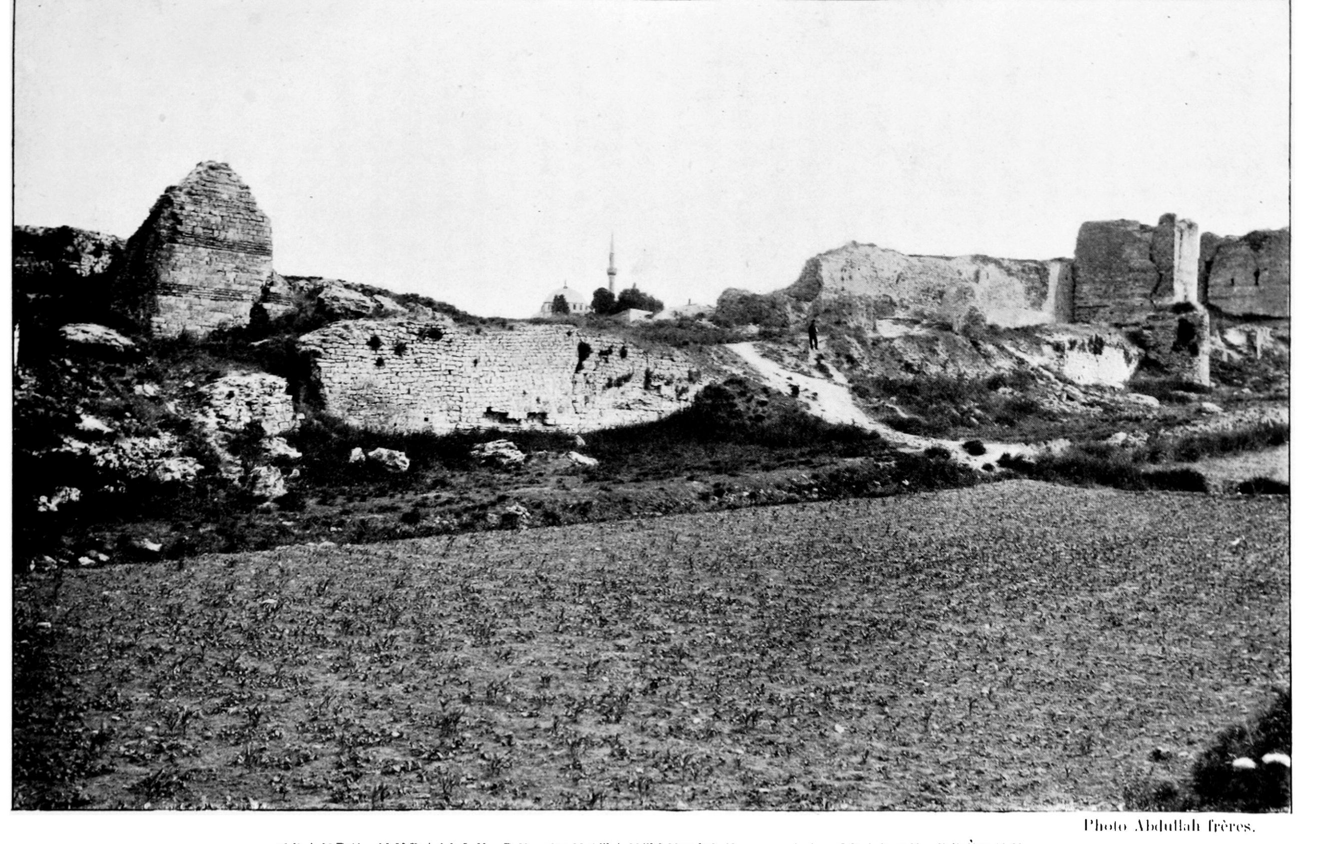


Photo Abdullah frères.

GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE — LA GRANDE BRÈCHE

ches à marteau, afin que tous se rendissent à leur poste. Tout le jour, les femmes et les enfants avaient porté des pierres sur les murailles et les avaient amoncelées derrière les embrasures des créneaux pour les précipiter sur les assaillants. Tous s'en allaient par la cité, versant des larmes par la grande épouvante qu'ils avaient des Turcs, et, vers une heure de la nuit, ceux-ci se mirent à allumer par tout leur camp les plus effroyables feux, bien plus gigantesques encore que ceux des deux nuits précédentes, poussant de tels hurlements que nous autres, chrétiens, nous ne pouvions les endurer. En même temps, ils tiraient leurs bombardes, encore plus d'escopettes, nous lançant un si grand nombre de boulets de pierre qu'il nous semblait que ce fût l'enfer. Ces horribles réjouissances durèrent jusqu'à minuit. A ce moment, ces païens éteignirent leurs feux, mais, de toute la nuit, ils ne cessèrent d'invoquer Mahomet pour qu'il leur procurât la victoire en faisant tomber entre leurs mains cette cité de Constantinople; et nous autres, chrétiens, tout le jour et toute la nuit, nous suppliâmes bien dévotement avec larmes Dieu et sa Mère la Sainte Madone et tous les Saints et les Saintes qui sont au Paradis, pour qu'ils nous fissent échapper à ces méchants païens. Or, l'un et l'autre parti ayant prié chacun son Dieu pour qu'il leur donnât la victoire, eux le leur et nous le nôtre, notre Seigneur Dieu décida avec sa Mère au Ciel qu'ils devaient être les vainqueurs dans cette bataille si âpre qui devait se livrer le lendemain. »

La *Chronique slavonne* dit que la soirée du 28 mai fut sombre et brumeuse. A mesure que la nuit tombait, de gros nuages fort épais s'amoncelèrent au-dessus de la ville. Sultan Mahomet, ne pouvant dormir, fut épouvanté par ce nouveau présage. Il fit appeler un de ses plus savants ulémas, qui affirma que ces nuées accumulées au-dessus de la ville prédisaient sa perte. A ce moment tombèrent quelques énormes gouttes d'eau, « larges comme

l'œil d'un taureau », dit la *Chronique*. Vers minuit, les derniers feux turcs s'éteignirent. Un immense silence, de temps à autre interrompu par le pas pesant et régulier d'une patrouille, régna sur l'infortunée cité et sur ses alentours peuplés de trois cent mille combattants.

L'assaut suprême de Constantinople, au dire des témoignages les plus dignes de foi, commença entre une et deux heures du matin, dans la nuit du lundi 28 au mardi 29 mai 1453 (1). Les ordres donnés la veille par le Sultan avaient été strictement obéis. Au signal donné, l'immense cité fut simultanément attaquée sur ses trois faces avec la dernière violence. « La multitude des guerriers ennemis, dit Phrantzès, enserrait la ville pareille à un cercle qui en eût fait le tour d'une extrémité à l'autre. »

Du côté de la mer, c'est-à-dire dans la Corne d'Or, et sur la rive de Marmara, nous avons vu que les bâtiments de la flotte turque s'étaient avancés, vers la fin de la nuit, pour prendre les positions de combat qui leur avaient été assignées. Du côté de terre, le long de l'immense rempart, l'attaque allait être menée sur plusieurs points à la fois. Mais, on le sait, l'assaut principal fut livré dans le val du Lycus. L'immense cri de guerre poussé par cinquante mille poitrines ébranla soudain l'atmosphère dans cette région fatale où depuis tant de jours déjà on s'entre-tuait. Cinquante mille guerriers portant deux mille échelles se ruèrent au rempart, aux cris de : Allah, Allah, Lahillallah. Les défenseurs, après ces quelques moments d'un repos plein d'angoisse, saisirent leurs armes en entonnant le *Kyrie eleison*. La lutte suprême était commencée.

« Avant tout, dit Critobule, le Sultan ordonna de sonner le signal avec les trompettes et tous les autres instruments :

(1) Voy. sur cette date du début de l'assaut : PEARS, *op. cit.*, note 1 de la page 334. — Voy. dans DETHIER (*op. cit.*, t. XXII, 1, p. 1177) une liste d'une vieille très Chronique serbe donnant les noms des chefs de la défense et leurs postes respectifs de combat lors de l'assaut suprême.

grandes flûtes, flûtes de pan, cymbales, etc. Le son de toutes les innombrables musiques de toutes ces armées emplit l'air de sonorités si puissantes et si terribles que l'atmosphère en trembla sous leurs échos redoublés. Après quoi, le grand étendard du Sultan fut déployé et élevé pour que tous le vissent! »

« Le principal assaut, dit M. Pears, eut lieu dans le val du Lycus, contre l'estacade ou rempart de fortune; en ce point, Tetaldi affirme que la barbacane avait été détruite par le bombardement turc sur une longueur d'au moins douze cents pieds. Au dire de Chalkondylas, quatre des plus fortes tours de cette section de la muraille s'étaient écroulées. Ainsi que je l'ai dit déjà, d'après Dukas, la muraille extérieure avait été si complètement démolie en ce point, qu'assiégeants et assiégés pouvaient aisément se voir. Au dire de Critobule enfin, les canons des assiégés avaient occasionné de tels dégâts qu'il n'y avait vraiment plus là de muraille extérieure, mais seulement une palissade improvisée, faite de grandes poutres, de fascines, d'arbrisseaux, d'autres matériaux de toutes sortes et de gabions remplis de terre. »

« Les défenseurs, poursuit M. Pears, étaient placés de telle manière, entre cette estacade de fortune et la muraille intérieure, qu'il ne leur restait qu'à vaincre l'ennemi face à face ou à périr. L'intention du Sultan était de concentrer presque exclusivement son attaque sur ce point et sur la portion de la muraille comprise entre la porte d'Andrinople et Tekfour Seraï, en procédant coup sur coup par attaques successives avec toutes ses forces disponibles, tout en simulant en même temps, sur les autres points du rempart, d'assez fortes attaques pour y retenir les défenseurs et même pour en attirer là-bas d'autres accourus de la région la plus sérieusement menacée. »

CHAPITRE VIII

L'assaut de Constantinople dans la région du Lycus et ses trois terribles phases successives. — L'incident de la Kerkoporta. — La blessure fatale de Jean Giustiniani. — La lutte suprême. — La victoire finale des Turcs. — Le dernier combat sous la porte Saint-Romain. — La mort héroïque de Constantin Dragasès et de ses principaux lieutenants. — L'entrée dans Constantinople de l'armée turque victorieuse. — Circonstances de l'assaut dans les autres régions de Constantinople.

Parmi les nombreux récits contemporains que nous possédons de l'assaut suprême de Constantinople, un des plus vivants, un de ceux qui semblent le plus vécus, est certainement celui du Vénitien Barbaro, ce témoin oculaire auquel j'ai fait déjà de si fréquents emprunts. C'est ce récit que je suivrai de préférence cette fois encore, du moins pour les grandes lignes.

« Le vingt-neuvième jour de ce mois de mai, qui est le dernier de la guerre, dit Barbaro, Notre Seigneur promulgua la sévère sentence contre les Grecs, à savoir qu'il voulut que cette cité de Constantinople tombât ce jour-là aux mains de Mahomet, fils de Murad le Turc, ainsi que vous le verrez plus bas, et aussi il a donné cette sentence pour accomplir toutes les prophéties, surtout la première que fit saint Constantin, dont la statue cavalière est sur une colonne auprès de l'église de Sainte-Sophie, prophétisant de la main et disant : « De là viendra celui qui me « donnera la défaite », en désignant l'Anatolie, c'est-à-dire la Turquie (1). En ce jour donc du 29 de mai de l'an mil quatre cent et cinquante trois, trois heures avant le jour,

(1) En réalité cette statue est l'Augustéon ou la statue de Justinien Ier, menaçant l'Orient.

Mahomet, fils de Murad le Turc, vint en personne aux murailles de cette cité de Constantinople, pour donner la bataille générale par laquelle il la conquit.

« Le Seigneur Turc, poursuit Barbaro, fit faire trois divisions de ses troupes, à cinquante mille hommes par division. Une division était constituée par les chrétiens qui se trouvaient en nombre dans son armée; la seconde division était composée de petites gens, c'est-à-dire des gens de la campagne et autres semblables; la troisième, c'étaient tous des janissaires aux fez blancs, lesquels janissaires sont tous à la solde du Grand Seigneur, payés chaque jour, tous hommes d'élite, choisis pour leur valeur, et, derrière ces janissaires, se trouvaient tous les sous-pachas et, derrière ceux-là, était le Seigneur Turc. »

« En réalité, dit M. Pears (1), cette première division, indiquée par Barbaro, était formée par les Bashi Bozouks, la moins bonne portion de l'armée de Mahomet, qui avait eu jusque-là son campement en face de la partie la plus septentrionale du rempart terrestre. Beaucoup de ces combattants irréguliers étaient des musulmans, mais il y avait parmi eux tant de catholiques et d'étrangers que Barbaro, nous l'avons vu, les appelle tous chrétiens. L'archevêque Léonard affirme même que, parmi eux, on comptait des Allemands, des Hongrois, des Grecs, des Latins, d'autres étrangers encore de diverses nations (2). L'intention formelle du Sultan, en envoyant ces hommes exécuter la première attaque, était d'épuiser par leur action les forces et les munitions des assiégés. C'était sa méthode ordinaire pour mieux utiliser son écrasante supériorité numérique (3). » Barbaro, lui, en bon Vénitien, outre cette raison de tactique, estimait qu'il y en avait une encore plus importante, c'est que le Sultan tout naturellement préfé-

(1) *Op. cit.*, p. 233.

(2) *Græci, Latini, Panones, Boetes, ex omnium Christianorum regionibus Teucris commixti.*

(3) *Op. cit.*, note 6, p. 325.

rait faire tuer ses soldats chrétiens plutôt que les musulmans.

La première colonne d'assaut, que Barbaro appelle celle des chrétiens, avança d'abord à distance de trait, portant des échelles pour escalader le rempart. Cette première vague d'assaillants marchait sur un très large front, qui s'étendait probablement depuis Tekfour Seraï jusqu'en face de la palissade de fortune et au delà jusqu'à Top-Kapou, la porte Saint-Romain. « Ils marchaient lentement, dit Critobule (1), armés d'armes aussi variées que les races et les croyances auxquelles ils appartenaient : arcs, frondes, petites escopettes et mousquets. Beaucoup ne portaient que des cimeterres et de petits boucliers. Arrivés à portée de trait, ils s'arrêtèrent pour combattre. Ainsi ce ne fut d'abord, malgré l'acharnement des deux parties, qu'une lutte à distance. On luttait à coups de flèches, de balles de frondes. On se mitraillait à coups de balles de plomb projetées par les arquebuses et les mousquets. On se criblait à coups de toute espèce de javelots fendant l'air. Après ces premières décharges uniquement destinées à porter le désarroi parmi les défenseurs, ces innombrables assaillants, ces pittoresques Bashi Bozouks, par bonds sauvages et désordonnés, sous la pluie des flèches, se ruèrent à travers le large fossé pour tenter d'escalader les débris du mur extérieur, surtout la barricade de fortune. En un clin d'œil ils eurent dressé des centaines d'échelles contre la muraille, s'efforçant par groupes haletants de les maintenir et d'escalader par leur moyen le rempart improvisé, grimpant avec fureur sur le dos les uns des autres au milieu du plus effroyable tumulte. « Mais les nôtres, dit à son tour Barbaro, subitement renversaient ces échelles par terre avec tous ceux qui s'efforçaient de les dresser, et tous ceux-là subitement étaient mis à mort par les nôtres, et les nôtres, par les espaces entre les créneaux, lançaient de haut sur

(1) *Op. cit.*, p. 112.

eux de grandes pierres, de manière que peu d'entre eux échappaient à la mort. Tant il y en eut qui vinrent sous les murs, tant vinrent à être massacrés, et quand ceux qui dressaient les échelles virent tous ces morts, ils voulurent battre en retraite pour ne pas être écrasés par tous ces quartiers de roc, mais les autres Turcs, placés derrière eux, voyant qu'ils voulaient se sauver, les massacraient à coups de cimeterres et les forçaient à retourner au rempart, aussi ils étaient certains de mourir au premier ou au second tour. »

Imaginez la nuit encore noire, le tumulte infernal de cet immense combat occupant un espace de plusieurs centaines de mètres, l'horrible confusion de ces cinquante mille assaillants se ruant contre le rempart à demi démoli au fond de la vallée. L'audace de l'attaque égalait la fureur inouïe de la défense. Les colonnes turques d'assaut avaient en face d'elles les meilleurs soldats de la petite armée de l'Empereur, les deux mille Italiens et Grecs sous la conduite du héros Giustiniani, le capitaine incomparable, le guerrier sans peur et sans reproche.

Les défenseurs, cuirassés de mailles, penchés aux créneaux, sans une minute de repos, frappaient devant eux d'estoc et de taille; ils frappaient vraiment dans le tas, tant les assaillants étaient nombreux et pressés; ils renversaient à force de bras les échelles portant leur lourd chapelet de guerriers acharnés à l'assaut, ils déchargeaient leurs mousquets et leurs coulevrines ou petits canons de rempart; ils précipitaient en bas une quantité prodigieuse de pierres et de quartiers de roc, qui faisaient parmi les Turcs si nombreux et pressés des ravages affreux.

Une aussi furieuse résistance finit par lasser ces premiers assaillants, mais leurs chefs les ramenaient constamment, car leur rôle était surtout d'épuiser les défenseurs par des attaques sans cesse répétées. Les plus courageux parmi les Turcs, s'accrochant les uns aux autres, parvenaient parfois jusqu'à la crête du rempart, mais tous y

étaient infailliblement tués. « Il y en eut tant de massacrés, dit Barbaro, que les survivants voulurent se retirer pour ne pas être assommés par toutes ces pierres, mais, ce voyant, les autres Turcs qui étaient derrière eux, pour qu'ils ne se sauvent pas, les taillèrent en pièces à coups de cimeterres et les contraignirent à retourner à la muraille. C'étaient peut-être bien, comme le pense M. Pears, des « chaouchs » turcs, sortes de gendarmes d'ordonnance, qui avaient été chargés par le Sultan de cette rude opération de police et commandés par lui pour repousser ainsi à coups de leurs masses de fer et de leurs fouets tous ceux des assaillants qui chercheraient à fuir. Plus en arrière encore, un rang de janissaires était disposé pour abattre à coups de sabre tous ceux des fuyards qui auraient réussi à percer cette première ligne. Les soldats de cette première division n'avaient donc qu'à vaincre ou à mourir. « On combattait sans miséricorde, dit Critobule; on frappait, on était frappé, tout cela avec rage et fureur. On entendait de grands cris, des injures et des menaces affreuses. »

Ce terrible combat initial durait depuis une ou deux heures déjà (1). Malgré des prodiges de valeur, malgré leur nombre et leur courage, la plupart des combattants turcs avaient péri ou avaient été mis d'une manière ou d'une autre hors de combat. Le Sultan permit enfin aux survivants de se retirer. Le rôle de ces premiers assaillants n'en avait pas moins été des plus efficaces. Leur audacieuse attaque tant de fois renouvelée, cette effroyable lutte avaient littéralement épuisé les forces des défenseurs si peu nombreux. Depuis tant de semaines ils avaient à peine goûté quelques heures de repos ! Quand ils virent les assaillants battre en retraite, ils crurent qu'ils en étaient quittes du moins jusqu'à l'aube. Quelques-uns même semblent, dit M. Pears, avoir pris cette première attaque plutôt pour une tentative de surprise des assiégeants que pour une

(1) Deux ou trois, nous l'avons vu, suivant Critobule.

phase première de l'assaut suprême. Hélas, ils allaient être bien vite détrompés!

« Semblables à des lions effrénés, dit Barbaro, les soldats de la seconde division de l'armée d'assaut, les contingents turcs d'Anatolie, se ruèrent à leur tour à l'attaque du rempart aux environs de la porte Saint-Romain, et quand nous vîmes cette épouvante, soudain furent sonnées les cloches par toute la ville et à toutes les portes des murs, et chacun d'appeler à son secours le Dieu Éternel, miséricordieux, contre ces chiens de Turcs, de telle manière que tous accoururent à l'encontre de ces païens qui commençaient à reparaître dehors, en arrière des barbacanes. »

Ce nouveau torrent humain qui, aux premières lueurs de l'aube illuminant l'obscurité profonde de la nuit, se ruait ainsi à l'attaque, était, nous dit Barbaro, composé d'hommes disciplinés, très vigoureux, combattants réguliers cuirassés de mailles. C'était vraiment le grand assaut qui commençait au lever du jour. « Ces hommes de la seconde division nous donnèrent, poursuit notre Vénitien, une terrible tablature et nous fatiguèrent énormément. Eux aussi s'efforçaient de dresser leurs échelles contre la muraille, mais ceux qui défendaient celle-ci avec courage, jetèrent ces échelles à terre et parvinrent à tuer assez de ces méchants. D'autre part, nos arbalètes et bombardes ne cessaient de tirer sur eux, de sorte que nous réussîmes à en massacrer un nombre véritablement incroyable. »

Critobule, pour ce second acte de l'assaut, fait à peu près le même récit. « Le Sultan, dit-il, appela ceux qui portaient des boucliers et des cuirasses et encore quelques autres bataillons, et leur dit : « En avant, mes amis et mes fils, le « temps est arrivé pour vous de montrer que vous êtes des « braves. » Sur-le-champ, poussant des hurlements formidables, ceux-ci franchirent le fossé et assaillirent le mur extérieur qui était presque détruit, puis la palissade de fortune élevée plus en arrière. Là s'engagea une affreuse mêlée corps à corps. Les Turcs, cuirassés de mailles et

protégés par leurs boucliers, cherchant à escalader cette palissade, et les Romains et les Italiens s'efforçant de les repousser et de maintenir cette barrière suprême. C'était vraiment une lutte à mort. Les assiégés combattaient pour leurs vies, pour celles de tous les leurs. Qui tuait, mourait. A chaque instant, la victoire changeait de camp. De loin le Sultan, de tous ses yeux, suivait ses merveilleux soldats sans cesse retournant à l'assaut par bonds furieux, les encourageant de la voix et du geste. Incessamment retentissaient les tambours, les fifres et les trompettes sonnant le plus vivement possible pour encourager les assaillants. » Les vociférations des combattants s'entre-répondaient. On entendait les imprécations, les cris de douleur des blessés, se mêlant au son éperdu des cloches, au hurlement des canons et des mortiers, aux mille rumeurs de cette lutte gigantesque, de ce pandemonium monstrueux. De nouveau, des groupes de soldats héroïques se pressaient au pied du rempart, dressant à leur tour des échelles. De nouveau d'autres groupes, du haut des créneaux, jetaient à terre ces échelles avec leurs chapelets d'hommes accrochés les uns aux autres, s'efforçant éperdument d'atteindre le sommet, puis soudain précipités en masse sur le sol où ils se broyaient !

Il fallut songer à faire retirer encore ce second groupe d'assaillants. En attendant, on dut en revenir au canon. Critobule dit que le Sultan ordonna aux artilleurs de mettre le feu aux mèches des bombardes, qui lancèrent à nouveau force pierres et tuèrent encore de nombreux défenseurs, mêlés à beaucoup d'assaillants. Le canon monstre en particulier, qui, durant la nuit, avait été le plus possible approché de la muraille, tonna de nouveau. Une heure avant le jour, un coup bien dirigé du terrible engin atteignit en plein la palissade improvisée et en démolit encore une portion. Barbaro fait le même récit. Protégés par le nuage d'épaisse poussière produite par la chute des matériaux, pierres et barils pleins de terre, surtout par la masse

de fumée fournie par l'explosion, une bande de Turcs, féroces « comme des chiens », se précipita de nouveau au rempart. Avant qu'on n'eût pu les en empêcher, plus de trois cents (1) d'entre eux, « tous en furie », avaient pénétré par la brèche dans l'enceinte même de la cité, l'un poussant l'autre, tels des « animaux sauvages ». Mais ceux-là encore trouvèrent à qui parler! Italiens et Grecs leur opposèrent la plus furieuse résistance. On luttait corps à corps, enlacés les uns aux autres. Beaucoup, parmi ces agresseurs, furent abattus sur place. Les autres furent chassés au dehors. Barbaro, auquel j'emprunte le récit de cet épisode (2), dit que les agresseurs furent quasi tous tués avant de pouvoir repasser la barbacane. « Cette fois, les Grecs ayant fait ce beau combat crurent vraiment être et pouvoir se proclamer victorieux contre ces méchants païens, et nous autres, chrétiens, tous nous avions une grande consolation! » Hélas! ce ne fut que pour un temps très court! Le basileus était là au milieu des combattants, sans cesse au plus épais de la mêlée, excitant les soldats de ses exhortations, les réconfortant par son exemple.

Cette seconde phase de l'attaque, dit M. Pears, fut plus ordonnée, mais en même temps plus violente encore, plus désespérée que la première. Ces soldats turcs réguliers n'avaient plus besoin qu'on fût derrière eux pour les empêcher de fuir ou pour les pousser en avant. Hurlant leur terrible cri de guerre : Allah! Allah! ils se précipitaient en avant dans les ténèbres, « comme des hommes qui, s'ils ne cherchent pas la mort, ne la redoutent cependant aucunement, comme des guerriers qui se battent pour leur Dieu, convaincus que, si la mort va les frapper, un paradis de félicités promises aux braves les attend.

En dépit, cependant, de tant de discipline, de tant d'au-

(1) Barbaro dit « trente mille »! « en moins d'un quart d'heure, avec tant de cris que cela paraissait être l'enfer en personne, lesquels cris s'entendaient jusqu'en Anatolie ».

(2) Il supprime entièrement les Génois et ne parle que des Grecs et des Vénitiens, ses compatriotes.

dace, de tant de fanatisme, de tant de confiance dans les promesses divines, l'assaut des contingents anatoliens finit par échouer aussi complètement que celui des Bashi Bozouks. La bravoure opiniâtre, presque miraculeuse de ce petit groupe de héros italiens et grecs, retranchés derrière la palissade de fortune si hâtivement, si légèrement construite, ces antiques murs aussi, vieux de mille ans, à demi démolis, eurent, encore cette fois, raison de ce prodigieux effort.

« Ainsi, dit Critobule, la majeure partie de cette terrible nuit s'écoula dans ces luttes effroyables. Les Romains demeurèrent quasi vainqueurs et eurent vraiment l'avantage (1). » Giustiniani et son héroïque phalange, malgré l'immense supériorité numérique des assaillants dans ces deux premières phases de l'assaut suprême, avaient tenu bon et vaillamment repoussé les Turcs tout le long du mur de fortune improvisé.

Le succès des Ottomans n'était pas meilleur jusqu'ici sur les autres points de l'immense enceinte. C'est encore Critobule qui nous renseigne le mieux sur les incidents divers de ces phases secondaires de la lutte. Tous les autres chefs de l'armée turque, comme aussi le grand amiral de la flotte, avaient, chacun dans la région qui lui avait été assignée, ouvert l'attaque contre la ville. Tous assaillaient vigoureusement avec leurs contingents le rempart par terre ou par mer, couvrant les défenseurs d'une nuée de flèches et de projectiles, cherchant à appliquer leurs échelles à la muraille, s'efforçant d'y jeter des ponts du haut des châteaux de bois ou du haut des navires à l'aide de machines de toutes sortes. Partout on tentait l'escalade. Les troupes de Zagan Pacha et de Kharadja Pacha se distinguaient entre toutes. Celles du premier de ces chefs surtout s'épuisaient en efforts désespérés, appliquant leurs échelles, leurs ponts mobiles, lançant à l'assaut

(1) *Op. cit.*, p. 114.

leurs bataillons vêtus de mailles, soutenus par les archers et fusiliers postés sur les ponts des navires ou sur les grands pontons arrimés le plus proche possible du rempart, couvrant les Grecs d'une averse ininterrompue de flèches et de projectiles. Vains efforts! Tous les assauts de Zagan avaient été repoussés par les soldats de l'intrépide chef vénitien Trévisan. Kharadja, lui aussi, au nord de la porte d'Andrinople, avait fait franchir le fossé à ses colonnes et tenté désespérément de s'emparer de cette portion de l'enceinte presque ruinée à coups de canon, qui s'étendait entre cette porte et le palais du Porphyrogénète, le Tekfour Seraï d'aujourd'hui. Mais, dit M. Pears, la défense de cette région haute du Myriandrion (1) avait été confiée par le basileus aux trois frères italiens Bocchiardi, qui entretenaient à leurs frais les soldats amenés par eux d'Occident, et ces trois héros, au dire de l'archevêque Léonard, se couvrirent là d'une gloire immortelle, « combattant comme Horatius Coclès et ses compagnons, défendant le pont qui avait été confié à leurs soins ». Leurs plus proches voisins à Tekfour Seraï et vers la partie méridionale de Kaligaria, commandés par le Baile vénitien Minotto, n'avaient pas été moins heureux. Là aussi, toutes les attaques des Turcs avaient été jusqu'ici, dans cette nuit historique, victorieusement rejetées. « Les Romains, dit Critobule (2), repoussèrent glorieusement les Turcs, témoignant d'une bravoure et d'une résistance infinies. Car rien ne pouvait avoir raison d'eux, ni la faim, ni le manque absolu de repos, ni la lutte véritablement incessante, ni leurs blessures, ni la terreur du massacre qui menaçait les leurs, ni aucune chose enfin, quelque terrible qu'elle pût être. Rien ne parvint à relâcher leur zèle pieux, ni à ébranler leur courage. Ces héros demeurèrent fidèles à leur résolution première, jusqu'à ce que la fortune mauvaise et inattendue les eût trahis. »

(1) *In loco arduo Myriandri.*
(2) *Op. cit.*, p. 115.

Certes, les deux premiers assauts livrés dans cette nuit et cette aube tragiques du 29 mai avaient totalement échoué, mais le subtil Mahomet avait nettement remarqué que ces attaques par échelons avaient, par leur violence même et par leur succession, épuisé à un point extrême les forces des assiégés.

Les héroïques défenseurs du rempart de fortune dans le val du Lycus étaient littéralement surmenés par cette lutte de géants. Le Sultan résolut de tenter un troisième et dernier effort, de mettre en ligne toutes ses forces encore fraîches, en un mot d'envoyer à l'assaut ses dernières réserves.

« Fort irrité, dit Critobule, par l'insuccès de toutes ses premières tentatives, si complètement paralysées par la vaillance des Romains et des Italiens qui avaient eu si constamment l'avantage, incapable de supporter cet affront, le Sultan fit avancer incontinent toutes les troupes qu'il avait réservées pour plus tard, ses guerriers les mieux armés, les plus courageux, les plus invincibles, qui l'emportaient par leur vigueur et leur discipline sur toutes ses autres troupes. C'était l'élite de l'armée, les hoplites ou fantassins armés de piques et de boucliers, un corps d'archers, un de soldats armés de lances, la garde enfin, et parmi celle-ci la troupe la mieux exercée de toutes, la plus digne de confiance, les fameux janissaires, au nombre de douze mille. Ces brillantes réserves allaient maintenant se précipiter à leur tour, toutes ensemble, à l'assaut de la barricade de fortune sous le commandement immédiat de leurs plus grands chefs, tandis que le reste de l'armée, pour faire diversion, tenterait simultanément d'autres attaques encore sur divers autres points du rempart terrestre.

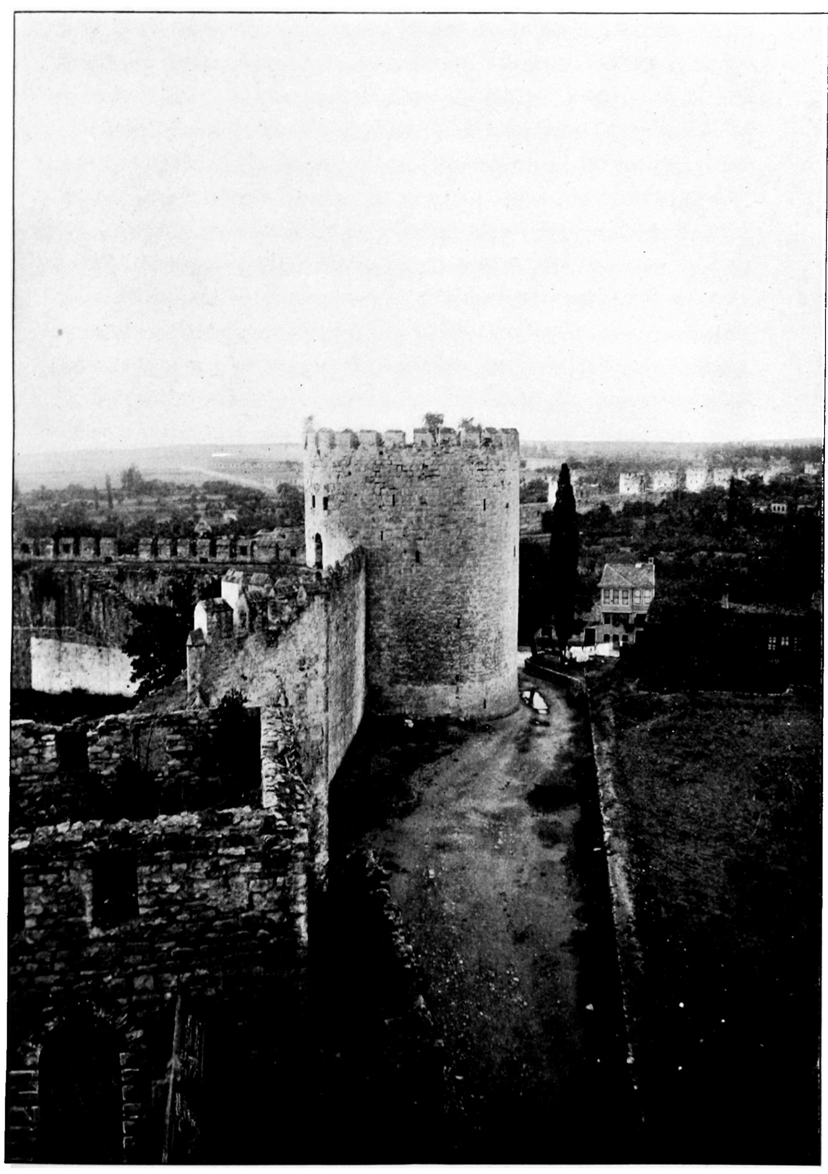
Mahomet organisa rapidement ce troisième et suprême assaut avec un soin minutieux. L'aube du mardi 29 mai 1453, cinquante-troisième journée du siège, dit M. Pears, donnait maintenant une clarté suffisante pour permettre au Sultan d'inaugurer un plan plus détaillé.

Cette fois-ci l'assaut ne devait plus consister seulement en une poussée sauvage et brutale, une escalade furieuse. « Ayant exhorté à haute voix ses troupes à rivaliser de bravoure, le Sultan, dit Critobule, se mit en personne à leur tête et les conduisit jusqu'au fossé. Là, il fit s'arrêter ceux qui étaient armés d'arcs, de frondes et de mousquets, et leur ordonna d'organiser un jet incessant de tous ces projectiles sur les défenseurs, tant grecs qu'italiens, postés sur les portions écroulées de la muraille, de manière à ne pas leur laisser un moment de répit, de manière surtout qu'aucun d'eux ne pût, à cause de la pluie de projectiles, avancer même la tête sans qu'il ne fût aussitôt frappé.

Durant que les archers, les frondeurs et autres projetaient ainsi sur les défenseurs une telle averse de mort que, suivant l'expression de l'archevêque Léonard, le ciel en était assombri, alors que cette terrible avalanche si prolongée jetait une sorte de confusion parmi les défenseurs pourtant si héroïques, Mahomet donna à ses « frais, vigoureux et invincibles janissaires » le signal d'avancer. C'était la troisième, la suprême attaque. Ces magnifiques soldats se précipitèrent à leur tour au combat. Franchissant en quelques bonds le fossé, ils tentèrent, à l'exemple de leurs prédécesseurs, de s'emparer de la fameuse palissade improvisée, ce nœud de l'attaque comme de la défense.

« Cette troisième division, dit Barbaro avec une admiration non déguisée pour un adversaire aussi brave, était celle des janissaires, qui sont les soldats salariés du Grand Turc et ses sous-pachas et autres grands maîtres, tous hommes vaillants. Poussant de terribles cris de guerre, ils s'élancèrent, non pas comme de simples Turcs, mais comme des lions, contre les murs de cette pauvre cité, avec tant de hurlements et de tapage, tant de tambourins aussi, que cela paraissait une chose de l'autre monde. On entendait leurs cris jusqu'en Anatolie. »

« Ces janissaires, dit de son côté Critobule, au nombre



Phot. Sébah et Joaillier.

GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE VUE DES SEPT TOURS

de dix mille, semblaient des possédés. C'étaient des hommes jeunes, vigoureux, pleins de zèle, combattant sous les yeux mêmes de leur Sultan; aussi c'était à qui parmi eux ferait montre de plus de courage, et, ayant atteint le mur, ils luttèrent vaillamment sans aucun souci de leur vie, chacun comme il le jugeait à propos.»

« Cette troisième division, poursuit Barbaro, qui est celle des Turcs les plus vaillants, trouva les défenseurs déjà extrêmement fatigués par leur lutte contre les deux premières divisions, tandis qu'eux, ces païens, étaient pleins d'ardeur et frais au combat. Leurs terribles cris, le roulement des tambours avaient épouvanté toute la cité et fortement abattu les courages. Les cloches à marteau résonnaient dans toutes les églises, à toutes les portes du rempart. Tous criaient à haute voix : « Miséricorde ! Miséricorde ! Dieu du ciel, envoie-nous du secours pour cet « empire de Constantin, afin que la gent païenne ne règne « point sur l'empire. » Et, dans toute la ville, toutes les femmes étaient à genoux, de même aussi les hommes, tous pleurant amèrement, implorant le plus dévotement Notre Dieu tout-puissant, et sa Mère, la madone Sainte-Marie, avec tous les saints et les saintes de la Cour céleste, pour qu'ils nous donnent la victoire contre cette gent païenne, ces méchants Turcs, ennemis de la Foi chrétienne.

« Durant qu'on était ainsi à implorer Dieu, les Turcs continuaient à combattre furieusement du côté de la porte Saint-Romain, où étaient la bannière de l'Empereur Sérénissime avec toute sa baronnie et ses principaux chevaliers, et ses hommes vaillants, lesquels tous combattaient à ses côtés sans cesse fortement.

« Cependant ces Turcs qui s'efforçaient de pénétrer dans la ville, dans ce lieu de Saint-Romain, tiraient une grande quantité de coups de bombardes avec des boulets de pierre du poids de douze cents livres, des coups d'escopettes aussi et d'innombrables flèches. Leurs hurlements étaient tels qu'il semblait que le ciel se fendît. Le nombre des flèches

tirées était si grand, que, tant à l'intérieur des barbacanes qu'à l'intérieur des fossés, on en eût bien fait la charge de cent chameaux. »

Tel est le dire de Barbaro. D'autres récits contemporains donnent quelques détails de plus. La fureur des Turcs était extrême. « Ils s'acharnaient, dit Critobule, à démolir la palissade, à briser ou à jeter bas les grands gabions remplis de terre qui la couronnaient en protégeant les assiégés. Ils s'efforçaient d'arracher les poutraisons pour se faire un passage à l'intérieur du rempart; ils s'efforçaient aussi d'escalader la muraille au moyen de leurs échelles. Aussitôt qu'une de celles-ci avait été dressée contre la muraille, aussitôt elle disparaissait sous la foule des assaillants qui cherchaient à l'escalader. » Tout était horreur et folle confusion! Les cris affreux des janissaires, leurs hurlements, leurs invocations à Allah, le bruit assourdissant des tambours de guerre, des timbales, des fifres, le rugissement des coulevrines et des canons jetaient l'épouvante parmi les assiégés jusqu'au delà du Bosphore. Barbaro aussi bien que Critobule insistent sur la fatigue extraordinaire, l'épuisement inouï des combattants chrétiens, tant grecs qu'italiens, au moment où commença cette troisième attaque. A force de remuer pierres et terre, à force d'avoir trois heures durant combattu sans un instant de relâche, lancé des pierres à toute volée, précipité par terre des échelles couvertes de soldats, ils se trouvaient maintenant à bout de forces, incapables de lutter contre ce nouveau torrent de troupes fraîches, dix fois supérieures en nombre, ardentes au combat. Sachant comme tous dans cette infortunée cité que l'heure suprême était venue, ils s'apprêtèrent à combattre et à mourir avec le plus parfait courage.

Les cloches sonnaient à toute volée. Les cloches à marteau faisaient un bruit assourdissant. Partout dans la cité on criait : « A l'aide, au rempart! » Ceux, parmi les moines, les nonnes, les femmes et les enfants, qui n'étaient point prosternés au pied des autels s'employaient à porter

des munitions aux défenseurs. Giustiniani et sa petite troupe de héros, armés de lances, de haches, de javelots, de longues piques et de sabres, luttaient avec la plus folle vaillance, abattant ou hachant les assaillants à mesure qu'ils se présentaient. Quelque temps encore, ce terrible corps à corps se prolongea sans qu'aucun des adversaires semblât remporter l'avantage. « On entendait des deux côtés, dit Critobule, de grands cris et des blasphèmes, des injures, des menaces ; on se heurtait, on était heurté ; on frappait, on était frappé ; on tuait, on était tué ; enfin, c'était un spectacle horrible de fureur et de rage ; bataille acharnée de gens qui luttaient avec le plus grand courage pour les plus grands biens. Parmi ces nobles lutteurs, les uns se disputaient à qui de toutes ses forces monterait le premier au rempart, s'emparerait des captifs, des femmes, du plus riche butin ; les autres s'acharnaient noblement à les repousser, à défendre leurs familles et leurs biens. Hélas ! jusqu'à la fin, ceux-ci ne purent réussir à avoir le dessus. Il était écrit qu'ils seraient asservis ! »

Christophore Riccherio, décrivant cet assaut, peut-être le plus terrible de l'histoire (1), dit que les Turcs, protégés par leurs boucliers, s'avançaient en faisant la « tortue » et que les Grecs les couvraient de toute espèce de projectiles, surtout de soufre enflammé !

Au moment précis où ce formidable et troisième combat se livrait dans cette tragique vallée du Lycus, un incident, d'une importance peut-être suprême, que nous ne connaissons guère que par le récit de l'historien Dukas, se passait au rempart à environ un demi-mille plus au nord. « Des trois chemins, dit M. Pears, que Mahomet se vantait d'avoir ouverts à coups de canon à travers la muraille de Constantinople pour permettre à ses troupes de pénétrer dans la ville assiégée, un se trouvait situé au nord de la porte d'Andrinople. A partir de cette porte, la muraille se pour-

(1) Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 949-968.

suivait jusqu'à l'édifice appelé alors le palais de Porphyrogénète et aujourd'hui Tekfour Seraï, semblable en tous points à celle qui défendait le val du Lycus, avec cette seule différence que le mur théodosien intérieur, au lieu de se continuer jusqu'à cet édifice, cessait brusquement à environ quatre cents mètres de la porte d'Andrinople. En cet endroit, un court pan de muraille à angle droit joignait son extrémité à la seconde muraille ou muraille intérieure et dans ce court pan de muraille transversal, une poterne avait été percée qui donnait accès de l'intérieur de la cité dans le péribole ou enceinte intérieure. Enfin, la dernière partie du rempart extérieur située au nord de ce pan de muraille transversal, devant ici suppléer à elle seule à la double muraille qui, partout ailleurs, formait l'enceinte de la cité, avait été construite exceptionnellement forte. Une autre petite poterne, située en partie en contre-bas du niveau du sol (1), exactement sous l'extrémité du palais de Constantin, donnait cette fois directement accès de la cité dans l'enceinte extérieure. C'était la « Kerkoporta », ou porte du Cirque (2), dont le nom allait demeurer si fameux. Elle conduisait jadis au faubourg Saint-Mamas. Elle avait été murée plus tard sous le règne d'Isaac l'Ange, lors du siège des Croisés de 1204, et avait été presque complètement oubliée depuis des années. Mais quand, au début du présent siège, on chercha à ménager un passage facile de la cité dans le péribole ou enceinte extérieure, quelques vieillards se souvinrent de son existence, et elle fut ouverte à nouveau. Elle était naturellement si cachée, si peu visible de l'extérieur, qu'on peut fort bien admettre qu'on la laissait une partie de la nuit sans défense, tant on avait l'impression qu'elle ne serait pas aperçue de l'ennemi.

(1) Ὑπόγαιον παραπόρτιον.

(2) Dukas, *op. cit.*, p. 282. — Le nom complet était « *Porta Xylo Kerkou* » ou « *Porta Xylo-Circi* » parce que cette porte conduisait à un cirque en bois en dehors de la cité. Voy. Millingen, *op. cit.*, p. 69-94. Voy. aussi la note de Pears, *op. cit.*, p. 342, note 3.

« Le mur extérieur entre la porte d'Andrinople et cette « Kerkoporta » avait été, nous le savons, fort endommagé par le bombardement turc, qui y avait pratiqué une forte brèche (1). Celle-ci venait d'être prise d'assaut par les assaillants, qui, en ce point, comme près de la porte Saint-Romain, avaient réussi à franchir le fossé et à prendre possession de l'enceinte extérieure. Comme le jour se levait, quelques-uns parmi les assaillants turcs s'aperçurent que la « Kerkoporta » était demeurée ouverte et que tous ses défenseurs l'avaient quittée pour voler à la défense des points plus directement menacés. Quelques janissaires, au nombre d'environ cinquante, au dire de Dukas, se précipitèrent par cette voie, comme des oiseaux de proie. Rejoints en un clin d'œil par une foule de leurs compagnons, ils s'engouffrèrent par cette bienheureuse et fatale poterne et puis encore par celle toute voisine du court mur transversal, distante de trente mètres à peine. Pénétrant ainsi subitement dans l'enceinte intérieure, ils tombèrent à l'improviste sur le flanc des derniers défenseurs qui s'efforçaient à ce moment même de résister à l'effroyable assaut des troupes de Kharadja à la brèche de la porte Charisios. A chaque moment, le nombre de ces nouveaux assaillants grossissait, de nouveaux groupes s'engouffrant par les deux poternes qui leur donnaient libre accès derrière le mur extérieur. Les infortunés défenseurs, pris de panique, accablés par ces forces sans cesse grandissantes, coupés de leur retraite par la prise de la « Kerkoporta », se sauvèrent affolés, courant, pour sauver leurs vies, le long du chemin qui suivait le rempart, dans la direction de la porte d'Andrinople, s'écrasant les uns les autres. Pris dans l'enceinte extérieure comme dans une souricière, ces malheureux furent presque tous massacrés ou jetés du haut de la muraille sur les piques et les épées tendues pour les recevoir. Déjà quelques Turcs pénétraient

(1) Dukas, p. 285-286.

dans la ville même, violant ce sol si longtemps sacré, tandis que d'autres, escaladant les tours du rempart, jetaient dans le fossé la bannière impériale et celle de Venise et les remplaçaient par le triomphant étendard de Mahomet. »

Dans ces pages, où j'ai suivi M. Pears pas à pas, j'ai dit que Dukas est le seul des historiens du siège à nous relater cet incident si important de la « Kerkoporta », mais son précieux récit nous est très directement confirmé par celui de Phrantzès (1) et d'autres, qui disent que, durant que le combat faisait ainsi rage dans la vallée de Lycus, les assiégés, à un moment donné, virent, avec la terreur du désespoir, s'élever subitement dans les airs les étendards turcs sur les tours du rempart situées au nord de la porte d'Andrinople, et cela alors que l'enceinte n'avait encore été forcée sur aucun autre point (2). Le cri effroyable et lamentable : « La Ville est prise! » retentit aussitôt de toutes parts. Dukas ajoute cette remarque importante que le basileus et ceux qui combattaient sous ses ordres ignorèrent cette prise de la « Kerkoporta », parce qu'ils étaient trop éloignés de ce point et trop occupés à défendre la brèche du mur de fortune près de la porte Saint-Romain. « Alors que ces héros résistaient en ce point, dit-il, Dieu permit que l'ennemi pénétrât dans la cité par cette autre voie. » Léonard dit que le service des messagers d'un point à l'autre de la muraille était défectueux. Il est fort probable cependant, dit M. Pears, que le basileus finit par être informé de l'entrée des Turcs par la « Kerkoporta » et de la prise d'une portion au moins de l'enceinte entre cette poterne et la porte d'Andrinople, et qu'il courut en hâte de ce côté avant même que sa petite armée, sous les ordres de Giustiniani, eût pu apprendre que les étendards

(1) *Op. cit.*, p. 285.

(2) Le récit de Critobule disant que les soldats de Kharadja, après avoir enfin franchi le fossé, firent une vigoureuse attaque contre le mur extérieur presque démoli qu'ils s'efforcèrent de franchir, mais furent finalement repoussés, fait probablement allusion au même fait.

turcs avaient été hissés sur quelques-unes des tours voisines de la porte d'Andrinople (1).

Les quelques Turcs qui avaient réussi à pénétrer dans la cité par ce point, poursuit M. Pears, ne songeant qu'au pillage, coururent tout d'abord dans la direction des riches monastères de Chora (2) et de Saint-Jean *in Petra* et du palais impérial des Blachernes, mais il semble que les trois héroïques frères italiens Bocchiardi et leurs soldats aient réussi à les repousser, à reprendre même possession de l'enceinte et à prévenir, pour quelques moments encore, toute nouvelle entrée nombreuse de Turcs par la « Kerkoporta ». Il est possible même qu'ils aient réussi à refermer celle-ci. Il est à remarquer que Critobule ne mentionne à aucun moment l'entrée des assaillants par cette porte. Et ceci nous porte à croire que, si cet auteur fut jamais informé de cette circonstance, il ne la considéra toutefois jamais que comme un incident de minime importance.

Cependant, durant ce temps, la lutte corps à corps se poursuivait impitoyable, acharnée dans le péribole, dans toute la région de la vallée du Lycus, entre les derniers défenseurs et la troisième armée turque d'assaut. La résistance obstinée de cette petite troupe de héros grecs et italiens, dit M. Pears, semble quelque temps encore avoir fait merveille. L'attaque furieuse des janissaires et de tout le reste de la garde même du Sultan avait jusque-là échoué et semblait même se lasser. L'Empereur avait crié à ses compagnons de lutte : « L'ennemi fléchit ! Encore un peu de vaillance et peut-être serons-nous sauvés cette fois encore ! » C'est à ce moment précis que surgit un de ces incidents tragiques qui parfois décident du sort des

(1) Voy. dans Pears *(op. cit.*, p. 344. note 3) la confirmation de l'affaire de la « Kerkoporta » dans l'historien turc Sa'ad-ud-dîn, p. 30.

(2) La fameuse Icone de la Panagia Hodegetria, palladium de la Ville gardée de Dieu, qui, pour encourager les défenseurs, avait été au moment du siège transportée de l'église de Hodegetria sur la rive de Marmara au monastère de Chora, si voisin du rempart, fut à ce moment mise en pièces et jetée aux ordures.

nations. Jean Giustiniani, qui commandait en chef immédiatement aux côtés de l'Empereur, reçut la plus terrible blessure. Une hémorragie abondante se déclara et il dut se résoudre presque immédiatement à quitter le rempart pour se remettre aux mains des médecins. Cette blessure était en réalité si sérieuse qu'il allait en mourir peu de jours après, mais ceux qui l'entouraient n'en reconnurent pas de suite la gravité. Plusieurs de ses contemporains affirment même, bien à tort, qu'elle n'était pas de nature à justifier son départ. Cependant Critobule dit qu'il dut se faire porter à bras loin du combat. Léonard de Chio (1) et Phrantzès (2) affirment, d'autre part, que le basileus, aussitôt qu'il eut été informé de cette détermination de Giustiniani de quitter le champ de bataille, le supplia de demeurer à son poste, s'ingéniant à lui démontrer que sa blessure était légère, insistant sur ce que son départ achèverait de démoraliser tous ces vaillants, tant Grecs qu'Italiens, répétant avec une intense émotion que le sort même de la cité allait dépendre de sa décision. Hélas! tout fut inutile. Giustiniani insista sur la gravité de son état, sur le danger de sa blessure qui le faisait horriblement souffrir. Il demanda que la clef de la porte qui donnait accès à la cité fut remise à ses hommes et insista pour quitter aussitôt le péribole, promettant de revenir dès que les médecins l'auraient pansé. Les clefs d'une petite porte qu'il avait fait établir dans la muraille intérieure pour rendre plus facile aux siens l'accès de l'enceinte derrière la palissade de fortune, lui furent apportées (3), et il rentra dans la ville!

Chalkondylas raconte de son côté que le basileus, accouru à la nouvelle de la blessure et de la retraite de Giustiniani, le supplia de demeurer et, sur son refus, lui demanda où il

(1) *Op. cit.*, p. 37.
(2) *Op. cit.*, p. 283.
(3) Voy. PEARS, *op. cit.*, p. 345, note 4. C'est Critobule qui désigne cette poterne, dont le véritable emplacement demeure pour nous incertain. Voy. encore PEARS, p. 429, appendice I.

allait se retirer. « Je vais prendre, lui répondit le Génois en termes quelque peu obscurs, la route que Dieu lui-même vient d'ouvrir aux Turcs. » Alors l'Empereur, s'adressant à Cantacuzène et aux quelques fidèles qui l'entouraient encore, s'écria : « Allons, compagnons, allons combattre ces barbares ! » Certainement il voulait dire : « Allons à la mort ! »

Critobule, de son côté, dit, nous le verrons, que le héros italien fut suivi par « tous ses soldats ». Cette affirmation est certainement inexacte. Parmi ces quatre cents combattants, la plupart restèrent au rempart, où ils se firent bravement tuer. Comme le fait remarquer M. Pears, cette poterne ouverte était une issue bien tentante pour des combattants exténués par des heures et des heures de lutte surhumaine et qui venaient de voir emporter leur chef moribond. Le Florentin Andrea Cambini, dans son livre intitulé : *Libro della origine de' Turchi*, dit que Giustiniani, qui jusque-là s'était comporté avec une telle bravoure que la cité lui avait dû en grande partie son salut, perdant tout son sang et ne voulant pas faire venir un médecin, quitta secrètement le théâtre de la lutte, toutes les portes qui menaient de l'avant-mur dans la cité ayant été murées dans le but de forcer les défenseurs à vaincre ou à mourir.

Le héros génois, transporté sur son vaisseau ancré derrière la Chaîne dans la Corne d'Or, réussit à gagner l'île de Chio, mais il y mourut presque aussitôt. Peut-être même expira-t-il sur la route. Son monument existe encore dans l'église de Saint-Dominique de Chio, avec l'épitaphe latine dont voici la traduction : *Ci gît Jean Giustiniani, homme illustre, patricien génois, Maonien de Chio* (1), *qui, dans la guerre de Constantinople contre Mahomet le Turc, étant le général magnanime du sérénissime Constantin, dernier Empereur des chrétiens d'Orient, fut atteint d'une blessure mortelle.*

Les auteurs, déjà si peu d'accord sur ce lamentable

(1) La Maone de Chio était la grande société commerciale qui administrait l'île sous la suzeraineté de Gênes.

événement, le sont peut-être moins encore sur la nature même de la blessure qui coûta la vie à Giustiniani et hâta peut-être la fin suprême de Byzance. Phrantzès, qui est très dur pour le héros génois et l'accuse de lâcheté succédant à tant de gloire, dit qu'une flèche l'atteignit au pied droit; Léonard dit qu'il fut touché à l'aisselle; Chalkondylas dit qu'une balle le frappa à la main; Critobule dit que la balle était de fort calibre et que, lancée par un engin, peut-être une grosse escopette, elle traversa la cotte de mailles et perça la poitrine pour sortir par le dos (1).

Tetaldi parle d'un projectile lancé par une coulevrine, la *Chronique slavonne* d'un boulet de pierre qui le frappa à la poitrine; il fallut l'asperger d'eau pour lui faire reprendre ses sens, puis une seconde blessure l'acheva, au point qu'on dut l'emporter. Riccherio, tout au contraire, dit que le chef génois fut blessé d'une flèche par un des siens et que, pour ne pas décourager ses soldats, il se fit emporter secrètement. Le grand logothète Hiérax donne la même origine à la blessure du héros. Quant à Barbaro, dans sa haine aveugle de Vénitien contre les Génois, il ne fait aucune allusion à une blessure quelconque et accuse tout simplement Giustiniani d'avoir déserté son poste. « Voyant cela, — dit-il, après avoir décrit la consternation générale des assiégés accablés par le nombre, — Jean Giustiniani, Génois, prit le parti d'abandonner son poste (2) et courut à son vaisseau qui avait été placé à la Chaîne; et se sauvant, bien qu'il fût général en chef, il criait : « Les Turcs « sont entrés dans la ville! » et il mentait par sa gorge puisqu'ils n'étaient pas encore entrés. »

Tout ce dernier récit n'est qu'un mensonge abominable. La vérité est que ce brave fut porté à son vaisseau par les siens, sans qu'il pût proférer même une parole, tant il souf-

(1) Διάμπαζ.
(2) « Parce qu'il était blessé d'une flèche, » dit une note marginale apposée sur le manuscrit original de Barbaro.

frait. A l'arrivée de son vaisseau à Chio, il avait probablement déjà cessé de vivre.

Voici encore le récit de cet incident capital par Critobule : « Mais il était arrêté que les malheureux Romains seraient un jour soumis au joug de l'asservissement et en souffriraient les infortunes. Car, durant qu'ils luttaient encore vaillamment sans perdre en rien leur hardiesse dans la lutte, tout d'un coup Giustiniani fut frappé mortellement d'une balle de bombarde à la poitrine et, ainsi blessé, tomba et fut transporté sous sa propre tente dans un état pitoyable. Et tous ses gens lâchèrent pied, en désespérés, et ayant abandonné la palissade et le mur où ils combattaient, ne pensèrent plus à autre chose qu'à transporter leur chef sur leurs vaisseaux et à s'y réfugier eux-mêmes sains et saufs. Bien que l'Empereur Constantin les conjurât de demeurer encore quelque peu, jusqu'à ce que la lutte diminuât, ces guerriers, bien armés, ne l'écoutèrent plus et se rendirent en courant vers leurs vaisseaux, sans se soucier de qui que ce fût (1). »

Ce départ de Giustiniani, dit M. Pears, — bien que tous les faits s'accordent à indiquer que sa blessure, infiniment grave : une plaie pénétrante du poumon, ayant presque de suite occasionné un pneumothorax, était mortelle, — n'en demeure pas moins fort obscur. L'heure était trop effroyablement critique pour qu'aucun témoignage contem-

(1) Voici encore quelques autres témoignages réunis par M. Pears : Philippe l'Arménien, qui était probablement présent dans Constantinople, dit que Giustiniani et ses hommes désertèrent leur poste et que Constantinople fut ainsi perdue. — Riccherio, tout en avouant la gravité de la blessure, dit que Giustiniani promit de revenir. Il attribue la retraite de beaucoup de ses soldats au fait de cette poterne qu'on avait dû ouvrir pour le laisser se retirer. Cela leur donna le désir d'en profiter eux aussi pour fuir. Ce fut en un mot le commencement d'une panique. — Parmi les contemporains favorables à Giustiniani, il faut citer en première ligne le cardinal Isidore et aussi l'archevêque Léonard de Métellin qui disent tous deux qu'il se retira secrètement pour ne pas effrayer les siens. Tetaldi également dit qu'il confia son commandement à deux de ses lieutenants. Les récits de Léonard et du podestat de Péra ont été écrits à une époque beaucoup trop voisine du siège pour qu'on puisse espérer y trouver un jugement impartial.

porain ait pu nous parvenir tout à fait impartial. L'archevêque Léonard, pourtant Génois de naissance et qui parle constamment de Giustiniani avec la plus débordante admiration, se montre très dur pour lui dans sa lettre fameuse datée déjà du 16 août de cette même année 1453, à peine moins sévère que Barbaro, au sujet de la manière étrange dont il abandonna son poste de combat. Autant il avait jusque-là déployé de bravoure, autant maintenant il montra, selon lui, de lâcheté. Épouvanté par la perte de son sang, par la peur de la mort, il quitta en secret son poste de combat pour aller en quête d'un médecin. « S'il se fût fait remplacer par quelque autre chef, s'écrie le pieux prélat, la patrie n'eût peut-être pas péri! Le courage des soldats italiens fut brisé par le départ de leur chef et ils commencèrent à déserter en masse. » Un autre des compatriotes de Giustiniani, le podestat de Péra, semble, lui aussi, juger avec sévérité son brusque départ. Il raconte comment, après avoir durant tant de jours résisté courageusement à l'ennemi, le héros quitta le poste à lui confié pour gagner le rivage et fuir. Ce fut, dit-il, par ce point abandonné par lui que les Turcs pénétrèrent dans la ville sans plus rencontrer de résistance. Phrantzès dit qu'il se fit emporter sans s'occuper en rien de ce que deviendraient ses hommes et sans se choisir un remplaçant. Hélas! le malheureux se sentait frappé à mort. Ces témoignages des principaux personnages officiels génois, tous résolument hostiles au grand capitaine, leur compatriote, prouvent que telle dut être à ce moment l'opinion générale mal informée. Nous jugeons aujourd'hui avec plus d'impartialité ce chef valeureux, qui se couvrit de gloire durant tout le siège et qui n'abandonna son poste au moment suprême que sous le coup d'une horrible blessure, blessure si grave qu'il en devait mourir si peu de jours après. Certainement la douleur physique trop intense, la perte de sang aussi, paralysèrent l'énergie de ce héros si vaillant.

Une chose en tout cas est certaine, c'est que ce départ si

brusque de ce glorieux capitaine, le plus brillant protagoniste de la défense, l'espoir suprême de tant d'infortunés, fut, quelque opinion qu'on puisse avoir sur la gravité réelle de sa blessure, une affreuse calamité, une perte irréparable. Elle démoralisa entièrement et ses soldats italiens et le petit groupe de combattants grecs qui luttaient à leur côté depuis les débuts de cette terrible nuit. Tous les témoignages, celui de Riccherio entre autres, s'accordent à dire qu'en voyant emporter leur chef, ces braves commencèrent à songer à fuir, à déserter leur poste, épuisés qu'ils étaient par tant d'heures de lutte surhumaine.

La nouvelle de la disparition de ce capitaine, en qui tous mettaient leur unique confiance, en se répandant dans la cité, y jeta également le désespoir. « Le peuple, dit perfidement Barbaro, entendant Giustiniani crier que les Turcs avaient pénétré dans la ville, le crut sur parole, et tous, subitement, se glissant par la poterne ouverte pour le passage du héros, commencèrent à prendre la fuite, et subitement tous abandonnèrent leur poste et coururent follement vers la plage pour tâcher de se sauver sur les vaisseaux et sur les galères, tous suppliant Dieu d'avoir merci et sanglotant comme des femmes (1). »

Ce départ, occasionné par cette blessure, fut bien une perte irréparable. Tous les récits du dernier assaut lui attribuent l'importance capitale qu'il devait conserver dans l'imagination populaire et dans les légendes créées par la suite. Malgré le petit nombre des défenseurs de la cité, dit M. Pears, ceux-ci n'avaient jamais entièrement perdu l'espoir, et le podestat de Galata, écrivant un mois après la prise de la ville, dit que lui et les Génois désiraient ardemment l'assaut parce que la victoire des chrétiens leur paraissait certaine. D'autre part, il existe des raisons de croire que les assiégeants n'étaient pas aussi sûrs du triomphe final qu'ils voulaient le faire croire. Il existait, on

(1) *Op. cit.*, p. 647.

le sait, dans le camp de Mahomet, un fort parti favorable à la paix, à la tête duquel se trouvait le grand vizir Khalil Pacha. Le bruit sans cesse renaissant qu'une flotte d'Occident était parvenue dans l'Archipel, en route pour Constantinople, était parfaitement fondé, et nous savons que trente navires envoyés par le pape étaient arrivé à Chio, et qu'ils attendaient dans ce port les vents favorables, lorsque la nouvelle leur parvint de la victoire finale de Mahomet. Pusculus (1) confirme le fait en termes quelque peu différents, lorsqu'il dit que des navires chrétiens, venus de Venise, étaient à Ténédos au nombre de vingt, retenus par la tempête, chargés de blé et d'autres denrées, plus dix trirèmes vénitiennes de guerre. Il y avait un mois que les vents contraires retenaient cette flotte dans ce port lorsque Constantinople succomba. Tetaldi aussi dit que, si la flotte vénitienne d'une trentaine de navires qu'amenait Jacques Lorédan fût arrivée à temps, elle eût sauvé Constantinople, mais elle était encore à Nègrepont lorsqu'elle y fut rejointe par les galères fugitives échappées de la Corne d'Or après le grand désastre!

Il courait aussi, je l'ai dit, dans la ville assiégée comme dans le camp turc, d'autres rumeurs concernant une armée hongroise qui s'avançait pour prendre les assiégeants à revers. Le basileus avait promis la ville de Selymbria au héros Hunyad en échange de son aide. Il se peut que quelques indices de cet arrangement soient arrivés jusqu'au Sultan, mais cet arrangement même, comme aussi le fait raconté par Pusculus d'une flotte hongroise repoussée du port de Mésembrie par les Grecs, cadrent peu avec cette ambassade hongroise au camp du Sultan dont j'ai parlé plus haut (2). De même, Phrantzès (3) dit que le roi de Catalogne avait conclu un engagement avec l'Empereur et devait recevoir l'île de Lemnos en échange de son aide. Il

(1) *Op. cit.*, vers 1025.
(2) Voy. p. 241.
(3) *Op. cit.*, p. 327.

est infiniment probable que Mahomet redoutait secrètement, au cas où quelqu'une de ces forces de secours réussirait à atteindre Constantinople par terre ou par mer, de se voir dans la nécessité de lever le siège! Il est de même infiniment probable que quelques négociations secrètes avaient encore eu lieu au sujet de cette éventualité, même après la mission avortée du dynaste de Sinope (1). Si donc les assiégés avaient pu finalement réussir à repousser le grand assaut et à tenir, fût-ce quelques jours de plus, Mahomet aurait peut-être bien été forcé de battre en retraite. Le départ de Giustiniani fut bien le coup suprême, le coup mortel. Maintenant les flottes de secours arriveraient trop tard! « *Auxilium Deus ipse negavit!* » s'écrie Pusculus.

Durant ces douloureuses péripéties de la retraite du capitaine génois, l'infortuné basileus, derrière la barricade de fortune, continuait à déployer la plus magnifique bravoure, s'efforçant de toute son énergie de rallier les derniers défenseurs exténués, combattant lui-même avec la plus admirable vigueur. Il prit immédiatement la direction de la lutte en place de Giustiniani, suppliant ceux qui voulaient fuir de faire un effort suprême, ralliant autour de lui, de la voix et du geste, les Grecs et les Italiens qui étaient demeurés fidèles au devoir. A la tête de ces quelques vaillants, il se précipita une dernière fois au plus fort de la mêlée, défendant avec le courage du désespoir les suprêmes débris du fameux rempart improvisé.

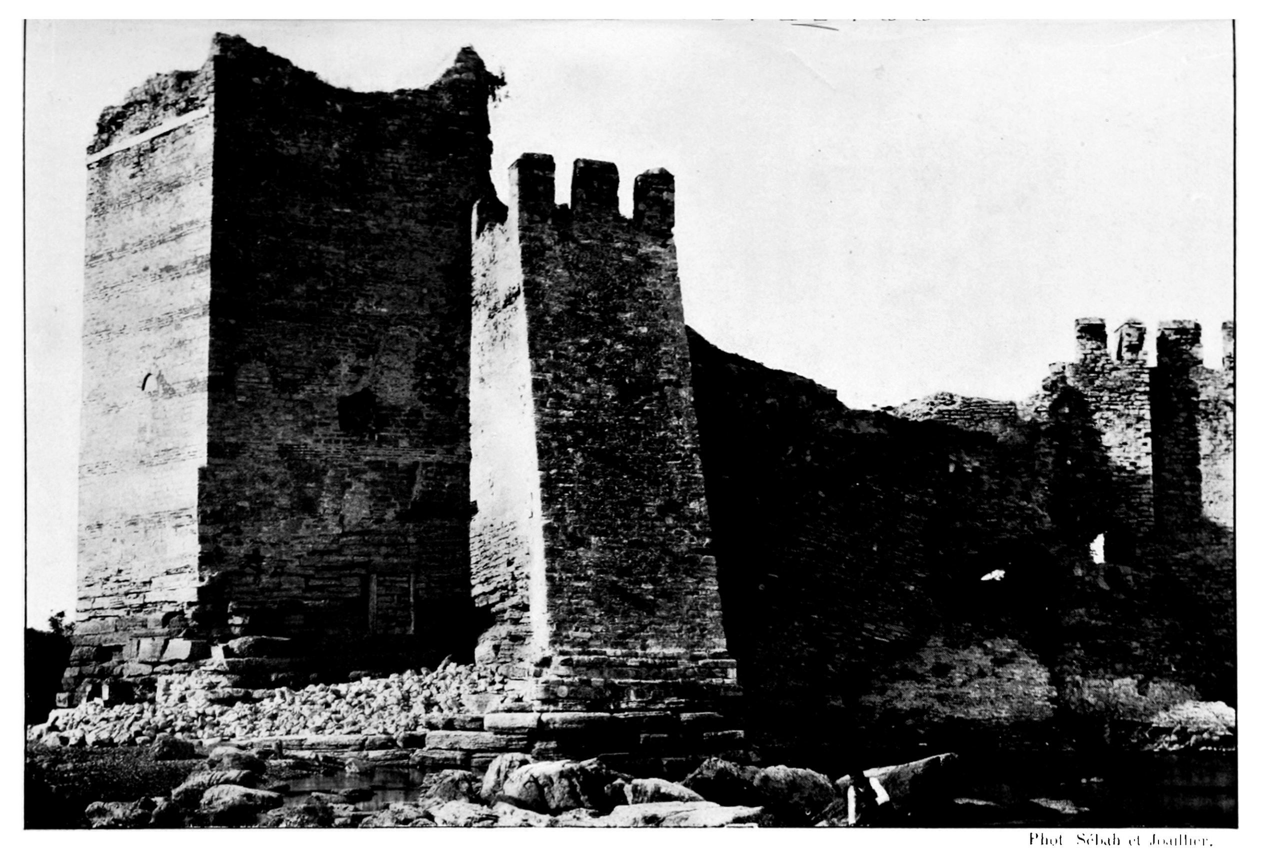
Le Sultan Mahomet, qui, du bord opposé du fossé, assistait, vibrant d'intense émotion, aux diverses péripéties du combat, avait noté tout ce drame terrible et rapide, le découragement produit par la retraite de Giustiniani, la diminution soudaine du nombre des défenseurs qui, secrètement, se retiraient pour sauver leurs vies, la fatigue surhumaine aussi de ceux qui luttaient encore pour défendre

(1) Voy. p. 244.

les débris du rempart. Comprenant à ces divers indices, avec une joie suprême, que l'heure psychologique, tant et depuis si longtemgs espérée, était enfin arrivée, il bondit en avant et, s'adressant à ses janissaires toujours plus ardents au combat, leur cria d'une voix triomphante : « Nous tenons la Ville ; elle nous appartient déjà ! Voyez, il n'y a plus de combattants pour la défendre. N'ayez plus aucune crainte, ô mes soldats ; vous n'avez qu'à me suivre ! La Ville va être nôtre ! »

Voici le texte même de Critobule : « Mais Mahomet le Sultan avait aussi observé que la palissade et la brèche commençaient à être dépourvues de défenseurs, car lui-même combattait aussi tout près de cet endroit ; il avait vu une partie de ceux-ci se retirer à la dérobée et constatait que ceux qui combattaient encore le faisaient plus faiblement à cause de leur nombre tellement diminué. Ayant en conséquence estimé que par la fuite des défenseurs l'abandon de la Muraille s'accentuait, il s'écria aussitôt : « Mes « amis, nous tenons la Ville, nous la possédons déjà ! « Ses défenseurs nous tournent le dos ! Ils n'osent plus « nous attendre de pied ferme. Le mur est dégarni de ses « combattants. Il ne nous faut plus qu'un peu de peine et « la Ville sera à nous. Ne vous relâchez donc pas, mais « à l'œuvre alertement et vous serez victorieux, et moi « avec vous ! »

« Ayant dit ces paroles, poursuit Critobule, il se mit à leur tête. Et les Turcs en courant, poussant des cris frénétiques, suivirent le Sultan et, après une courte lutte acharnée, escaladèrent la palissade et les débris de la muraille jetée à bas par le canon, et s'en emparèrent, après avoir mis les derniers défenseurs en fuite. De là ils bousculèrent une partie des assiégés dans le fossé creux, entre le mur et la palissade, fossé profond dont il était malaisé de sortir, et les y massacrèrent tous. Une autre partie fut refoulée et poursuivie vers la petite porte que Giustiniani avait fait ouvrir dans le grand mur pour pouvoir plus facilement



Phot. Sébah et Joaillier.

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE

communiquer de l'intérieur avec la palissade de fortune. Il y eut encore là une presse terrible et un grand massacre par les janissaires, car là s'était précipitée la foule des fuyards quand elle avait entendu les cris de triomphe des vainqueurs. » Critobule termine ce récit, si vivant, par ces paroles mémorables : « C'est aussi là que tomba l'Empereur Constantin, combattant glorieusement entouré de ses fidèles (1)! »

Avant de raconter cette mort dramatique entre toutes du dernier souverain de Byzance, revenons un peu en arrière pour relater encore quelques incidents de ce prodigieux et suprême combat! Le Sultan avait promis les plus grandes récompenses au premier de ses soldats qui franchirait le faîte de la muraille. Un janissaire de Zagan Pacha, nommé Hassan, originaire de Lopadium de Bithynie, obtint cet honneur. La taille de ce guerrier était gigantesque. Élevant de la main gauche son bouclier sur sa tête, serrant son épée de la droite, il réussit le premier à atteindre le sommet du rempart ruiné, suivi d'environ trente autres janissaires. Les Grecs résistaient encore avec fureur, couvrant les assaillants de traits et de quartiers de roc. Ils en tuèrent dix-huit dans ce corps à corps suprême. Mais Hassan parvint à se maintenir assez longtemps sur la muraille pour permettre aux survivants de le rejoindre et de la franchir. Un violent combat s'ensuivit entre ces lutteurs en nombre si inégal, où beaucoup encore périrent des deux côtés. Hassan, dont Phrantzès raconte longuement les exploits (2), fut grièvement atteint par une pierre; il glissa, tomba, reçut encore de nombreux cailloux, se défendit désespérément sur ses genoux; mais, couvert de blessures, accablé par le nombre, percé de mille traits, il rendit l'âme.

Cependant la lutte était par trop inégale. A peine les Turcs furent-ils maîtres des débris de la muraille, qu'ils franchirent aussi ce qui restait du mur de fortune et

(1) Voy. encore Cambini, *op. cit.*, p. 25.
(2) *Op. cit.*, p. 284 et 285.

parurent soudain en foule de l'autre côté. C'était la fin, la fin suprême! La foule immense des assaillants l'emportait enfin et allait instantanément se répandre sur l'immense ville comme une vague dévastatrice. Les derniers défenseurs, couverts de blessures, accablés de fatigue, mourant de faim et de soif après cette lutte terrible de tant d'heures, avaient beau lutter encore avec une folle vaillance; ils furent à leur tour presque instantanément accablés par cette multitude de nouveaux assaillants qui sans cesse arrivaient de toutes parts. « Les Turcs, dit Critobule, courant et poussant des cris féroces, suivirent le Sultan, escaladèrent la palissade et en chassèrent les Romains. A leur tour, ceux-ci furent précipités dans le profond fossé, entre la Grande Muraille et le mur de fortune. Incapables d'en sortir, ils y périrent tous. Beaucoup aussi, cherchant à fuir, furent massacrés dans l'intérieur même du péribole, dont les Turcs étaient maîtres enfin pour la première fois depuis le commencement de l'assaut. » Les plaintes des agonisants, les hurlements de ceux qu'on allait égorger se mêlaient aux cris de triomphe des janissaires, aux mille rumeurs de cette formidable fin de lutte. L'empire dix fois séculaire s'écroulait en ce carnage, véritable scène d'enfer.

Quelques assaillants, dit M. Pears, escaladèrent le grand mur derrière les derniers défenseurs qui fuyaient. Ils les couvrirent de pierres. Un violent et court combat s'engagea là encore et se poursuivit tout du long du rempart de fortune dans la vallée du Lycus, peut-être même tout le long de la muraille dans le Mesoteichion. Soudain, dans cet instant dernier du combat, on entendit à la fois au-devant et en arrière du rempart, comme aussi par toute l'immense ville, jusque dans la direction de la Corne d'Or, retentir une rumeur affreuse, comme celle d'une multitude épouvantée. C'était la terrible nouvelle qui se répandait instantanément. L'effroyable cri s'éleva de toutes parts : ἑάλω ἡ Πόλις, « la Ville est prise! » qui retentit comme un glas funèbre au cœur de tous les habitants. « La Ville est

prise ! hurlaient les fuyards; les bannières turques flottent sur les tours ! » Nous avons déjà vu l'explication de cette panique et pourquoi ces cris. Les détachements turcs entrés par surprise par la « Kerkoporta » avaient pris à revers et escaladé quelques-unes des grandes tours de la Muraille, entre cette porte et celle d'Andrinople, et y avaient abattu les bannières de l'empire et de saint Marc pour les remplacer par l'étendard de Mahomet. Les drapeaux de l'Islam, marqués du croissant de lune, flottaient, hélas, maintenant sur le palais impérial et sur cette grande cité qui depuis plus de huit siècles avait sans cesse repoussé les plus furieux assauts du monde musulman. De partout, des bâtiments de la flotte comme des créneaux de toutes les murailles, assiégés et assiégeants contemplaient ce spectacle extraordinaire !

« Aussitôt, poursuit Critobule, les janissaires, suivis du reste de l'armée, entrèrent dans la ville comme un torrent. Les uns y pénétraient par la petite porte que Giustiniani avait fait ouvrir, les autres par la brèche du Grand Mur. Et tout le reste de l'armée les suivit, se rua avec presse et force et se répandit victorieux par toute la ville. Le Sultan, radieux, debout devant le rempart sur lequel on avait dressé son grand étendard, se réjouissait de ce spectacle, car le jour avait enfin paru, éclatant.

« Un quart d'heure après que les assaillants eurent pris le mur de fortune, dit de son côté Barbaro, il y en avait bien trente mille d'entre eux dans le péribole. Bientôt après, il y en eut soixante-dix mille ! » Ce dernier chiffre est peut-être exagéré, mais certainement il y eut là une formidable poussée en masse, et les assaillants semblent avoir à ce moment pénétré dans la ville avec une rapidité foudroyante. Chacun se hâtait, dans l'espoir intense de prendre part au butin. Certainement cette entrée se fit à la fois par divers points de cette région de l'enceinte, où toute résistance avait cessé, par toutes les brèches et toutes les portes au fur et à mesure de leur ouverture par les

vainqueurs. Les derniers fuyards chrétiens s'engouffraient avec une telle violence par la petite porte qui avait servi à la retraite de Giustiniani, qu'ils se foulaient aux pieds. Les Turcs, ardents à la poursuite, ne leur faisaient aucun quartier et les hachaient !

« Car les soldats turcs s'avançaient avec fureur et rage, dit Critobule, d'abord parce qu'ils étaient irrités par les souffrances d'un long siège; ensuite parce que, durant toutes les hostilités, une portion insensée des assiégés, massée derrière les créneaux, s'était moquée d'eux et leur avait lancé des injures. »

A ce moment même, on vit le basileus, qui s'était précipité vers l'extrémité septentrionale de la vallée du Lycus pour s'informer comment les étendards turcs flottaient ainsi sur quelques tours de l'enceinte, surtout pour tenter encore de s'opposer à l'irruption des bandes assaillantes par la « Kerkoporta », on le vit, dis-je, accourir à nouveau au galop de sa jument arabe (1) qu'il éperonnait furieusement. Il bondit ainsi tout le long du rempart au-dessous du mur de fortune où les Turcs vainqueurs arrivaient en foule, et s'éfforça une dernière fois de rallier les défenseurs, hélas bien clairsemés ! Voyant que tout était fini, criant à ses fidèles de le suivre, il mit pied à terre et se dépouilla des insignes impériaux, ne conservant d'eux que ses rouges « campagia », brodequins aux aigles à deux têtes dorées (2). Puis il tira son épée et, couvert de son bouclier, se précipita au plus fort de la mêlée, s'efforçant encore, avec la plus magnifique vigueur, de repousser une dernière fois les assaillants innombrables.

Voici le touchant récit de Phrantzès : « Lorsque l'infortuné basileus, mon souverain bien-aimé, eut vu ce spectacle, il conjura Dieu en versant des larmes et excita les siens à combattre avec ardeur. Hélas ! il n'y avait plus d'espoir de

(1) Suivant la tradition populaire. *Rec. de chansons populaires grecques*, Paris, p. 74.
(2) Ce détail nous est donné par Montaldo et par Phrantzès.

victoire ni d'aucun secours ! Sous le costume d'un simple cavalier, pareil à Sanson, Constantin pousse à l'ennemi avec une magnifique vigueur que tous admirent. Semblable à un lion frémissant, le glaive au poing, il égorge une foule d'adversaires. Le sang ruisselle à ses pieds. A sa droite, François de Tolède, plus brave qu'Achille, combat, tel un aigle qui lutte du rostre et des ongles. A sa gauche, Théophile Paléologue, voyant le basileus lutter avec cette vaillance, éperdu de ce spectacle sublime, s'écrie à haute voix, à travers ses larmes, qu'il préfère mourir lui aussi et fond sur les Turcs, tuant tout ce qu'il rencontre. » De même, Jean le Dalmate ou d'Illyrie se couvre, avant de périr, d'une gloire immortelle. « Son épée, poursuit Phrantzès, fauchait les Turcs comme si ç'avait été la moisson. Le sabre de Constantin s'était brisé. » Ces quatre héros, quelques instants encore, arrêtèrent l'effort des Turcs. Ils en tuèrent plusieurs et se firent jour jusqu'au mur où le flot des assaillants ne cessait de grossir. Hélas ! ils furent vite accablés par le nombre. Théophile Paléologue et Jean le Dalmate se distinguèrent entre tous avant de périr. C'est Riccherio qui nous donne ce détail. Les compagnons du basileus le perdirent de vue dans la mêlée. Lui, résolu à mourir depuis qu'il savait sa ville prise, tomba obscurément. Nul des siens ne vit sa minute dernière. Tous ceux qui l'entouraient périrent avec lui, tandis que les Turcs, innombrables, continuaient à se déverser par la brèche géante, par les portes aussi maintenant forcées. Ainsi expira glorieusement, très près de la porte Saint-Romain, combattant comme un simple soldat, Constantin Dragasès, quatorzième du nom, dernier basileus de Roum ou d'Orient, au matin du 29 mai 1453, troisième jour de la semaine, cinquante-cinquième jour du siège. « Il était âgé, dit Phrantzès, lorsqu'il subit le martyre, de quarante-neuf ans, trois mois et vingt jours. Sa mort fut celle d'un héros qui lutte et meurt à la tête de ses fidèles. La douleur patriotique de ce prince séduisant arracherait des larmes au plus indiffé-

rent. Dukas et l'archevêque Léonard, historiens du siège, disent tous deux qu'il s'écriait dans ce combat suprême, alors qu'il voyait sa cité tant aimée aux mains des Turcs : « N'y aura-t-il pas ici un chrétien qui consente à m'ôter la vie! » Tous vantent sa magnifique bravoure. Critobule affirme que, lorsqu'il vit les fils d'Agar, enfin victorieux, se ruer en foule par la brèche, il cria d'une voix retentissante : « La cité est prise, et je vis encore! » Aussitôt il se précipita au plus fort du combat et fut tué.

Sur les circonstances de sa fin dernière, les récits contemporains varient. La légende a remplacé la vérité, qui demeure douteuse. Aucun des historiens du siège n'a assisté à son trépas. Le fidèle Phrantzès, qui l'avait accompagné jusqu'au delà de minuit dans cette promenade dramatique le long du rempart dont il nous a conservé le souvenir touchant, nous dit expressément qu'à cette heure suprême il n'était plus auprès de son prince bien-aimé, mais qu'il était au loin, chargé d'une mission pour inspecter une autre région de la défense. Critobule, nous l'avons vu, dit que le basileus tomba près de la poterne qui servit à la retraite de Giustiniani. Léonard de Chio affirme qu'il fut abattu par un janissaire, se releva, fut frappé à nouveau et cette fois mortellement. Montaldo parle de deux rumeurs différentes qui coururent à ce moment, l'une disant qu'il fut foulé aux pieds sous la houle des fuyards, l'autre qu'un Turc lui coupa la tête. Riccherio dit de même qu'il périt foulé aux pieds par la foule des fuyards. Philelphe (1) raconte qu'il se précipita, frappant d'estoc et de taille, tuant tous ceux qui se trouvèrent devant lui jusqu'à ce qu'il tombât. Pusculus dit qu'en luttant avec les janissaires « près du tertre », il en tua trois, puis fut tué lui-même d'un grand coup d'épée, que sa tête fut coupée et emportée par quelqu'un qui le connaissait et présentée à

(1) Livre II, t. V, p. 990.

Mahomet qui paya la récompense promise (1). Dukas déclare que deux Turcs se disputèrent l'honneur de l'avoir tué et d'avoir emporté sa tête, qui fut reconnue par ses fidèles, entre autres par le grand-duc Notaras, et exposée sur une colonne de marbre dans l'Augustéon, puis embaumée par ordre du Sultan et expédiée pour être promenée publiquement en Perse, en Arabie et en Asie Mineure. Montaldo (2) ajoute que cette tête errante fut envoyée au pacha de Babylone, escortée par quarante jeunes gens et quarante vierges captives, procession étrange désignée par Mahomet pour annoncer par toute l'Asie le triomphe du Croissant.

Voici la version du *Janissaire polonais :* « Constantin se battit bravement et tomba enfin, tué par un janissaire, qui, après lui avoir coupé la tête, alla la jeter aux pieds du Sultan avec ces paroles : « Bienheureux Seigneur, voici la « tête du plus redoutable de tes ennemis. » Le Sultan, se tournant vers un prisonnier de marque nommé André, lui demanda s'il savait à qui avait appartenu cette tête ? « A « notre maître, le basileus », répondit le Grec en sanglotant. Mahomet récompensa le janissaire, qui se nommait Safaler, en lui donnant le gouvernement d'Aïdin en Anatolie. »

La version la plus probable est que, le Sultan s'étant aussitôt après le triomphe informé du sort de l'Empereur, on reconnut, après de longues recherches, le cadavre de celui-ci à ses bottines aux aigles d'or ; et que Mahomet, ayant fait couper et laver la tête, la fit présenter aux principaux captifs, qui la reconnurent avec une émotion intense.

Une fois que l'ennemi eut pénétré dans l'enceinte, dit M. Pears, les derniers défenseurs s'y trouvèrent pris comme dans une trappe. Leur unique issue demeurée

(1) Sa'ad-ud-dîn (*op. cit.*, p. 31) dit aussi qu'un soldat turc abattit la tête du basileus.

(2) Chap. xxvii.

libre pour se réfugier dans la ville était la petite poterne par laquelle s'était retiré Jean Giustiniani. La grande porte de Saint-Romain, la porte de l'assaut, demeurait encore fermée. Un énorme amas de cadavres grecs et italiens, en la bloquant étroitement, empêchait toute évasion. Le prélat Léonard dit qu'environ huit cents parmi les assiégés, tant Grecs que Latins, périrent en ce point. La défaite ultime de ces derniers survivants de la courageuse troupe de Giustiniani fut achevée par un corps de janissaires qui pénétrèrent dans l'enceinte par-dessus le mur de fortune. Groupés en une sorte de phalange, suivant l'expression même de Léonard, ils balayèrent tout devant eux. Grâce à leur énorme supériorité de nombre, ils purent tout à leur aise massacrer tous ceux des assiégés qui n'avaient pas encore réussi à rentrer dans la ville. La Grande Muraille, en partie ruinée, désertée par ses derniers défenseurs, n'était maintenant plus un obstacle. La porte Saint-Romain aussi finit par être forcée. Elle était maintenant grande ouverte ! L'entrée de la cité ne présentait plus aucune difficulté. Une troupe courut à la porte d'Andrinople et l'ouvrit aussi de l'intérieur. Dès ce moment, Constantinople fut aux mains des Turcs !

Comme le soleil éclatant d'un radieux jour de mai oriental se levait sur cet immense, funèbre et splendide décor (1), le Sultan Mahomet put réaliser soudain que le colossal effort de sa géniale jeunesse avait enfin réussi ! Ce que vingt sièges entrepris par tous les peuples du monde durant deux siècles n'avaient pu obtenir, il venait de l'accomplir enfin par son énergie, par sa persévérance, par la magnifique ardeur de ses troupes, surtout par sa merveilleuse artillerie. Maintenant il tenait sous ses pieds cette ville orgueilleuse, reine séculaire des cités chrétiennes

(1) Voy. dans Pears (*op. cit.*, p. 351, note 3) la discussion sur l'heure précise de la complète victoire des Turcs, probablement vers neuf ou dix heures du matin.

d'Orient, qui depuis toujours bravait l'inlassable désir des innombrables fils du Prophète. Comment dépeindre la joie profonde qui saisit à ce moment le cœur de ce superbe autocrate, de ce souverain de vingt-deux ans à peine, qui commandait à la plus puissante armée de l'époque, qui venait de s'emparer après un siège sans précédents de la plus grande, de la plus riche cité de ce quinzième siècle parvenu à sa moitié! A cheval, sous son grand étendard (1), entouré des insignes du khalifat, Mahomet assista longtemps, avec une fierté légitime, à l'entrée de ses magnifiques et pittoresques hordes qui, maintenant, par toutes les brèches et toutes les portes, s'écoulaient comme un inépuisable torrent dans la cité vaincue.

Certes, dit encore M. Pears, les deux incidents fatidiques qui décidèrent de l'heure suprême dans cette chute dramatique de la cité reine furent bien la surprise de la « Kerkoporta » et le désespoir que causèrent aux derniers défenseurs exténués la blessure et la retraite forcée de leur héros favori Jean Giustiniani. L'incident héroïque, évocateur entre tous, fut la mort du basileus combattant jusqu'à son dernier souffle sous la grande porte de la cité, qui n'était, hélas, plus la cité gardée de Dieu !

Revenons encore une fois sur ce trépas superbe du dernier des successeurs de Constantin. Le récit que fait Dukas de sa tête embaumée ou plutôt bourrée de paille et colportée à travers les cités d'Asie, est quelque peu confirmé par cet autre récit du *Moscovite* qu'un scribe ayant apporté au Sultan la tête de Constantin, celui-ci, après qu'il se fût assuré que c'était bien elle, l'embrassa, puis l'envoya au patriarche. Elle fut alors enfermée dans un vase d'argent et ensevelie sous l'autel de Sainte-Sophie (2), tandis que le

(1) Critobule, *op. cit.*, p. 120. — Tetaldi (*op. cit.*, p. 23) parle de deux bannières flottant derrière le Sultan.

(2) Aujourd'hui encore on montre aux touristes, dans le « bêma » de Sainte-Sophie, l'emplacement prétendu de la tombe de Constantin.

corps fut porté de nuit à Galata pour y être enterré.[1] Le récit de Pusculus que j'ai donné plus haut dit à peu près la même chose. On a indiqué bien d'autres lieux pour la sépulture anonyme du dernier basileus de Roum, mais ce ne sont que des légendes n'ayant pas de base plus sérieuse que cette autre qui raconte que le basileus infortuné, ayant échappé à la mort, vécut errant bien des années encore.

Aucun de ces récits ne peut être considéré comme digne de créance. Barbaro, avec sa franchise coutumière dès qu'il ne s'agit pas des Génois, dit seulement ceci : « De l'Empereur on n'a jamais eu de nouvelles, ni s'il était vivant, ni s'il était mort; seulement quelques-uns affirment que son corps fut reconnu parmi les cadavres étendus, tandis que d'autres assurent qu'il fut foulé aux pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive lors de l'entrée des Turcs par la porte Saint-Romain. » Phrantzès, qui, comme Barbaro, était dans la cité à ce moment, dit qu'après la prise de la ville, le Sultan fit activement rechercher si le basileus était vivant ou mort, que des hommes furent envoyés pour le retrouver au milieu des monceaux de cadavres chrétiens et musulmans, qu'on lava même une foule de têtes sans que personne pût reconnaître celle de l'Empereur, mais qu'on finit par découvrir un cadavre portant les aigles brodées sur ses brodequins et ses jambières comme c'était la coutume pour les empereurs, que le Sultan fut fort joyeux de cette nouvelle et fit remettre le corps aux chrétiens pour être enseveli avec les honneurs nécessaires.

Phrantzès, qui pleure son cher Empereur avec une douleur vraie, qui vante ses vertus, sa douceur, ne dit pas avoir vu le corps et ne raconte rien de la tête portée au Sultan et reconnue par le grand-duc Notaras, comme l'affirme Dukas. Tetaldi s'exprime ainsi : « Quelques-uns disent qu'on lui coupa la tête, d'autres qu'il mourut à la porte « en s'en cuidant yssir ». Les deux histoires peuvent être vraies. Montaldo dit que personne ne vit tomber le basileus, qu'on ne sut s'il périt étouffé ou massacré, que plus tard, sur le

vif désir exprimé par le Sultan de voir son cadavre, on promena dans Constantinople au bout d'une pique sa prétendue tête, qui n'était peut-être bien pas la sienne et qui fut ensuite expédiée dans les province avec la lamentable escorte dont j'ai parlé plus haut.

Le récit le plus probable, dit M. A. Mordtmann, est que le basileus, couvert de blessures et méconnaissable, fut retrouvé au bout de trois jours sous d'autres corps amoncelés et reconnu seulement à ses bottines de pourpre. Une légende singulièrement suggestive rapporte que le Sultan, à la vue du cadavre impérial, demanda à ses janissaires quel d'entre eux l'avait tué, pour qu'il pût le récompenser. Un nègre s'avança qui dit : « C'est moi! » Le Sultan le fit aussitôt mettre à mort. C'était sa manière de se déclarer officiellement le successeur du basileus byzantin et de châtier celui qui avait répandu le sang du prince légitime (1).

La version de la *Chronique slavonne* est curieuse : Le Sultan s'était informé auprès de tous du sort du basileus. Comme il se rendait à l'Acropole au sortir de Sainte-Sophie, un soldat serbe portant une tête coupée la lui présenta en criant à haute voix : « Glorieux Seigneur (que ton bonheur soit éternel!) voici la tête du tzar Constantin! » La cavalcade s'arrêta. Le grand-duc Notaras et d'autres membres de l'aristocratie grecque, appelés en hâte, reconnurent en sanglotant la tête de leur maître. Le Serbe conduisit quelques officiers du Sultan au cadavre qu'il avait décapité. C'était bien celui du basileus. Il était encore chaussé des brodequins de pourpre brodés de l'aigle impériale à deux têtes. Il gisait sur la place appelée aujourd'hui Sandjakdar Yokushar. Le Sultan fit exposer la tête exsangue jusqu'au soir sur une colonne de porphyre en face du palais impérial,

(1) Dans la *Revue* Μελέτη, 1908, M. X.-A. Sidéridès a énuméré, exposé et discuté avec un soin minutieux, tous les textes si nombreux des chroniqueurs anciens et des historiens plus modernes : 1° sur les circonstances de la mort de Constantin Dragasès ; 2° sur la découverte de son cadavre ; 3° sur ses prétendues sépultures mystérieuses ; 4° sur sa prétendue épée conservée à l'*Armeria regia* à Turin.

puis le même jour il permit que le clergé grec ensevelît le cadavre avec les honneurs dus à son rang. Et, pour marquer davantage l'estime qu'il portait à l'infortuné souverain, il ordonna que l'huile destinée à la lampe qui brûlerait sur cette tombe auguste serait fournie aux frais de son trésor. La légende veut que cette sépulture soit celle que l'on voit peut-être encore aujourd'hui aux environs de la Wéfa Djami. En ce lieu, sous d'épais ombrages, les guides locaux, dans l'espoir de quelque bonne main, montraient encore, il y a vingt ans à peine, aux touristes, une plaque de marbre recouvrant, disaient-ils, les restes glorieux du dernier basileus de Roum, et la petite lampe qui brûle auprès était toujours encore entretenue aux frais du Sultan (1).

Tous ces récits plus ou moins légendaires sur les circonstances et le lieu de la sépulture de l'héroïque souverain sont encore vivants aux cœurs de tous les Hellènes. Ces légendes si attachantes nous entraîneraient trop loin. Aujourd'hui encore, dans Stamboul toujours asservie, les guides désignent aux visiteurs étrangers la mystérieuse sépulture du glorieux vaincu. Aucun chroniqueur contemporain ni postérieur n'en mentionne l'emplacement avec certitude. Certainement, si celui-ci eut été connu, les Grecs en eussent gardé le souvenir. Certainement aussi, si son corps avait été déposé en quelque lieu secret, quelque récit légendaire en serait demeuré.

Constantin Dragasès mourut en brave, après s'être conduit durant tout le siège avec un admirable courage. Il périt en Romain obstiné. Sa mort, ce trépas si noble, est à son éternel honneur. Ce fut une fin sublime pour le séculaire empire d'Orient. Puissent les victoires admirables des nations balkaniques venger enfin bientôt, malgré l'Europe égoïste, cette grande et magnifique infortune!

(1) Cette tombe est aujourd'hui entièrement délaissée. Voy. PEARS, *op. cit.*, p. 355, note 2.

Le khodja turc Sa'ad-ud-dîn, dit M. Pears (1), dans son livre intitulé : *Taj-ut-Tavarikh*, ce qui signifie : *Couronne de l'Histoire*, raconte qu'après que les troupes du Sultan se furent frayé un chemin vers l'intérieur de la ville à travers les brèches de cette portion de la muraille qui s'étend de la porte d'Andrinople à Top-Kapou, elles suivirent la paroi postérieure du rempart et procédèrent aussitôt de l'intérieur à l'ouverture des différentes portes en commençant par celle d'Andrinople. Alors l'armée turque tout entière fit par ces portes, dans la ville prise, son entrée triomphante en ordre régulier, division par division (2).

Durant que la grande attaque était menée dans la vallée du Lycus sous les yeux mêmes du Sultan, la malheureuse cité avait été assaillie simultanément sur bien d'autres points. Bien que ces autres assauts aient eu une importance insignifiante en regard de l'assaut principal, il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Les deux plus importantes de ces attaques furent celle tentée par Zagan Pacha en s'aidant d'un ou de plusieurs des grands pontons construits spécialement à cet effet, qui avaient été disposés aussi près que possible du rempart à l'extrémité occidentale de la Corne d'Or, et celle exécutée par les troupes de Kharadja Pacha contre cette portion du rempart qui s'étendait entre la porte d'Andrinople et Tekfour Seraï, un des trois points où Mahomet se vantait de s'être créé à coups de canon un chemin pour pénétrer dans la ville assiégée. Ces deux attaques échouèrent complètement. Zagan avait fait passer toute sa division par le pont improvisé d'Aïvan-Seraï, et ses soldats, durant les premières heures de la matinée, postés sur l'étroite bande de terrain

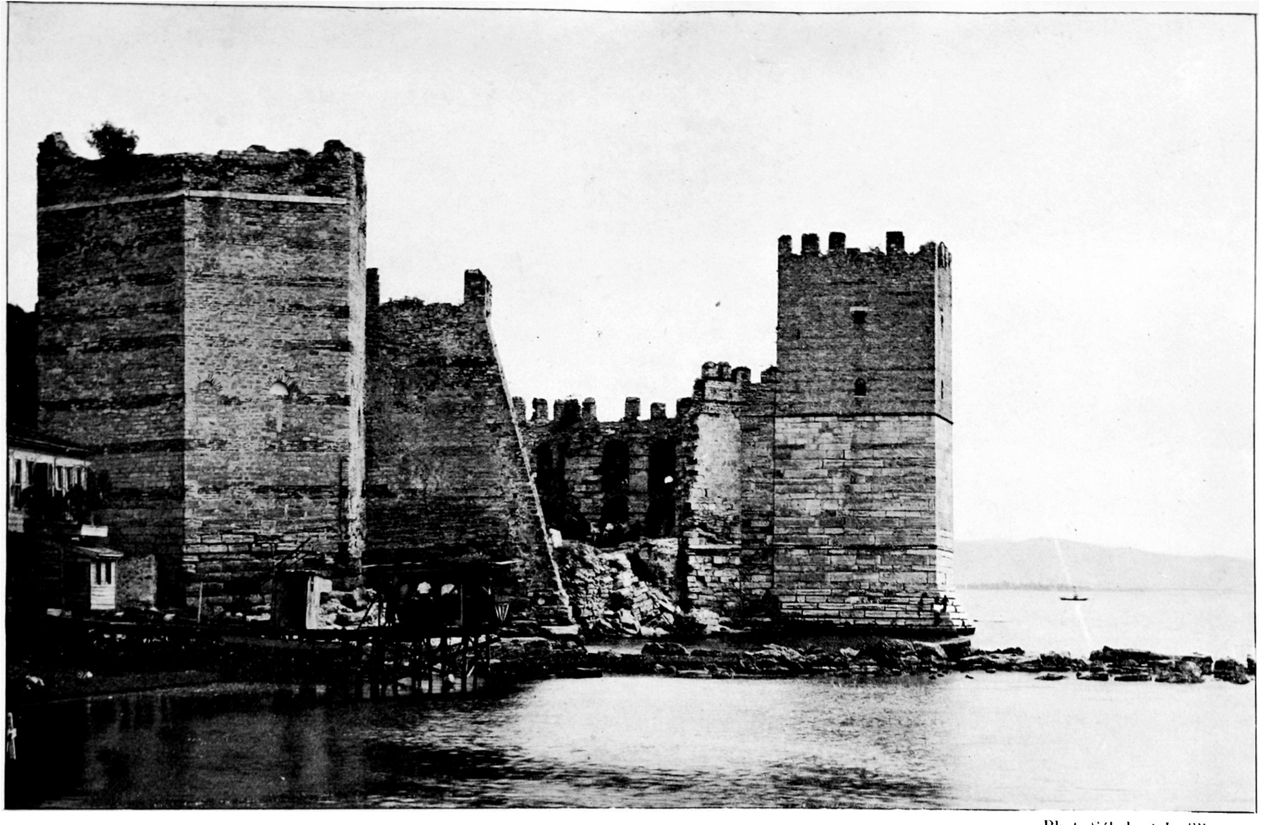
(1) *Op. cit.*, p. 358.

(2) « Mon autorité, dit M. Pears, pour ce récit de l'entrée de l'armée turque dans la ville repose sur un passage du très remarquable livre d'Ahmed Mouktar Pacha, publié en 1902 sous ce titre : *Conquête de Constantinople et établissement des Turcs en Europe.* » Ce livre contient de très importantes citations de nombreux auteurs turcs, dont la lecture est malheureusement inaccessible aux Européens.

entre l'eau et le rempart, n'avaient cessé d'assaillir de là les défenseurs, tandis que ses archers et ses fusiliers, placés sur les pontons, s'efforçaient également de couvrir ceux-ci de leurs feux. Enfin ces efforts avaient été soutenus par ceux des équipages des soixante-dix navires jadis transportés par-dessus la colline de Péra, maintenant embossés à intervalles égaux, entre les pontons et la rive du Phanar. C'est Barbaro qui nous donne ce dernier détail : « Les soixante-dix « fustes », dit-il, qui étaient dans le port, lesquelles avaient été transportées par-dessus la montagne de Péra, desquelles Zagan Pacha était le chef, eh bien! toutes ces soixante-dix « fustes », toutes d'un seul coup, attaquèrent toutes ensemble la rive du Phanar, et les chrétiens qui défendaient cette portion du rempart, vaillamment leur firent rebrousser chemin, les couvrant de feu grégeois. En somme, toute cette attaque des troupes de Kharadja fut aussi heureusement que vigoureusement repoussée par le Vénitien Gabriel Trévisan qui commandait la défense du secteur du rempart sur la Corne d'Or jusqu'au quartier du Phanar. Quant à celle de Zagan, tout aussi vigoureuse, elle fut, je l'ai dit, non moins malheureuse. Il est probable, dit M. Pears, qu'elle fut exécutée par une portion de sa division qui avait pénétré dans la ville sur les pas des heureux découvreurs de la Kerkoporta.

L'attaque par l'autre portion de la flotte turque mouillée aux Deux-Colonnes n'eut pas davantage de succès. « Une heure avant le lever du jour, raconte Barbaro, l'armada de mer des Turcs leva l'ancre aux Colonnes où elle était mouillée et vint se présenter devant la Chaîne du port pour nous livrer bataille. Mais le capitaine de la dite armada s'aperçut que notre port était bien gardé ainsi que tous nos vaisseaux et galères surtout à la Chaîne, derrière laquelle étaient rangés dix gros navires de huit cents tonneaux et plus. Et ce capitaine, craignant notre armada, réfléchit et, abandonnant le port sans lutter, alla combattre en face de la muraille du côté du quartier juif. Là il mit à terre une

partie de ses équipages sur la rive de la Giudeca pour pouvoir mieux piller les maisons des Juifs qui regorgeaient de richesses, surtout de pierres précieuses. » Nous savons par d'autres auteurs que les défenseurs de cette portion maritime du rempart, peu nombreux mais vaillants, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de moines, de caloyers et d'autres religieux, tinrent longtemps en échec tous les efforts des marins turcs et repoussèrent victorieusement toutes leurs attaques. Ce ne fut que lorsqu'ils se virent assaillis sur leurs derrières par les premières bandes victorieuses descendues de la porte Saint-Romain vers la rive de Marmara, qu'ils durent reconnaître enfin l'inutilité de leur vaillante résistance. Alors seulement quelques-uns d'entre eux, cédant au désespoir, se précipitèrent du haut du rempart, tandis que d'autres, espérant encore avoir la vie sauve, se rendaient aux vainqueurs.



Phot. Sébah et Joaillier.

LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE SUR LA MER DE MARMARA — TOUR DE MARBRE

CHAPITRE IX

Les derniers épisodes de la lutte. — L'armée turque dans Constantinople. — Massacres et pillage. — Les Turcs dans Sainte-Sophie. — Entrée du Sultan dans la ville et dans Sainte-Sophie. — Fuite d'un certain nombre de chrétiens. — Sort tragique de quelques-uns parmi les plus illustres vaincus.

L'armée turque innombrable se déversait maintenant par toutes les portes dans la cité vaincue. Tout le long de l'immense enceinte, les derniers défenseurs, accablés par cette terrible nouvelle ou par cet affreux spectacle, ne songeant plus qu'à fuir pour échapper au massacre, désertaient en foule le rempart et couraient à peu près tous vers le port, croyant déjà sentir derrière eux l'épée des vainqueurs lancés à leur poursuite. Ce fut une scène affreuse, une des plus horribles de l'histoire. En même temps que ces derniers combattants rentrant dans la cité s'éloignaient de la muraille et se rapprochaient en courant du centre de la ville, ils se mêlaient à l'immense population qui fuyait également éperdue vers la Corne d'Or à mesure que la redoutable nouvelle de l'entrée des Turcs venait éveiller, dans tous les quartiers les plus reculés, les suprêmes terreurs. Ce n'étaient de toutes parts que lamentables fugitifs de tout sexe, de tout âge, de tout rang. Un torrent humain roulait vers le port par toutes les rues, par toutes les places. Une immense clameur désespérée sortait incessamment de cette multitude effarée!

Parmi les premiers assaillants qui débarquèrent des vaisseaux turcs, il faut probablement compter ceux dont parle Barbaro qui abordèrent à la rive de la Giudeca ou

quartier juif de Constantinople, dès que les derniers défenseurs eurent déserté le rempart en ce point, non loin de la porte Horaia sur la Corne d'Or, là où s'élève actuellement le bâtiment de la Douane à Stamboul, non loin aussi de la mosquée si connue de la Valideh Sultane.

L'archevêque Léonard et Phrantzès citent tous deux la vaillante défense des trois frères Paul, Antoine et Troilo Bocchiardi, ces intrépides Italiens qui, dans la région la plus élevée du Myriandrion, aux environs de la porte d'Andrinople, continuèrent sur le rempart la résistance quelque temps encore, jusqu'à ce qu'ils eussent observé que les Turcs se précipitaient en foule dans la ville sur leur gauche. A cheval, à la tête des leurs, ils s'étaient défendus avec rage, massacrant de nombreux assaillants. Comprenant enfin que toute prolongation de lutte devenait inutile, ils se décidèrent à s'occuper de leur salut. Paul, se tournant vers ses frères, s'écria : « Hélas! la Ville est perdue et nous aussi. Tremble, ô soleil, gémis, ô terre, la Ville est prise; il n'est plus temps de se battre, mais bien de songer à notre salut, si du moins quelque espoir nous demeure! » Ce disant, ils galopèrent du côté du port, cherchant à gagner les vaisseaux. Sur la route, ils furent enveloppés par des bandes turques, mais ils réussirent à se frayer, les armes à la main, couverts de blessures sanglantes, un chemin à travers les vainqueurs et parvinrent à atteindre Galata.

Phrantzès (1) raconte un épisode intéressant concernant les marins crétois qui défendaient le secteur du rempart à la porte Horaia. Ce petit nombre de braves s'étaient réfugiés dans quelques tours de l'enceinte que l'écrivain byzantin désigne sous le nom de tours des empereurs Basile, Léon et Alexis, et que M. van Millingen croit avoir été situées quelque peu au sud du phare actuel du Vieux Sérail. Une même portait une curieuse inscription, disant

(1) *Op. cit.*, p. 287.

qu'elle avait été construite par le basileus Basile II en l'an 1024. Ils s'y défendirent vaillamment plusieurs heures durant, tuant beaucoup de leurs adversaires. Bien qu'ils fussent au courant de la prise de la Ville, ils se refusèrent opiniâtrément à se rendre, malgré l'énorme disproportion des forces, préférant la mort à la défaite. Dans l'après-midi, le Sultan, auquel on avait rapporté leur magnifique résistance, leur fit offrir la libre sortie de la cité avec tout ce qui leur appartenait. On eut toutes les peines du monde à les décider à accepter ces conditions si honorables. Il semble bien, dit M. Pears, qu'ils aient été les derniers parmi les défenseurs à lutter à leur poste de combat, quelque chose comme « le dernier carré ».

La troisième brèche, celle de la porte de Selymbrie, fut, dit-on, prise d'assaut par un guerrier albanais de la suite de Mahomet, Elias Bey, qui plus tard fut « imrakhor » ou grand maître des écuries de Sultan Bajazet II, et dont la sépulture se trouve actuellement dans son lieu de naissance de Koritza, au sud de la région des lacs albanais. Mahomet lui avait donné comme récompense les bâtiments immenses du cloître illustre de Saint-Jean de Stoudion, au quartier de Psamatia, non loin des Sept Tours, ensuite de quoi ce monastère, célèbre entre tous ceux de Constantinople, devint la mosquée d'Imrakhor Djami, encore existante aujourd'hui.

De toutes les parties de l'enceinte maintenant, du haut du rempart qui défendait la Corne d'Or comme de celui qui longeait Marmara, on pouvait apercevoir, sur toute l'interminable ligne des tours qui allait de celui-ci à celui-là, les immenses étendards du Sultan flottant au vent à la place de ceux du basileus Attaqués sur leurs derrières, les derniers Grecs avaient fui. De même les équipages de la flotte turque, voyant du pont des navires ce changement

(1) *Op. cit.*, p. 189.

des étendards, ivres d'une joie frénétique et d'une furieuse soif de pillage, s'acharnaient plus vivement que jamais à escalader les murailles abandonnées par leurs défenseurs affolés. Écoutez ce récit de Barbaro : « Mais quand la dite armada des soixante-dix « fustes » vit de ses yeux que les chrétiens avaient perdu Constantinople et que l'enseigne de Mahomet Bey Turc était levée sur la principale tour de la cité, et que Saint-Marc et l'enseigne de l'Empereur avaient été taillés en pièces et mis en bas, à cette heure-là tous ceux de ces soixante-dix « fustes » descendirent à terre et de même descendirent tous ceux de l'armada qui se trouvait à la rive des Dardanelles, et ils abandonnèrent leurs armadas à terre sur la rive, sans laisser personne dedans, et ils firent cela parce que tous coururent comme des chiens à terre pour chercher de l'or, des joyaux et d'autres richesses, c'est-à-dire pour piller. »

Le récit de M. Mijatovich est aussi vivant que dramatique. La nouvelle que les premiers soldats turcs venaient de pénétrer dans Constantinople se répandit comme un éclair. Guerriers et bourgeois étaient comme frappés de stupeur à l'aspect soudain des Turcs au milieu d'eux. Beaucoup s'enfuirent aussitôt vers le port et les navires. Des multitudes se précipitèrent vers Sainte-Sophie, poussées par quelque mystérieux espoir d'une protection surnaturelle. Bientôt l'église fut pleine à étouffer, et ceux qui étaient près des portes les fermèrent aux verrous. D'autres multitudes couraient çà et là, ne sachant dans leur désespoir de quel côté diriger leurs pas.

Dans quelques rues, des femmes groupées avançaient tenant en main des cierges allumés. Elles allaient entendre la messe dans les églises. Soudain la rumeur grossissante les atteignit. D'abord elles s'arrêtèrent, muettes d'effroi, puis se mirent follement à courir, hurlant dans leur horrible terreur que les Turcs étaient entrés dans la ville! Des milliers de femmes et d'enfants demi-nus encombrèrent soudain les rues, comme si un tremblement de terre les eût

subitement chassés de leurs maisons. Leurs cris affreux montaient jusqu'aux cieux, mêlés aux hurlements de joie des Turcs victorieux!

Comme toutes les autres innombrables églises et chapelles de la capitale, l'église de Sainte-Théodosie, aujourd'hui Gül Djami, cet édifice qu'on voit de toutes parts à peu de distance de la porte d'Aya-Kapou, était à ce moment encombrée de fidèles des deux sexes qui avaient passé cette effroyable nuit en prières, conjurant la sainte de sauver la ville infortunée et ses habitants. Le 29 mai était précisément le jour de sa fête. Dès l'aube, une pieuse procession en larmes était sortie de l'église. Soudain, en débouchant sur la Plateia, probablement la Vefa actuelle, cette grande voie qui traverse tout Stamboul, elle se trouva en face d'une première bande d'envahisseurs sauvages, qui bondissaient à travers la ville après avoir forcé le rempart. Ce fut une scène de l'enfer. Pareils à des démons, les janissaires se jetèrent sur cette foule de vieillards, de femmes, d'enfants surtout, râlant d'effroi. Tous furent instantanément égorgés. Ce furent très probablement là les premières victimes du massacre qui suivit immédiatement la prise de la ville. On se représente facilement cette vision d'épouvante. L'église, pour la fête du jour, était parée de roses. Elle en conserva son nom nouveau de Gül Djami : « Mosquée des Roses. »

Ce qui se passa alors dans tous les quartiers de la grande cité dépasse en horreur toute imagination, toute description : le massacre et la captivité de la population tout entière d'une immense ville. La panique qui suivit instantanément l'entrée des premières bandes turques fut prodigieuse, effroyable. Au milieu des sanglots, des cris, des imprécations, des malédictions, des supplications à Dieu et aux saints, la foule des fuyards de tout rang, de tout sexe, à mesure que se répandait l'effroyable nouvelle, quelques-uns emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, se précipitaient à l'envi dans la direction du port, seule voie de

salut possible. Longtemps les équipages des navires italiens massés derrière la Chaîne avaient aidé les défenseurs du rempart, aux environs de l'actuelle pointe du Sérail, à tenter d'empêcher les marins turcs d'escalader la muraille en ce point. Mais, quand toute résistance fut devenue impossible, ces vaillants lutteurs, songeant enfin à leur propre salut, se hâtèrent eux aussi vers le port et prirent hâtivement des mesures pour se sauver sur leurs navires avant qu'il fût trop tard.

Parmi les plus ardents au massacre et au pillage étaient précisément les marins de la flotte turque, entrés dans la ville, nous l'avons vu, par le quartier juif. Comme toutes les portes de la cité étaient maintenant ouvertes et que la foule des envahisseurs se ruait à la curée, ces marins, comprenant qu'ils n'avaient pas un moment à perdre pour avoir leur part du butin, se mirent immédiatement à piller les maisons du quartier par lequel ils avaient pénétré dans la ville. Ce fut là le salut pour beaucoup parmi les vaincus, pour beaucoup d'Italiens surtout, qui eurent ainsi le temps de gagner les vaisseaux dans le port. Nous avons vu déjà ce que dit Barbaro de la conduite des marins turcs. Dukas ajoute qu'au moment de leur victoire les derniers défenseurs de la muraille de ce côté coururent en fuyant du côté de leurs demeures. « Hélas! s'écrie-t-il, en ce faisant, plusieurs furent capturés par les Turcs, d'autres ne retrouvèrent déjà plus ni femmes, ni enfants, ni biens d'aucune sorte, mais furent immédiatement faits prisonniers et expédiés ailleurs. Les vieillards des deux sexes, incapables de suivre les autres captifs, furent tués, les enfants au berceau jetés dans la rue. »

En quels termes décrire cette panique affreuse de toute cette immense cité, le réveil effroyable de cette foule chrétienne qui, hier encore, se berçait de folles espérances, l'épouvante de tant de femmes élégantes, riches, parfois illustres, qui subitement, en une seconde, se trouvaient face à face de ces bêtes féroces ne songeant qu'à violer, à mas-

sacrer, à entraîner en esclavage leurs misérables victimes. Chaque place, chaque rue était le théâtre effroyable de quelque hideuse scène d'horreur et d'agonie. La *Chronique anonyme* dite *du Moscovite*, qui raconte l'assaut final en termes d'ailleurs d'une extrême inexactitude, semble dire qu'il y eut à un moment quelque velléité de résistance parmi cette foule lamentable. « Le combat, dit-elle, se traînait en longueur. La population se défendait contre les Turcs dans les rues et dans les cours et refusait de se rendre. Les soldats, du haut des toits des maisons, jetaient sur les Turcs toutes sortes d'ustensiles, des briques, des tisons enflammés, si bien que les pachas commencèrent à avoir peur et que le Sandjak-bey fit dire au Sultan que, s'il n'entrait pas lui-même dans la ville, il ne pourrait plus se soutenir. » Mais, comme le fait remarquer M. Pears, ce récit est bien improbable. Il ne restait parmi les défenseurs presque plus d'hommes valides en état de combattre en dehors de ceux qui, toute la nuit, avaient lutté désespérément sur le rempart. Certes, il y eut de nombreuses résistances individuelles. Que beaucoup de fugitifs, même des vieillards et des femmes, connaissant exactement le sort affreux qui les attendait, aient préféré vendre chèrement leur vie et se défendre jusqu'à la mort, ceci ne fait aucun doute. La femme qui savait parfaitement qu'elle serait horriblement souillée, puis vendue en esclavage, l'homme qui savait non moins certainement qu'il serait mis à mort avec la dernière cruauté, avaient tout avantage à périr de suite en savourant parfois une éclatante vengeance. Mais il est presque inadmissible qu'il y ait eu à un moment quelconque dans les rues de la cité quelque chose comme une lutte organisée. L'entrée de l'armée victorieuse, sa furieuse poussée en avant vers l'intérieur de la ville, furent bien trop soudaines, bien trop formidables.

Les Turcs s'attendaient probablement à plus de résistance. Surtout ils ne pouvaient imaginer que les uniques

défenseurs de cette immense cité étaient ceux si peu nombreux auxquels ils avaient eu affaire toute la nuit sur le rempart. Leur vanité même souffrait de cette constatation. Persuadés qu'ils auraient encore à combattre, ils s'étaient mis, immédiatement après leur entrée dans la ville, à massacrer indistinctement tous ceux qu'ils rencontraient : hommes, femmes et enfants, dans le but d'assouvir leurs instincts de vengeance et de cruauté, mais probablement aussi dans celui de diminuer toute possibilité de résistance. Dukas dit qu'ils tuèrent entre autres encore ainsi environ deux mille combattants. Plus tard seulement ils mirent plus de sélection dans cette tuerie, réservant pour l'esclavage la fleur de la population. Pour le moment ce massacre terrible, que nous décrivent avec toutes les expressions de l'horreur la plus intense la plupart des témoins oculaires du siège, emplissait la cité infortunée de la clameur de son épouvante. Ce fut vraiment un effroyable et immense égorgement, un vrai massacre turc après l'assaut, avec toutes ses cruautés sans nom, ses abominables atrocités. Les innombrables soldats musulmans, ivres du triomphe de la victoire, exaspérés par les terribles fatigues inouies de ce long siège, par celles toutes récentes de cette nuit d'assaut, aussi par tant de quolibets dont les avait accablés du haut du rempart, durant tant de jours, la population assiégée, n'épargnaient ni homme, ni femme, ni vieillard, ni enfant, ni grande dame, ni prêtre, ni moine. C'était une destruction universelle. Elle dura depuis l'entrée au matin de l'armée victorieuse, suivie de l'immense et féroce multitude des non-combattants, jusque vers la douzième heure, c'est-à-dire jusque vers midi. Ce fut certainement une des plus grandes scènes d'horreur de l'histoire. Jusqu'à midi environ, les vainqueurs égorgèrent sans distinction d'âge, de sexe ou de condition tous les malheureux fuyards affolés qu'ils rencontrèrent dans leur course démoniaque. Tous ceux qui se montraient dans les rues, tous ceux que les Turcs trouvaient dans

les maisons où ils entraient pour piller, étaient immédiatement passés au fil de l'épée.

Les témoins oculaires, conservant le souvenir inoubliable de ce rêve d'épouvante, exagèrent encore la réalité pourtant infiniment hideuse. Phrantzès (1) ne craint pas de dire qu'en certains endroits de la ville le sol disparaissait sous les cadavres amoncelés.

Puis le massacre s'arrêta. L'amour frénétique du gain vint tempérer celui non moins violent du meurtre. La jeunesse des deux sexes, principalement les plus beaux jeunes gens, les plus belles jeunes filles, tous les plus beaux enfants, appartenant surtout aux familles nobles, furent avant tout soigneusement réservés comme marchandise de grand prix, à la fois proie magnifique pour le harem et bétail humain réservé aux plus riches rançons. L'archevêque Léonard dit expressément que tous ceux qui tentèrent de résister furent égorgés, ainsi que tous les valétudinaires, les faibles, les décrépits, les malades, mais que la vie des autres fut en général épargnée. L'historien turc Sa'ad-ud-dîn dit de son côté : « Les guerriers turcs, ayant obtenu la permission de piller, se précipitèrent joyeux par la ville, et là, s'emparant violemment de leurs biens et de leurs familles, ils firent pleurer de douleur les infortunés infidèles, se conformant à ce précepte : « Tuez les vieillards, mais entraînez les jeunes en captivité. »

Riccherio, décrivant le sac affreux de cette malheureuse ville, dit que partout les vainqueurs se battaient pour s'arracher les plus beaux jeunes gens, les plus belles jeunes filles.

Le récit de Barbaro n'est pas moins dramatique : « Les Turcs, dit-il, recherchaient avant tout les riches marchands; de même ils se précipitaient dans les monastères. Toutes les religieuses furent emmenées sur la flotte, pour y être violées et souillées, puis vendues aux enchères; de même

(1) *Op. cit.*, p. 288.

toutes les jeunes filles de la ville. Quelques-unes cependant préférèrent se noyer, en se jetant dans des puits, que de tomber aux mains des Turcs. Il y eut également des femmes mariées qui se suicidèrent. Les Turcs chargèrent toute leur flotte de prisonniers et de très grandes richesses. Ils avaient cette coutume qu'aussitôt après avoir pénétré dans une maison ils y dressaient aussitôt leur bannière. Et quand les autres Turcs voyaient cette bannière dressée, rien ne les aurait fait pénétrer dans cette maison, mais ils en cherchaient une autre sur laquelle ils élevaient aussitôt leur bannière. Ils en plaçaient de même sur toutes les églises et sur tous les monastères. Autant que j'en puis juger, j'estime qu'on aurait compté deux cent mille de ces banderoles flottant sur tous les édifices de Constantinople. Il y avait des maisons qui en portaient dix, et ils firent cela pour amuser le peuple turc et aussi par joie de la grande victoire qu'ils avaient remportée. Et ces banderoles demeurèrent dressées indéfiniment. Or, durant toute cette journée les Turcs firent par toute la cité un grand carnage de chrétiens. Le sang coulait sur la terre comme s'il en pleuvait et formait de vrais ruisseaux. Les corps des chrétiens massacrés aussi bien que ceux des Turcs tués à l'assaut furent jetés dans la mer et charriés par elle, comme les melons le sont dans les canaux de Venise! »

L'imagination arrive difficilement à se représenter de telles scènes de meurtre et de rapt sur un aussi immense espace. Tous ces malheureux : hommes, femmes et enfants, répandus dans les rues, couraient, criaient, pleuraient, hurlaient, poursuivis par ces démons, cherchant confusément à gagner la campagne ou à atteindre les vaisseaux dans le port. Les Turcs en tuaient ou en capturaient beaucoup sur la route, les attachant en longues files avec des cordes, tous liés indistinctement : le prêtre avec la grande dame, le patricien avec la fille du peuple ou la religieuse. Beaucoup de ces fugitifs se noyèrent en cherchant à atteindre à la nage les vaisseaux qui se préparaient

fiévreusement à fuir. Naturellement, les très nombreux étrangers s'efforçaient de gagner les navires de leurs nations respectives.

Quelques-uns de ces malheureux fugitifs ont raconté les terribles vicissitudes de leur fuite. Le Florentin Tetaldi dit que les galères vénitiennes du voyage de Romanie et de Trébizonde (1) demeurèrent jusqu'à midi dans le port pour tâcher de sauver le plus de chrétiens possible. Ils en reçurent à bord environ quatre cents, parmi lesquels il se nomme, lui, Tetaldi, qui avait pris part à la défense du rempart. Il ajoute que, n'ayant appris l'entrée des Turcs que deux heures après cet événement, ce qui prouve qu'il occupait un poste bien éloigné, il n'eut que le temps de se précipiter vers le rivage. Là, il se dépouilla de ses vêtements et parvint à gagner à la nage un des bateaux, sur lequel il fut recueilli et qui le ramena sain et sauf à Venise, avec huit autres citoyens vénitiens.

Voici, d'autre part, le résumé du très dramatique récit que Barbaro nous fait de sa fuite et de celle de ses compagnons d'armes : « La ville étant prise, dit-il, comme il n'y avait plus d'espoir, sauf de nous sauver avec nos vaisseaux, en les faisant sortir du port et en rompant la Chaîne, messire Aloïs Diedo, fils de sire Marco, capitaine du port et capitaine des galères de la Tana, courut en hâte à Péra, auprès du podestat de Péra, et conféra avec lui pour savoir s'il fallait fuir ou continuer la lutte. Le podestat lui dit : « Messire le capitaine, attends ici à Péra durant que j'en« voie un message au Seigneur Turc, et nous saurons « alors si vous autres, Vénitiens, et nous autres, Génois, « nous sommes en paix ou en guerre avec lui. » Et durant qu'on délibérait ainsi, le podestat fit fermer les portes et nous nous trouvâmes ainsi enfermés dans Péra : messire le capitaine, messire Bartolo Furian, amiral des galères de la Tana, et moi, messire Nicolo Barbaro, fils de messire

(1) Dethier, t. XXII, I, p. 908.

Marco, médecin des dites galères. C'était un tour des Génois pour nous livrer aux Turcs, auxquels ils n'envoyèrent du reste aucun messager.

« Durant que nous étions ainsi enfermés à Péra, subitement nos équipages commencèrent à déplier les voiles et à apprêter les rames pour le départ sans nous attendre. Mais notre capitaine, se voyant ainsi retenu, parla si bien au podestat qu'il nous laissa enfin sortir de Péra. Nous nous précipitâmes sur notre galère, que l'équipage hala rapidement vers la Chaîne. Là, deux hommes robustes sautèrent sur celle-ci, qui nous empêchait de passer, et à coups de haches la brisèrent en deux (1). Puis, à force de haler vigoureusement, nous parvînmes enfin à sortir du port et nous allâmes mouiller au mouillage des Colonnes, où avait mouillé la flotte turque durant tout le siège. Nous y demeurâmes jusqu'à midi, espérant que quelques-uns de nos marchands parviendraient à nous rejoindre, mais il ne vint plus personne, parce que tous avaient déjà été faits prisonniers par les Turcs. Alors, à midi, avec l'aide de messire Seigneur Dieu, nous fîmes voile avec notre galère, suivie de celle de Girolamo Morosini, puis de celle de Trébizonde, commandée par messire Dolfin Dolfin. Et cette dernière fut fort retardée parce qu'il lui manquait cent soixante-quatre hommes de son équipage, dont une partie se noya, et les autres avaient été tués au nombre de quatre-vingt-onze par le bombardement ou d'autre manière durant le siège. Aussi cette galère eut toutes les peines du monde à mettre à la voile. Derrière elle partit la galère de guerre rapide de messire Gabriel Trévisan, mais lui (hélas pour ce brave!)

(1) Cette Chaîne était certainement infiniment puissante, puisque, toujours d'après le même Barbaro, les capitaines et les équipages turcs, quand ils quittèrent leurs navires, pour prendre, eux aussi, part au pillage, étaient persuadés que les vaisseaux chrétiens massés derrière elle ne pourraient fuir parce qu'ils ne parviendraient jamais à la briser. M. PEARS (*op. cit.*, note 2 de la p. 369) raconte qu'une portion de cette fameuse Chaîne est aujourd'hui encore conservée au musée de Sainte-Irène à Constantinople. Lui-même, depuis, a bien voulu m'écrire que c'était peut-être plutôt la Chaîne du port de Rhodes.

resta à terre aux mains des Turcs. Quant à la galère de Candie, dont le patron était messire Zaccaria Grioni, cavalier, elle fut aussi prise par eux. Après ces galères, mirent encore à la voile les trois autres vaisseaux de Candie commandés par messire Juan Venier, messire Antonio Filamati et A. Galina, et, grâce au vent du nord qui soufflait très fort à plus de douze milles à l'heure, nous réussîmes tous à franchir les détroits et à nous sauver. S'il y avait eu calme ou s'il avait soufflé vent de proue, nous eussions tous été pris. Heureusement que, lorsque nous quittâmes Constantinople, toute la flotte turque était désarmée, parce que tous ses équipages, chefs et matelots, étaient descendus à terre pour piller, sinon pas une de nos « fustes » enfermées derrière la Chaîne n'eût échappé aux Turcs. Ils s'emparèrent du reste de quinze autres vaisseaux génois, impériaux ou anconitains, qui se trouvaient désarmés dans le port. Ceux de l'Empereur étaient au nombre de cinq, qui furent tous la proie des Turcs. Huit autres navires génois (1), qui étaient derrière la Chaîne, réussirent par contre à se sauver vers le soir, dont un de deux mille quatre cents tonneaux, commandé par Zorzi (2) Doria, et qui était à quai à Péra. La bataille et le massacre durèrent de l'aube jusqu'à la neuvième heure par toute la ville. Jusqu'à cette heure, on ne fit que tuer; après, on ne fit plus que des prisonniers. Le Seigneur Turc fit couper la tête à notre Baile Girolamo Minotto. Les Turcs capturèrent soixante mille prisonniers avec des richesses infinies. »

Barbaro donne ensuite de longues listes, neuf en tout, très embrouillées, donnant les noms des nobles Vénitiens présents au siège, tués par les Turcs, tombés en esclavage ou échappés à l'ennemi d'une manière ou d'une autre. Tous ceux qui avaient été faits prisonniers, au nombre de vingt-neuf, réussirent à se racheter, dans le cours

(1) Dukas dit cinq. — Voy. encore Tetaldi. DETHIER, t. XXII, I, note 1 de la p. 906.

(2) « Georges. »

de moins d'une année, par des rançons variant entre huit cents et deux mille ducats.

« C'était une pitié, dit Dukas, de voir la rive, au-devant de la muraille, couverte d'une multitude d'hommes, de femmes, de moines, de nonnes, se frappant la poitrine, suppliant à grands cris les gens des navires de les prendre à bord. Hélas! cela ne pouvait se faire, car Dieu avait décrété que les malheureux devaient boire la coupe jusqu'à la lie. Les navires prirent tous ceux qu'ils purent, mais la grande masse des fugitifs dut être laissée à terre. Les malheureux n'espéraient aucune miséricorde et il ne leur en fut fait aucune. Heureusement que, peu à peu, les Turcs s'occupèrent plus de piller que de tuer, surtout sur les points où on ne leur offrait aucune résistance. Ce pillage fut en quelque sorte systématique. Certaines bandes s'attaquaient aux riches demeures, se sectionnant à cet effet en diverses compagnies et escouades; d'autres se consacraient au pillage des églises; d'autres encore mettaient à sac les magasins et les maisons de moindre importance. Toutes ces bandes féroces, surexcitées, parcouraient la ville dans toutes les directions, tuant tous ceux qui résistaient, réduisant en esclavage, sans égard pour leur condition, tous ceux qui leur tombaient sous la main, hommes, femmes, enfants, prêtres, hommes de loi, etc., etc. »

« Aucune tragédie, dit Critobule, ne pourra jamais égaler celle-ci en horreur! Spectacle navrant et terrible! On massacrait des malheureux qui, sortis des maisons, couraient par les rues, attirés par les cris, et tombaient sous le glaive avant d'avoir saisi la réalité. On les massacrait dans les maisons où parfois ils se défendaient et dans les églises où ils se réfugiaient. Les soldats turcs, enragés des souffrances du siège, des moqueries que les assiégés leur avaient prodiguées pendant tant de jours du haut des remparts, ne faisaient aucun quartier.

« Quand ils eurent assez massacré et qu'il n'y eut plus aucune résistance, ils ne pensèrent plus qu'à piller et

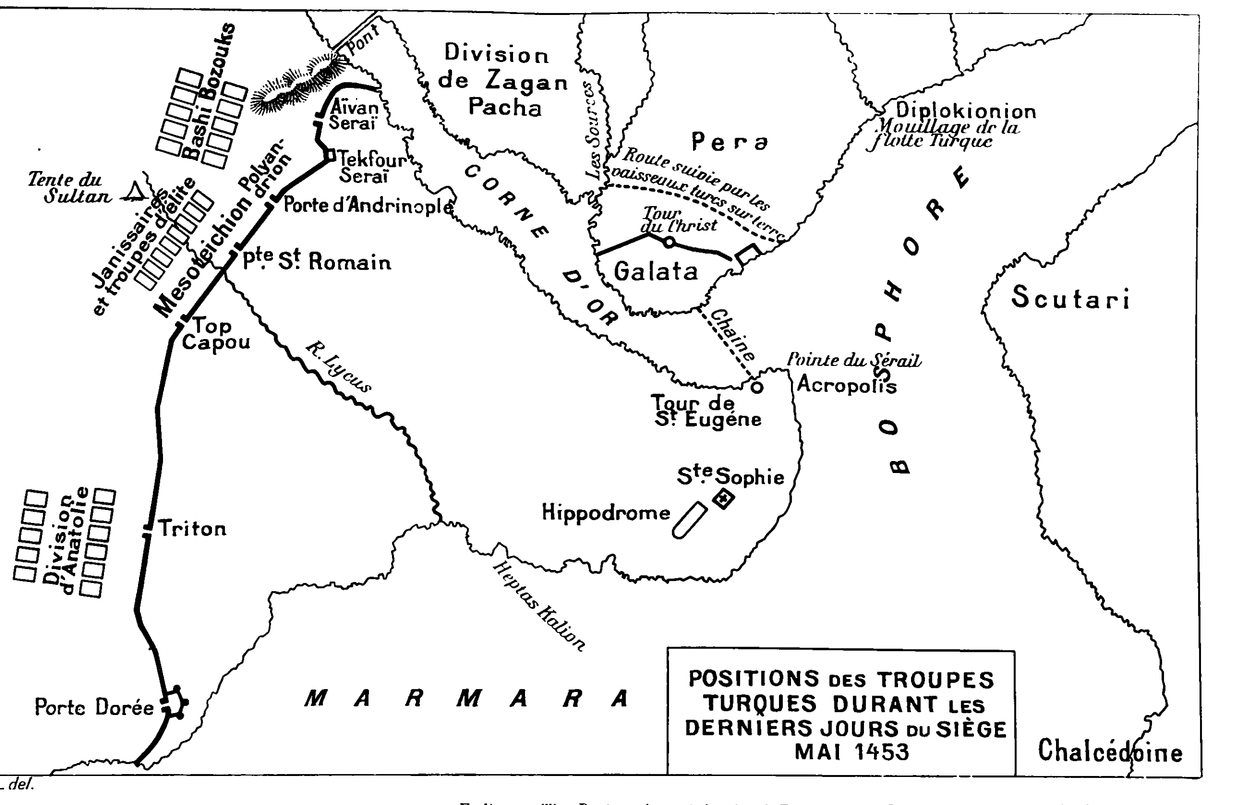
s'éparpillèrent, volant, dérobant, pillant, tuant, violant, faisant captifs hommes, femmes, enfants, vieillards, jeunes gens, prêtres, moines, hommes de tout âge, de toute condition.

« Spectacle terrible et navrant! Des femmes jeunes et sages, nobles, appartenant à de grandes familles, habituées à la vie la plus retirée et qui n'avaient jamais franchi le seuil de leurs demeures, des vierges charmantes, belles et brillantes, issues de familles illustres, que jamais jusqu'ici aucun œil d'homme n'avait contemplées, étaient violemment arrachées de leurs chastes demeures et entraînées avec la plus brutale violence.

« Il y en eut qui furent surprises dans leur sommeil agité de mauvais songes par ces brigands aux mains sanglantes, aux traits respirant la fureur la plus abjecte. Cette cohue de toutes les nations, ces brutes effrénées se ruaient dans leurs maisons, les arrachaient, les traînaient, les déchiraient, les forçaient, les déshonoraient, les violentaient dans les carrefours, leur faisant subir les plus affreux outrages. Même on raconte que beaucoup d'entre elles, à la seule vue de ces sauvages, furent à tel point frappées de stupeur qu'elles manquèrent rendre l'âme. Il y eut aussi des vieillards dont l'aspect commandait le respect qui, traînés par leurs cheveux blancs, furent impitoyablement frappés, et de beaux enfants nobles qui furent enlevés. Il y eut des prêtres conduits en captivité comme un troupeau, des vierges vénérables, solitaires et recluses, qui s'étaient vouées à Dieu seul et qui ne vivaient que pour Lui auquel elles s'étaient sacrifiées, qui furent les unes arrachées à leurs cellules, les autres aux églises où elles avaient cherché un vain refuge, puis entraînées malgré leurs pleurs, leurs sanglots et leurs joues lacérées pour devenir un objet de mépris, et battues impitoyablement; de tendres enfants au berceau brutalement arrachés au sein de leurs mères, des filles impitoyablement livrées à d'étranges et horribles noces, en un mot mille autres choses terribles. »

Puis ce fut le sac immense, universel de cette reine des cités. La horde féroce et immonde de ces deux cent mille pillards se répandit comme en un clin d'œil par toute la ville. Au début, les troupes régulières étaient tant soit peu tenues en main par la crainte de quelque résistance suprême de tous ces agonisants. Mais comment retenir l'innombrable foule des irréguliers, de tous ces aventuriers qui suivaient l'armée, maintenant acharnés à leur proie?

Dès le matin, quelques-uns des premiers envahisseurs qui avaient pénétré par la Kerkoporta s'étaient précipités pour piller le célèbre monastère de la Vierge, dont la ravissante petite église, actuellement connue sous le nom de Kahrié Djami, atteste par ses admirables mosaïques de sa splendeur d'autrefois. La fameuse peinture miraculeuse attribuée à saint Luc fut brisée, coupée en morceaux. D'autres, parmi ces impitoyables destructeurs, en petit nombre cependant, se ruèrent au sac des nombreuses églises du quartier du Pétrion. Ce fut dans l'après-midi seulement que le grand pillage par les hordes infinies d'irréguliers, entrées dans la ville par toutes les portes et toutes les brèches, fut véritablement organisé. Les bandes qui s'étaient régulièrement partagé la ville pour s'assurer ainsi de la capture de tous les habitants et de tous les objets précieux, commencèrent à amonceler les immenses trésors recueillis, à rassembler aussi les innombrables captifs et à les mettre en lieu sûr. Vieillards des deux sexes, enfants, jeunes gens et jeunes filles furent brutalement liés ensemble, par longues files, pour marquer la propriété de chacun. Plus de soixante mille personnes, au dire des chroniques contemporaines, de tout âge, de tout rang, furent, nous l'avons vu, ainsi cruellement attachées et entassées en attendant le partage. Vendues et revendues, elles allèrent terminer leurs jours misérables à toutes les extrémités du monde mulsuman, sur tous les rivages habités par les farouches fils de l'Islam.



(E. Pears, *The Destruction of the Greek Empire*, etc., Longmans, Green et Cie, Londres.)

Voici le récit de ce pillage par Critobule, en son langage ampoulé : « Les temples furent déshonorés, saccagés et pillés. Comment raconter ces horreurs? Les objets sacrés, jetés à terre avec mépris, les saintes Icones et les vases sacrés profanés. On arrachait les ornements sacerdotaux, on les brûlait, on les brisait en morceaux, ou simplement on les jetait à la rue. On violait brutalement les châsses des saints pour en arracher les reliques et les jeter au vent. Les calices, les coupes du Saint Sacrifice étaient réservés pour leurs orgies ou brisés, fondus ou vendus. Les vêtements des prêtres, brodés d'or, de perles et de gemmes, étaient cédés au plus offrant ou jetés au feu pour en retirer l'or fondu.

« Les livres, tant saints que profanes, en nombre immense, furent, les uns jetés au feu, les autres déchirés et foulés aux pieds. Toutefois, la majeure partie fut vendue, non point pour en retirer un gain, mais à des prix dérisoires, pour quelques oboles. Les autels des saints, arrachés à leurs fondements, furent renversés. Toutes les plus saintes cachettes furent violées, brisées et fouillées, pour en retirer les trésors sacrés qu'elles contenaient. »

Au milieu de cet immense désordre apparent, le partage de ce colossal butin se poursuivait en réalité avec l'ordre et le soin le plus minutieux. Nous avons vu, par le récit de Barbaro, que de petites banderoles, dressées sur chaque maison, indiquaient les immeubles ou les portions d'immeubles déjà marqués pour le pillage par les premiers arrivants. Partout flottaient ces innombrables signaux. Barbaro dit qu'il y en avait souvent jusqu'à dix par maison. Les plus admirables productions d'une civilisation dix fois séculaire périrent dans cette destruction sans nom!

« Dès le commencement du drame, dit M. Pears, des multitudes agonisantes de terreur avaient envahi les églises, les uns dans l'espoir vague que les Turcs respecteraient la sainteté de ces lieux d'asile, les autres dans celui de quelque secours miraculeux. Une foule immense,

au dire de Dukas, oublieuse des si récentes dissensions de l'Union, qui avaient depuis plusieurs mois éloigné de Sainte-Sophie les orthodoxes fanatiques, se rua vers elle à cause de cette prophétie fameuse qui disait que « les Turcs entreraient dans la cité et égorgeraient les Romains, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la Colonne de Constantin, aujourd'hui appelée la Colonne brûlée, mais qu'en ce point un ange de Dieu descendrait du ciel, armé d'une épée, et remettrait la cité et son gouvernement entre les mains d'un homme qu'il choisirait et chargerait de venger le peuple de Dieu, et qu'ensuite les Turcs seraient repoussés vers l'ouest jusqu'à la frontière de Perse ! » C'est pour cette raison, déclare Dukas, qu'une heure à peine après qu'on eût su l'entrée des Turcs, la Grande Église se vit soudain remplie d'une foule infinie autant qu'éperdue : hommes, femmes et enfants, qui s'y crurent en sûreté ! Les malheureux n'avaient réussi qu'à rendre leur massacre ou leur capture plus aisés !

Beaucoup de janissaires et d'autres Turcs s'étaient, dès le début du pillage, rués eux aussi vers Sainte-Sophie, les uns parce qu'ils savaient déjà que la Grande Église contenait des milliers de riches réfugiés, bons à prendre, les autres attirés par la légende séculaire par tout l'Orient des immenses trésors contenus dans ce plus fameux édifice religieux de l'univers à cette époque.

Quand le temple magnifique fut rempli de cette foule lamentable, priant et sanglotant désespérément, on ferma les fameuses portes de bronze, et ces infortunés attendirent, haletants d'angoisse, l'arrivée des vainqueurs, durant que les prêtres par centaines, dans leurs vêtements d'apparat, disaient leur dernière messe.

Hélas, ce ne fut pas long ! Une bande de Turcs, couverts du sang de leurs victimes, ébranla bientôt les portes, qui furent violemment enfoncées. Alors se passa une des scènes les plus sauvages de l'humanité, que la plupart des historiens du siège ont racontée en détail. Il n'y eut plus

guère de massacres. Les massacreurs étaient assouvis. Ils songeaient maintenant uniquement au gain et à la luxure. « Cette grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui suppliaient Dieu, dit Critobule, fut prise comme dans un filet. Tous, épouvantés, se rendirent aussitôt à composition sans résistance. Ce fut un drame affreux. » En quelques minutes, ces démons se jetèrent sur cette foule désarmée, hurlante d'effroi. Tout ce qui était jeune, sain ou beau, fut incontinent dépouillé, lié. Les autres furent également dépouillés, chassés ou tués. On emmenait les malheureux, rudement attachés, en longues files. Tout était bon pour les lier : leurs écharpes, leurs ceintures, leurs mouchoirs, les étoles des prêtres, les cordes des tentes, les liens des chevaux, des ânes et des chameaux. Les Turcs se battaient pour les plus belles femmes. En se les disputant, ils déchiraient et arrachaient leurs vêtements. On attachait les malheureux en longues théories, les maîtres et les valets, les plus hauts dignitaires de l'Église avec les plus humbles artisans, le vieillard à côté de la jeune fille, la religieuse cloîtrée à côté de l'adolescent, la patricienne à côté de l'homme de la rue. Leurs nouveaux maîtres les poussaient en hâte devant eux, pour les mettre à l'abri de nouvelles convoitises, et pour courir au plus vite former de nouveaux lots. La plupart des captifs, dépouillés de leurs vêtements précieux, étaient entièrement nus. Beaucoup portaient les traces sanglantes des violences de leurs bourreaux. Les lamentations infinies de tous ces infortunés, leurs cris d'angoisse montaient jusqu'au ciel. Puis, tandis qu'on les disposait avec une hâte brutale en longues files, pour les transporter sur les navires ou dans les marchés où la foule des vainqueurs se les disputait au poids de l'or, une nouvelle scène de dévastation commença.

Les guerriers turcs se mirent à piller l'église fameuse, où, depuis tant de siècles, s'accumulaient les trésors amoncelés par la piété des générations, cette Grande Église un instant auparavant reluisante d'or et d'argent. Ce fut

encore une scène sans nom. Toutes ces merveilles furent brisées, anéanties, pillées en quelques minutes : superbes vases sacrés d'or et d'argent, incomparables vêtements sacerdotaux d'une richesse prodigieuse, reliquaires, Icones, luminaires, par centaines, peut-être par milliers, faits d'or et d'argent, constellés de perles et de pierreries. Les vainqueurs s'affublaient des robes des prêtres ; on promenait par dérision les croix et les calices, les crucifix surmontés par ironie d'un turban. Surtout, abomination effroyable pour ces populations dévotes entre toutes, ces brutes sauvages jetaient au vent les milles reliques arrachées à leurs réceptacles de métaux précieux, ces reliques d'un prix inestimable, héritage de dix siècles de piété, ces corps des plus illustres martyrs, des plus glorieux champions de l'Église orthodoxe. Les plus célèbres Icones de la Panagia Toute Sainte, ces Icones tant vénérées, protectrices augustes de la cité, qui mille fois l'avaient protégée dans des heures d'angoisse publique, étaient maintenant dispersées, souillées et profanées parmi les cadavres et les chiens errants.

Cette scène infernale, sous ces voûtes splendides, dura longtemps, contraste inouï entre ce merveilleux édifice et ces scènes épouvantables. Les sanglots des victimes emplissaient les voûtes parmi les imprécations des bourreaux. On a eu raison de dire qu'en dehors peut-être de la prise de Jérusalem, aucune scène de l'histoire ne fut aussi affreuse. Tous les chroniqueurs grecs insistent avec une particulière et poignante douleur sur cette horrible profanation des lieux saints, sur cette destruction démoniaque de tous ces admirables objets religieux.

Riccherio raconte que les Turcs installèrent dans Sainte-Sophie des filles publiques et des étables pour leurs chevaux. Ils jetaient aux ordures les plus saintes reliques, parmi les porcs et les chiens.

« Quelle amère douleur, s'écrie Phrantzès, qui nous décrit le même spectacle de cet impie et colossal pillage

des richesses de dix siècles, quelle amère douleur ! Toutes ces étoffes précieuses, tissées de soie, ces vêtements sacerdotaux gemmés d'or et de pierres, ils en revêtaient leurs montures ou s'en servaient pour les plus sordides usages. Ils en arrachaient les perles précieuses. Ils foulaient aux pieds les très saintes reliques. O Christ ! que tes desseins sont mystérieux et insondables ! Quelle douleur de voir ce temple immense et très saint de la Souveraine Sagesse souillé par ces misérables, le Ciel sur la terre, le siège de la gloire de Dieu, ce nouveau firmament, cette œuvre divine merveilleuse, cet étonnant monument, lumière de l'Univers, ce temple si élégant, admirable entre les plus admirables, livré à ces bêtes féroces, souillé par ces mécréants qui ont bu et mangé sur ses autels et assouvi, sous ces voûtes splendides, leurs passions infâmes et incestueuses sur les femmes, les jeunes filles, les enfants. Qui ne te pleurera pas, ô temple très saint, très vénéré? Partout la douleur, partout la souffrance. »

On ne saurait taxer d'exagération les récits des contemporains, car l'horrible réalité les dépasse certainement. Toutes les autres églises et chapelles innombrables, tous les splendides couvents qui faisaient depuis dix siècles l'ornement de Byzance, par centaines, furent de même totalement pillés, honteusement souillés. Tous les livres sacrés, parmi lesquels tant de manuscrits d'un prix inestimable, trésors d'art ou de littérature, tous les livres aussi des bibliothèques publiques et privées furent détruits, brûlés, lacérés, jetés au vent, souvent aussi vendus pour un prix dérisoire. L'humanité pensante subit de ce chef un désastre, une perte incalculable. J'ai donné à ce sujet le récit de Critobule. Le prêtre arménien Abraham, dans son élégie composée au quinzième siècle sur la prise de Stamboul (1), s'exprime en ces termes : « Ils ont emporté avec eux des livres innombrables jusque dans Ancyre (2),

(1) Dethier, *op. cit.*, t. XXII, 2, p. 240.
(2) L'Angora d'aujourd'hui.

livres qui furent un objet d'étonnement pour tous ceux des musulmans qui les voyaient. Les nations chrétiennes en acquirent un nombre immense, mais la majeure partie demeura toutefois aux mains des Turcs. » Dukas encore (1) raconte que les navires turcs, qui s'en allèrent chargés de l'infini butin de Byzance, recélaient dans leurs flancs des livres en nombre incalculable. « Tous les chariots de bagages en transportaient par milliers à travers l'Europe et l'Asie. On donnait dix volumes d'Aristote, de Platon, ou encore de théologie ou de toute autre science, pour un besant. Aux évangéliaires ornés avec un luxe incroyable, ils arrachaient les métaux précieux qui les recouvraient, puis tantôt ils les vendaient ainsi mutilés, tantôt ils les jetaient au vent. Ils précipitaient dans les flammes toutes les miniatures et en entretenaient les feux de leurs cuisines. » Ce fut un immense, indescriptible appauvrissement pour l'intelligence humaine.

J'ai omis de parler des prêtres qui, au nombre de plusieurs centaines, vêtus de leurs habits des grands jours, groupés au fond du vaste édifice, chantaient la messe au moment de l'entrée dans l'église des bandes assassines. Il y avait là tout le haut clergé de la capitale : ces prêtres vénérables, aux longues chevelures bouclées, aux barbes flottantes, vêtus d'étoffes lamées d'or. Le sort de la plupart fut celui des autres victimes de cette grande dévastation. Ils furent saisis, dépouillés, liés et vendus, à moins qu'on ne les tuât parce qu'ils étaient trop vieux. Cependant une légende fameuse, aujourd'hui d'une saisissante actualité, légende très vivante encore parmi la foule orthodoxe, raconte qu'au moment où les bandes furieuses des égorgeurs turcs forcèrent les portes de Sainte-Sophie, la paroi de l'église, derrière l'autel, s'entr'ouvrit soudain. On vit le prêtre qui disait cette messe suprême, disparaître avec le saint calice, entouré de la foule sacerdotale qui l'environ-

(1) *Op. cit.*, p 312.

nait. Puis la muraille se referma non moins soudainement. La légende affirme que, lorsqu'un souverain orthodoxe rentrera enfin, après tant de siècles, dans Sainte-Sophie délivrée, la muraille se rouvrira soudain pour donner passage au même prêtre, qui, sur l'autel, achèvera la messe si tragiquement interrompue il y a plus de quatre cent cinquante années!

Tous les témoignages s'accordent à dire que le pillage, comme Mahomet l'avait promis à ses soldats, dura trois jours pleins et trois nuits.

Khodja Sa'ad-ud-dîn, après avoir affirmé une fois de plus que les soldats de l'Islam agirent conformément au précepte de leur religion : « Tuez les vieux, faites les jeunes prisonniers », confirme ce fait dans son style imagé (1). Le général des Franciscains, qui avait assisté au siège et qui arriva à Bologne déjà le 4 juillet 1453, signale ce fait que, parmi les pillards presque tous musulmans, se trouvaient cependant beaucoup de chrétiens renégats.

L'archevêque Léonard dit que soixante mille captifs furent liés avant d'être distribués. Critobule, écrivant plusieurs années après, donne ces chiffres : Grecs et Italiens tués durant le siège et après la prise de la ville : quatre mille cinq cents combattants et plus de cinquante mille personnes de la population civile réduits en esclavage. Ces indications doivent se rapprocher assez de la réalité, sauf que le chiffre global des tués durant tout le siège et dans la terrible journée du 29 mai fut certainement plus considérable. Ces soixante mille captifs furent vendus et dispersés dans toutes les provinces, à toutes les extrémités de l'immense monde musulman. L'opinion commune est que, dans le formidable massacre du premier jour, plus de quarante mille personnes succombèrent. Bien des gens qui, au lieu de donner leurs biens pour la défense commune, les avaient cachés dans leurs demeures, virent cet or devenir

(1) Voy. pages 31-32 de la traduction de E.-J.-W. Gibb.

la proie des Turcs, tandis qu'eux étaient entraînés en captivité.

Tous ceux des Italiens, tant Génois que Vénitiens, qui avaient réussi à sortir de la ville, se précipitèrent en toute hâte, nous l'avons vu, vers les vaisseaux de leurs nations pour sauver leurs vies. Très heureusement pour beaucoup d'entre ces infortunés, nous savons que les équipages turcs avaient entièrement déserté leurs navires pour prendre au pillage la part la plus active. Cette absence vraiment providentielle, qui ne dura du reste que peu d'heures, fut le salut pour une foule de ces fuyards lamentables, en majeure partie Italiens, et leur permit de gagner en barques ou à la nage les divers navires encore massés dans le port ou sur la rive de Galata, prêts à mettre à la voile. L'alarme affreuse s'était, du reste, déjà répandue jusque dans l'intérieur de la petite cité génoise de Péra. Une foule de ses habitants, hommes, femmes, enfants, moines et religieuses, peu confiants dans les traités signés avec le Sultan, se ruèrent eux aussi vers la rive, se frappant la poitrine, poussant des cris lamentables, suppliant qu'on les reçût sur les navires en partance, offrant en échange tout ce qu'ils emportaient de richesses avec eux. Les mères abandonnaient leurs enfants. Les fils désertaient leurs mères. Tous, dans leur folle terreur, abandonnaient biens et joyaux, ou bien, désespérés, les jetaient à la mer. Plusieurs de ces fugitifs tombèrent sur la route aux mains des Turcs rapaces. Pour joindre les galères en partance, tout esquif leur était bon. Beaucoup se noyèrent. Un nombre infiniment plus grand ne put trouver place sur les navires déjà surchargés de fuyards et qui faisaient fébrilement leurs préparatifs de départ sous la menace effarante du cimeterre turc.

Dukas, qui nous a donné ce tableau affreux de l'exode de la population de Galata, dit que le Sultan, voyant ses marins occupés à piller au lieu de courir sus aux fuyards, grinçait des dents de rage. Alors Zagan Pacha, très bien en

cour en ce moment auprès de lui, parce qu'il avait vivement soutenu son projet de donner l'assaut au lieu de lever le siège, accourut à Galata, dont les Génois lui avaient ouvert les portes après la victoire (1). Rencontrant cette tourbe de fugitifs et redoutant des complications futures avec Gênes, il se précipita au milieu d'eux et les conjura de demeurer, jurant par la tête du Sultan qu'il ne leur arriverait aucun mal. « Ne fuyez point, leur criait-il, vous êtes les amis du Sultan. Votre cité sera préservée de tout mal, de toute injure. Les traités jadis conclus par vous avec les Grecs vous seront confirmés par le Sultan avec des conditions infiniment meilleures. Abandonnez toute idée de fuite pour ne pas allumer le redoutable courroux du prince. »

Un certain nombre de Génois furent ainsi persuadés de rester. Néanmoins l'immense majorité de ceux qui purent le faire s'enfuirent, parce qu'ils n'avaient aucune confiance dans les promesses de Zagan Pacha. Ils firent bien, car entre temps l'amiral turc Chamouza, ayant fini par rallier et rembarquer ses marins pillards, avait pénétré avec sa flotte dans le port à travers la Chaîne déjà ouverte et procédé à la destruction des navires chrétiens qui s'y trouvaient encore. « Il coula à fond, dit Critobule, quelques-uns de ceux-ci et s'empara des autres avec leurs équipages. Quant aux galères et aux grands vaisseaux des Italiens, ils avaient sans retard gagné la haute mer. Puis, du haut de ses navires, il attaqua les portes de la ville qui donnaient sur le port et, les trouvant encore fermées, il en brisa les gonds et les verrous et les renversa. Pénétrant ainsi dans la ville, il trouva encore beaucoup de Romains assemblés et prêts à se défendre, car l'armée de terre des Turcs n'était pas encore parvenue dans cette région de la ville, la plus éloignée du point où s'était donné l'assaut victorieux, et s'était attardée à piller. Il se jeta donc sur ces derniers

(1) Voy. Critobule, paragr. 233.

combattants et les massacra, de telle sorte que le sang coula comme un ruisseau sous les portes. Sur ces entrefaites les troupes de l'armée de terre finirent par arriver aussi jusque-là. »

Je reprends le récit de ce qui arriva aux Génois de Galata. Leur podestat, Ange-Jean Zaccharia, et son conseil se rendirent, poursuit Dukas, auprès du Sultan et lui remirent les clefs de la ville. Il leur fit le plus gracieux accueil et les congédia avec les paroles les plus aimables. La lettre de ce même podestat rédigée le 23 juin 1453, moins d'un mois après la catastrophe, lettre expédiée à Gênes et qui nous a été conservée, confirme dans ses traits essentiels le curieux récit de Dukas, celui de l'archevêque Léonard aussi (1), d'autres encore, en particulier à propos de la panique affreuse qui s'empara de ses administrés après la prise de Constantinople (2). « J'avais envoyé, dit-il, à la défense de la ville de Constantinople tous les mercenaires de Chio, tous ceux qu'on nous avait envoyés de Gênes, ainsi que la majeure partie des bourgeois et des citoyens d'ici, jusqu'à mon neveu Imperialis et tous nos serviteurs. Car je repassais constamment dans mon esprit ce dicton : « Constantinople perdue, Péra l'est aussi. » Les Turcs s'emparèrent de beaucoup de nos gens; quelques-uns, en petit nombre, réussirent à se réfugier ici, quelques-autres à fuir sur les navires; mais parmi ceux-ci plusieurs encore furent saisis par les Turcs sur le rempart avant d'avoir pu s'embarquer, car les capitaines avaient naturellement une telle hâte de fuir qu'ils ne voulaient attendre personne. Pour moi, j'étais résolu à sacrifier ma vie plutôt que d'abandonner mon poste. Si je m'étais en allé, Péra eût été mise à sac. Je demeurai donc pour assurer la sécurité de la cité. C'est pourquoi j'envoyai de suite des ambassadeurs au Sultan, faisant ma plus humble soumission et m'informant des conditions de paix. A ces ouvertures

(1) Voy. DETHIER, t. XXI, 1, p. 615.
(2) *Ibid.*, 1, p. 648.

aucune réponse ne me fut faite durant toute la journée suivante du 30 mai, durant que les navires fuyaient dans la plus grande hâte. Je suppliai leurs capitaines, au nom de Dieu et de la Religion, de différer leur départ au moins un jour de plus, car je me croyais certain de pouvoir conclure la paix d'ici là. Mais ils ne voulurent rien entendre et firent voile ce même jour vers minuit. »

Le fait de la grande colère du Sultan contre les Génois est confirmé par la suite de ce récit, car le podestat raconte que, le lendemain matin, Mahomet, lorsqu'il eut été informé de cette fuite générale, dit rudement aux envoyés génois qu'il voudrait bien être débarrassé d'eux tous. En suite de quoi le podestat, se voyant lui et ses subordonnés en si grand péril de mort, alla trouver le Sultan, qui, ce même jour ou peu après, vint, par deux fois, à Galata.

Mahomet, dans ces visites, insista pour que les fortifications fussent démolies de manière que la ville demeurât à sa merci. « Il fit tout démolir ou combler, dit le magistrat : les tours, les fossés de la forteresse, la tour dite de Sainte-Croix (1), bien d'autres fortes positions de la défense encore, toutes les murailles du côté de la mer, des courtines et des barbacanes (2). Les Turcs saisirent encore toutes les bombardes et coulevrines de Galata et toutes les armes et les munitions appartenant à ceux des bourgeois qui avaient fui. Mahomet promit que celles-ci seraient rendues à ceux qui reviendraient, sinon elles seraient confisquées à son profit. C'est pourquoi le podestat fit passer à Chio un ambassadeur du Sultan avec une lettre impériale prévenant tous les marchands et bourgeois de Galata réfugiés dans cette île qu'ils pouvaient revenir et que, s'ils obtempéraient à cette invitation, on leur restituerait toutes leurs propriétés. Un mandataire du podestat, Antoine

(1) A laquelle avait été fixée une des extrémités de la fameuse Chaîne qui protégeait l'entrée du port.

(2) M. Pears dit que les trois quarts environ des murailles maritimes de Galata furent à cette occasion démolies. Le quatrième quart fut épargné. De même aussi une portion demeura debout près d'Azam-Kapou.

Cocca, accompagnait l'envoyé turc pour cette mission. L'archevêque Léonard dit de même que le Sultan commanda de dresser un inventaire des biens des Génois qui avaient fui et leur donna un délai de trois mois pour rentrer, faute de quoi leurs biens seraient confisqués. Mahomet, en témoignage de sa sincérité et pour convaincre le plus sûrement les Génois de son vif désir de vivre avec eux sur un pied de paix parfaite, leur octroya de nouvelles capitulations, grâce auxquelles ils gardaient pour l'avenir la majeure partie des coutumes et privilèges qu'ils avaient auparavant obtenus des basileis. Ils conservaient également la forteresse de Galata et leur administration particulière. Ils continueraient à élire leur podestat; ils auraient liberté de commercer dans tout l'empire ottoman, de garder leurs églises et de pratiquer leur culte, sauf la sonnerie des cloches qui demeurait interdite. Leurs biens, tant civils que de mainmorte, seraient conservés (1). Le podestat fit l'impossible, mais sans succès, pour racheter son infortuné neveu Imperialis. Il termine en disant que la prise de Constantinople a rendu le Sultan tellement fou d'orgueil qu'avant deux ans il marchera à la conquête de Rome. « Pour ce qui est de lui, le podestat, après dix-huit mois de tribulations sans nom, il a tout perdu en un jour et demeure dans une infinie tristesse. »

Le massacre fut limité au premier jour de la victoire. Le pillage fut autorisé pour trois jours. Dans l'après-midi du premier jour, peut-être seulement le jour suivant, le Sultan Mahomet fit dans la ville conquise son entrée victorieuse. Il était tout jeune, âgé d'environ vingt-cinq ans; il avait de grandes et fortes moustaches rousses. Derrière lui caracolait un immense état-major : tous les principaux

(1) Voy. Pears, *op. cit.*, note 2 de la page 372. — M. von Hammer (*op. cit.*, t. II, appendice) donne, d'après Zorzo Dolfin, le texte complet du traité ou « Privilegio » suivant l'expression même de ce chroniqueur. — Voy. Dethier, t. XXII, 1, p. 1040-1042. — Voy. encore Hopf, *op. cit.*, 2, p. 116 a.

vizirs, pachas et beys de son armée, aux costumes éclatants, aux armes étincelantes, encadrés dans un fort détachement de janissaires choisis parmi les plus beaux et les plus richement armés. Le brillant cortège, parti à cheval de la porte Saint-Romain, aujourd'hui Top-Kapou, par les plus grandes rues, à travers la ville effroyablement dévastée, foulant aux pieds d'innombrables cadavres, alla droit à Sainte-Sophie, la Grande Église. Comme le Sultan descendait de sa monture devant les vastes portes de bronze incrustées d'argent, il se prosterna et, s'humiliant devant Dieu qui lui donnait enfin la victoire tant convoitée, il ramassa une poignée de poussière et la répandit sur sa tête enturbannée. Puis il se releva et pénétra sous les voûtes splendides. Ce fut un des moments solennels de l'histoire!

Comme le jeune souverain s'avançait dans la merveilleuse enceinte, si étrangement souillée par ces effroyables scènes de meurtre et de pillage, contemplant en silence ce spectacle inouï, troublé par tant d'auguste magnificence, il aperçut un de ses guerriers qui brisait un fragment de marbre de l'admirable pavement. Il lui demanda rudement pourquoi il agissait de la sorte. « Ceci est un monument des infidèles », répondit le Turc fanatique, « et je suis un vrai croyant! » Mahomet, bien trop intelligent pour ne pas comprendre la beauté de Sainte-Sophie, rendu furieux par cette réponse, tira son cimeterre et en frappa son interlocuteur, en lui disant que, s'il avait donné les maisons en pillage et la population en esclavage à son armée, il s'était réservé pour lui seul les édifices de la cité conquise. Puis le Sultan fit quérir un imâm, « un de ses prêtres immondes », dit le chroniqueur latin, et lui ordonna de monter dans la chaire chrétienne et d'y lire à voix haute le symbole de la foi musulmane. Lui-même, debout sur l'autel de marbre, tourné vers la Mecque, y fit sa première prière. A partir de cette minute, le temple fameux de la Souveraine Sagesse du Verbe incarné, élevé par le glorieux Justinien et son épouse Théodora à la gloire de la religion chré-

tienne, a été une mosquée. A l'heure où j'écris ces lignes, en décembre 1912, le sort des batailles semble devoir préparer à bref délai, après tant de siècles, l'éclatante revanche chrétienne, à moins que l'abominable égoïsme des grandes puissances ne parvienne encore à faire reculer cette date fatale (1).

Poursuivant sa marche dans l'immense édifice, le Sultan, traversant la foule de ses soldats qui achevaient d'emmener leur misérable bétail humain, se trouva, dit un vieux récit slavon qui ne s'accorde point avec celui que je viens de rappeler, se trouva, dis-je, en face d'une porte dont les hautes tentures s'ouvrant soudain lui firent voir autour de l'autel une foule de prêtres orthodoxes! Eux, s'avançant précipitamment à sa rencontre, se jetèrent à genoux, le suppliant à grands cris de ne pas les faire mourir. Il les contempla avec pitié et, leur faisant signe de la main de se lever, leur promit la vie sauve. Puis il dépêcha des crieurs publics par la ville pour faire cesser le massacre. Il est probable qu'à l'entrée des hordes assassines, ces prêtres avaient pu, sans être vus, se réfugier dans quelque salle attenant à l'église, d'où ils étaient sortis à l'arrivée du Sultan. Peut-être bien est-ce là l'origine de la curieuse légende que j'ai rapportée plus haut?

Une autre légende célèbre, mais qui ne repose sur aucune donnée authentique, raconte que, comme le Sultan, s'avançant à travers la ville d'un galop furieux, traversait l'Hippodrome fameux, la place d'At-Meïdan actuelle, il aperçut le fameux trépied de Delphes aux trois têtes de serpent que connaissent tous les touristes et qui passait pour le palladium de la cité vaincue. De sa masse d'armes il le frappa rudement; une des têtes fut brisée, et c'est pour cela que le monument fameux est aujourd'hui ainsi mutilé.

Immédiatement après, dès le 29 mai, d'après Phrantzès et Chalkondylas, seulement le 30, d'après Dukas, Maho-

(1) Je ne croyais pas si bien dire (*février* 1914).

met fit également son entrée solennelle dans le palais impérial du Blachernes, qu'avaient habité depuis tant d'années les basileis. Il s'y installa. On rapporte qu'en traversant les salles splendides, maintenant nues et désolées, affreusement saccagées par son armée pillarde, impressionné par cette grande infortune, il récita à haute voix des vers persans fameux sur les vicissitudes des grandeurs humaines : « Aujourd'hui l'araignée est devenue la gardienne du palais des Empereurs et a tissé sa toile devant sa porte; le hibou fait retentir les échos des tombes royales d'Efrasaïb de son chant lugubre (1). » Cantemir est le seul à nous raconter ce détail. Comme le dit M. Pears, cette réflexion mélancolique dans des circonstances aussi dramatiques n'est nullement en désaccord avec ce que nous savons du caractère de ce jeune et étrange souverain.

Dans cette terrible matinée du 29 mai, une des plus affreuses des annales du monde, l'unique préoccupation des acteurs de ce grand drame, du côté des assiégés, fut de sauver leurs vies. Hélas! de tant d'épisodes dramatiques que nous devinons, deux ou trois à peine nous sont connus. Voici les quelques rares détails qui nous sont fournis par les chroniqueurs contemporains sur le sort, en ces épouvantables journées, de quelques-uns des plus notables défenseurs de Constantinople. Le Baile de la colonie vénitienne, Girolamo Minotto et son fils, avec sept de leurs compatriotes également faits prisonniers, furent décapités par ordre du Sultan (2). Parmi ces sept figurait Catarin Contarini, le plus en vue parmi les nobles vénitiens

(1) Voy. le texte exact dans CANTEMIR, *op. cit.*, vol. II, p. 45, édit. Paris, 1743.

(2) Voy. entre autres : Philippe de Rimini, DETHIER, t. XXII, I, p. 680, et Léonard de Chio, *ibid.*, t. XXI, 1, p. 614. Voy. aussi dans Dolfin (DETHIER, t. XXII, 1, p. 1037) par le moyen de quelle ruse le Sultan s'empara de ces Vénitiens. Les autres citoyens de Venise, toujours d'après cet auteur, se rachetèrent par des rançons variant de mille à trois mille ducats.

qui avaient pris part à la défense, un homme de tout premier mérite. Ces infortunés avaient été mis une première fois à la rançon. Puis, par un manque indigne à la foi jurée, ils furent massacrés, parce que leurs amis s'étaient trouvés incapables d'assembler assez rapidement en ces instants de détresse universelle la somme énorme de sept mille pièces d'or demandée pour leur second rachat (1).

Le podestat de Péra raconte, d'autre part, que le consul de la nation catalane, Pierre Juliano, avec son fils et cinq ou six de ses compatriotes eurent le même sort affreux que ces malheureux Vénitiens. Le cardinal Isidore, légat pontifical, que j'ai nommé et cité si souvent, qui avait, afin de mieux se cacher, profité du tumulte pour dépouiller son vêtement ecclésiastique et se sauver hors de la ville avec la foule des fuyards, fut saisi bientôt sous le déguisement d'un mendiant tué dans le massacre dont il avait troqué les habits contre les siens, puis vendu comme esclave. Heureusement, raconte-t-il, on ne reconnut point sa dignité, grâce à ces vêtements sordides et à son menton rasé. Par contre, les Turcs qui fouillaient les morts, voyant ce cadavre de mendiant couvert de la robe de pourpre cardinalice, crurent avoir retrouvé les restes lamentables de quelque prince de l'Église et, joyeux, lui coupèrent la tête et la promenèrent au bout d'une pique coiffée d'un chapeau également rouge, par toute la ville, accablant de quolibets ce chef infortuné, criant : « C'est ici la tête du cardinal ruthène », c'est-à-dire « du cardinal russe (2) ». Très peu de temps après, parce que ses nouveaux maîtres le tenaient pour quelque homme infime, le malheureux prêtre captif put, par l'intermédiaire de quelques gens de bien, se racheter pour la somme modique de trois cents aspres d'argent et, par Venise et Bologne, se réfugier auprès du pape Nicolas V, à Rome. Celui-ci le combla

(1) Voy. Ellissen, *op. cit.*, p. 84.

(2) On sait que le cardinal Isidore avait été jadis envoyé pontifical en Russie.

de bienfaits et le nomma aux trois évêchés de Sabine, de Colophon? et de Nicée. Il publia alors, après l'avoir écrite à Péra, sa célèbre *Lamentation sur la chute de Constantinople, ruinée par Mahomet, esclave des démons, fils de Satan*. Il vécut jusqu'en 1463 (1). Le supérieur des Franciscains, dans son rapport reçu à Bologne dès le 4 juillet 1453 (2), confirme ce récit. Il désigne, lui aussi, Isidore sous le nom de « cardinal de Russie ». Chalkondylas, de son côté, dit qu' « Isidore, prélat des Sarmates », conduit par les Turcs à Galata, y fut vendu, mais qu'il réussit à se sauver sur un navire qui le conduisit en Péloponèse. L'auteur grec ajoute que Mahomet le croyait mort dans le massacre final et que, s'il l'avait su vivant, il l'aurait certainement fait tuer.

Maurice Cattaneo, au dire de Montaldo (3), après avoir combattu intrépidement jusqu'à la fin de la lutte, réussit à se sauver sur une galère et, sur la route de Chio, échappa, après une bataille formidable, à un grand rassemblement de navires turcs qui le poursuivaient. Léonard de Chio, l'archevêque de Mytilène, fut, lui aussi, fait prisonnier, mais réussit rapidement à recouvrer sa liberté.

Le rapport du supérieur général des Franciscains donne quelques autres détails intéressants. « On disait, raconte-t-il, que le Grand Turc, après le sac de la ville, avait envoyé en don au khalife de Babylone, au roi de Tunis de Barbarie et à celui de Grenade, à chacun quatre cents enfants grecs en présent. Tous ceux des Turcs qui entrèrent les premiers à Constantinople furent enrichis pour la vie. Sur une seule dame grecque, on aurait trouvé pour plus de cent cinquante mille ducats de bijoux, d'argent monnayé et de tissus précieux; sur un homme, quatre-vingt mille ducats en espèces. La plupart des Vénitiens

(1) DETHIER, t. XXI, 1, p. 683-684. Voy. encore RICCHERIO, *ibid.*, t. XXII, 1, p. 966.
(2) *Ibid.*, t. XXII, 1, p. 939.
(3) *Ibid.*, t. XXII, 1, p. 52, 55, 56.

habitant Constantinople, gentilshommes, marchands ou vilains, furent ruinés et faits esclaves. » Le rapport donne les noms de beaucoup d'entre eux prisonniers à Constantinople, à Castelnuovo, ou envoyés captifs avec leurs familles à Andrinople, à Enos, en d'autres lieux encore, de tous ceux aussi qui furent massacrés à la prise de la ville, exécutés par ordre du Grand Seigneur, ou réservés pour les plaisirs de celui-ci : « perchè a lui piacquero ! »

Pusculus dit que les Vénitiens qui se trouvèrent dans Galata purent se racheter pour un gros prix. J'ai raconté déjà la fuite heureuse de Tetaldi (1). Les chroniques turques disent que des moines grecs, au nombre de trois cents, occupant un des principaux couvents de Constantinople, comprenant par la complète victoire des Turcs de quel côté était la vraie foi, se déclarèrent prêts à embrasser la religion de l'Islam. Cette légende est certainement fausse, ou bien ces malheureux se parjurèrent pour sauver leurs vies. Par contre, l'historien Spandugin, pourtant très favorable à Mahomet, raconte qu'aussitôt après la victoire, le Sultan fit faire une proclamation invitant tous les archontes grecs fugitifs, c'est-à-dire tous les Grecs de famille noble, à rentrer dans Constantinople le prochain jour de Saint-Pierre, et promettant que tous ceux d'entre eux qui fourniraient des preuves authentiques de leur noblesse seraient par lui mieux traités que sous l'ancien régime. Tous ceux qui, en suite de cet édit, se présentèrent avec leurs titres de famille, furent immédiatement livrés au bourreau.

L'historien Phrantzès fut bien plus malheureux encore que tous ceux dont je viens de dire les douloureuses aventures. Il nous a narré lui-même sa triste histoire. Il demeura esclave et fut conduit à Sparte du Péloponèse. Il ne fut libéré qu'au bout de quinze mois. Sa femme et ses enfants, tombés d'abord aux mains d'un couple de bons

(1) Voy. Mijatovich, *op. cit.*, p. 224.

vieillards turcs, passèrent ensuite dans celles du préfet des écuries du Sultan. Ce fonctionnaire avait acheté beaucoup d'autres femmes de la noblesse byzantine et réalisa de magnifiques bénéfices en les revendant. Comme les enfants de Phrantzès étaient d'une grande beauté, le Sultan les acheta fort cher à leur propriétaire. La pauvre mère demeura seule avec une dernière petite fille qu'elle chérissait. Un an après, Phrantzès réussit à les racheter toutes deux. Mais le Sultan, ayant encore entendu parler de la beauté de cette petite Thamar, la prit aussi dans son harem. Elle n'avait encore alors que quatorze ans et mourut déjà en 1454. Au mois de décembre de l'année précédente, le fils bien-aimé de notre malheureux historien, Jean, âgé de quinze ans seulement, s'étant refusé à céder aux ignobles caresses du Sultan et ayant préféré la mort à l'infamie, fut tué de la main de ce monstre sanguinaire que sa résistance avait exaspéré (1).

Certainement la plus infortunée de toutes ces grandes victimes de cette catastrophe unique dans l'histoire fut le grand-duc Lukas Notaras, le plus illustre parmi les prisonniers du Sultan, le second dans l'empire après le basileus, type achevé, comme le dit M. Pears, de la plus haute aristocratie byzantine. Nous avons vu, au début de ce livre, que ce personnage avait été le chef et l'âme du parti national qui s'était obstinément refusé à l'Union avec Rome, aussi s'était-il créé à Constantinople de très nombreux ennemis dans le parti opposé, et comme nos sources d'informations nous sont fournies presque exclusivement par des chroniqueurs de religion catholique romaine ou par des Grecs ayant adhéré à l'Union, tous ces écrivains

(1) Après que Phrantzès eut recouvré sa liberté, il se réfugia d'abord auprès du despote Thomas Paléologue, frère de son cher basileus. Chassé du Péloponèse par les Turcs, il passa en Italie, visita Venise et Rome, et, après bien des vicissitudes, finit par se faire moine à Corfou sous le nom de Grégoire. Il écrivit dans cette retraite sa *Chronique* célèbre, qu'il termina en 1477 alors qu'il avait soixante-seize ans.

ne parlent pas généralement de lui avec bienveillance. Phrantzès était son rival et son adversaire déclaré. Dukas donne deux versions du traitement que lui fit subir le Sultan. Suivant le premier de ces récits, après qu'il eut été fait prisonnier avec sa femme et ses fils et filles, après qu'il eut été se réfugier auprès d'eux dans une tour fortifiée, il fut traité avec faveur par Mahomet, qui lui exprima sa sympathie pour sa triste destinée, envoya des soldats pour le protéger dans sa maison et ordonna qu'on recherchât celles de ses filles qui manquaient. Lorsque ces infortunées eurent été retrouvées, le Sultan leur fit des présents et commanda qu'on les ramenât dans leur maison. Il déclara même à Notaras que son intention était de le nommer gouverneur de la ville conquise et de lui conserver le rang élevé qu'il avait eu sous le basileus. La véracité de ce premier récit est confirmée par celui de Critobule. « Le Sultan, dit ce chroniqueur, distingua parmi d'autres hommes éminents le grand-duc Notaras, homme très puissant et très illustre par son intelligence, par ses richesses et par son influence politique. Il lui fit l'honneur de lui accorder ses entrées auprès de sa personne, lui adressa des paroles consolantes et lui fit concevoir de très sérieuses espérances aussi bien pour lui que pour les siens. Il fut même dans l'intention de faire de lui le gouverneur de la ville et de lui confier le soin de la repeupler en usant pour cet effet de ses conseils, mais les traits de l'envie l'emportèrent d'une manière funeste, car quelques-uns des plus puissants parmi les Turcs, entraînés par la haine, le persuadèrent de le faire périr, disant qu'il ne serait pas prudent que des hommes romains importants habitassent dans une partie quelconque de la ville et fussent honorés d'une charge quelconque. »

Suivant l'autre récit de Dukas, Mahomet reprocha violemment au grand-duc de n'avoir pas rendu la ville, ce qui avait été cause de toute cette ruine et de ce grand massacre. Notaras s'excusa, disant qu'il n'avait été ni dans le

pouvoir du basileus ni dans le sien d'agir autrement. Il ajouta que lui et son maître avaient été encouragés dans leur résistance par des lettres pressantes provenant de l'entourage le plus intime du Sultan, lettres par lesquelles on les conjurait de ne pas s'inquiéter puisque jamais ce dernier ne réussirait à triompher d'eux. Ces accusations décuplèrent la haine et les soupçons que Mahomet nourrissait déjà contre son grand vizir Khalil Pacha. Il demanda ensuite au grand-duc si, à sa connaissance, le basileus avait réussi à s'échapper par mer. Notaras répondit qu'il n'en savait rien, qu'il n'était pas auprès du basileus lorsque celui-ci fut assailli par les Turcs vainqueurs.

Quel que soit le plus véridique des deux récits de Dukas, cet auteur ne varie du moins point pour la fin de cette tragique aventure. Le jour qui suivit cette entrevue, dit-il, le Sultan, à la suite d'une orgie, voulut se faire amener, par un eunuque, le plus jeune fils du grand-duc. Le malheureux Notaras répondit que la religion des chrétiens n'autorisait pas un père à consentir à une demande aussi ignominieuse, aussi infâme. Alors, le Sultan, devenu furieux, ordonna à l'eunuque de prendre avec lui le bourreau et de lui ramener l'enfant avec son père et son frère. Cet ordre une fois obéi fut suivi de celui de les mettre tous trois à mort. Notaras pria qu'on exécutât d'abord ses fils en sa présence, « afin, dit Critobule, que ceux-ci, redoutant peut-être la mort, ne fussent pas tentés de renoncer à leur foi, pour racheter leurs vies ». Debout, immobile, muet, sans même baisser les yeux, sans trouble apparent, le malheureux père vit décapiter ses deux fils. Ayant ensuite prié et rendu grâce à Dieu de ce qu'il avait retiré auprès de Lui ses enfants bien-aimés, il courba à son tour la tête sous le glaive. Ainsi, très noblement et très courageusement, il subit la mort.

« Car cet homme était pieux, poursuit Critobule, et se distinguait principalement par sa compréhension de tout ce qui était divin, aussi par la hauteur et la liberté de son

esprit, la profondeur de ses pensées, sa fermeté physique, ses grandes vertus d'homme de bien, toutes qualités qui lui avaient valu d'occuper le premier rang, non seulement aux yeux des Romains, mais aussi à ceux de beaucoup d'étrangers. Tous les autres notables de haut rang qui étaient avec lui, au nombre de six, en outre de ses fils, moururent invincibles dans la même foi, inébranlables dans la même vertu. » Les têtes furent portées au Sultan, « pour que cette Bête avide de sang, dit Dukas, pût être assurée que ses ordres avaient été exécutés ».

Le récit de Phrantzès, constamment très hostile au grand-duc, est fort différent : « Le Sultan, dit-il, exalté par sa victoire, se montra affreusement cruel. Le grand-duc, amené devant lui, après s'être prosterné à ses pieds, lui aurait offert le magnifique trésor amassé secrètement par lui durant tant d'années : des pierres précieuses, des perles, toutes sortes d'autres joyaux dignes d'un roi. Le Sultan et son entourage demeurèrent stupéfaits d'admiration. « J'ai réservé pour toi toutes ces richesses, lui dit « l'infortuné grand-duc, je te les offre maintenant en présent, « te suppliant de ne pas dédaigner mes prières. » Le malheureux espérait racheter ainsi sa liberté, mais le Sultan lui répondit : « Misérable, fils de chien, usurier et voleur, « qui possédais de telles richesses, pourquoi n'en as-tu pas « fait usage pour sauver ton Empereur, ta ville et ta patrie? « Tu espères maintenant, grâce à elles, échapper au châti- « ment que tu mérites. Dis-moi, misérable, le nom de Celui « qui m'a rendu maître de toutes ces richesses et de cette « cité ? » « C'est Dieu », répondit Notaras. « Alors, repartit « le Sultan, si c'est Dieu qui m'a rendu maître de toutes ces « richesses, ainsi que de ta personne et de celles des tiens, « pourquoi prétends-tu mensongèrement avoir réservé ces « trésors pour me les offrir? Pourquoi ne me les as-tu pas « envoyés auparavant pour m'aider à vous faire la guerre « et à prendre votre ville, et alors je t'en aurais récom- « pensé. Ce n'est donc pas toi, maintenant, qui me donne

tout cela, mais bien le Dieu tout-puissant. » Il le fit jeter dans une étroite prison, puis, se l'étant fait ramener dès le lendemain, il lui reprocha amèrement de ne pas avoir persuadé le basileus d'accepter les conditions de paix offertes par lui. Tout se serait ainsi terminé bien plus pacifiquement. Le malheureux s'excusa en chargeant les Vénitiens et les Génois qui avaient leurré les Grecs de belles promesses de secours. Le Sultan lui coupa la parole en lui interdisant violemment de continuer à mentir. Puis il ordonna qu'on le mît à mort le lendemain avec ses deux fils au forum du Xerolophos. L'un de ces jeunes gens devait être créé grand connétable par le basileus, l'autre grand logothète. Gibbon fait cette remarque que ni cette mort affreuse du malheureux grand-duc, ni le temps, ni sa propre entrée au couvent, n'ont pu désarmer la haine de Phrantzès et lui arracher une parole de pitié pour son ennemi personnel.

Les récits consacrés par l'archevêque Léonard et aussi par Pusculus au supplice du grand-duc portent le même cachet de violente hostilité, certainement parce que Notaras avait toujours été si opposé à l'Union. Léonard accuse son ancien adversaire d'avoir calomnié Khalil Pacha qui avait constamment témoigné de l'amitié pour le basileus, d'avoir mal parlé aussi des Vénitiens et des Génois. Ce ne sont là, dit M. Pears, que des médisances accréditées par les partisans exaltés de l'Union, médisances dont Léonard comme Phrantzès eussent bien été incapables de faire la preuve. Ce qui est surtout important dans le récit de Léonard, c'est qu'il confirme l'abominable conduite du Sultan à l'endroit du grand-duc. Le sort de ces infortunés fut, en somme, celui qui atteignit la plupart des grands officiers de l'empire et des représentants de la haute noblesse byzantine. Beaucoup furent égorgés, les autres vendus. Leurs femmes et leurs filles furent en général épargnées. Mahomet réserva les plus

belles pour son harem et distribua les autres à ses officiers (1).

Passons au trépas non moins dramatique du traître prince turc Orkhan. Il avait courageusement commandé la défense d'un secteur de la Muraille voisin de l'actuelle pointe du Sérail. Il savait fort bien que, s'il était fait prisonnier, le Sultan le ferait aussitôt mettre à mort. Depuis des siècles, la tradition dans la famille régnante des souverains ottomans était de faire périr tout membre âgé de la famille, et lui était le fils, peut-être seulement le petit-fils de Soliman, le frère de Mahomet II. Celui-ci avait, dès son avènement au trône, cherché à se débarrasser de lui. C'est pour cela que le malheureux avait fui auprès du basileus. Constantin non seulement avait refusé de le livrer, mais l'avait traité avec bonté, peut-être bien, comme le dit Critobule, parce qu'on rattachait à son nom, à Constantinople, certaines espérances. Lorsque toute défense fut devenue inutile, il se rendit aux vainqueurs, avec ceux qui combattaient à ses côtés. Parmi ces derniers se trouvait un moine avec lequel Orkhan avait échangé son vêtement. Perdu dans la foule, il réussit, grâce à ce déguisement, à rejoindre inaperçu le grand-duc Notaras, et tous deux ensemble parvinrent à descendre du rempart dans la campagne. Mais là ils furent saisis par les Turcs et transportés sur un navire. Malheureusement pour Orkhan, on y amena également le reste des défenseurs qui avaient combattu à ses côtés dans le même secteur et qui avaient été faits prisonniers avec lui. Parmi ceux-ci était un Grec qui, ayant reconnu les deux illustres fugitifs, offrit de les livrer à condition qu'on lui rendrait la liberté. Sa demande ayant été aussitôt agréée, il désigna du doigt d'abord le grand-

(1) Voy. encore Dukas, *op. cit.*, p. 137. — Montaldo donne à peu près le même récit du supplice de Notaras et des causes qui l'amenèrent. Il place le plus extraordinaire discours dans la bouche du grand-duc exhortant ses fils à bien mourir. Il s'occupe ensuite du sort de Maurice Cattaneo, réfugié à Chio après de cruelles aventures.

duc, puis le personnage revêtu du froc monacal qui n'était autre qu'Orkhan. Le malheureux fut incontinent décapité et sa tête portée au Sultan. Critobule donne une autre version : « Voyant la ville prise, Orkhan, dit-il, tenta de se faufiler dans la foule des vainqueurs, espérant y demeurer dissimulé grâce au costume turc qu'il portait encore et à sa connaissance de la langue ottomane. Mais, s'étant tôt aperçu qu'on l'avait reconnu et qu'on allait le saisir, il se précipita du haut de la muraille et périt dans sa chute (1). » Des soldats turcs, accourus au bruit, lui coupèrent la tête qu'ils apportèrent au Sultan, « car celui-ci, dit Critobule, avait bien recommandé qu'on le lui amenât mort ou vif (2) ».

La cité riche, immense et glorieuse, jadis encombrée d'une population si nombreuse, fut en trois jours transformée en un désert horrible et sanglant. Presque toute cette population fut en très peu de temps massacrée, vendue au loin, ou déportée en Asie. Nos imaginations modernes se refusent à réaliser de si soudains, de si horribles et infinis désastres, de si complètes catastrophes. Les milliers de féroces soldats et marins de Mahomet ne laissèrent rien dans Constantinople, jadis admirable et radieuse, rien que les pierres des édifices. Tous les auteurs contemporains sont unanimes à décrire cette universelle et effroyable désolation. « Constantinople, dit Critobule, sembla avoir été visitée par quelque ouragan

(1) Sur Orkhan, voy. encore le *Thrénos du grand logothète Hiérax*, parag. 18, dans Dethier, t. XXI, 2, p. 390, et la note 14 de Dethier.

(2) Parmi les autres documents contemporains se rapportant à des victimes de la prise de Constantinople, je citerai la fameuse lettre de François Philelphe de Tolentino écrivant de Milan à Mahomet II, le cinquième jour avant les Ides de mars de l'an 1454, pour le supplier de faire rendre la liberté à sa belle-mère Manfredina Chrysolorina, sainte et sage femme, et à ses deux filles « vendues à des juifs ignobles et rapaces, qui réclament d'elles une rançon odieusement excessive ». Pour fléchir l'âme du Sultan, le souple courtisan lui vante l'admiration que ses hauts faits ont inspirée à François Sforza, duc de Milan, ennemi des Vénitiens, plein d'amitié pour les Turcs. (Voy. Dethier, t. XXI, 1, p. 707-708.)

ou avoir été brûlée dans quelque incendie. Elle devint subitement silencieuse comme une tombe. » « Les marins turcs surtout, poursuit ce chroniqueur, furent infiniment actifs dans cette destruction, car ils bouleversèrent, fouillèrent et retournèrent tout, plus scrupuleusement que le Perse Datis ne l'avait fait à Érétrie ; ils brisèrent les temples, es chapelles, les antiques châsses, les tombeaux, les cryptes, les canaux, toutes les cachettes les plus reculées ; ils scrutèrent partout ; ils retirèrent ainsi de leurs cachettes toutes les personnes et toutes les choses. »

Et plus loin : « Toute l'armée, celle de terre et celle de mer, inondant la ville, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit tombante, la pilla et la saccagea, emportant tout le butin dans le camp et sur les vaisseaux. Cependant, il y en eut aussi quelques-uns qui, comme des voleurs, s'approprièrent des objets, puis sortirent de la ville à la dérobée et retournèrent directement chez eux. C'est ainsi que cette ville entière fut vidée, dépeuplée, et que, comme par un incendie, elle fut détruite et changée en tombeau. La voyant ainsi, on aurait douté qu'il y eût jamais eu en elle d'habitations pour des hommes, de la richesse, de l'abondance, ou tout autre meuble ou ornement, et cela dans une ville qui avait été si brillante et si grande ! Il n'en restait plus que des demeures désertes, et qui, par leur apparence sépulcrale, faisaient naître la terreur dans l'esprit de ceux qui les contemplaient. »

Le même auteur fait encore ce curieux récit des impressions du Sultan, lors de son entrée dans la ville conquise : « Il en admira, dit-il, l'étendue et la superbe situation. Il admira de même l'éclat et la beauté, le nombre et la grandeur de ses édifices, de ses temples, de ses palais, des maisons privées et publiques, aussi la position du port, des arsenaux et les avantages que lui offraient la nature et le terrain, en un mot tous ses établissements et ses ornements. Il vit aussi les ravages, la destruction et les maisons désertes et tout ce qui avait péri et avait été changé en

ruines. Alors une grande douleur le prit et un grand repentir de tout ce pillage et de toute cette destruction. Les larmes lui vinrent aux yeux et, en sanglotant, il exprima sa douleur. « Quelle ville, s'écria-t-il, avons-nous livrée à la dévastation! » Toute son âme fut saisie de douleur! Et, en vérité, c'était naturel, tant l'horreur de la situation dépassait toute borne! »

« Tous ceux, dit M. Pears, qui lisent les récits contemporains du siège, ne peuvent qu'être frappés de l'amour intense que les habitants portaient à leur belle et infortunée cité, dont la situation unique faisait leur orgueil depuis tant de siècles. Aussi leur douleur, leur colère, leur détresse furent presque inexprimables! Cette fois, ce n'était plus comme en 1204, après la victoire des Latins abhorrés. C'était bien la fin, la ruine complète, effroyable (1)!

La capitale était déserte. Ses habitants avaient été massacrés ou vendus. A peine quelques-uns subsistaient misérablement dans ces immenses espaces désolés. Une nouvelle religion remplaçait la religion chrétienne. Qu'on lise les lamentations de Critobule ou de Dukas, ces nouveaux Jérémie; on y lira le désespoir infini des malheureux survivants de cette catastrophe sans précédent dans l'histoire.

(1) Dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXI, p. 129 et suiv., M. J.-H. Mordtmann, qu'il ne faut pas confondre avec feu le docteur A. Mordtmann, a écrit, sous le titre : *Die Kapitulation von Konstantinopel im Jahre 1453*, un article curieux sur les considérations de source surtout turque qui tendraient à faire admettre cette opinion que Constantinople, le 29 mai 1453, n'a été occupée par le Sultan Mahomet II qu'à la suite d'une capitulation formelle. Les données très obscures sur lesquelles cette opinion serait basée ne paraissent pas de nature à infirmer celle, universellement admise jusqu'ici, que la capitale de l'empire grec a succombé uniquement à l'assaut victorieux de l'armée turque.

FIN

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES SOURCES DE L'HISTOIRE DU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE EN 1453 ET DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS TRAITANT DE CETTE HISTOIRE.

ABRAHAM, prêtre arménien. — *Mélodie élégiaque sur la prise de Stamboul.*

Dans Lebeau, *op. cit.*, t. XXI, p. 307-314; aussi E. Boré, *Journal Asiatique,* numéro de mars 1835; aussi Dethier, *op. cit.*, t. XXII, II, p. 225-247.

AHMED-MUKTAR-PACHA. — *The conquest of Constantinople and the establishment of the Ottomans in Europe,* 1902.

BARBARO (Nicola). — *Giornale dell' Assedio di Constantinopoli, 1453, corredato di note e documenti per Enrico Cornet,* Vienne, 1856.

Dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 683-874, et t. XXII, II, p. 1-224.

BERNARDAKI (A.-N.). — Ἡ ἅλωσις τῆς Κωνσταντινουπολέως.

Dans le tome II du *Supplément mensuel* de la Revue Ἀθῆναι (mars 1909, p. 1718-1733).

BROADRIBB (Rev. W.-J.) et BESANT (W.). — *Constantinople, a Sketch of its History from its Foundation to its Conquest by the Turks in 1453,* Londres, 1879.

CAMBINI (Andrea). — *Libro d'A. C., Fiorentino, della Origine de' Turchi et imperio delli Ottomanni,* Florence, 1529.

CHALCOCONDYLAS (ou mieux CHALKONDYLES ou encore CHALKONDYLAS) (Laonikos). — Λαονίκου Χαλκοκονδύλου Ἀθηναίου ἀποδείξεις Ἱστοριῶν δέκα.

CRITOBULUS (Κριτόβουλος ὁ νησιώτης). — *De rebus gestis Mechemetis II, inde ab anno 1451, usque ad annum 1467.* (Κριτοβούλου ξυγγραφὴ ἱστορίων).

Dans Car. Müller, *Fragmenta Historicor. Græcor.*, vol. V, Paris, 1870, et dans Dethier, *op. cit.*, t. XXI, I, p. 1-346, et t. XXI, II, p. 14-154 *(traduction).*

CUSPINIAN (Jean). — *Constantinopolitana expugnatio, cum exhortatione ad bellum Turcis inferendum* (dans le livre de cet auteur, intitulé : *De Turcarum origine*, Leyde, 1654, p. 271-297).

DETHIER (Ph.-Ant.). — *Monumenta Hungaricæ Historiæ,* t. XXI, I et II, t. XXII, I et II. — Buda-Pest *(sine anno).*

Dans ces quatre volumes, Antoine Dethier a publié le *corpus* très abondant des sources principales du siège de Constantinople en 1453. Bien que ces quatre volumes aient été publiés avec tant d'incorrections que l'édition en a été, je le crois, mise au pilon, les quelques exemplaires qui ont survécu à cette destruction rendent les plus précieux services à tous ceux qui s'occupent de ce moment unique de l'histoire de l'Empire byzantin. Je dois un exemplaire de cette publication presque introuvable à l'extrême obligeance du président de l'Académie de Buda-Pest. Voy. la liste des divers écrits publiés dans ces quatre volumes dans K. Krumbacher, *Geschichte der Byzant. Litteratur*, 2e édition, 1897, p. 310-312.

DOLFIN (Zorzo ou Zorzi). — *Assedio e presa di Constantinopoli nell' anno 1453.*

Dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 969-1046 (presque constamment traduit de Léonard de Chio).

Extrait de la *Cronaca delle famiglie nobili di Venezia e della stessa citta dalla sua origine sine l'anno 1478.* Publié pour la première fois par M. Georges Thomas dans les *Sitzungsberichte der Kgl. bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Munich, 1868.

DUKAS. — *Historia byzantina* (en grec). Ed. Bonn, 1834.

ELLISSEN (A.). — Voy. Θρῆνος etc.

EVLIA TCHELEBI. — *Tarich Müntechebati Evlia Tschelebi*, Constantinople, 1846.

(Une traduction en allemand du chapitre concernant le siège et la prise de Constantinople se trouve aux pages 80 et suiv. du livre du docteur A.-D. Mordtmann, intitulé : *Die Belagerung und Eroberung Constantinopels*, etc. (Voy. plus bas.)

FINLAY (George). — *A history of Greece*, édit. Tozer, Oxford, 1877, t. III, p. 496.

FRANCISCANI (*Rapporto del Superiore dei*) *presente all assedio e alla presa di Constantinopoli.*

Dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 939-943.

GIBBON (Ed.). — *Decline and Fall of the Roman Empire*, éd. Bury, t. VII, p. 154 à 200.

HAMMER (JOS. VON). — *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Pest, 1827, t. I, livre XII.

HIERAX (Ἱέραξ), grand logothète. — Θρῆνος ἡ διὰ τὴν τῶν Τούρκων βασιλείαν.

Dethier, *op. cit.*, t. XXI, I, p. 347-390, et t. XXI, II, p. 369-422 (traduction française); aussi Sathas (C.-N.), Μεσ. βιβλ., I (1872), p. 243-268.

Historiola quæ vocatur Constantinopol. civitas expugnata, Upsal, 1835.

Dans Martine et Durand, *Thesaurus novus anecdot.*, t. I, p. 1819-1826; aussi dans Muratori, t. XVIII, p. 701.

HOPF (Dr C.). — *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters*

bis auf unsere Zeit (1821). Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, 1re série, t. LXXXV et LXXXVI, Leipzig, 1870-71 (le siège est raconté t. LXXXVI, p. 116 et suiv.).

Isidore (Cardinal). — *Lettera d'Isidoro Ruteno cardinale e vescovo Sabino, della presa di Constantinopoli, nella quale egli si ritrovo Legato del Papa.*

Ed. Sansovino, Venise, 1573; aussi dans Dethier, *op. cit.*, t. XXI, i, p. 665 à 702; aussi dans Migne, *Patr. gr.*, 159, p. 944-956.

Janissaire polonais (*Mémoires de Michel Konstantinovitch*, le), publiés par Galezowsky, sous le titre *Pamietniki Ianiczara*, dans ses *Zbior pisarzow Polskich*, Varsovie, 1828, t. V, p. 128 et suiv.; aussi dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, ii, p. 326-337.

Kalligas (Paul). — Μελέται βυζαντινῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς πρώτης μέχρι τῆς τελευταίας ἁλώσεως (1204-1453), Athènes, 1894.

Krause (Dr J.-H.). — *Die Eroberungen von Constantinopel im dreizehnten und fünfzehnten Iahrhunderts durch die Kreuzfahrer, durch die nicæischen Griechen und durch die Türken, nach byzantinischen, frænkischen, türkischen Quellen und Berichten*, Halle, 1870.

Lambros (Sp.). — Μονῳδίαι καὶ θρῆνοι ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως (dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, t. V, Athènes, 1908, p. 190-269).

Lebeau. — *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin continuée par Brosset, t. XXI, 1836, p. 207-363.

Léonard de Chio, archevêque de Métellin. — *Lettera de la presa di Constantinopoli, di Leonardo da Scio, Arcivescovo di Metellino, scritta a Papa Nicolo V, intorno la presa di Constantinopoli, ex Scio, XVI Augusto 1453.*

Plusieurs éditions, entre autres dans la collection Sansovino, Venise, 1573; aussi dans Dethier, *op. cit.*, t. XXI, i, p. 553-663; aussi édit. Migne, *Patr. gr.*, 159, p. 923-944.

Leunclavius. — *Annales des sultans ottomans*, Francfort, 1596, et les *Pandectes* de l'histoire turque (allant jusqu'en 1588).

Mijatovich (Chedomil). — *Constantine, the last emperor of the Greeks, or the conquest of Constantinople by the Turks* (A. D. 1453) *after the latest historical researches*, Londres, 1892.

Millingen (Alex. van). — *Byzantine Constantinople. The walls of the city and adjoining historical sites*, Londres, 1899.

Montaldo (Ada de). — *De Constantinopolitano excidio, ad nobilissimum juvenem Melladucam Cicadam, amicum optimum.*

Dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, i, p. 35 à 69.

Monumenta Archivii Veneti spectantia Slavorum merid., Agram, 1868.

Mordtmann (Dr A.-D.). — *Die Belagerung und Eroberung Constantinopels durch die Türken im Iahre 1453, nach den Original Quellen bearbeitet*, Stuttgart et Augsbourg, 1858.

Traduit en grec par A. B(yzantios) à Athènes, 1859.

MORDTMANN (Dr A.). — *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

MORDTMANN (Dr A.). — *Die letzten Tage von Byzanz*. Dans les *Mitteilungen des Deutschen Exkursions-Klubs*, Constantinople, numéros de janvier 1893 et juin 1895.

MOSCOVITE *(Chronique anonyme)*. — Voy. Streznyevsky.

PAPARRIGOPOULOS (Const.). — Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, Athènes, 1865-74.

PASPATIS (A.-G.). — Πολιορκία καὶ ἅλωσις τῆς Κωνσταντινουπόλεως, Athènes, 1890.

PEARS (Edwin). — *The destruction of the greek empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks*, Londres, 1903.

PHILELPHE (J. Mar.). — *Epos de vita rebusque gestis invictissimi regis et imperatoris clarissimi Mahometti II, Turcorum principis*.
Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 263-495.

PHILELPHE (François). — Φραγκίσκου Φιλέλφου ἐπιστολὴ γραφθεῖσα Μεδολιανόθεν τῷ Μαομετῷ Β' τῇ ε' πρὸ μαρτίον εἰδῶν ἔτει 1453, Venise, 1453, 2e édit., Paris, 1503, et dans Dethier, *op. cit.*, t. XXI, I, p. 703 à 707.

PHILIPPUS ARIMINENSIS. — *Excidium Constantinopolitanæ Urbis*.
Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 657-681.

PHRANTZÈS (Georges). — Χρονικὸν Γεωργίου τοῦ Φραντζῆ τοῦ πρωτοβεστιαρίου. Ed. Bonn, 1838, p. 223-294.

PUSCULUS (Ubertinus). — *Ubertini Pusculi, brixiensis, Constantinopoleos libri IV*.
Dans Ellissen (A.), *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, 3e partie, *Supplément*, p. 1 à 83, Leipzig, 1857, et dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 95 à 261.

RAYNALDI (Odoricus). — Lettre de l'empereur Frédéric III au pape Nicolas V en l'an 1453 et d'autres lettres encore, dans *Annales ecclesiastici*, t. XVIII, Cologne, 1694.

RENIERI (Marc). — *Essais historiques* (en grec).

REUSNER. — *Epistolarum Turcicarum libri V*, Francfort, 1598.

RICCHERIO (Cristoforo). — *La presa di Constantinopoli, l'anno MCCCCLIII, a XXIX di maggio*.
Dans Fr. Sansovino, *Ist. univ. dell' origine ed imperio dei Turchi*, Venise, 1564, liv. III, fol. 63-66, et dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 945-968.

SA'AD UD-DÎN. — *The capture of Constantinople from the Taj-ut-Tevarikh, etc., translated into english by E.-J.-W. Gibb*, Glascow, 1879.

SATHAS (Constant). — *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris, à partir de 1871.

SCHOLAIRE ou SCHOLARIUS (Georges) (Gennadius). — Γεωργίου Σχολαρίου κατὰ τῆς Σιμονιακῆς αἱρέσεως, ἤτοι ἀπιστίας.
Dans Migne, *Patrol.*, t. CIX, p. 731 à 738.

SIDERIDÈS (X.-A.). — Κωνσταντίνου Παλαιολόγου θάνατος, τάφος καὶ σπάθη. Dans Ἡ Μελέτη, t. II, 1908, p. 75-78 et 129-146, Athènes, 1908 (tiré à part).

SPANDUGIN CANTACUZIN (Théodore). — *Sp. Cantac. (Th.), gentilhuomo constantinopolitano ; I Comentari del' origine e costumi turchi*, Florence, 1551.
Réédité avec corr. dans C.-N. Sathas, *Bibl. gr. medii ævi*, vol. IX, Paris, 1888.

STASSULEVICH (J.). — *Ossada i Vzyatiye Vizantii Turkami*, Saint-Pétersbourg, 1854.

STREZNYEVSKY (J.-J.). — *Antique Chronique slavonne du siège et de la prise de Constantinople*, publiée pour la première fois par Streznyevsky, à Saint-Pétersbourg, en 1855 *(Povyest o Tzaregradye)*, republiée sous le titre *Anonymus Moscovita*, en traduction française, dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 1047-1122 et 1163-1177.

TETALDI (Jacques). — *Informations envoyées (en 1453) tant par Francisco de Franco au très révérend Père en Dieu monseigneur le cardinal d'Avignon que par Jehan Blanchin et Jacques Tetaldi, marchand florentin, sur la prise de Constantinople par l'empereur turc, le XXIX*e *jour de mai MCCCCLIII, à laquelle le dit Jacques était personnellement.*
(Ces *Informations* ont été publiées pour la première fois par Martine et Durand, dans leur *Thesaurus novus anecdotorum*, t. I, 1817, p. 1819-1825. Elles ont été republiées dans Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 887-913.

Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως. — Publié par A. Ellissen dans la partie III (Leipzig, 1857, p. 84 à 106) de ses *Analekten der mittelalterlichen und neugriechischen Literatur*.

VLASTO (E.-H.). — 1453. *Les derniers jours de Constantinople*, Paris, 1883.

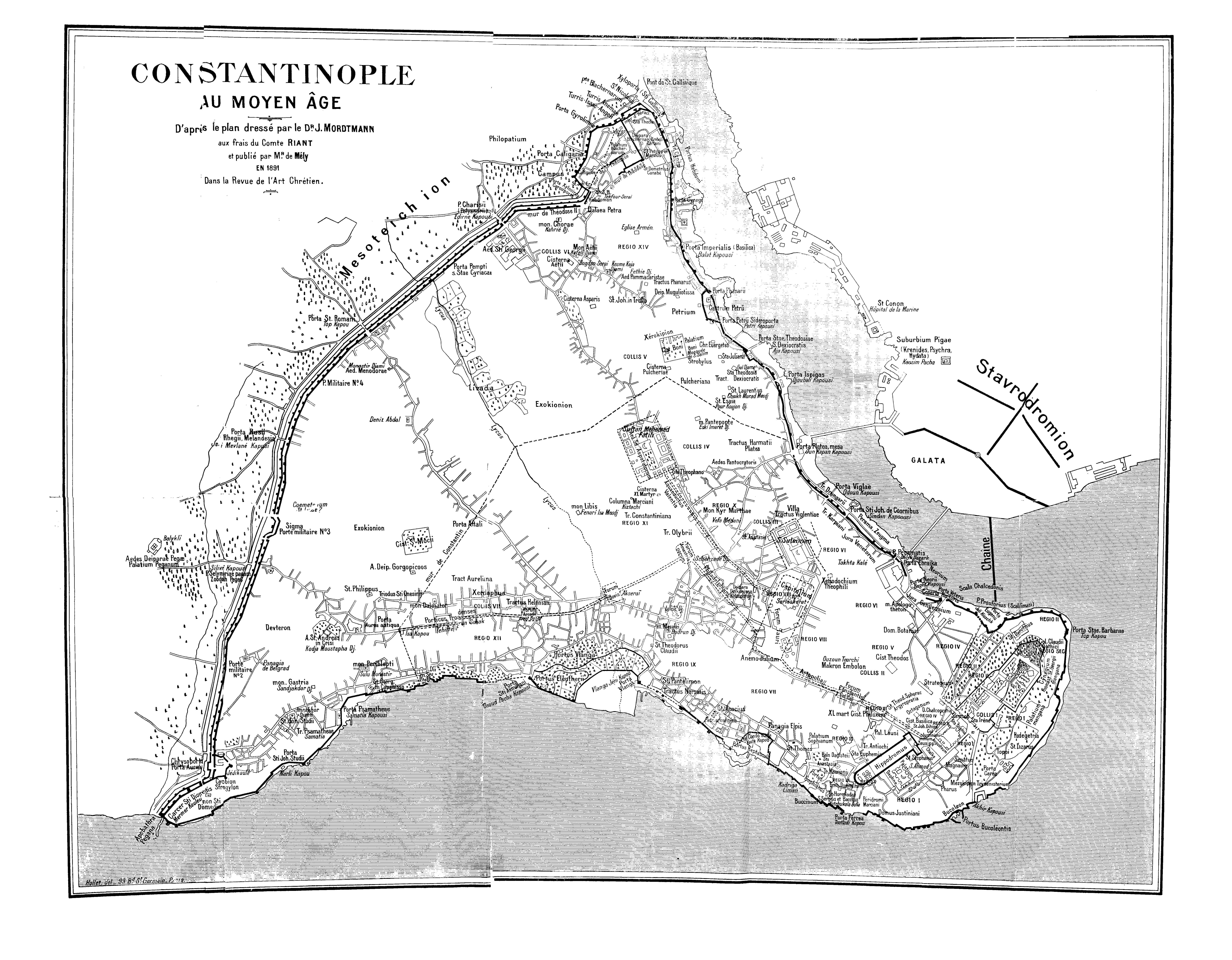
ZACCHARIÆ (Ange-Jean), podestat génois de Péra.
(Angeli Johannis Zaccariæ potestatis Peræ epistola de excidio Constantinopolitano data Peræ, 23 junii 1453.
Cette lettre, écrite moins d'un mois après la prise de Constantinople, a été publiée pour la première fois dans le tome XI (pars I, p. 74-79) des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi* (Paris, 1827) et republiée par Dethier, *op. cit.*, t. XXII, I, p. 643-655.

ZAMBELIOS (Spiridion). — Βυζαντίναι Μελέται, Athènes, 1857.

ZINKEISEN (J.-W.). — *Geschichte des Osmanischen Reiches*, p. 833-866.

Je n'ai donné que la liste des sources les plus importantes pour l'histoire du siège de 1453. Pour le reste de ces sources, voyez la bibliographie dans les ouvrages de Paspatis, de Vlasto, surtout l'article de Sp. Lambros dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, t. V, p. 190 et suiv., aussi dans le tome III (1894) de l'*Hist. générale* de Rambaud et Lavisse, p. 865 et suiv.

TABLE DES GRAVURES



CONSTANTINOPLE
AU MOYEN ÂGE
D'après le plan dressé par le Dr J. MORDTMANN
aux frais du Comte RIANT
et publié par Mr de Mély
EN 1891
Dans la Revue de l'Art Chrétien.
Mesoteichion
Stavrodromion
GALATA
Chaine
Philopatium
Porta Caligaria
Campus
P. Charisii
Edirne Kapousi
mur de Théodose II
Porta Pempti s. Stae Cyriacae
Porta St. Romani
Top Kapou
Monastir Djami
Aed. Menodorae
P. Militaire N°4
Livadia
Exokionion
Deniz Abdal
Porta Rusii
Rhegii. Melandesia
Mevlané Kapousi
Sigma
Porte militaire N°3
Cist. St. Mocii
Porta Attali
Balykli
Aedes Deiparae Pegae
Palatium Peganum
Silivri Kapousi
Zoodoch Peges
A. Deip. Gorgopicoos
Tract Aureliana
St. Philippus
Devteron
A. St. Andreas in Crisi
Kodja Moustapha Dj.
Porta Aurea antiqua
Isa Kapou
REGIO XII
Porte militaire N°2
Panagia de Belgrad
mon. Gastria
Sandjakdar Dj.
mon. Peribleptí
Sulu Monastir
Porta Psamatheae
Samatia Kapousi
Tr. Psamatheae
Samatia
Porta Sti Joh. Studii
Narli Kapou
Chrysoboli
Porta Aurea
Jedikoulé
Cyobion
Strongylon
Carcer Sti Diomedis
Mermer Koulé
non Sti Domedi
Apobathra Pegané
Porta Gyrolimne
Turris Isaac Angeli
Turris Anemae
St. Nicolaus
Pta Blachernarum
Xyloporta
Pont de St. Callinique
Portus Hebdomi
Porta Cynegii
mon. Chorae
Kahrié Dj.
Dalaea Petra
Eglise Armén.
REGIO XIV
COLLIS VI
Mon Aetii
Cisterna Aetii
Aed. Sti Georgii
Porta Imperialis (Basilica)
Balat Kapousi
Fethie Dj.
Aed Pammacaristae
Tractus Phanarus
Deip. Muguliotissa
Cisterna Asparis
St. Joh. in Trullo
Petrium
Porta Phanarii
Castrum Petrii
Porta Petrii Sideroporta
Petri Kapousi
Porta Stae. Theodosiae
S. Dexiocratis
Aja Kapousi
St Conon
Hôpital de la Marine
Suburbium Pigae
(Krenides, Psychra, Hydata)
Kassim Pacha
Xerokipion
Palatium
COLLIS V
Cisterna Pulcheriae
Pulcheriana
Strobylus
Porta Ispigas
Djoubali Kapousi
Sultan Mehemed Fatih
m. Pantepopte
Eski Imaret Dj.
COLLIS IV
Tractus Harmatii
Platea
Porta Platea. mesa
Oun Kapan Kapousi
Aedes Pantocratoris
Porta Viglae
Odoun Kapousi
Porta Sti Joh. de Coornibus
Sindan Kapousi
Perama Zeugma
Jura Venetorum
Cisterna XL Martyr
Columna Marciani
Kiztachi
Tr. Constantiniana
REGIO XI
mon Libis
Fenari Isa Mesdj
REGIO X
Mon Kyr Marthae
Vefa Mesdjeri
Villa Tractus Viglentiae
COLLIS III
S. Suleiman
Tr. Olybrii
REGIO VI
Takhta Kalé
Lycus
mur de Constantin
Forum
Akserai
Xerolophus
COLLIS VII
Tractus Helenianae
Porticus Troadenses
mon Dalmatou
Triodus Sti Onesimi
Xenodochium Theophili
REGIO VI
m. Apologotheton
Scala Chalcedonia
P. Prosforius (Scalilimani)
Porta Stae. Barbarae
Top Kapou
REGIO II
Dom. Botaniat
REGIO V
Cist. Theodos
REGIO IV
COLLIS II
Ouzoun Tcharchi
Makron Embolon
Anemodulium
REGIO VIII
Forum Tauri
St. Theodorus Claudii
Bodrun Dj.
Hortus Vlanga
REGIO IX
Vlanga Jeni Kapou
Porta Vlanga
Portus Eleutherii
St. Pantelimon
Tractus Narsetis
REGIO VII
Artopolia
Forum Constantini
XL mart Cist. Philoxeno
Panagia Elpis
Palatium Sophianum
Pal. Lausi
Hippodromus
S. Ahmed
Strategium
Octagonum
COLLIS I
REGIO I
St. Irene
Hodegetria
St. Euzarus
Topi
Senatus
Magnaura
Porta Carea
Mezokipion
Tzykanisterium
Pharus
Domus Justiniani
Bucoleon
Akhir Kapousi
Portus Bucoleontis
Porta Ferrea
Bucoinum
Kadriga Liman
St. Thomas
Portus Sophiae
Rollet, del. 93 Bd St Germain. Paris.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

ERRATA

Page 49. Au sujet de la Chaîne du musée de Sainte-Irène, voyez la légende de la planche placée entre les pages 176 et 177.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19343.

